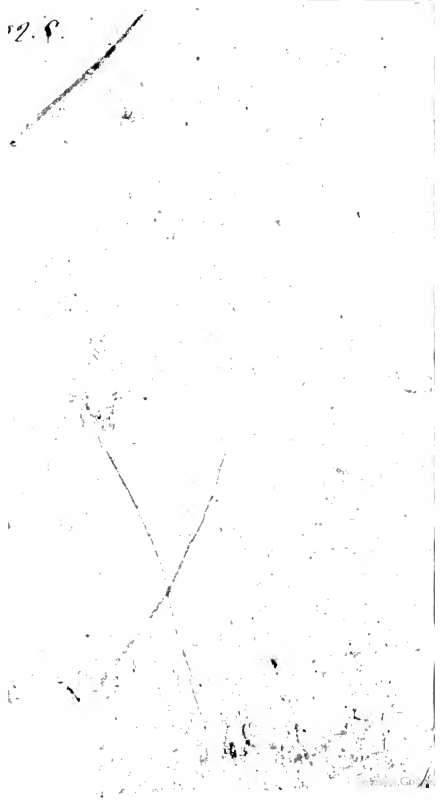






2.8.



P xxxv 24

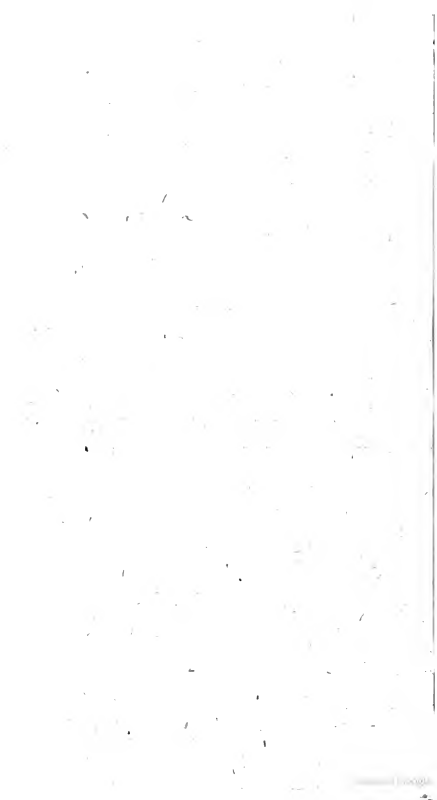
3566

MEMOIRES

DE

GUY JOLI.

TOME SECONDE.



3833
MÉMOIRES

D E

GUY JOLI,

CONSEILLER AU CHATELET DE PARIS,

S U I V I S

D'UN MEMOIRE

CONCERNANT

LE CARDINAL DE RETZ,

E X T R A I T

*D'une Histoire manuscrite, composée par CLAUDE
JOLI, Chanoine de l'Eglise de Paris : &*

M É M O I R E S

DE MADAME LA DUCHESSE

D E N E M O U R S.

Nouvelle édition, exactement revue & corrigée.

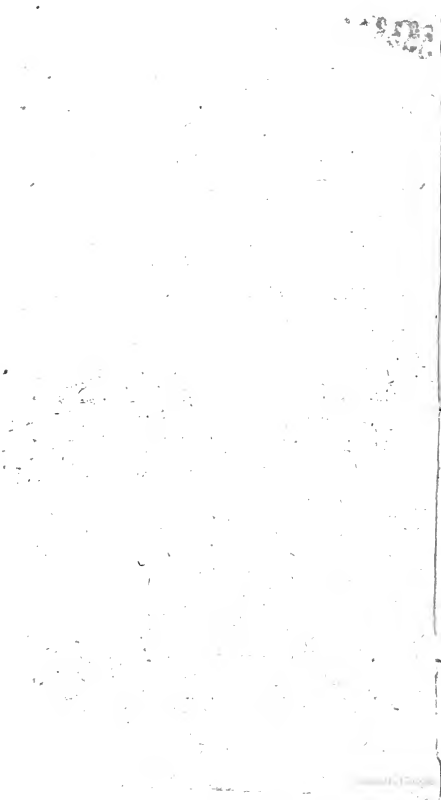
TOME SECOND.



A GENEVE,

Chez FABRY & BARILLOT.

M. DCC. LXXIX.





MÉMOIRES

D E

G U Y J O L I.

A P R È S un mois de séjour à S. Cassien , dont les bains ne lui furent pas d'un grand secours , le cardinal de Retz la passer un autre mois à Caprarolles , maison de plaisance du duc de Parme dans le territoire de l'église , en attendant la saison des pluies , avant laquelle il est dangereux de se retirer à Rome. Il apprit là que la chambre des vacations , sur la requête du procureur général , avoit donné un arrêt contre la dernière monition du curé de la Magdelaine , par lequel il étoit enjoint au évêq de Paris ou à ses lieutenants civil & criminel d'informer contre les auteurs de ces placards , avec défense ,

A 3

sous peine de la vie, à toutes sortes de personnes, d'en imprimer, publier, ou afficher de semblables sans permission. Cet arrêt ne fut pas délibéré à l'ordinaire, & il n'y eut que le président de Novion & le rapporteur qui le signèrent. Mais comme à Rome on ne prenoit point connoissance de ce défaut de formalité, il fut regardé comme un arrêt de tout le parlement, & y fit un grand effet, parce qu'on y redoute fort l'autorité de cette compagnie, qui s'oppose souvent au pape, & annule les prétentions de la cour de Rome. Aussi le pape commença à croire que le parti du cardinal de Retz ne se soutenoit que foiblement en France; qu'en nommant un suffragant le parlement ne s'y opposeroit point, & qu'il obligeroit sensiblement la cour, qui l'en sollicitoit continuellement par le ministère du sieur de Lyonne. Les Jésuites l'exhortoient aussi de toutes leurs forces à cela, lui représentant sans cesse que le cardinal de Retz étoit un homme engagé avec les jansénistes, & que S. S. ne trouveroit jamais une occasion plus favorable d'étendre son autorité pontificale, même du consentement de toute la France.

Cependant ces raisons, quoique con-

ormes aux résolutions du pape , ne le déterminerent point encore , à cause de la levée du siège de Pavie , qui rassura un peu S. S. & lui fit donner des paroles plus favorables à l'abbé Charer , qui partit aussi-tôt pour se rendre Caprarolles , afin d'obliger le cardinal de Retz à retourner à Rome ; ajoutant que c'étoit le sentiment de Croissy , qui lui avoit dit que le sieur de Guyonne n'espéroit plus rien obtenir du pape contre lui.

Joli soutenoit au contraire , qu'il falloit s'approcher de Paris , afin d'appuyer le curé de la Magdelaine , & de diminuer un interdit ; que c'étoit le seul moyen de réduire la cour ; que celle de Rome ne feroit jamais rien pour lui , s'il ne s'aideroit de ses propres forces , en profitant de la chaleur des esprits , qui ne durerait pas toujours ; & qu'il ne falloit pas s'épouvanter d'un arrêt de la chambre des vacations donné par un de ses ennemis déclarés , auquel on ne devoit pas douter que le président de Bellièvre ne trouvât aisément des moyens de remédier après la S. Martin , étant , comme il l'étoit toujours , bien intentionné en faveur du cardinal de Retz. Cependant il résolut de retourner à Rome , & même d'y faire une

autre figure, ayant fait meubler un très-beau palais à Campo-Marzio, ayant augmenté le nombre de ses carrosses & de ses estaffiers, suivant son penchant naturel. Il s'imaginait qu'on jugeroit de ses ressources & de son crédit par la dépense qu'il feroit à Rome : sans cependant rien changer dans sa conduite ordinaire, s'amusant à déclamer inutilement contre le sieur de Lyonne, & passant une partie des nuits à conférer avec l'abbé Charrier, Croissy & le petit Fouquet, qui l'entretenoient de badineries & de vaines espérances sur les bonnes intentions du pape, & qui l'obligèrent enfin d'écrire à Caumartin, pour empêcher le curé de la Magdelaine de passer outre.

Ces deux messieurs obéirent ; mais ils sçurent dans la suite faire des actions de vigueur, dont le succès fit bien voir qu'on auroit pu réussir en poussant les choses avec plus de fermeté. L'archevêque de Rouen leur en fournit l'occasion par un mandement d'interdiction qu'il publia contre l'évêque de Coutance, pour avoir fait les fonctions épiscopales dans l'archevêché de Rouen : ce qui engagea le curé de la Magdelaine à faire afficher un mandement semblable au nom du cardinal de Retz,

par lequel il étoit déclaré que messire Antoine-Denis Cochon, ancien évêque de Dol, & Claude Auvry, évêque de Coutance, avoient encouru les censures de l'église, pour avoir administré les ordres dans son diocèse sans sa permission, & que pour cet effet ils étoient interdits de toutes fonctions ecclésiastiques, & même de la célébration de la messe dans le diocèse de Paris, avec défense à tous les doyens, chapitres, curés, & communautés séculières ou régulières, de les laisser officier dans leurs églises. Il y eut encore une autre occasion plus importante d'exercer avec éclat l'autorité du cardinal de Retz. Ce fut au sujet de l'assemblée du clergé qui devoit se tenir à Paris cette année-là, & que le cardinal Mazarin voyoit différée sous différents prétextes, parce qu'elle ne se pouvoit faire régulièrement qu'avec l'agrément du cardinal de Retz ou des grands vicaires. Mais enfin le curé de la Magdelaine ayant sçu que l'on prenoit des mesures pour faire la chose sans lui, il fit défense au clergé de s'assembler sans la permission de l'archevêque ou la sienne, & aux Augustins, où ils ont coutume de s'assembler, de recevoir les députés : protestant de nullité de tout ce qui

pourroit s'y passer contre l'autorité du cardinal de Retz ; ce qui fut appuyé par tous les curés de la ville, qui firent une pareille protestation, & envoyèrent pour cet effet des députés à ceux qui devoient composer l'assemblée : de sorte que ces messieurs ayant jugé ces défenses & protestations juridiques, allèrent déclarer au cardinal Mazarin, qu'ils ne pouvoient commencer leur assemblée : & comme la cour avoit besoin d'argent, elle fut enfin obligée d'avoir recours au curé de S. Severin, grand vicaire, pour faire l'ouverture de l'assemblée : ce qui étoit une reconnoissance solennelle des droits du cardinal de Retz. Par où il étoit aisé de voir que s'il eût agi dans toute l'étendue de son pouvoir, & soutenu le curé de la Magdelaine, il auroit mis ses affaires sur un autre pied en France, où tout le monde étoit bien intentionné pour lui, & à Rome, où le pape n'auroit pas été fâché de voir naître des embarras de cette nature, dont il auroit sçu profiter.

Mais le cardinal n'ayant voulu prendre aucune résolution vigoureuse, & s'étant contenté de se tenir sur la défensive, il ne fut pas difficile au sieur de Lyonne, aux Jésuites & à ses autres enne-

nis, de détacher le pape de ses intérêts, en lui représentant la foiblesse de son parti, sa liaison avec les jansénistes, la puissance redoutable de ses parties : & qu'en continuant de le protéger, S. S. pouvoit compter qu'elle n'auroit aucune part à la paix générale, dont il étoit déjà question : la chose du monde que le pape appréhendoit le plus.

Toutes ces considérations déterminent enfin le S. P. qui peu de jours après le retour du cardinal de Retz à Rome, lui déclara que ne se sentant pas assez de force pour le soutenir plus long-temps, il lui conseilloit de s'accommoder, & de donner quelque chose aux desirs de la cour de France, qu'il voit de grandes raisons de ménager lui-même, & qu'il n'osoit pas choquer directement, dans le dessein qu'il avoit de disposer les deux couronnes à une bonne paix, qui étoit un bien préférable à tous les autres. Il concluoit par ces expressions extrêmement pressantes, dont le cardinal demeura si surpris & étourdi, qu'il vouloit prendre sur le champ des mesures pour se retirer, appréhendant les dernières extrémités, & qu'on ne le fit mettre au château d'Ange, s'il refusoit de se soumettre aux conditions qui devoient lui être

proposées dans le premier consistoire. Mais l'abbé Charrier, l'abbé Lamet & Joli lui ayant représenté qu'il n'étoit plus temps ni possible de reculer, après s'être engagé, il résolut de tenir ferme, & d'attendre les événements. Cependant avant que d'aller au consistoire, il donna ordre à Joli de ferrer tous ses papiers, ce qui marquoit sa défiance, & la crainte qu'il avoit d'être arrêté; sentimens qui lui étoit particulièrement inspirés par l'abbé Charrier, quoiqu'il fût obligé plus que personne à l'encourager, pour lui aider à se tirer du mauvais pas où il l'avoit engagé par ses conseils : au lieu que l'abbé Lamet & Joli, qui avoient toujours bien prévu que le pape l'abandonneroit, faisoient tous leurs efforts pour le soutenir & pour diminuer ses frayeurs, qui l'auroient perdu, s'il s'y étoit abandonné.

Enfin s'étant présenté au consistoire, S. S. lui déclara nettement qu'elle avoit nommé un suffragant pour gouverner le diocèse de Paris pendant son absence, en qualité de vicaire apostolique, à quoi le cardinal de Retz tâcha inutilement de s'opposer. Le pape demeura ferme dans sa résolution, aussi-bien que le cardinal Rospigliosi, secrétaire

état, chez qui il alla en sortant du consistoire, pour le prier de différer au moins l'exécution de ce dessein, sans pouvoir rien obtenir : après quoi il se tira chez lui fort consterné. Mais li qu'il envoya chercher aussi-tôt pour l'informer de ce qui s'étoit passé, cha de le rassurer, en lui disant que cette nomination ne seroit pas reçue à France; que tous les évêques s'y opposeroient, attendu qu'il y alloit de leur intérêt aussi-bien que du sien; que les parlements ne souffriroient jamais un exemple de cette nature, qui étoit extrêmement contraire aux libertés de l'église Gallicane; qu'il falloit faire bonne contenance, & dire à ceux qui lui en parleroient pour le consoler, qu'il en étoit plus fâché pour le repos de S. S. que pour son intérêt particulier, persuadé que sa nomination n'auroit point de lieu, & qu'il seroit obligé de la rétracter; qu'enfin il falloit sans perdre de temps dépêcher un courier à Paris avant celui du pape, pour avertir ses amis de prendre leurs mesures avec les évêques & le parlement. Ce discours remit un peu le cardinal, qui fit aussi-tôt partir pour Genes Imbert son valet de chambre, avec ordre de remettre son paquet entre les mains d'un

marchand de confiance, auquel on mandoit d'expédier incessamment un courrier pour Paris, sous prétexte de quelques affaires. On fut obligé de prendre ce détour pour la sûreté des dépêches qui auroient pu, sans cette précaution, être interceptées par ordre de la cour, si le courrier eût paru venir directement de Rome; & cet expédient eut le succès qu'on s'en étoit promis. Car le courrier du cardinal de Retz étant arrivé deux ou trois jours avant celui du pape, ses amis prirent si bien leurs mesures, qu'à la première proposition qui se fit de l'établissement d'un suffragant, toute l'assemblée du clergé s'y opposa si unanimement & avec tant de chaleur, que le nonce n'osa présenter son bref, & fut obligé de le renvoyer au pape, en lui disant qu'il avoit couru risque d'être lapidé par le peuple, sur le seul bruit qui s'étoit répandu de l'exécution de ce dessein. Le parlement ne marqua pas moins de vigueur contre cette nouveauté, le procureur & les avocats généraux ayant déclaré hautement que si le bref paroissoit, ils en appelleroient comme d'abus. Le premier président avec la plupart des conseillers parurent aussi bien disposés à le casser, ou du moins

n'en pas souffrir l'exécution : & ce qu'il y a de plus étonnant & de plus fort, c'est que l'évêque de Meaux, frere du chancelier Seguier, que la cour avoit destiné pour être suffragant, refusa absolument cette commission, ne voulant point se charger de la haine publique ; quoiqu'il fût d'ailleurs & par lui & par son frere fort attaché à la cour.

Il arriva même à la fin que le cardinal Mazarin se dégoûta du bref comme tous les autres, soit pour la contradiction universelle qu'il remarquoit dans les esprits du peuple & du clergé, ou peut-être parce qu'il ne laissoit pas d'être avantageux en quelque façon au cardinal de Retz, en ce qu'il y étoit qualifié archevêque de Paris, & que le pape n'alléguoit point d'autres raisons de cette nomination que son absence.

Le bref ayant donc été rebuté de tout le monde, les correspondants du cardinal de Retz ne manquerent pas de lui en donner avis aussi tôt par la même voie & avec les mêmes précautions : de sorte qu'il en reçut les nouvelles plusieurs jours avant le pape & le sieur de Lyonne, & qu'il eut la satisfaction de triompher à son tour, &

d'insulter à ceux qui croyoient avoir pris de grands avantages contre lui.

Ce fut en ce temps-là que la reine Christine vint à Rome. Elle avoit été invitée à ce voyage par S. S. pour y confirmer d'une maniere plus solemnelle son abjuration de l'hérésie de Luther. Une action de cette nature devoit sans doute être traitée sérieusement & avec gravité ; mais le pape s'abandonnant à son génie , n'en fit qu'une scene de théâtre, remplie de fêtes, de pompe, de bagatelles & de vaines cérémonies. Il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit faire du bruit & de l'éclat ; s'imaginant que c'étoit-là le moyen de paroître aux yeux de toute l'Europe, comme le principal auteur de cette cérémonie. Ce ne furent que régals, festins, danses, balets, comédies, carousels, mascarades, galanteries de toutes les especes pendant plus de trois mois, & le pape les ordonnoit lui même avec tant d'application, & les faisoit exécuter avec tant de magnificence, que la reine de Suede s'en moquoit elle-même, & tournoit S. S. en ridicule, comme aussi toutes les personnes sensées, qui voyoient bien qu'il sortoit de son caractère. Le cardinal de Retz ne négligea rien pour s'insinuer dans les bonnes grâces de

cette princesse, en quoi il réussit assez sans le commencement, mais non pas bien que le cardinal Azolin ou Pientel. Il ne tenoit pourtant pas à lui qu'on ne crût qu'il y entroit aussi avant que personne ; mais ceux qui voyoient ces choses de plus près, jugerent avec justice qu'il y avoit plus de vanité que de réalité. Ces intrigues l'occupèrent quelque temps, & le cardinal s'y abandonnoit tout entier suivant son penchant naturel, sans penser à ses affaires : jusqu'à ce qu'il fut réveillé de son assoupissement par la nouvelle proposition que le sieur de Lyonne fit à S. S. par ordre de la cour, de nommer pour grands vicaires l'un des six sujets suivants ; sçavoir, le doyen de Notre-Dame, le sieur Charton, ancien pénitencier, le sieur du Saussaÿ, curé de Leu & official de Paris, nommé à l'évêché de Toul, le sieur de Rouillé, curé de S. Barthelemi, ou les sieurs Morel & Cornet, docteurs de Sorbonne. La cour engagea même les évêques suffragants de l'archevêché de Paris à en écrire au cardinal de Retz pour lui faire agréer cette proposition, comme raisonnable & avantageuse pour lui, puisqu'en rétablissant l'ordre dans son diocèse, elle renfermoit une re-

connoissance tacite de son autorité.

Le pape fit tout ce qu'il put pour appuyer les instances de la cour. Après en avoir fait parler au cardinal de Retz par tous ses amis, il lui en parla lui-même en termes de prières, lui désignant particulièrement le sieur du Saussay dont S. S. dit qu'il lui répondoit, & qu'elle l'engageroit à se conduire de maniere qu'il en seroit content, & qu'il exécuteroit pareillement tous ses ordres. Autrement il lui promettoit de le révoquer, & de faire ensuite tout ce que bon lui sembleroit, avec promesse de le soutenir & de le protéger avec toute l'autorité du S. siege. C'est du moins ainsi que le cardinal le fit entendre à ses amis, dont les sentiments furent partagés sur cette proposition. L'abbé Charrier & le sieur de Croissy opinèrent d'abord sans balancer, qu'il falloit se conformer aux desirs de la cour & du pape, disant pour leurs raisons, qu'il étoit d'une extrême conséquence de ménager les esprits des évêques suffragants, pour les disposer à bien faire dans d'autres rencontres, & qu'avant toutes choses le cardinal devoit travailler à faire connoître son autorité sur le spirituel : après quoi il lui seroit aisé de se faire rétablir dans le temporel.

Joli fut d'un autre sentiment & quoiqu'il demeurât d'accord de la nomination du sieur du Saussay, il soutenoit qu'il falloit tirer des avantages réels & présents de la confusion du pape pour le refus de son bref, des recherches de la cour & de la disposition favorable du clergé : qu'il n'étoit plus proprement question du rétablissement de l'autorité du spirituel, puisque le curé de S. Severin, nommé grand vicaire par le cardinal de Retz, avoit été reconnu par tout le clergé ; que la nomination d'un second grand vicaire ne feroit pas plus d'effet à cet égard, & que c'étoit une affaire entièrement consommée ; qu'il falloit donc porter la chose plus loin jusqu'au rétablissement effectif du temporel, sans s'exposer sur des espérances éloignées & incertaines, en insérant une clause dans l'acte de nomination du sieur du Saussay, qui portât que ledit sieur du Saussay ne pourroit exercer ses fonctions qu'après que le cardinal de Retz auroit été rétabli dans son temporel. L'abbé de Lamet se déclara d'abord pour le sentiment de Joli, fondés l'un & l'autre sur toutes les lettres de Paris, qui assuroient que tout le clergé avoit les meilleures intentions du monde, & que si le cardinal vou-

loit bien , en leur considération , donner les mains à un grand vicaire qui fût agréable , on ne devoit pas douter qu'ils ne s'employassent avec chaleur à lui faire donner satisfaction pour le reste : ce qui leur fit juger qu'il falloit ménager cette occurrence favorable , & engager l'assemblée d'insister pendant l'embarras où l'on étoit pour le gouvernement du diocèse , & qu'autrement , si l'on accordoit un grand vicaire sans condition , l'affaire tomberoit d'elle-même , & leurs bonnes intentions se dissiperoient avec l'assemblée , faute d'avoir été ménagées. Mais à la fin l'Abbé de Lamet s'étant relâché , parce qu'il n'avoit pas la fermeté de s'opiniâtrer & de s'opposer directement aux sentimens du cardinal de Retz , qui s'étoit déjà déclaré en faveur des premiers , il résolut d'envoyer la nomination du sieur du Saussay pure & simple.

Cependant Joli jugeant la chose de la dernière importance , & que si l'on laissoit échapper cette conjoncture avantageuse , elle ne reviendrait jamais , fit de nouveaux efforts pour obliger le cardinal à envoyer au moins sa nomination à M. l'évêque de Châlons , avec ordre de la faire voir à l'assemblée , mais de déclarer en même-temps qu'il

ne la rendroit point qu'après qu'on auroit rendu justice au cardinal sur son emporel. Mais ce dernier expédient ne fut pas mieux reçu que le premier, & S. E. se contenta des espérances en l'air qu'on lui donna des instances du pape par le moyen de son nonce, & les bons offices du clergé.

Ainsi on dépêcha un courier avec les ordres du pape, & les dépêches du cardinal de Retz, adressées à Mrs. les évêques suffragants de l'archevêché de Paris, avec l'acte de nomination, & trois lettres qu'il prioit de présenter au roi, à la reine & à l'assemblée du clergé. Les trois lettres furent supprimées; parce que les suffragants ayant jugé à propos de les mettre entre les mains du cardinal Mazarin, il les garda longtemps, puis les renvoya au sieur de Lyonne pour les rendre au cardinal de Retz, disant que L. M. n'avoient pas voulu les ouvrir ni souffrir qu'on rendît à l'assemblée du Clergé celle qui lui étoit adressée. Ainsi il n'y eut que l'acte de nomination qui parut, & en vertu de cet acte, le sieur du Sauffay se mit aussi-tôt en possession du grand vicariat, & commença de gouverner le diocèse, où par ce moyen toutes choses demeurèrent tranquilles pendant quelque

temps, aussi-bien qu'à Rome. Le cardinal de Retz se servit de cet intervalle pour faire travailler une seconde fois à son épaule par un homme qui se van-toit de le guérir, & qui passoit pour fort habile dans sa profession. La vérité est que depuis cette opération il se servit mieux de son bras qu'il n'avoit fait auparavant.

Cependant on attendoit tous les jours des nouvelles des bons offices qu'on s'étoit promis de l'assemblée du clergé ; mais on ne fut pas long-temps sans s'ap-percevoir que ces messieurs avoient ou-blié l'intérêt de leur archevêque après en avoir obtenu ce qu'ils desiroient. La même chose arriva du côté du nou-veau grand vicaire , avec cette diffé-rence que le fleur du Saussay ne se contenta pas de ne rien faire de ce qu'on avoit attendu de lui , mais qu'il affecta même de s'opposer directement en toute rencontre aux intérêts du cardinal : ce qui parut principalement en trois occasions essentielles.

La première fut au sujet d'un ordre que S. E. lui adressa pour faire en son nom & comme son procureur , le ser-ment de fidélité , afin de lever toute difficulté pour la restitution du tempo-rel , qui ne pouvoit plus rouler que sur

e prétexte. C'est ce que le sieur du sauffay refusa de faire. Il refusa même de donner aucun acte par lequel il pût avouer qu'il s'étoit présenté pour prêter serment.

La seconde fut à l'occasion du jugement, qui avoit toujours été remis pendant les contestations pour le gouvernement du diocèse. C'étoit une affaire dans laquelle il ne paroissoit pas qu'il eût y avoir aucune difficulté ; mais le sieur du Sauffay s'avisa d'en faire naître une de gaieté de cœur, sans raison & seulement pour nuire au cardinal de Retz, en prenant dans l'acte de publication la qualité de grand vicaire de l'archevêché, au lieu de celle de grand vicaire de l'archevêque : ce qui auroit été d'une très-grande conséquence, si l'on eût laissé passer la chose : mais le chapitre s'en aperçut heureusement, & s'y opposa vigoureusement, faisant réformer cette nouvelle qualité, qui ne pouvoit convenir de droit qu'à lui pendant la vacance du siège.

La troisième rencontre où le sieur du Sauffay fit connoître ses mauvaises intentions, fut lorsqu'il donna permission à l'évêque de Coutance de conférer les ordres, & de faire les autres

fonctions épiscopales pendant la semaine sainte, quoique ce prélat eût été interdit par le cardinal de Retz & par le curé de la Magdelaine son grand vicaire. Cela empêcha un grand nombre de chanoines d'aller à l'office le jour du jeudi saint ; & le peuple l'ayant remarqué, il en arriva un grand scandale ; d'autant plus que l'évêque se trouva mal en faisant les saintes huiles, & en célébrant la messe qu'il n'acheva qu'avec beaucoup de peine, après qu'on lui eut jetté de l'eau sur le visage, & qu'on lui eut frotté plusieurs fois le nez & les temples avec du vin pour le faire revenir. Tout le monde regarda cet accident comme une punition de Dieu, & comme un avertissement pour les auteurs de ce dérangement.

Tant d'actions d'éclat devoient, ce semble, obliger le cardinal de Retz à révoquer le sieur du Saussay, comme il en étoit fortement sollicité par la plupart de ses amis. Il aima mieux cependant prendre patience, & en porter modestement ses plaintes à S. S. d'autant plus qu'il ne manquoit pas de conseillers qui tâchoient d'expliquer favorablement la conduite du sieur du Saussay, en disant que tout ce qu'il auroit pu faire pour le serment de fidélité n'auroit

uroit servi qu'à irriter la cour ; que la qualité de grand vicaire de l'archevêché n'intéressoit que le chapitre & lement l'archevêque ; que la permission qu'il avoit donnée à l'évêque Coutance l'avoit engagé lui-même à reconnoître l'autorité du cardinal dans le même lieu où il avoit paru la méfiance ; qu'après tout la voie de douceur étoit la seule qui fût permise auprès de la cour ; que le sieur du Saussay ne devoit pas faire dans les commencemens tout ce qu'il auroit bien voulu ; que par sa conduite sage & prudente, il avoit déjà ménagé le rappel des sieurs chevalier & Lavocat, anciens grands seigneurs, & de tous les autres ecclésiastiques qui avoient été exilés à cause du cardinal de Retz.

Toutes ces raisons n'empêchoient pas que dans le fond S. E. ne fût vivement blâmée de la conduite de son nouveau grand vicaire, qu'elle voyoit bien n'être qu'un artifice ; mais elle voulut différer son ressentiment pour quelque temps, dans l'espoir de voir ce que produiroit un sermon que S. S. avoit écrit un peu auparavant à l'assemblée du clergé au sujet de la paix générale, pour exhorter le roi à procurer ce bonheur à tout le monde chrétien. Il n'y étoit fait mention
me II. B

aucune mention du cardinal Mazarin ; mais fans le nommer, le bref ne laissoit pas de faire entendre qu'on le croyoit peu disposé à la paix. Il disoit en parlant du roi, *alioquin per se ad pacem propensum* : ce qu'on jugea ne devoir pas plaire à ce ministre, & qu'il ne manqueroit pas d'en marquer son ressentiment par quelque démarche qui offenserait S. S. En effet, ce bref choqua extrêmement le cardinal Mazarin, & pour faire connoître à la cour de Rome, qu'il l'avoit bien entendu, il engagea ces messieurs du clergé à le justifier dans leur réponse : ce qu'ils firent si exactement, que toutes leurs lettres ne rouloient que sur les bonnes intentions de S. E. pour la paix, sur les mesures qu'il avoit déjà prises pour y parvenir, & sur son application à finir ce grand ouvrage. Cette réponse fut assez mal reçue du pape, & comme en même temps on reçut à Rome des nouvelles du traité de la France avec Cromwel, on espéra que S. S. pourroit éclater & donner des marques publiques de son mécontentement : mais cela n'arriva pas, & le sieur de Lyonne ayant été rappelé bientôt après, cette nouvelle démarche augmenta les inquiétudes du S. P. qui commença d'appréhender que

France ne voulût rompre toute sorte de commerce avec lui, & s'appliquer uniquement à la guerre d'Italie. C'est qui fit tomber S. S. dans le dernier excès de sa foiblesse naturelle, ne voulant plus entendre parler du cardinal de Retz que pour l'abîmer & le perdre, s'il eût été possible.

L'arrivée de dom Mario, frere du pape, & celle de ses neveux, contribua beaucoup à l'entretenir dans cette mauvaise humeur. Ces messieurs furent ensuite appelés à Rome par S. S. & reçus avec une espece de triomphe. Le S. P. étoit long-temps dissimulé sur ce sujet, en étant fait prier par la reine de Suede par tous les cardinaux, auxquels il avoit demandé leurs sentimens par écrit : comme si sa foiblesse eût pu être excusée par celle de ses courtisans, qui n'avoient bien qu'ils ne pouvoient lui donner un autre conseil sans lui déplaire. Quoi qu'il en soit, il est certain que ce changement fut fort défavorable au cardinal, parce que les partisans du pape qui ne songeoient qu'à l'établissement de leur fortune, n'avoient garde d'épouser les intérêts d'un cardinal malheureux & abandonné presque de tout le monde, pour s'attirer l'indignation de la cour de France. Ce-

pendant le cardinal de Retz ayant fort bien remarqué ce changement, & qu'il ne pouvoit plus se promettre aucun secours de ce côté-là; scachant d'ailleurs que le sieur du Sauffay continuoit de garder une conduite qui gâtoit entièrement ses affaires, résolut de passer outre à la révocation, sans en parler à S. S. qui n'auroit pas manqué de l'en détourner; & dans ce dessein il demanda encore une fois la permission d'aller aux eaux de S. Cassien, sous le même prétexte de son mal d'épaule, pour y attendre plus tranquillement, par des nouvelles, ce que produiroit cette révocation à Paris & à Rome, où il ne jugea pas à propos de demeurer exposé aux caprices & aux mauvaises humeurs du pape. Il fut encore déterminé à cela par la peste qui regnoit à Naples, & qui commençoit à s'approcher de Rome, d'où il sortit peu de jours après le départ du sieur de Lyonne, & après avoir expédié l'acte de révocation.

Cet acte étoit conçu en termes assez honnêtes à l'égard du sieur du Sauffay; mais il étoit très-positif & lui défendoit expressément de se mêler en aucune façon du gouvernement du diocèse, soit en qualité de grand vicaire, soit en qualité d'official, dont il exerçoit la

charge dès le temps de l'ancien archevêque. Il nommoit derechef pour ses grands vicaires les sieurs Chevalier & avocat, les curés de la Magdelaine & de S. Severin, & pour official le sieur Oli, chanoine de Notre-Dame, & le sieur Pocher, docteur de Sorbonne, pour vice-gérant : l'acte fut non seulement signifié au sieur du Saussay, mais aussi attaché au coin des rues, afin que personne n'en prétendît cause d'ignorance. Ainsi le sieur du Saussay ne put dispenser d'obéir ; & comme ses bulles de l'évêché de Toul étoient expédiées, il prit ses mesures pour se faire crer à S. Denis par les évêques de Chartres & de Meaux. Mais ces sieurs lui ayant représenté qu'ils ne pouvoient faire cette cérémonie sans permission de l'archevêque ou de ses grands vicaires, il fut obligé d'avoir recours au sieur Chevalier, qui ne le fit pas dire deux fois, étant bien se d'établir par cette soumission l'autorité du cardinal de Retz & la sienne, ne doutant pas que la cour n'approuvât une démarche qu'il ne faisoit à la prière d'un homme qu'elle protegeoit & affectionnoit.

Cependant la cour ayant été informée de cette affaire, il fut mandé aussi-

tôt par le chancelier, qui lui fit de grandes mercuriales sur ce qu'il s'ingéroit encore de faire les fonctions de grand vicaire; & en sortant de là il fut arrêté & conduit à la Bastille, où il fut traité long-temps avec une grande dureté. La cour, ou plutôt le cardinal Mazarin n'en demeura pas là; & sa passion l'emporta jusqu'à empêcher l'effet de la permission qu'il avoit accordée, en obligeant le sieur du Sauffay d'aller se faire sacrer à Poissy du diocèse de Chartres. La crainte d'un pareil traitement obligea le sieur Lavocat à se retirer aussi-tôt; de sorte que par son absence le gouvernement retomba sur les soins du curé de S. Severin, qui fut le seul à qui la cour laissa la liberté de faire les fonctions de grand vicaire, quoiqu'avec assez de peine: tout ce qui avoit rapport au cardinal de Retz en faisant toujours beaucoup au cardinal Mazarin.

Les nouvelles de la révocation étant venues à Rome, le pape en fut extrêmement irrité: & quoique la peste l'eût obligé de se retirer à Monte-Cavallo, où il ne voyoit presque personne, & où il ne vouloit entendre parler d'aucunes affaires; il ne laissa pas de dépêcher un courier au cardinal de Retz

qui étoit encore à S. Cassien, pour lui ordonner de rétablir le sieur du Sauffay, suivant les instances qui lui en avoient été faites par ordre de la cour. Cet ordre acheva de convaincre le cardinal de Retz, & de lui faire sentir qu'il n'y avoit plus rien à faire pour lui à la cour de Rome : & comme il en étoit fort légoûté par d'autres raisons ; que la peste y étoit très-violente, qu'il n'étoit plus en état d'y faire la même figure, faute de moyens, il résolut enfin de sortir d'Italie ; & après avoir envoyé à Florence pour concerter secrètement avec le bailli de Gondy son passage sur les terres du grand duc, il se retira d'abord dans une maison particulière appelée Maresme, où il séjourna quelques jours avec toute sa suite.

Ce fut de-là qu'il écrivit à S. S. pour lui représenter que l'état où étoit son diocèse l'obligeoit de s'en rapprocher, afin d'être plus à portée de remédier aux désordres causés par son absence ; qu'il comptoit toujours sur sa protection contre les persécutions de ses ennemis, & contre les violences qui étoient faites à sa personne & à l'église ; que d'ailleurs il se croyoit obligé de décharger S. S. des importunités qu'elle

recevoit à son occasion , & de lui épargner une partie de l'embarras & de la peine que cette affaire lui faisoit. Après cela le cardinal de Retz fit prendre les devants à l'abbé de Lamet & à Joli , & partit de nuit de Maresme pour se rendre à une maison de plaisance du cardinal Jean-Carlo de Medicis, n'ayant pris que Malclerc & deux valets de chambre; parce qu'il ne vouloit mener avec lui qu'un petit nombre de personnes affidées , pour mieux dérober sa marche. Dès qu'il fut arrivé dans cette maison , le bailli de Gondy s'y rendit & lui apporta la nouvelle de la levée du siège de Valenciennes, dont M. le prince avoit forcé les lignes : ce qui lui fit concevoir de meilleures espérances du succès de son voyage , aussi-bien qu'au grand duc & aux cardinaux de Medicis , qui sans cela paroïssent assez embarrassés sur sa retraite. Il demeura deux jours dans cette maison où il voulut voir Croissy qui étoit demeuré à Florence, ayant accompagné le fleur de Lyonne jusques-là, & n'ayant osé retourner à Rome à cause de la peste. Le bailli de Gondy, qui vit cet homme dans la confidence du cardinal, apprenant qu'il lui avoit confié le secret de son voyage, & le dessein qu'il

voit d'aller à Besançon , avertit S. E. qu'il ne devoit pas se fier à lui , pour des raisons qu'il n'expliquoit pas , mais qui rent juger à Joli , que le bailli étant général des postes du grand duc , avoit pu , suivant l'usage de toutes les cours qui veulent sçavoir tout ce qui se passe , intercepter quelques dépêches de Croisy , par où il avoit connu qu'il trahissoit le cardinal. Cet avis ne l'empêcha pas de s'abandonner à lui , comme il avoit fait à Rome , sans vouloir rien écouter de ce qu'on lui disoit contre lui. Après cela il partit prenant la route de Petremoly avec sa petite suite , & après avoir traversé l'état de Massa , il se rendit dans le Milanois sur un passeport du comte de Fuensaldagne , qui lui envoya de plus une escorte de cinquante chevaux. Ce gouverneur auroit bien voulu faire quelque chose de plus pour lui , & il tâta fort le poulx à Malclerc sur ce sujet disant que S. E. devoit aller droit en Flandres trouver M. le prince , pour prendre des mesures avec lui , qui seroient avantageuses à l'un & à l'autre ; que s'il ne le faisoit , ses affaires tomberoient dans le mépris , & qu'il se trouveroit abandonné de tout le monde. C'étoit aussi le sentiment de Joli , qui l'avoit déjà fortement exhorté

à ne pas laisser échapper cette occasion, comme il avoit fait lors de son passage en Espagne, & à prendre des mesures avec le comte de Fuenfaldagne : mais le cardinal n'eut pas la force de s'y résoudre, quoiqu'en partant de Rome il y parût assez disposé, & que sur la route il affectât de dire tous les jours qu'il iroit droit se livrer aux Espagnols & à M. le prince.

Cependant comme il falloit se séparer honnêtement du comte, il lui demanda un chiffre, & lui fit dire par Malclerc qu'il alloit suivre ses conseils; qu'il ne sortoit d'Italie que dans ce dessein; qu'après avoir séjourné quelque temps à Besançon pour y apprendre des nouvelles de ses amis, il s'achemineroit en Flandres. Il lui fit demander des lettres pour le gouverneur de Franche-Comté, après quoi le cardinal de Retz continua son chemin avec son escorte : & après avoir passé à deux lieues de Milan & à huit de Valence qui étoit assiégée, il alla s'embarquer sur le lac pour aller à Mourgues, & de-là par le mont San Pione & le pays de Vallais, à Lausanes, d'où il se rendit à Besançon vers la fin du mois d'août de l'année 1656.

Aussi-tôt que le cardinal de Retz fut

arrivé en Franche-Comté, il envoya chercher l'abbé de Vatteville qu'il avoit vu à S. Sebastien chez le baron son frere, & ayant appris en passant à Pontarlier, qu'il étoit assez près de là à un lieu nommé Usains, il y envoya Malclerc pour lui trouver un lieu où il pût se retirer sûrement, en attendant des nouvelles de Paris. L'abbé de Lamet & Joli allerent à Besançon.

L'abbé de Vatteville fut d'abord assez surpris & même embarrassé du compliment du cardinal, ayant peu de crédit dans le pays, quoiqu'il affectât de de faire connoître le contraire. Aussi laissa-t-il assez connoître dans le commencement, qu'il auroit bien voulu être défait de S. E. Mais ayant compris dans la suite que ce pourroit être pour lui une occasion de faveur à la cour d'Espagne, il lui ménagea une retraite chez la Marquise de Conflans, sa parente, dont le mari étoit alors en Flandres. Ce séjour ne fut pas pourtant tellement fixe qu'il ne se promenât à droite & à gauche dans tout le pays pendant quelques mois. Il est vrai qu'il retournoit de temps en temps chez la marquise, qui eut dans la suite, & suivant la bonne coutume de S. E. beaucoup de part au récit des diverses aventures de sa vie.

Cependant l'abbé de Lamet & Joli étoient à Befançon, où il arriva peu après quelques-uns des gens du cardinal, qu'il avoit laissés en Italie, & auxquels il donna ordre de l'aller attendre à Strasbourg & en divers autres endroits. Le sieur Verjus fut un des premiers qui passa par hasard à Befançon ; & Joli l'ayant vu passer à cheval devant l'auberge où il étoit logé, l'appella & le retint, l'ayant jugé plus propre que personne pour aller à Paris porter des nouvelles & en rapporter : ce que le cardinal ayant approuvé, on le dépêcha aussi-tôt. Il fit si grande diligence, qu'en peu de jours on sçut par son moyen, que le cardinal Mazarin avoit marqué beaucoup d'inquiétude du départ du cardinal de Retz d'Italie ; qu'il avoit fait publier des défenses à toutes sortes de personnes de lui donner retraite ; qu'il faisoit tous ses efforts pour le rétablissement du sieur du Sauffay ; que l'assemblée du clergé s'y oppoioit, attendu que c'étoit revenir au dessein du suffragant, mais qu'elle avoit résolu de prier le cardinal de Retz de nommer des grands vicaires agréables au roi, avec promesse de s'employer ensuite pour la restitution de son temporel ; que l'évêque de Châlons

ne doutoit pas qu'elle ne le fît, & pouvoit du succès en quelque façon ; le comte de Montresor & plusieurs autres étoient de son avis, insistant sur la nomination d'un nouveau grand vicaire au goût de la cour, & que si on n'y mettoit ordre promptement, il y auroit lieu de craindre qu'ils ne passassent outre, en nommant eux-mêmes le sujet ; quoique le sieur d'Aubigni & quelques amis du cardinal ne fussent pas de ce sentiment, & qu'on leur eût représenté que S. E. en étoit fort éloignée.

Sur ces avis le cardinal de Retz écrivit aussitôt à l'évêque de Châlons, pour l'informer plus précisément de ses intentions, & pour le détourner de cette résolution : mais à peine les lettres furent-elles parties, qu'on apprit par la voie de la poste, que M. de Châlons avoit de son autorité fait faire par celui dont on se servoit pour confesser l'écriture de S. E. une nomination en forme du doyen de Notre-Dame, pour faire les fonctions de grand vicaire, avec une lettre du cardinal de Retz de la même fabrique à l'assemblée du clergé, par laquelle il sollicitoit d'intercéder auprès de S. M. pour la restitution de son temporel. La

lettre étoit datée du Plessis, deux jours seulement avant sa réception : ce qui fit juger au cardinal Mazarin que le cardinal de Retz étoit fort proche. Dans l'alarme que la cour en prit, elle envoya aussi-tôt une lettre de cachet à l'assemblée, par laquelle S. M. déclaroit qu'elle ne vouloit point entendre parler du temporel de l'archevêché, quoiqu'elle eût bien voulu consentir au rétablissement du spirituel en considération de l'assemblée : parce qu'on poursuivoit actuellement auprès du pape une nomination de juges pour faire le procès au cardinal de Retz, qui examineroient s'il devoit être rétabli dans la jouissance du temporel ou non pendant l'instruction du procès. Après cela on apprit que l'assemblée du clergé avoit pris des mesures & des résolutions toutes contraires à celles que Mr. de Châlons s'en étoit promises, dont il s'excusa, en disant qu'il avoit été trompé le premier, & qu'il croyoit s'être assuré d'un nombre suffisant de suffrages. En effet l'affaire fut presque partagée, & si elle eût été décidée à la pluralité des voix, elle l'auroit été sans difficulté en faveur du cardinal. Mais l'ordre de cette compagnie étant d'opiner par provinces, il se trouva que celle de Paris,

par toutes sortes de raisons devoit être favorable, se déclara contre : ce qui fit que de onze provinces, l'en eut que cinq pour lui.

Dans le fond le projet de Mr. de Châlons n'étoit pas si avantageux pour le cardinal de Retz qu'on se l'imaginoit : l'avis portant seulement qu'on feroit une demande à S. E. pour la restitution de son temporel dans la conjoncture qui seroit plus favorable ; & que cependant l'assemblée feroit de très-humbles remontrances au roi pour avoir la liberté de lui parler de cette affaire & de toutes les autres affaires ecclésiastiques. A

bien prendre, l'autre avis qui l'emporta étoit bien mieux digéré & peut-être plus favorable : aussi avoit-il été concerté par de plus habiles gens que M. de Châlons, quoique peut-être plus mal intentionnés, entr'autres par M. de Marca, archevêque de Toulouse. Il portoit que S. M. seroit très-humblement suppliée de faire terminer cette affaire au cardinal de Retz dans six mois, par des juges ecclésiastiques, en commençant par faire droit sur la saisie du temporel de l'archevêché & de ses autres bénéfices : & en cas que la chose traînât en plus grande longueur, que Mrs. les agents feroient auprès du roi

les offices nécessaires pour faire régler ce qui regardoit le temporel, suivant le droit & les constitutions canoniques, les immunités, & les libertés de l'église Gallicane.

Il faut du moins convenir que cette résolution étoit spécieuse & paroïssoit assez dans l'ordre, quoique cependant elle fût en effet fort défavantageuse au cardinal de Retz, attendu que tous les offices de l'assemblée se terminoient à un procès dont les juges seroient apparemment dans la dépendance de la cour; & qu'au défaut de cela ils renverroient la chose aux agents du clergé, gens ordinairement esclaves de la cour, qui ne briguent cet emploi que pour faire leur fortune, & qui d'ailleurs ont fort peu de crédit, l'assemblée étant finie. Le cardinal de Retz parut fort touché, à cause de la nouvelle du procès dont il étoit menacé par la délibération, & dont il avoit tant de peur, que c'étoit l'unique raison qui l'empêchoit de prendre des résolutions vigoureuses. La vérité est pourtant qu'il en fut bientôt consolé, parce qu'il jugea que cet abandon du clergé porteroit ses amis à lui conseiller de donner sa démission, dessein qu'il n'avoit jamais quitté depuis les négociations de

anton. D'ailleurs l'évêque de Châ-
s lui écrivit, & lui fit écrire de belles
res par Mrs. de Port-Royal, dans
uelles ils lui propofoient les exem-
s des saints évêques qui s'étoient
chés dans les déserts & dans les ca-
nes au temps de la perfécution : ce
lui fit former le dessein frivole &
Amérique de se cacher aussi, pour se
re une grande réputation dans le
onde, en suivant l'exemple de ces
ands hommes : quoique dans son
eur il ne se proposât de se tenir ca-
é que d'une manière & dans un esprit
ut-à fait différent.

Mais comme par provision il falloit
ourvoir à sa subsistance, le cardinal
ivooya Verjus pour ce sujet à Paris
our en conférer avec ses amis. Avant
a'il partit on fit plusieurs propositions
our trouver une espece de fonds indé-
endant de la cour. Joli proposa de
mettre dans les églises des tronc's avec
ette inscription, *pour la subsistance*
de M. l'archevêque ; disant que si la
our souffroit ces tronc's, ils produi-
oient un profit & un revenu considéra-
le, sur lequel on pourroit faire fonds,
qu'ils serviroient à entretenir les bon-
es dispositions du peuple : & que si
n les faisoit ôter, cette rigueur pour-

roit réveiller leur haine contre le cardinal Mazarin, auteur d'une persécution si opiniâtre, & animer davantage leur charité, dont les curés pourroient leur faire entendre qu'ils se rendroient dépositaires sous le sceau de la confession, pour ensuite les lui remettre par les voies qui leur seroient indiquées. Mais le cardinal rejetta bien loin cette proposition, qu'il traita de gueuserie & indigne de lui : cependant Verjus ne laissa pas de la proposer aux correspondants de Paris, dont plusieurs, entr'autres, M. d'Aubigni, l'approuvoient fort, disant qu'on ne pouvoit rien imaginer de meilleur, ni qui convînt davantage à la conjoncture présente.

Cependant cette ouverture n'eut point de lieu, M. de Châlons qui étoit toujours le principal directeur des affaires, ayant assuré huit mille écus par an au cardinal pour sa subsistance. Ainsi se croyant assuré de cette somme qui étoit assez modique pour lui, il résolut d'abord de se cacher en allant de ville en ville, sans songer à parler à Mr. le prince ni aux Espagnols; quoiqu'il fût encore en état de traiter avantageusement avec eux. Mais outre que la seule idée du procès lui faisoit peur, il avoit pris tant de goût pour la vie libertine

hôtelleries, qu'il n'eut plus d'autre obligation que celle de se dérober aux yeux de ceux qu'il scavoit bien n'approuver pas cette nouvelle manière de vivre. Dans ce dessein il dispersa sous différents prétextes & en différents lieux, ceux dont la présence lui pouvoit être incommode. Il changea de nom, & en fit changer à tous ceux qui étoient auprès de lui. Il ne les entretenoit plus que de fausses marches & de fausses contre-marches, pour se dérober à la poursuite des émissaires du cardinal de Retz. En cela il étoit merveilleusement secondé par son écuyer Malclerc, à'il retint toujours auprès de lui préférentement à tous les autres : parce que ce fidele Achate prenoit soin de lui rendre d'autres offices plaisants en certaines occasions, par le moyen desquels il se rendit maître absolu de son esprit.

Cependant plusieurs avis étant venus à Paris, que la cour étoit informée du séjour du cardinal de Retz en France-Comté, & qu'elle avoit donné des ordres pour l'y faire arrêter, il fallut se résoudre à en sortir : ce que S. E. eut assez de peine à faire à cause des raisons qu'il y avoit faites. On ne s'y déterminâ même que par une dépêche

de Joli , qui étant demeuré malade dans son hôtellerie de Besançon , fit sçavoir au cardinal qu'un nommé la Neuville , major de Brissac , étant arrivé au même lieu , s'étoit informé si dans le pays on ne parloit point du cardinal de Retz ; que l'ayant fait suivre , on avoit remarqué qu'il alloit souvent chez un nommé Blein échevin , & chez un homme qui avoit été secrétaire de M. de Beauffaut , intendant en Alsace ; que quand il sortoit pour aller en campagne il y étoit joint par plusieurs cavaliers , & qu'enfin le sieur Tineau , secrétaire de la maison de ville , auquel S. E. avoit été adressée par le comte de Fuensaldagne , avoit averti l'abbé de Lamet & Joli de prendre garde à eux , & au cardinal de Retz s'il étoit encore dans la province : parce qu'il voyoit bien qu'on ménageoit quelque chose contre lui avec le magistrat de la ville. L'abbé de Vatteville reçut aussi & donna les mêmes avis , qui obligèrent enfin le cardinal à se retirer en Suisse , d'où il écrivit à l'abbé de Lamet & à Joli de l'aller trouver à Constance avec quelques autres de ses domestiques qu'il avoit laissés derrière lui , & au sieur Vacherot d'aller attendre de ses nouvelles à Strasbourg.

Ce départ fut un peu précipité, mais fort à propos, aussi-bien que celui de Lamet & de Joli, dans l'hôtellerie desquels il arriva vingt gardes du cardinal Mazarin peu de jours après qu'ils en furent sortis. Il prirent tous si bien leurs mesures dans leur retraite, que la cour fut long-temps sans pouvoir découvrir où ils étoient; le cardinal de Retz ayant passé presque tout l'hiver *incognito* à Constance, où l'abbé de Lamet & Joli le laissèrent, après avoir demeuré quelques jours avec lui pour régler le commerce de lettres qui étoit devenu fort difficile, par la recherche exacte qu'on faisoit de ceux qui étoient soupçonnés d'en avoir avec lui.

Le sieur Rousseau de Chenicourt, son intendant, fut arrêté, quoiqu'il ne se mêlât presque plus de ses affaires. Le sieur Matharel, secrétaire du roi, fut aussi mis à la Bastille, (quoiqu'on n'eût aucune relation avec lui) parce qu'il parloit indiscrettement des affaires du cardinal, par un pur mouvement de zele. Le marquis de Fosseuse fût aussi arrêté, quoiqu'il fut à Paris par permission expresse de la cour pour ses affaires domestiques. Enfin la persécution s'étendit jusques sur deux ou trois malheureux de la lie du peuple, qui

n'étoient accusés que de bagatelles : ce qui laissa bien voir la malignité des ennemis de S. E. , mais montra en même-temps qu'ils étoient fort mal avertis , & donna lieu à ceux qui avoient de véritables intelligences , de se précautionner davantage , & de se tenir sur leurs gardes.

De Constance le cardinal se rendit à Ulm , à Ausbourg & à Francfort , où il donna rendez-vous à l'abbé de Lamet & à Joli , & où ils reçurent des nouvelles de la liberté du sieur Chevalier , après lui avoir fait essuyer plusieurs duretés inouïes , dont le but étoit de l'obliger de promettre par écrit , qu'il ne se mêleroit plus ni directement ni indirectement des affaires du cardinal : ce qu'il ne voulut jamais faire. La cour fut donc obligée de se contenter d'une promesse de ne rien faire contre le service du roi , après quoi Chevalier fut élargi à la prière du doyen de Notre-Dame , nouveau grand vicaire. On y apprit aussi la mort du premier président de Bellièvre , qu'on crut avoir été empoisonné. Il est vrai qu'il étoit brouillé avec les Fouquets , & que le cardinal Mazarin n'étoit pas content de lui , parce qu'il étoit extraordinairement aimé du peuple , dont il soutenoit les

intérêts en toute rencontre. Ce président étoit aussi fort estimé dans sa compagnie, & même à la cour, où il avoit des amis considérables jusques dans le cabinet. On prétend encore que le ministre avoit eu dessein de le faire arrêter, voyant qu'il s'opposoit à toutes les nouvelles maltotes : mais il n'avoit osé l'entreprendre, dans l'appréhension de nouvelles barricades (a). Quoi qu'il en soit, le cardinal de Retz perdit beaucoup à la mort de ce grand & digne magistrat, qui favorisoit ses affaires, & protégeoit ses amis de toute sa force ; jusques-là que tout le commerce secret, & les chiffres de S. E. étoient entre les mains de Bruslé son secrétaire, qui lui avoit été donné par Caumartin, confident intime du cardinal de Retz : & c'étoit à lui que s'adressoient les dépêches les plus secrètes, qu'il prenoit soin de déchiffrer, après quoi il en envoyoit des copies au sieur de Caumartin, qui étoit encore éloigné de

(a) On a dit du président de Bellievre, qu'il étoit plus grand par ce qu'il n'avoit pas fait, que par ce qu'il avoit fait, à cause des exactions qu'il avoit empêchées. On trouva après sa mort, dans son cabinet, grand nombre d'édits onéreux au peuple, qu'il n'avoit pas voulu vérifier au parlement.

Paris, & à l'évêque de Châlons, qui les communiquoit au sieur le Pelletier de la Houffaye son neveu, à l'abbé d'Hacqueville, à Mr. d'Aubigni, & quelquefois au comte de Montréfor & au marquis de Laigues; quoique madame de Chevreuse ne se mêlât plus des affaires du cardinal de Retz.

De l'autre côté c'étoit Joli qui avoit soin de tout le commerce, & à qui s'adreffoient les lettres de change, tantôt à Francfort, & puis à Cologne, dont il mettoit le produit entre les mains de Malclerc pour l'abbé de Lamet. Celui-ci fut envoyé à Munster, & le cardinal passa en Hollande, où il se plaisoit fort, & d'où peut-être il ne feroit pas parti si-tôt, sans une petite incommodité, qu'il ne gagna pas en disant son bréviaire. Cette incommodité l'obligea de retourner à Cologne, où il fit venir en diligence le sieur Vacherot son médecin, & fit partir en même-temps Joli pour Amsterdam, où il fut bientôt joint par Verjus son premier secrétaire; le second nommé Gautreau ayant été envoyé à Liege avec l'abbé Rousseau, pour y recevoir certains paquets, & les faire tenir sûrement à Joli.

Cependant la ville de Munster ayant été

été assiégée (a), l'abbé de Lamet s'y trouva enfermé malgré lui; & comme il s'étoit travesti en cavalier avec un juste-au-corps de buffle, les bourgeois, qui dans cet équipage n'avoient garde de le prendre pour un docteur de Sorbonne, lui offrirent un emploi considérable dont il eut bien de la peine à se défendre. Après le siège, il se rendit à Cologne, où ayant trouvé le cardinal de Retz, il lui fit de grandes & justes plaintes de ne lui avoir donné aucune de ses nouvelles depuis son séjour à Munster, où il l'avoit envoyé.

La ville de Cologne étant d'un grand commerce & un passage fort fréquenté, le cardinal ne put y être long-temps sans y être déterré par les émissaires du cardinal Mazarin & de l'abbé Fouquet, qui envayerent aussi-tôt sur les lieux des gens de main & d'exécution, avec ordre de prendre leurs mesures pour l'enlever, quand il sortiroit de la ville pour aller à la promenade, ou peut-être de faire pis: ce qui n'étoit pas difficile, S. E. n'étant ordinaire-

(a) Par son évêque Bernard Van Gale. Les bourgeois de Munster s'étoient révoltés contre lui.

ment suivie que de deux domestiques. Mais ses amis de Paris lui en donnèrent avis par le canal de Joli, l'exhortant de prendre garde à lui, & de se souvenir que l'électeur de Cologne & l'évêque de Strasbourg son ministre, qui étoient entièrement dans les intérêts du cardinal Mazarin, pourroient fort bien favoriser une entreprise de cette nature. Le cardinal traitoit ces conseils prudents, d'avis chimériques, & de terreurs paniques, ne se donnant pas même la peine de lire les lettres qu'on lui écrivoit sur ce sujet: & cela parce qu'il avoit trouvé de quoi s'amuser dans la maison d'un Liégeois nommé Daudrimont, où il étoit logé.

Cependant l'abbé de Lamet & Vacherot, qui demeuroient aussi dans des lieux séparés dans la même ville, l'avertirent qu'ils avoient vu Croissy par la ville. Il y étoit venu de Francfort, après l'élection de l'empereur. Le cardinal commença de croire alors que les avis pouvoient être véritables, & changeant en un moment la bonne opinion qu'il avoit eue de lui en une défiance extrême, il se figura que Croissy n'étoit à Cologne que pour le faire assassiner. Il poussa la chose jusqu'à s'i-

maginer que deux de ses domestiques les plus anciens, & en apparence les plus fideles, s'étoient laissés corrompre par Croissy & par un nommé de Bracq, parent des Fouquets, qui étoit aussi à Cologne, & qu'on découvrit avoir logé & défrayé cinquante ou soixante cavaliers en différentes hôtelleries.

Le premier de ces domestiques qui devint suspect au cardinal, fut Imbert son valet de chambre, qui depuis vingt-cinq ans avoit eu part à ses secrets, & l'avoit servi avec une fidélité & un attachement sans exemple. Cependant ce pauvre garçon ayant eu ordre à Paris de l'aller trouver à Cologne, & de passer par Besançon pour y prendre chez le sieur Tineaux une valise avec quelques papiers de peu de conséquence, & cette valise ayant été dérobée ou égarée; il crut qu'Imbert l'avoit vendue à M. de Lyonne en passant à Francfort, & qu'en même-temps il avoit pris des mesures avec Croissy, parce qu'ils arriverent à peu près en même-temps.

L'autre domestique que le cardinal de Retz voulut bien soupçonner, étoit un nommé Noël, son cuisinier, qui l'avoit bien servi dans la prison de Vincennes, & qui depuis l'avoit suivi dans tous ses voyages, sans lui donner au-

cun sujet de plainte ni d'inquiétude. Cependant il eut le malheur de tomber tout d'un coup dans la disgrâce de son maître, & cela sans aucun fondement, si ce n'est qu'il étoit ami d'Imbert, & fort connu de Croissy, à raison de son commerce fréquent dans la maison de S. E. Les prétextes dont se servit le cardinal pour le congédier furent, que lorsqu'il sortoit, Noël le suivoit toujours sans son ordre, pour observer où il alloit : à quoi le cuisinier répondoit qu'il n'en usoit ainsi que par ordre exprès de Malclerc, qui lui faisoit entendre qu'il étoit bon de sçavoir à peu près ce que leur maître deviendrait. 2. Il l'accusoit d'avoir copié ses chiffres, ce qui étoit vrai, mais il ne l'avoit fait que par ordre du cardinal lui même. 3. On lui reprochoit ses rendez-vous fréquents & ses commerces dans la maison où logeoit Croissy ; & pour l'en convaincre, l'abbé de Lamet fut chargé de le suivre deux ou trois fois, sans que Noël le sçût, pour voir s'il ne passeroit pas plusieurs fois devant la maison de Croissy, & pour observer s'il ne tourneroit pas la tête de temps en temps pour voir s'il n'étoit point suivi. Noël répondit à cela en avouant le fait, mais en soutenant aussi

que Malclerc lui avoit commandé tout ce manège, comme une chose importante pour le service de S. E. En un mot il y a bien de l'apparence, (& la fuite l'a fait voir assez clairement) que ces deux domestiques ne tomberent dans la disgrâce du cardinal, que par les artifices de Malclerc, qui vouloit demeurer seul le maître de la personne de S. E. & de sa bourse : ce qui ne lui auroit pas été facile pendant qu'il auroit été éclairé par la vigilance de deux domestiques affectionnés & fideles.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il y eut dans ce temps-là une entreprise de la cour sur la personne du cardinal de Retz, & que le sieur de Croissy n'étoit allé à Cologne, que sur les avis qu'il avoit eus de la retraite du cardinal en cette ville, comme il en est demeuré d'accord lui-même depuis, en disant que l'intention de Croissy étoit de lui offrir ses services, & un asyle sûr qu'il avoit chez ses amis en Allemagne. On n'entreprendra pas ici de pénétrer dans les véritables intentions de Croissy ; mais on ne sçauroit convenir que le cardinal de Retz n'eût lieu d'être surpris que cet homme avec qui il avoit eu des liaisons si étroites, ne lui donnât aucun signe de vie,

étant dans un même lieu, & ne pouvant ignorer que S. E. n'y fût; quand ce n'auroit été que par la rencontre de ses gens, qui alloient tous les jours par la ville, & passoient exprès devant la maison de Croissy, pour se faire reconnoître. On ne sçauroit nier encore, que les soupçons que S. E. conçut contre lui ne fussent bien fondés, étant informée de ses conférences fréquentes avec de Bracq, qu'il sçavoit être le chef d'une entreprise formée contre la personne de S. E. Mais il peut bien être aussi que le cardinal porta les soupçons trop loin, & qu'il eut tort de lui reprocher comme il fit depuis en parlant à Croissy lui-même, qu'il avoit eu dessein de l'assassiner. Les indices spécifiés n'étoient pas assez précis pour en inférer un complot de cette nature, dont il n'étoit pas permis d'accuser légèrement un homme qui avoit d'ailleurs une assez bonne réputation, & qui n'avoit aucun intérêt personnel pour entreprendre une action si noire; quoiqu'il fût ami & parent des Fouquets, & qu'il cherchât constamment une occasion de mériter par quelque service important son rappel en France d'où il étoit exilé.

Il y a bien plus d'apparence que

Croissy , qui avoit autrefois voulu engager le cardinal à donner sa démission , étoit venu à Cologne dans la même vue , prétendant de s'approcher peu à peu de lui , & de le disposer , sous prétexte d'une plus grande sûreté , à se retirer dans un lieu où il auroit été à peu près le maître , & où il avoit compté de lui persuader aisément une chose dont il sçavoit bien qu'il n'étoit pas dans le fond fort éloigné. Cette pensée est beaucoup plus naturelle , & s'accommode mieux avec les intérêts de Croissy , & avec l'idée d'un honnête homme.

On ne voit pas non plus quel avantage les domestiques du cardinal pouvoient retirer de sa mort ; & on ne doit pas supposer que des serviteurs nullement reprochables d'ailleurs , & qui ont pardevers eux près de trente ans de service , écoutent des propositions de cette nature , sans de très-grandes raisons. Ainsi de quelque côté qu'on envisage la chose , il y a lieu de croire que les jugemens du cardinal de Retz étoient téméraires , & ses soupçons mal fondés , s'il est vrai , (car on en doute) qu'il les ait effectivement crus capables & coupables de cette trahison.

Ce qu'il y a de certain , c'est que de Bracq avoit des desseins sur la personne du cardinal , de quelque nature qu'ils fussent , & que ce ne fut pas sans beaucoup de bonheur & d'adresse que le cardinal évita ses embûches ; ce qu'il fit par le moyen de M. le prince , que Malclerc alla trouver de sa part à Bruxelles , pour lui demander une escorte , qui lui fut accordée sur le champ de fort bonne grace sous la conduite du sieur Dumont , son confident. Celui-ci prit cinquante ou soixante maîtres avec lui , & les fit défilér à Cologne par pelotons , & par différentes routes. Ils y furent dispersés en différents lieux , & après avoir concerté les mesures nécessaires avec S. E. il les fit sortir par plusieurs portes , & leur donna un rendez-vous à un certain endroit éloigné d'une portée de mousquet de la ville , où le cardinal se rendit avec Malclerc , dans le moment qu'on fermoit les portes : de maniere que de Bracq s'y trouva enfermé avec tous ses gens pendant toute la nuit. Cela donna tout le temps nécessaire au cardinal de Retz de se retirer sûrement avec son escorte sur les terres des états de Hollande dans la ville de Guenep , où Dumont le quitta pour aller rendre compte de sa com-

mission à M. le prince. Le lendemain matin de Bracq, qui avoit sans doute été informé de la sortie de S. E. se mit en campagne avec tout son monde ; mais il étoit trop tard, & il fut obligé de s'en retourner vers ceux qui l'avoient envoyé, avec le chagrin d'avoir manqué son coup. De Guenep, le cardinal se rendit à Nimegue & ensuite à Leyde, où Joli l'alla trouver. Jusques-là tout alloit bien, & il auroit été à souhaiter que le cardinal de Retz en fût demeuré là, trop heureux d'avoir évité le péril où sa trop grande sécurité l'avoit exposé. Mais occupé comme il l'étoit de ses soupçons, il donna des ordres avant que de partir de Cologne, à l'abbé de Lamet, de faire arrêter les deux malheureux Imbert & Noël : de sorte que peu de jours après son départ, l'abbé ordonna à Imbert d'aller à Liège & de passer par Juliers, où il lui donna quelques commissions, entr'autres pour le gouverneur de la citadelle, qui le retint prisonnier ; & le lendemain l'abbé s'étant mis en chemin avec Noël, comme pour aller à Bonn, ils rencontrèrent un parti des gens de M. le prince apostés, qui les conduisirent aussi dans la citadelle de Juliers, où l'abbé ayant trouvé Im-

bert, il lui fit plusieurs questions, & enfin il lui déclara qu'il étoit prisonnier par ordre de son maître, qui l'accusoit de trahison aussi-bien que Noël. Ces deux misérables ayant été mis dans des cachots séparés, l'abbé de Lamet en alla porter les nouvelles au cardinal, qui le reçut avec de grandes démonstrations de joie.

Cependant Joli lui représenta fortement, qu'il feroit mieux en toute manière de ne pas tant éclater dans une affaire assez équivoque, contre des gens qui avoient toujours été reconnus pour fideles; qu'il valoit mieux les renvoyer en France sous quelque prétexte, en attendant que la vérité fût éclaircie; & qu'en les retenant prisonniers dans une place qui appartenoit aux Espagnols, il donneroit lieu au cardinal Mazarin de l'accuser & de le convaincre d'intelligence avec eux.

Sans avoir égard à toutes ces considérations, le cardinal de Retz voulut pousser l'affaire à toute rigueur. Il composa une espece de factum rempli de faits ambigus, expliqués d'une manière odieuse, & de plusieurs conjectures assez mal établies. Il affecta d'envoyer le factum à ses amis de Paris, qui en jugerent tout autrement que lui,

Il envoya Verjus son secrétaire à Juliers, pour y faire interroger les deux prisonniers, dans le dessein de les remettre entre les mains de la justice. Mais ils répondirent si pertinemment à toutes les questions qu'on leur fit, que bien loin de leur faire mettre les fers aux pieds, comme il l'avoit ordonné, le sieur Verjus fut tenté de les faire élargir sur le champ; ce qu'il représenta d'une manière assez forte au cardinal à son retour, mais beaucoup plus vivement à Joli, avec lequel il convint de leur innocence, & que tout ce vacarme ne venoit que de l'intérêt, de la haine & de la jalousie de Malclerc, peut-être aussi de la timidité naturelle du cardinal, qui lui avoit grossi les objets & fait interpréter criminellement des actions d'elles-mêmes fort innocentes.

Mais toutes les remontrances furent inutiles, aussi bien que les instances du P. de Gondy, de l'évêque de Châlons, & du sieur de Caumartin, pour obtenir la liberté de ces malheureux qu'ils croyoient fort innocents. Il sembla même que les offices qu'on leur rendoit ne faisoient que l'aigrir au lieu de l'adoucir: & cela alla si avant, que non-seulement ils restèrent prisonniers pen-

dant deux ans entiers jusqu'à la paix générale qui les devoit faire élargir ; mais il fit en sorte, par le moyen de Mr. le prince, qu'ils furent transférés à Bilfelt (a), où ils demeurèrent encore un an à la charge de S. E. qui payoit régulièrement leur pension de quartier en quartier. Peut être même n'en seroient-ils jamais sortis, si Noël, qui étoit fort industrieux & entreprenant, n'avoit trouvé moyen de détacher peu à peu avec la pointe d'un petit couteau, & avec une patience de prisonnier, une très-grosse pierre de taille. Il fit un très-grand trou dans la muraille, par où il descendit avec ses draps : après quoi il vint droit en France, où il se présenta aux amis du cardinal, avec la confiance d'un homme parfaitement innocent, pour leur demander justice ; offrant de se remettre dans la conciergerie, & par-tout ailleurs, si on vouloit lui faire son procès. Mr. de Châlons en ayant écrit à S. E. prit occasion de lui demander la liberté d'Imbert, qui étoit toujours à Bilfelt, & de lui envoyer exprès le sieur Despinay, qui ne put rien obte-

(a) Place qui appartenoit à l'électeur de Brandebourg.

nir au premier voyage : mais y étant retourné une seconde fois, on le lui remit entre les mains, pour être rendu à Mr. de Châlons, à condition de répondre de sa personne & de sa conduite. Enfin le cardinal de Retz est toujours demeuré si persuadé de leur prétendue trahison, que depuis son retour en France, il n'a jamais voulu écouter aucun de ses amis sur ce sujet, ni les prières des deux accusés, pour être reçus à se justifier & à lui faire connoître leur innocence.

Voilà le détail de ce qui s'est passé dans l'affaire de ces deux misérables ; & c'est-là peut-être la cause du malheur qui a toujours été depuis dans les affaires du cardinal de Retz, dont la vie vagabonde continua plus de trois ans, après qu'il les eut fait arrêter, & ne finit que par la démission de son archevêché, qui n'a pas été pour lui une fin fort avantageuse & fort glorieuse. Mais pouvoit-on attendre autre chose d'un homme dont toute la joie étoit sur la fin de s'enfoncer obscurément dans les hôtelleries, & de faire dans toutes les villes où il séjournoit, ce que font ordinairement ceux dont il empruntoit les habits & les noms, sans vouloir presque entendre parler de

ses affaires , sur-tout quand on lui proposoit quelque action de vigueur & de fermeté ?

Ce n'est pas qu'il n'en affectât toujours les apparences & le langage. Il comparoit sa retraite dans les hôtelleries à celle des saints anachorettes dans les déserts ; mais il attribuoit avec plus de fondement l'obscurité de sa vie à la nécessité d'éviter les persécutions. Il est vrai d'ailleurs qu'il y eut de certains moments, où il sembloit vouloir prendre courage & suivre les conseils de ses amis ; mais ce n'étoit qu'une boutade, qu'une vapeur qui se dissipoit en un instant. Après cela il retomboit aussi-tôt dans son néant, & c'est pourquoi Malclerc, qui le connoissoit mieux que personne, disoit ordinairement à Joli, quand il le voyoit s'efforcer à lui inspirer des sentiments plus dignes de lui & de son caractère, qu'il perdoit son temps & ses paroles, & qu'il ne feroit jamais d'une buze un épervier (a).

Une des occasions où le cardinal de Retz parut un peu se réveiller, fut

(a) Joli qui témoigne par-tout ailleurs tant de mépris pour Malclerc, cite ici ses paroles comme une sentence, parce qu'elles sont injurieuses au cardinal.

lorsque le cardinal Mazarin remit le foit de Mardicq & les autres places maritimes de la Flandres entre les mains de Cromwel : d'où Joli, qui étoit à Amsterdam, prit sujet de composer un petit écrit, pour faire sentir toutes les conséquences d'un marché si prejudiciable à la France, sous le titre de *Lettre d'un gentilhomme Anglois à un de ses amis à la Haye*. Le cardinal en ayant été touché, en fit un autre en forme de *remontrance adressée au roi sur la remise des places maritimes de la Flandres entre les mains des Anglois*. Cette piece conçue en termes pompeux & magnifiques courut par toute l'Europe avec un très-grand applaudissement, & fut traduite en diverses langues. Cette affaire n'avoit du reste aucun rapport avec celles du cardinal de Retz : cependant comme elle intéresse le cardinal Mazarin dont elle décrioit la conduite, il fut fort flatté du succès de sa piece, & ceux qui étoient auprès de lui espérèrent pendant quelque temps que cela pourroit réveiller son ambition & lui faire entreprendre des choses plus grandes & plus importantes pour lui.

Ils concurent de plus grandes espérances, quand ils le virent résolu d'aller

à Bruxelles, pour remercier Mr. le prince du secours qu'il lui avoit envoyé à Cologne; ne doutant pas qu'ils ne s'unissent étroitement ensemble pour agir de concert contre leur ennemi commun. Le cardinal y paroissoit entièrement résolu; cependant ils ne firent rien, S. E. s'étant contentée de faire sentir à S. A. qu'il n'étoit plus en état de rien entreprendre, ses amis l'ayant abandonné, particulièrement le duc de Noirmoutier, qu'il disoit l'avoir trahi, & n'avoir rien voulu faire pour lui: ce qui n'étoit pas tout-à-fait vrai. Il se garda bien de laisser connoître à Mr. le prince les ressources qui lui restoit du côté du spirituel, en fulminant un interdit de concert avec lui & avec les Espagnols, qui pouvoient en ce cas-là ménager la protection du pape: ce qui auroit causé sans doute un très-grand désordre dans Paris, & donné aux mécontents une belle occasion d'entreprendre quelque chose de considérable.

Ainsi toute leur conférence se passa en malédictions contre Noirmoutier, qui étoit fort haï de S. A. & en assurances générales de correspondance & d'amitié, sans s'engager à rien, sinon que Mr. le prince promit de ne point

faire sa paix, ni le cardinal de donner sa démission, sans s'avertir l'un l'autre. Après cela le cardinal, selon sa coutume, donna un chiffre à S. A. dont il ne fit pas beaucoup plus d'usage que de ceux qu'il avoit laissés à dom Louis de Haro, & au comte de Fuenfaldagne.

Dans ce même voyage, le cardinal fit aussi faire des compliments au roi d'Angleterre, & donner au duc d'Ormond l'adresse de Joli à Amsterdam, afin que si S. M. B. avoit quelque chose à lui ordonner, elle lui envoyât ses commandements par cette voie. Après cela il retourna en Hollande, croyant avoir fait les plus belles choses du monde, ou du moins le voulant faire accroire : parcé que de temps en temps il recevoit des lettres de Mr. le prince, qui ne signifioient rien, & auxquelles il répondoit de même.

Cependant sa vie obscure & vagabonde continuoit toujours tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, à Amsterdam, à La Haye, à Rotterdam, à Utrecht & en plusieurs autres villes de Hollande. Mais on se plaisoit particulièrement à Utrecht dans une auberge qui avoit pour enseigne de *Kleine poortje*, la petite porte, dont la servante nommée *Annetje*, ou Nanon,

occupoit une assez bonne place dans le cœur du cardinal. Ce fut-là que l'abbé Charrier l'alla trouver pour lui persuader de donner sa démission ; & d'entrer pour cet effet en négociation avec le maréchal de Villeroy & le grand-prévôt, dont il exaltoit fort le crédit, & les bonnes intentions. Mais il ne fut pas écouté, attendu qu'on doutoit du prétendu crédit de ces entremetteurs, & que le conseil de Paris n'étoit pas de cet avis. D'ailleurs M. le prince ayant engagé le cardinal de faire un second voyage à Bruxelles, il lui fit part d'une intelligence qu'il ménageoit avec la noblesse de Normandie par le moyen du comte de Creguy-Bernerville, & par M. d'Annery, ancien ami du cardinal de Retz. Le maréchal d'Hocquincourt, qui s'étoit aussi retiré à Bruxelles fort mécontent du cardinal Mazarin, avoit beaucoup de part en cette affaire, & devoit être détaché avec quatre mille chevaux pour se jeter en Normandie, pendant que l'armée d'Espagne iroit se poster sur la rivièrè de Somme aux environs du Crotoy, dont le gouverneur avoit des relations avec M. le prince, qui devoit de là marcher à Paris, aux premiers avis qu'on auroit du soulèvement de la Normandie,

& mener avec lui le cardinal de Retz.

Mais tous ces projets assez bien concertés n'eurent point d'effet, par l'entêtement des Espagnols & de dom Juan, qui ayant voulu avant toutes choses, tenter le secours de Dunkerque assiégé par M. de Turenne, furent battus à la bataille des Dunes, le maréchal d'Hocquincourt tué, & toute leur armée dissipée, malgré les soins & la bravoure de M. le prince & de dom Juan, qui ne laisserent pas d'y acquérir beaucoup de gloire.

Pendant tous ces grands événements, il arriva que douze ou quinze aventuriers François allèrent descendre à Amsterdam, dans la maison où Joli & Verjus étoient logés, sous la conduite d'un homme qu'ils disoient avoir lui seul le secret de leur voyage, dont ils ignoroient le dessein; si ce n'est qu'ils cherchoient une personne de qualité, dont ils avoient déjà fait la perquisition en plusieurs villes d'Allemagne, particulièrement à Cologne; que c'étoit l'abbé Fouquet qui les employoit, & qui leur faisoit donner à chacun demi-pistole par jour; qu'il y avoit encore une autre bande de leurs camarades dans Amsterdam, logés ailleurs. C'est tout ce qu'on put sçavoir de ces bandits,

par le moyen de quelques gens que Joli chargea de boire avec eux, & de les faire causer : ce qui ne leur fut pas fort difficile, ces misérables s'étant conduits avec si peu de discrétion & de ménagement, qu'il y a lieu de juger qu'ils étoient envoyés autant pour faire peur que pour faire du mal. Quoi qu'il en soit, Joli partit aussi-tôt pour en aller donner avis au cardinal qui étoit à Naerden avec l'abbé Charrier : ce qui l'obligea de retourner à Utrecht, comme dans un lieu plus grand & plus sûr.

Il y fut visité peu de temps après par le duc d'Ormond, chargé de compliments pour S. E. de la part du roi d'Angleterre, & ce fut de lui qu'il apprit la première nouvelle de la bataille de Dunkerque. Ce fut aussi le même seigneur qui lui vint annoncer dans la suite la mort de Cromwel, & qui pria S. E. de faire ce qu'elle pourroit du côté de Rome, pour disposer le pape à secourir le roi d'Angleterre son maître de quelque somme d'argent dans cette conjoncture, & à lui rendre les catholiques de son royaume favorables : S. M. promettant de les prendre sous sa protection après son rétablissement. La proposition fut reçue comme elle le devoit être par le cardinal de Retz,

qui promet de faire tout ce qui dépendroit de lui pour le service du roi. En effet il proposa aussitôt à l'abbé Charrier de retourner à Rome pour proposer cette affaire au pape & au cardinal patron, & pour voir en même-temps la disposition de cette cour par rapport à lui. Mais l'abbé qui avoit d'autres vues, s'en défendit pendant quelque temps, & la chose en demeura là pour le coup.

Ensuite le cardinal étant allé à Rotterdam, un nommé S. Gilles le fut trouver de la part des Jansénistes; qui se voyant fort pressés du côté de la cour de Rome & de celle de France, s'adresserent au cardinal pour lui proposer de s'unir à eux, avec offre de tout le crédit & de la bourse de leurs amis qui étoient en grand nombre & & fort puissants: lui conseillant fortement d'éclater & de se servir de toute son autorité, qui seroit appuyée vigoureusement de tous leurs partisans. Cette offre auroit pu être acceptée, & auroit peut-être produit son effet, si elle eût pu être faite à propos: mais ces messieurs n'ayant rien dit dans le temps & ne se mettant alors en mouvement que pour leurs intérêts particuliers; le cardinal, dont le courage étoit d'ail-

leurs extrêmement amolli , & le crédit diminué , ne fit aucune attention à leurs propositions, comme s'il eût voulu rebuter tous ceux dont il pouvoit espérer quelques secours. Ainsi l'abbé Charrier voyant qu'il n'y avoit rien à faire de ce côté-là , se résolut enfin d'aller à Rome pour S. E. en faveur du roi d'Angleterre : S. Gilles , qui lui avoit apporté des lettres du sieur de Bagnols son parent , lui ayant fait comprendre que son voyage pourroit n'être pas inutile aux jansénistes , & lui ayant promis quelques fonds pour sa subsistance : sans quoi il ne se feroit pas embarqué , attendu qu'alors il ne comptoit pas beaucoup sur les promesses du cardinal. Ainsi S. Gilles étant retourné en France , sans remporter avec lui autre chose qu'un chiffre , qui étoit la conclusion ordinaire des négociations qui se faisoient avec lui , l'abbé Charrier se mit en chemin avec le cardinal de Retz , qui voulut le conduire lui-même jusqu'à Ausbourg , où il lui donna de plus une somme considérable , qui acheva de le déterminer , & leva toutes les difficultés qu'il avoit faites jusques-là.

Ce voyage fait à contre-temps fut entièrement inutile : tout ce que put

faire l'abbé Charrier fut d'obtenir une audience secrète du cardinal Azzolin, qui s'étant bien voulu charger d'en parler au cardinal patron, lui dit pour toute réponse peu de jours après, que les promesses du roi d'Angleterre n'avoient fait aucune impression ; que quelque avantage qu'on pût se promettre de sa part en faveur des catholiques Anglois, on ne se résoudroit jamais à lui donner ou à lui prêter de l'argent ; qu'à l'égard du cardinal de Retz, les parents du pape ne songeant qu'à leur établissement, étoient plus éloignés que jamais de se brouiller en sa considération avec la cour de France ; qu'enfin le jansénisme étoit une chose si odieuse, qu'il n'étoit pas permis d'en ouvrir la bouche, & qu'il seroit non-seulement inutile, mais même dangereux d'en parler ; qu'il avoit dit au cardinal patron que l'abbé Charrier étoit à Rome, mais qu'il l'avoit trouvé si froid, & tellement éloigné de rien écouter sur aucune des propositions dont il étoit chargé, qu'il ne lui conseilloit pas d'y songer davantage.

Sur cette réponse l'abbé, sans demander audience au pape ou au cardinal patron, s'en retourna en France, après avoir informé le cardinal de Retz du

peu de succès de sa négociation. De son côté le cardinal alla à Ratisbonne, d'où il retourna en Hollande en grande diligence, sur les bruits qui couroient de la paix générale. Il y trouva Verjus qui arrivoit de France, où il l'avoit envoyé pour avoir des nouvelles certaines de ses amis, & pour changer ses chiffres & ses adresses, à cause de la prétendue trahison de ses domestiques : après quoi il passa en Flandres pour conférer avec M. le prince qui l'avoit averti des dispositions à la paix.

Ils auroient bien voulu empêcher la paix l'un & l'autre, s'ils avoient pu, aussi-bien que le Marquis de Caracene, qui commandoit en Flandres. Il y avoit aussi une cabale à la cour d'Espagne qui s'y opposoit ouvertement, disant que leurs affaires n'étoient pas en assez mauvais état pour les obliger à rien précipiter ; qu'il y avoit lieu d'espérer une révolution en France ; qu'après avoir engagé le cardinal Mazarin à une conférence sur la frontière, il ne pouvoit éviter de deux choses l'une, ou de leur accorder la plupart de leurs demandes, ou de se charger de toute la haine de la rupture : ce qui seroit d'une dangereuse conséquence pour lui, & dans les pays étrangers & dans la
France ;

France; la reine commençant à croire elle-même, qu'il ne souhaitoit pas la paix ni le mariage du roi avec l'infante, dans l'espérance peut-être de lui faire épouser Anne Mancini, sa niece (a), dont le roi étoit devenu fort amoureux.

Mais dom Louis de Haro, ministre d'Espagne, raisonnoit d'une autre manière. Le mauvais succès de la bataille d'Elvas gagnée par les Portugais au mois de janvier 1659, à laquelle il s'étoit trouvé en personne, lui avoit inspiré un si grand desir de vengeance, qu'il n'étoit occupé que de cela, répondant à tous propos à ceux qui le pressoient sur ce sujet, *há mister conquistar à Portugal* (b). Il avoit tant de peur que le traité commencé, par lequel le cardinal Mazarin promettoit d'abandonner les Portugais, ne manquât, qu'il pensa plusieurs fois se relâcher sur le rétablissement de M. le

(a) Le cardinal sachant que le roi n'en viendrait jamais jusqu'à épouser sa nièce, & qu'elle ne pouvoit être tout au plus que sa maîtresse, craignit que ce prince ne s'en dégoutât ensuite, & que la disgrâce ne retombât sur lui-même par contre-coup. Il prit donc le parti de l'éloigner, & ce fut un trait de prudence.

(b) Il faut conquérir le Portugal.

prince, en lui faisant offrir sur les terres d'Espagne deux fois plus de bien qu'il n'en avoit en France (c). Il écrivit aussi au marquis de Caracene de rompre tout commerce avec le cardinal de Retz, parce que le moindre ombrage qu'on donneroit de ce côté-là au cardinal Mazarin lui feroit rompre la paix.

Cela n'empêcha pas que le cardinal de Retz n'allât plusieurs fois à Bruxelles pendant le traité; qu'il n'y vît le marquis de Caracene; & qu'il n'y eût plusieurs conférences avec M. le prince sur les intelligences en Normandie, qui continuoient toujours, mais qui furent enfin découvertes par la prise du sieur de Bonnefon, gentilhomme de Sologne, qui eut la tête coupée à Paris: ce qui obligea les sieurs de Crégui & d'Anneri à se retirer en Hollande.

La paix étant faite, les commerces du cardinal de Retz avec S. A. cessèrent tout d'un coup, ou se réduisirent à des protestations d'amitié; M. le prince étant revenu en France, au lieu que S. E. fut contrainte de s'en retourner en Hollande, avec le chagrin

(c) C'étoit une feinte de l'Espagne, pour faire craindre au cardinal Mazarin qu'on n'abandonnât au prince une partie considérable des Pays-Bas.

de n'avoir pas voulu profiter de l'union qu'il auroit pu faire avec S. A. C'est pourquoi Joli ne voyant plus de ressource pour lui, lui conseilla de quitter cette vie vagabonde & de se retirer plutôt dans quelque monastere sous la protection de l'Empereur, où il pourroit vivre d'une maniere plus honorable, plus religieuse, & plus conforme à son état, & d'ailleurs avec beaucoup moins de dépense.

Mais le cardinal ne voulut point écouter ses avis. Après avoir fait un troisieme voyage à Bruxelles, pour y saluer le roi d'Angleterre à son retour de la conférence des Pyrénées, il retourna en Hollande, pour y vivre comme auparavant, volant de ville en ville, & courant d'auberge en auberge, passant son temps à la comédie, aux danseurs de corde, aux marionnettes & à d'autres amusements de cette nature, sans pouvoir souffrir une lecture sérieuse. S'il lisoit, il ne lisoit que des livres de badinerie & des fadaïses. Cette conduite bizarre fatiguoit étrangement Joli & Verjus, d'autant plus que sa plus grande application étoit de jeter de la défiance & de la jalousie entre tous ceux qui l'approchoient, par des rapports souvent supposés qu'il

leur faisoit aux uns & aux autres : de sorte qu'il y avoit toujours des disputes & des éclaircissements , dans lesquels le cardinal ne manquoit jamais de prendre le parti de son écuyer Malclerc , qui le gouvernoit avec un empire absolu , fondé non pas tant sur l'inclination ou sur l'amitié , que sur le besoin qu'il avoit de son ministère en certains amusements , & peut-être aussi de crainte qu'il ne découvrit ses foiblesses & ses folies , dont il étoit l'unique confident & le témoin.

Cette dépendance du cardinal augmenta même , depuis une contestation violente qu'il eut un jour avec l'écuyer à Anvers , dans une hôtellerie qui a pour enseigne la ville de Sevensberg : car des paroles en étant venus aux coups , ils se gourmerent & se prirent à la gorge avec tant de fureur & avec si peu de respect de la part de l'écuyer , que le cardinal eut le nez fort endommagé , & son rabat tout déchiré. Il fut apparemment bien battu , & cela le rendit depuis si soumis & si souple , que S. E. n'osoit parler à personne sans en rendre compte à son écuyer & sans le consulter , faisant ensuite tout ce qu'il ordonnoit.

On n'a jamais bien sçu le sujet de

cette querelle, & le sieur Vacherot, médecin du cardinal, qui accourut au bruit avec quelques domestiques qui virent comme lui le débris du combat & les marques sanglantes sorties des nez des deux athlètes, ne purent dire autre chose à Joli que ce qu'ils avoient vu : les parties ayant gardé un profond silence sur le sujet de cette tragi-comédie. Quoi qu'il en soit, l'impudence de l'écuyer alla si loin, qu'il n'y avoit pas de malice basse & vilaine qu'il ne fît impunément à tous ceux qui approchoient du cardinal, & cela en sa présence, sans qu'il osât dire un mot. Cet insolent ne se contenta pas d'être le maître de sa personne & de sa bourse sans rendre compte ; il voulut encore l'être de toutes ses affaires, & se fit pour cet effet envoyer des chiffres de Paris qui lui étoient particuliers. Mais ayant découvert que le sieur de Caumartin, & les autres confidants de S. E. ne vouloient avoir affaire qu'à Joli, il entreprit de le ruiner dans son esprit & de le lui rendre suspect par ses artifices & ses calomnies, mettant tout en œuvre pour découvrir quelque chose dont il pût faire usage contre lui, jusqu'à entrer la nuit dans sa chambre pendant qu'il dor-

moit , & faire l'inventaire de tout ce qu'il y avoit dans ses poches.

Joli fut averti de tous ces tours par les domestiques du cardinal ; mais il ne daigna pas s'en plaindre , & il travailla toujours à ses affaires avec la même affection & la même assiduité. Le cardinal de son côté jouoit son rôle avec une grande diffimulation , & continuoit de donner à Joli les mêmes marques de confiance & d'amitié , particulièrement quand il lui survenoit des affaires au-dessus de la portée de Malclerc. Mais il est certain que ce n'étoit que par grimace , & que le cœur de S. E. étoit entièrement changé à son égard.

Le désordre dans la vie & dans les manieres du cardinal de Retz dura deux ans entiers & jusqu'à son accommodement : ne s'étant rien passé de considérable pendant tout ce temps , à la réserve de quelques voyages qu'il fit , l'un à Hambourg pour aller voir la reine Christine de Suède , & deux en Angleterre , après le rétablissement du roi Charles II. , pour le faire souvenir des promesses qu'il lui avoit faites de ménager sa réconciliation avec la cour. M. d'Aubigni , qui se trouva pour lors en Angleterre , contribua

beaucoup à la bonne réception qui lui fut faite par S. M., par le duc d'Ormond & par le chancelier ; mais tout cela ne produisit rien de solide, qu'un présent de quatre mille guinées, dont les lettres de change furent apportées en Hollande par le sieur Meade, gentilhomme Irlandois qui étoit auprès de M. d'Aubigni. Le sieur Malclerc ne manqua pas de se rendre aussi-tôt maître de cette somme, & d'obliger S. E. à tenir le cas fort secret, sous prétexte que si ses amis venoient à le sçavoir, ils cesseroient de lui envoyer les huit mille écus qu'ils lui fournissoient tous les ans pour sa subsistance.

Peu de temps après, le cardinal Mazarin s'étant mis dans la tête de marier une de ses nieces avec le Roi d'Angleterre, & ayant envoyé le sieur Berthet à Londres pour ménager cette affaire ; M. d'Aubigni ne manqua pas d'en donner avis au cardinal de Retz, afin qu'il tâchât de profiter de cette conjoncture : ce qui obligea S. E. de retourner à Londres, dans le dessein d'aider autant qu'il pourroit à la conclusion de ce mariage, ne doutant pas que ce ne fût une voie sûre pour se raccommo-der avec le cardinal Mazarin. Mais ayant trouvé le roi & son

conseil fort éloignés de cette proposition, il changea de batterie, & entrant dans l'esprit de la cour, il déclama vivement contre le dessein du cardinal Mazarin, & fit tout ce qu'il put pour persuader au monde, que c'étoit lui qui avoit empêché cette indigne alliance, & qu'il n'avoit entrepris le voyage d'Angleterre que pour cela (a). Il proposa à S. M. une personne plus digne de son attention, sçavoir la princesse de Parme, dont les Espagnols offroient de payer la dot comme d'une fille d'Espagne, & cela fut poussé si avant par d'Aubigni, & par le moyen du comte de Bristol, que le roi fit partir le dernier pour en aller faire la demande. Mais le chancelier qui avoit d'autres vues, & qui ne l'avoit laissé partir que pour l'éloigner de la cour, ayant proposé la princesse de Portugal, fit changer tout d'un coup l'esprit du roi, & le comte fut rappelé de Bruxelles, où il s'étoit arrêté. Cette résolution surprit un peu le cardinal, qui tâchoit de persuader au monde qu'il gouvernoit la cour d'Angleterre : quoique dans la vérité il n'eût aucune part dans les af-

(a) Le roi d'Angleterre écouta cette proposition avec mépris, & dit que la Fortune ne lui avoit point encore fait de pareille insulte.

faïres du pays, si ce n'est peut-être dans celles de M. d'Aubigni, à qui S. M. B. vouloit faire donner un chapeau de cardinal.

Le chancelier témoignoït aussi désirer la chose, de sorte que le cardinal de Retz fut chargé de la conduite de cette négociation à la cour de Rome. Cela lui donna occasion d'écrire plusieurs lettres & de dresser de grands mémoires, dont il se faisoit honneur, & qui étoient pourtant de la façon de Joli. Enfin cette affaire traîna long-temps & ne réussit pas, quoique le chancelier eût envoyé à Rome le sieur Beslin, son secrétaire & son confident, avec des lettres très-pressantes de la reine d'Angleterre, & des pouvoirs pour employer le nom du roi où il le trouveroit à propos : mais il y a bien de l'apparence que tout cela étoit pour la montre, & que cet homme avoit été choisi plutôt pour traverser la chose que pour l'avancer.

Quoi qu'il en soit, cette affaire fut le prétexte de plusieurs sommes considérables qui furent données à S. E. en différentes occasions, pour lesquelles il ne rendit que peu de services & même assez inutiles; quoique cependant il se donnât de grands mouvements, ayant

fait exprès un voyage à Hambourg , pour engager la reine Chrifline à écrire au cardinal Azzolin & à fes autres amis de Rome , en faveur de M. d'Aubigni. Il fit auffi la dépenfe de quelques confeils , entr'autres celui de faire paffer vingt vaiffeaux de guerre dans le détroit & jufqu'à Civita-Vecchia , pour faire peur au pape & à fes neveux , & les obliger à faire ce qu'on fouhaitoit d'eux.

Ce fut à peu près dans ce temps là que les amis du cardinal de Retz , prenant occafion de la mauvaife fanté du cardinal Mazarin , tâcherent de remuer la confcience de celui-ci , en lui faifant repréfenter qu'il n'étoit ni juft ni glorieux pour lui de laiffer l'églife de Paris dans le trouble où elle étoit , & qu'après avoir donné la paix à toute l'Europe , il devoit couronner fon ouvrage en la donnant à l'églife. Mais voyant qu'il n'étoit pas fort fenfible à cette gloire , ils entreprirent de lui faire peur , en publiant une lettre adreffée à tous les évêques. Cette lettre qui étoit très-bien faite & de la façon des janséniſtes , reprochoit au cardinal Mazarin la dureté qu'il confervoit encore pour le cardinal de Retz , après la conclufion de la paix générale & jufques fur le bord de fon tombeau. Elle finiffoit par implorer

le secours & les prieres de tous les prélats de l'église catholique, & cela étoit tourné de maniere à faire juger que si on ne lui rendoit pas la justice, il n'en demeureroit pas là, & qu'il feroit enfin obligé à faire usage des derniers remèdes, dont on disoit n'avoir pas voulu se servir dans la crainte de troubler l'état pendant la guerre.

Cette lettre plut extrêmement au cardinal de Retz, qui, après l'avoir retouchée en quelques endroits, la fit imprimer aussi-tôt en Latin & en François, & en signa plusieurs exemplaires, que Joli eut ordre d'envoyer aux évêques d'Italie, d'Allemagne, d'Espagne, & de Pologne. Mais la maladie du cardinal Mazarin ayant augmenté considérablement, & l'évêque de Châlons lui ayant écrit qu'il feroit peut-être mieux de ne point porter les choses à l'extrémité, & qu'il y avoit encore quelque chose à espérer en ménageant l'esprit du ministre, S. E. changea tout d'un coup de sentiment, & résolut de supprimer entièrement cette lettre, dans la crainte qu'elle ne l'engageât à soutenir cette démarche par quelque action d'éclat. Cela se fit malgré tout ce que put lui représenter Joli & les auteurs de la lettre; qui auroient bien

voulu ne pas perdre le fruit de leur travail : jusques-là qu'il leur déclara nettement , qu'il voyoit bien que leur dessein étoit de le pousser plus loin , mais qu'il aimoit mieux demeurer encore dix ans dans le même état , que de rien faire qui pût aigrir davantage la cour & le cardinal Mazarin contre lui.

Enfin pourtant l'évêque de Châlons ayant mandé qu'il n'y avoit plus rien à espérer qu'en donnant la démission , le cardinal de Retz revint à son premier sentiment & consentit à la publication de la lettre , dans l'espérance qu'elle pourroit intimider le cardinal Mazarin & le faire rentrer en lui-même avant que de mourir , en fournissant à ceux qui l'assistoient à la mort une belle occasion de lui presser la conscience sur cet article : de sorte qu'on en répandit de tous les côtés. On en adressa des exemplaires , non-seulement aux évêques , mais à tous les ecclésiastiques & particuliers qu'on jugea en devoir faire un bon usage. Mais cela ne fut pas d'une grande utilité , parce que le cardinal ne voulut pas faire la moindre démarche pour soutenir cette lettre : d'ailleurs le cardinal Mazarin étant mort à peu près dans

ce temps là , il fallut prendre d'autres mesures. La première fut un peu brusque & peut-être téméraire , quoique fondée sur les avis de plusieurs amis. On lui conseilla de se rendre à Paris incessamment. Il s'avança jusqu'à Valenciennes , pour être à portée de prendre son parti , suivant les nouvelles qu'il y recevrait , & il écrivit à Joli & à Verjus , de le suivre d'Amsterdam où ils étoient : ce qu'ils firent malgré eux , jugeant bien que ce mouvement précipité ne produiroit pas un bon effet. S'étant avancés jusqu'à Bruxelles , ils y trouverent le cardinal de retour , parce que S. E. apprit à Valenciennes , que le roi avoit fait publier des défenses à toutes sortes de personnes de le recevoir , ou de lui donner passage , avec des expressions plus aigres & plus fortes que du temps du cardinal Mazarin.

M. d'Aubigni qui étoit en Angleterre , avoit conçu à peu près des espérances semblables en faveur de S. E. qu'il avoit même poussées beaucoup plus loin : car ayant conféré avec Berthet (a) qui s'étoit mêlé autrefois des

(a) C'est ce Berthet qui avoit été chargé de proposer le mariage d'une nièce du cardinal Mazarin , & de promettre au roi de la Grande-Bretagne douze millions pour sa dot.

affaires de S. E. ils se figurèrent tous deux que non-seulement il seroit aisé de ménager son retour, mais ils se mirent aussi dans la tête de lui faire remplir la place de son ennemi dans le conseil de S. M.; & dans cette vue chimérique, Berthet partit de Londres en poste avec le sieur Meade, gentilhomme de M. d'Aubigni, qui devoit le faire aboucher avec les amis du cardinal de Retz. Le cardinal envoya dans le même temps son écuyer Malclerc à Paris, apparemment pour le même sujet, quoique depuis il s'en soit toujours bien défendu. Quoi qu'il en soit, cette intrigue finit bientôt par la prison de Berthet qui fut mis à la Bastille. Pour l'écuyer du cardinal, & le gentilhomme de M. d'Aubigni, ils se retirèrent heureusement, l'un en Angleterre & l'autre à Valenciennes, où son maître l'attendoit avec impatience.

Cependant les sieurs le Tellier & Fouquet ayant jugé qu'il leur seroit avantageux de ménager la démission du cardinal de Retz, qu'ils sçavoient être désirée sérieusement par le roi & par la reine mere, conformément aux derniers conseils du cardinal Mazarin, prirent séparément leurs mesures, pour

tâcher d'en venir à bout. Pour cet effet le sieur le Tellier fit partir le baron de Pennacors, parent du cardinal de Retz, qui avoit été employé dans la plupart des affaires passées, & cela de concert avec l'évêque de Coutance, qui, malgré ce qui s'étoit passé à son égard dans les derniers désordres, avoit toujours rendu de bons offices au cardinal. Le baron ayant donc été trouver Joli à Amsterdam, lui expliqua le sujet de sa commission, assurant que le sieur le Tellier étoit dans la disposition de faire plaisir à S. E. autant qu'il lui seroit possible, & de le dispenser même de la démission, si cela étoit faisable; qu'en tout cas il se faisoit fort de lui procurer une récompense très-considérable, dont il auroit lieu d'être content, laissant entendre qu'il falloit commencer par rentrer en grace, & que S. M. étant une fois contente de sa soumission, il pourroit se présenter pour lui des choses qui vaudroient mieux que l'archevêché de Paris. Joli, sans approuver la commission, ne laissa pas d'en écrire au cardinal de Retz, qui lui ordonna aussitôt de mener Pennacors à la Haye, où il eut de longues conférences avec S. E. qui feignit en présence de Joli

de ne pouvoir se relâcher sur la démission : mais apparemment il tenoit un autre langage en particulier , puisqu'il consentit enfin à faire ce qu'on fouhaitoit de lui. Il écrivit au roi & à la reine mere des lettres qui devoient leur être rendues par le sieur Tellier , dans lesquelles après s'être excusé du refus qu'il avoit fait jusques-là de donner sa démission , sur les manieres du cardinal Mazarin , il assuroit L. M. d'une soumission parfaite à leurs volontés , & d'être prêt à renoncer à tous ses intérêts , lorsqu'il ne s'agiroit plus de ceux de la conscience & de l'église.

Pennacors s'en retourna avec ces lettres qui furent dressées par Joli , & le cardinal affecta de lui dire devant tout le monde , que si on continuoit à vouloir sa démission il n'avoit que faire de revenir , quoique dans le tête-à-tête il lui eût dit tout le contraire , mais en confidence , & après avoir exigé de lui le secret à l'égard de l'abbé de Lamet , de Joli & de Verjus. Pennacors de son côté stipula le même secret au nom du sieur le Tellier sur toute cette négociation , déclarant qu'il quitteroit tout là , s'il apprenoit que le surintendant Fouquet en eût entendu parler.

Cependant à peine fut-il parti , que l'abbé Charrier arriva à la Haye de la part du sieur Fouquet , dans le même dessein de négocier avec S. E. pour la démission de son archevêché qu'il avoit intention de faire tomber à un de ses freres , offrant de lui faire donner en bénéfices tout ce qu'il auroit presque pu souhaiter , & de fixer la restitution des revenus de l'archevêché à telle somme qu'il auroit agréable , dont l'abbé avoit ordre de lui payer une partie d'avance , s'il sçavoit que la chose pût lui faire plaisir.

Ces propositions furent accompagnées d'éloges magnifiques du surintendant : le négociateur exaltant par-dessus les nues sa générosité, sa liberalité, sa fidélité inviolable envers ses amis, le crédit qu'il avoit à la cour, & sa faveur auprès du roi & de la reine, qui ne laissoient pas lieu de douter qu'il ne devînt dans peu le maître de toutes les affaires. C'étoient là autant de considérations que l'abbé crut devoir faire une forte impression sur l'esprit du cardinal , & le déterminer à prendre un parti dont il sçavoit bien d'ailleurs qu'il n'étoit pas éloigné : mais il fut bien surpris, lorsque S. E. après avoir exigé de lui le secret de la confession

avec ferment, lui conta en présence de Joli tout ce qui s'étoit passé avec Pennacors, & lui fit sentir la différence des propositions du sieur le Tellier & de celles du sieur Fouquet; le dernier demandant absolument la démission, au lieu que l'autre se faisoit presque fort de lui conserver l'archevêché. Il y ajouta une réflexion encore plus essentielle, c'est que le surintendant ne parloit qu'en son nom & de son chef, au lieu que Pennacors avoit laissé à entendre qu'il étoit en quelque façon autorisé du roi & de la reine. Cela fit dire dès lors à Joli, que le surintendant n'étoit pas si bien en cour & dans l'esprit de L. M. qu'il se le figuroit, puisqu'on lui cachoit une affaire de cette nature.

Le cardinal & l'abbé Charrier se moquerent de cette conséquence, qui fut cependant bientôt justifiée dans la suite: mais ils convinrent qu'il falloit attendre des nouvelles de Pennacors, & qu'en attendant, l'abbé pourroit écrire en termes généraux, que S. E. ne vouloit point entendre parler de démission. Il eut cependant assez de peine à se réduire à ce parti, qui n'étoit pas d'un homme droit, s'imaginant d'ailleurs que la médiation du sieur Fouquet valoit mieux que celle du sieur le Tellier, &

ne pouvant digérer la perte des grandes espérances qu'il avoit bâties sur le succès de cette négociation, pour ses intérêts particuliers. Mais comme il étoit attaché depuis long-temps au cardinal de Retz, il fut obligé de déférer à ses raisons & à ses volontés.

Les choses en demeurèrent là pendant trois semaines, sans aucuns incidents nouveaux, que des plaintes & des reproches qui arrivoient de tous côtés de la part des amis du cardinal, sur les bruits qui couroient de son accommodement sans leur participation : à quoi on se contenta de répondre, qu'il étoit vrai qu'on avoit fait des propositions, mais que S. E. ne les écoutoit pas, parce qu'elles rouloient toutes sur la démission, qu'il ne vouloit pas donner. Joli en écrivit à Caumartin en ces termes : ne croyant pas que le cardinal de Retz pût jamais oublier les serments qu'il faisoit à tous propos de ne point quitter son archevêché, comptant d'ailleurs que la négociation de Pennacors, si elle réussissoit, tomberoit entre ses mains, pour arrêter les articles de la jouissance, comme il l'avoit toujours désiré. L'évêque de Châlons & son neveu la Houffaye faisoient aussi beaucoup de bruit,

pour n'avoir pas de part dans un traité de cette nature, où ils prenoient encore plus d'intérêt que le sieur de Caumartin, attendu que l'évêque couchoit en joue l'archevêché, ayant déjà fait entendre à la cour, que le cardinal de Retz se résoudroit beaucoup plus aisément en faveur d'un ami que d'un autre.

On fut assez long-temps sans recevoir des nouvelles de Pennacors, parce que le sieur le Tellier avoit suivi le roi au voyage de Nantes, que S. M. fit pour arrêter le sieur Fouquet, & qu'il jugea qu'il étoit à propos d'attendre la conclusion de cette affaire, qui occupoit fort L. M. avant que de leur rendre les lettres du cardinal, pour en obtenir une réponse favorable. Au reste la nouvelle de la prison du surintendant surprit extraordinairement le cardinal de Retz & l'abbé Charrier, qui s'étoient moqués de la conjecture de Joli (a). Le cardinal commença d'en

(a) On engagea auparavant adroitement M. Fouquet à se défaire de sa charge de procureur général, sous prétexte qu'étant chargé de toutes les affaires depuis la mort du cardinal Mazarin, elle lui devenoit inutile. La cour alla en Bretagne pour s'emparer de Belle-Isle que le surintendant avoit achetée de la mai-

tirer de bons augures pour ses affaires, & d'espérer un succès plus gracieux de l'entreprise du sieur le Tellier, dont le crédit étoit considérablement augmenté. Mais il ne fut pas long-temps dans cette douce erreur, Pennacors lui ayant fait sçavoir enfin, que ses lettres avoient été présentées & reçues favorablement de L. M., que le sieur le Tellier avoit fait tout son possible pour les disposer à le recevoir en grace, en lui conservant son archevêché; mais que tout ce qu'il avoit pu dire avoit été inutile, & que s'il vouloit sortir d'affaire, il falloit absolument se résoudre à donner sa démission : après quoi il pouvoit se promettre une récompense avantageuse, & toutes sortes d'autres graces de S. M. Les lettres de Pennacors étoient même conçues en termes à faire juger que le sieur le Tellier ne se mettoit plus tant en peine de cette affaire, qu'il n'avoit apparemment entreprise que pour ôter à son concurrent le moyen de faire sa cour au roi : & quoique le cardinal lui eût dit plutôt cent fois qu'une de revenir, il

son de Retz, & fait fortifier en cas de revers. M. le Tellier ne voulut se mêler du procès ni directement ni indirectement.

douta s'il le devoit faire, voyant la froideur & l'indifférence de celui qu'il employoit. Il ne laissa pourtant pas de revenir avec les propositions de la cour sur le pied de sa démission, dont la première étoit l'abbaye de S. Denis, qu'on disoit affermée près de quarante mille écus; ensuite la restitution de tous les revenus de l'archevêché & des autres bénéfices, qui se trouveroient avoir été portés à l'épargne, ou mis en d'autres mains, que l'on confessoit monter à près de soixante mille livres, quoiqu'il dût y en avoir plus de deux cents mille livres, s'ils avoient été bien économisés; enfin une amnistie générale pour tous ceux qui avoient suivi le cardinal de Retz, & le rappel de tous les chanoines, curés & autres personnes exilées par rapport à lui, qui seroient rétablis dans leurs bénéfices, charges & emplois; nommément le sieur Chassebras, curé de la Magdelaine.

Pendant quelques jours le cardinal feignit de rejeter bien loin ces propositions & de refuser la démission. L'abbé Charrier & Malclerc, qui sçavoient ses intentions, jouoient aussi le même personnage, disant à l'abbé de Lamet, à Joli & à Verjus, qu'ils le confirmoient

autant qu'ils pouvoient dans cette résolution; mais il est certain qu'ils faisoient l'un & l'autre le contraire de ce qu'ils disoient, & qu'ils n'avoient pas de plus grande passion que de finir cette affaire de quelque maniere que ce fût, sans s'embarrasser de l'honneur de S. E. La seule chose qui inquiétoit l'abbé, étoit la crainte que ce traité ne se conclût par d'autres mains que les siennes; quoiqu'il eût tiré parole positive du contraire du cardinal, & que quand il seroit question de finir, il lui donneroit un billet de créance, sur lequel il pourroit arrêter les articles avec le sieur le Tellier & terminer l'affaire au préjudice de Pennacors, qui s'en étoit donné tous les soins. Afin d'entretenir S. E. dans cette résolution, l'abbé lui représentoit sans cesse que Pennacors & l'Evêque de Coutance étoient des misérables, sans aucune considération dans le monde, & dont le sieur le Tellier se servoit, dans le dessein de pouvoir plus aisément manquer de parole; qu'ainsi le cardinal avoit intérêt de faire intervenir quelqu'un qui pût la mieux soutenir, comme lui, parce qu'il avoit beaucoup de liaison avec le maréchal de Villeroi, ami intime du sieur le Tellier. Les autres confidens du cardinal de Retz

écrivirent aussi fortement contre ces deux personnages, & s'accordoient tous en ce point, quoiqu'ils fussent fort divisés entr'eux; chacun souhaitant de se rendre maître du traité, dans la vue d'en tirer des avantages particuliers, & néanmoins désapprouvant presque tous la démission. Mais le cardinal, sans les consulter davantage, résolut tout d'un coup de l'offrir, disant qu'il ne pouvoit plus s'empêcher de faire cette démarche; que du reste il embarrasseroit l'affaire de tant de difficultés, qu'elle deviendroit impossible. Ces conditions se réduisoient cependant à trois articles, dont le premier étoit, qu'on lui rendroit un compte exact de tous ses revenus, à quelque somme qu'ils pussent monter. 2. Que le marquis de Chandénier seroit rétabli dans sa charge, ou qu'il en seroit récompensé : ce qui étoit une suite des sollicitations du sieur le Clerc, que le marquis avoit envoyé en Hollande exprès pour cela. 3. Une abolition entière & sans restriction pour le sieur d'Anneri, avec son rétablissement dans tous ses biens. M. le prince avoit obtenu celui de M. de Crégui. Joli voyant tout ce qui se passoit jugea que c'étoit une affaire faite, & d'ailleurs il n'avoit pas oublié la facilité

cilité avec laquelle le cardinal de Retz avoit abandonné sa démission à Duflos Davanton. Cependant, afin de n'avoir rien à se reprocher, il voulut faire une dernière tentative sur l'esprit de S. E. pour l'obliger à ne rien précipiter, en lui représentant que le chemin qu'il prenoit ne quadroit pas avec la lettre qu'il avoit écrite au Roi, dans laquelle il ne s'excusoit de donner sa démission que sur l'intérêt de l'église & sur les motifs de sa conscience; qu'il n'y avoit ni grâce, ni honneur, ni bienséance à changer si promptement de principe, en se réduisant à des conditions purement temporelles; qu'il n'en falloit venir là que peu à peu, & après bien des degrés; qu'il ne risquoit rien dans le retardement, & qu'il seroit toujours reçu à cette capitulation; qu'ainsi, pour mettre son honneur à couvert, il pouvoit faire dire au roi qu'il étoit toujours dans la disposition de se soumettre à ses volontés au moment qu'il le pourroit faire sans agir contre sa conscience & contre les loix de l'église; que pour faire voir à S. M. qu'il n'étoit retenu que par cette considération, il consentoit de donner sa démission, en lui faisant voir un avis canonique signé d'un certain nombre de prélats &

de docteurs de Sorbonne, qui portât qu'il le pouvoit faire en bonne conscience; qu'en s'y prenant de cette maniere il arriveroit, ou que le roi n'insisteroit pas sur la démission, ou que sa conduite seroit justifiée devant tout le monde: après quoi il pourroit traiter des conditions. Mais Joli ne fut pas écouté: ses expédients furent traités de petits moyens & de bagatelles, & il ne fut plus question que de députer Pennacors. L'embarras fut de le faire de maniere que l'abbé Charrier, à qui le cardinal avoit promis une lettre de créance pour finir cette affaire, ne pût s'en formaliser. Pour leur ôter cette difficulté, S. E. ne trouva pas d'autre moyen que celui de les prendre chacun en particulier & de leur donner à l'un & à l'autre, sous un grand secret, un billet de créance: après quoi ils partirent tous deux à peu de distance l'un de l'autre, fort contents du personnage qu'ils alloient jouer, & remplis de grandes espérances. Ce petit micmac se fit sans en rien dire à Joli: mais à peine furent-ils sortis d'Amsterdam, que le cardinal lui conta tout ce qu'il avoit fait, en s'excusant sur les importunités de l'abbé Charrier & pestant fort contre lui. Il le chargea ensuite d'écrire

à Pennacors, pour le prier de ne s'en offenser point, & de laisser à l'abbé la petite satisfaction de discourir avec le sieur le Tellier, l'assurant du reste qu'on se reposoit entierement sur lui. A cela Joli répondit qu'il feroit tout ce qu'il lui ordonneroit, mais qu'il ne croyoit pas que Pennacors digérât aisément un tour de cette nature; que d'ailleurs il étoit à craindre que le sieur le Tellier ne s'offensât de cette conduite, & ne trouvât mauvais qu'on eût donné connoissance de cette négociation à l'abbé Charrier, qu'il sçavoit avoir été envoyé par le sieur Fouquet, & qu'il ne prît de là occasion de rejeter les deux créances, & de laisser tomber cette affaire, dont apparemment il ne se mettroit plus en peine. Cette raison frappa si fort le cardinal de Retz, qu'il dépêcha au plutôt un courier à l'abbé Charrier. Ce courier qui l'atteignit à Bruxelles, avoit des ordres très-exprès pour l'abbé, de supprimer la lettre de créance & de ne la laisser voir à personne pour des raisons qui étoient survenues depuis son départ: & cela vint fort à propos, attendu que les deux agents s'étant joints sur la route, & l'abbé n'ayant pu s'empêcher de se vanter de son billet, Pennacors en fut tellement

surpris & offensé, qu'il écrivit brusquement au cardinal, qu'il ne se mêleroit pas davantage de ses affaires, s'il ne révoquoit incessamment un pouvoir qui le déshonoroit.

Ainsi l'abbé Charrier ayant reçu ce contre-ordre fila bien plus doux, & Pennacors se voyant rassuré par les lettres de Joli, continua son chemin sans inquiétude. Il se rendit auprès du sieur le Tellier & l'informa de l'état des choses, & des nouvelles propositions du cardinal de Retz, ajoutant qu'il étoit prêt de se rendre à Commercy, ou tel autre lieu du royaume qu'il plairoit à S. M. pour y passer l'acte de sa démission, pourvu qu'on lui envoyât quelque argent pour faire son voyage, à déduire sur les revenus de ses bénéfices. Ces propositions furent communiquées au roi, mais S. M. ne voulut pas s'engager à rendre autre chose que ce qui étoit entré à l'épargne, ni consentir au rétablissement du marquis de Chandernier. Pennacors retourna en Hollande avec cette déclaration, & le cardinal ne jugea pas à propos de trop insister sur ces deux articles. Ils convinrent ensuite à peu près de leur fait sur la parole qui lui fut donnée, qu'on auroit soin de contenter le marquis de Chan-

denier. Cependant comme ce marquis & ses amis faisoient beaucoup de bruit dans Paris, S. E. trouva bon d'y envoyer Joli pour appaiser leurs murmures, & pour faire expliquer cet article d'une maniere dont ils eussent lieu d'être contents : ce qui lui parut d'autant plus nécessaire, qu'il avoit besoin là d'un homme de confiance, pour recevoir les paroles du sieur le Tellier qui ne lui avoient été apportées jusques-là que par Pennacors qui dépendoit presque entièrement de lui, & pour recevoir l'argent qu'il avoit demandé pour son voyage.

Joli fit ce qu'il put pour se dispenser de cette commission, n'ayant aucune envie de paroître dans un traité qu'il n'approuvoit pas, ni de se charger des murmures du marquis de Chandenier & des autres mécontents, qui se plaignoient d'avoir été abandonnés : mais enfin il fut obligé de se rendre & de partir pour Paris, où étant arrivé, son premier soin fut de voir le marquis, pour le disposer à se contenter d'une bonne récompense : à quoi il eut assez de peine de consentir. Ensuite il fit demander audience au sieur le Tellier, & ce ministre lui donna rendez-vous aux Célestins. Après

plusieurs contestations il obtint que S. M. feroit donner six cents mille livres au marquis de Chandenier, & que le sieur le Tellier verroit le premier président de Lamoignon, ami du marquis, pour lui faire agréer cette récompense. Mais toute cette négociation devint inutile par l'opiniâtreté de cet officier, qui refusa de prendre cette somme, voulant être rétabli dans sa charge, en quoi il fut blâmé généralement de tout le monde, & le cardinal justifié, pour avoir fait tout ce qu'on pouvoit exiger raisonnablement de lui dans une affaire de cette nature, où il n'étoit ni aisé ni possible de faire mieux, attendu qu'on traitoit avec son maître. Après cela Joli eut bientôt fait avec le ministre, qui lui promit de lui faire donner deux mille louis d'or pour le voyage du cardinal, avec un passeport pour lui & pour toutes les personnes de la suite : ce qui ayant été fait Joli partit avec Pennacors chargé du modele de la démission, pour se rendre à Bruxelles où il trouva le cardinal. Ils partirent tous ensemble pour Commercy, & y arriverent huit jours après.

Dès que le cardinal fut arrivé à Commercy, son premier soin fut de

faire dresser sa démission de l'archevêché de Paris pardevant deux notaires; sur le modèle de la cour, qu'il remit aussi-tôt entre les mains de Pennacors & de Joli, pour la porter au sieur le Tellier, avec ordre de solliciter la restitution d'une partie de ses revenus, dont il avoit un besoin pressant pour payer ses créanciers & pour fournir à sa subsistance. S. M. l'ayant vue, parla en assez bons termes du cardinal de Retz, & laissa entendre qu'il ne se repentiroit pas de sa démission. Quelques-uns de ses amis expliquèrent cela suivant leurs desirs, & comme si le roi eût eu intention de lui restituer l'archevêché; mais ils ne furent pas longtemps dans cette erreur: car S. M. nomma M. de Marca, archevêque de Toulouse, pour remplir cette place; après quoi elle donna l'abbaye de S. Denis au cardinal, avec une autre petite abbaye dans le duché de Retz, nommée la Chaume, & dont le revenu n'est que de deux mille livres de rente. On lui fit aussi payer une somme de cinquante mille livres en attendant l'expédition des bulles, n'y ayant pas eu moyen d'en obtenir davantage, non plus que le rappel des exilés: & même M. le Tellier déclara

qu'il ne falloit point espérer tout cela, ni que S. M. se pressât d'exécuter les conditions du traité, que M. de Marca ne fût en pleine possession de l'archevêché. Tout ce qu'on put obtenir fut des lettres d'économat pour jouir par provision des fruits de l'abbaye de S. Denis. Ce déni apparent de justice donna lieu à plusieurs partisans du cardinal de déclamer hautement contre ce traité, auquel ils n'avoient point eu de part : disant que s'ils s'en fussent mêlés, ils se feroient bien précautionnés contre ces difficultés ; que S. E. ayant exécuté de bonne foi tout ce qu'elle avoit promis, la cour étoit obligée d'en faire de même à son égard ; qu'on trouveroit aisément les moyens de prolonger l'expédition des bulles & de frustrer par ce moyen le cardinal de l'exécution de ses conventions avec plusieurs autres choses semblables, qui lui donnerent de très-grandes inquiétudes : d'autant plus que la cour de Rome tarda trois ou quatre ans avant que de rien expédier. Cela dans la vérité ne venoit que de la lenteur ordinaire de cette cour & de ce que M. de Marca tâchoit d'en obtenir le gratis, ou quelque remise.

Après tout , si ces déclamations avoient quelque chose de spécieux , il faut convenir que le conseil du roi avoit aussi de bonnes raisons pour ne se pas presser ; ayant la mémoire toute récente de la révocation que le cardinal de Retz avoit faite au sortir du château de Nantes de sa première démission , qui donnoit un juste sujet de prendre des sûretés contre un retour semblable , & de différer le payement de ses revenus jusqu'à ce que la chose fut entièrement consommée.

Si le cardinal de Retz eût bien voulu faire attention à tout cela , il auroit pris patience de meilleure grace , & ne se seroit pas laissé transporter comme il faisoit à tous moments , à un dépit outré (a) , qui lui faisoit dire & faire mille extravagances , jusqu'à ju-

(a) Il est visible que le sieur Joli est outré lui-même & qu'il charge son tableau. Il regne ici & dans la suite de cet ouvrage un esprit de satire & de malignité qui suppose beaucoup de chagrin contre le cardinal de Retz. Il l'accuse de timidité , d'irrésolution & d'attachement au plaisir. Mais dans l'étrange situation où se trouvoit le cardinal , pouvoit-il se déterminer facilement , ne voyant , pour ainsi dire , autour de lui , que des précipices ? & d'ailleurs ne voit-on pas tous les jours que

rer grossièrement que pour se venger de la cour, il quitteroit son chapeau & se feroit moine à Breuil, petit monastere de Bénédictins à la porte de Commercy. Il se fâchoit sérieusement contre ceux qui rioient de ses boutades, & cela me fait souvenir encore d'une saillie plus ridicule & plus indigne de S. E., saillie qu'il ne manquoit jamais d'avoir, quand il recevoit quelque mécontentement du pape. Il disoit donc que pour le faire enrager il se feroit huguenot, & qu'il écriroit ensuite contre Rome d'une terrible maniere. Par-là il est aisé de juger que la bile & la colere regnoient avec une violence extraordinaire dans le tempérament du cardinal. Après tout, au milieu de ses chagrins excessifs, il ne laissoit pas de songer à se divertir le plus qu'il pouvoit dans Commercy, où véritablement il aimoit mieux être que par-tout ailleurs; quoiqu'il affect-

l'abattement est l'effet du grand chagrin? l'inaction & l'irrésolution, une suite de l'abattement? Pour l'attachement aux plaisirs, il seroit difficile de le justifier tout à fait: mais outre qu'il n'y a personne qui n'ait son défaut, l'auteur lui attribue bien des faiblesses qu'il n'eut point, & grossit celles qu'il eut en effet.

tât le contraire devant ceux de ses amis de Paris qui venoient le voir, & qu'il se plaignît continuellement de la cour qui le laissoit languir là si longtemps. Il ajoutoit cependant par un autre déguisement beaucoup plus artificieux & plus faux, que si quelque chose pouvoit lui rendre ce triste séjour supportable, c'étoit le peu de dépense qu'il y faisoit, moyennant quoi, avec le temps, il espéroit s'acquitter de ses dettes : devoir dont il vouloit paroître uniquement occupé, quoique dans la vérité ce fût alors le moindre de tous ses soins, comme il le donna à connoître dans la suite assez manifestement à ceux qui examinoient sa conduite de plus près : car il employa plus de cent mille livres en vaisselle d'argent par pure vanité. Il dépensa plus de trente mille écus à bâtir dans son château de Commercy, & cela sans aucune nécessité. Ce n'est pas que Joli qui étoit à Paris & qui de temps en temps touchoit quelque somme de l'épargne pour S. E. (quoiqu'avec assez de peine) ne l'employât autant qu'il pouvoit à satisfaire quelques-uns de ses créanciers : mais c'étoit presque toujours malgré le cardinal & sur-tout malgré son écuyer Malclerc, qui attir

roit tout l'argent entre ses mains autant qu'il lui étoit possible, sous prétexte de prévenir ces folles dépenses qu'il lui mettoit pourtant dans la tête, & dont il ne rendoit jamais aucun compte. Cependant il certain que dès ce temps-là, le cardinal avoit d'autre argent, dont il ne se vantoit pas, & qui lui venoit du roi d'Angleterre. Les dernières lettres de change (qui étoient de deux mille livres sterlings, c'est-à-dire, de vingt-six mille livres de notre monnoie,) ne lui avoient été rendues par le sieur Méade à Bruxelles, que peu de jours avant son départ pour Commercy; mais le temps de l'échéance n'étant pas encore venu alors, il envoya Duflos Davanton qui l'étoit venu trouver en Hollande pour s'attacher à sa fortune, après s'être défait de la charge qu'il avoit dans les gardes-du-corps; il l'envoya, dis-je, à Amsterdam, où ces lettres s'adressoient, pour en tirer d'autres sur Paris, lesquelles lui furent payées en louis d'or & en pistoles d'Espagne, qu'il remit ensuite à un oncle de Malclerc, nommé Taille-fumieres, prévôt du chapitre de Commercy, & à son valet Claudon. Outre cela il y a lieu de juger que S. E. toucha encore dans

la suite des sommes plus considérables de la part de ce monarque : car il est certain que dans une occasion il proposa encore au même personnage de passer en Angleterre avec Malclerc , pour y toucher une somme de plus de quinze mille livres sterlings , destinées à la poursuite du chapeau de cardinal pour M. d'Aubigni. Mais Dayanton ayant fait quelque difficulté de s'embarquer dans une affaire de cette nature qu'il connoissoit bien pour dangereuse , on ne lui en parla plus , & l'écuyer y alla seul , sous prétexte de faire des complimens au roi sur la convalescence de la reine qui avoit été à l'extrémité. Sçavoir s'il rapporta cette somme avec lui , c'est ce qu'on ne sçauroit dire : mais ce qu'il y a de sûr , c'est que depuis son retour il fit plusieurs petites absences mystérieuses , apparemment pour négocier les lettres de change , qu'on lui avoit données sur différentes villes , & que dans ce temps-là il se fit de très-vives instances à Rome en faveur de M. d'Aubigni ; le roi d'Angleterre n'épargnant rien pour lui ménager un chapeau dont ce monarque étoit toujours fort entêté. Le chancelier , à qui cette intrigue ne plaisoit pas trop , n'osa pourtant s'y

opposer : au contraire , pour faire sa cour , il donna Belling son secrétaire , qui étoit catholique , comme pour aller la solliciter à Rome , mais dans la vérité pour la traverser fourdement ; & il est certain que M. d'Aubigni étoit en même temps la dupe du chancelier & du cardinal de Retz , & qu'ils prenoient l'argent à bon compte , pour ne rien faire ; attendu que S. E. n'avoit qu'un fort petit crédit à Rome , & que dans le fond le cardinal n'étoit pas intentionné pour lui , soit par jalousie ou autrement. (a) Cela paroissoit même dans ses discours , où il n'épargnoit nullement M. d'Aubigni , quoiqu'il fît profession d'être de ses amis.

Pendant toutes ces affaires , on eut avis de l'expédition des bulles de M. de Marca (b) , ce qui réjouit un peu

(a) Le sieur Joline ne rend pas justice en cette occasion au cardinal de Retz. Ce n'étoit point du tout le caractère de cette éminence : on peut voir ce qu'ont écrit les auteurs contemporains du cardinal , qui ne l'ont jamais accusé d'une pareille obliquité. Il agissoit de bonne foi , mais il n'avoit plus de crédit à Rome.

(b) M. de Marca mourut le 29 juin 1662 , âgé de soixante-huit ans. Il avoit été prési-

la petite cour de S. E. Mais cette joie ne dura guere, la nouvelle de sa mort étant arrivée presque en même temps, sans qu'il eût eu le temps de prendre possession de l'archevêché. Cet accident rejetta l'exécution des promesses qui avoient été faites au cardinal de Retz dans une nouvelle longueur, & donna occasion à de nouveaux murmures qu'il coloroit habilement en présence de certaines gens, de la peine que lui faisoit la prolongation de l'exil des ecclésiastiques qui souffroient à cause de lui, quoique dans le fond il en fût peu touché. Des murmures on passa aux imprécations, quand on apporta la nouvelle de la nomination de M. de Rhodéz à l'archevêché de Paris; mais les vacarmes, les emportements & les malédictions allèrent

dent au parlement de Pau, conseiller d'état & archevêque de Toulouse. Il fut nommé à l'archevêché de Paris. & mourut voyant la terre promise, mais sans y mettre le pied. On lui fit cet épitaphe:

Ici gît Monsieur de Marca,
 Que notre grand Prince marqua
 Pour être chef de son Eglise.
 Mais la mort qui le remarqua,
 Et qui se plaît à la surprise,
 Dès aussi-tôt le démarqua.

dans les derniers excès quand on ſçut l'infulte qui avoit été faite à Rome au duc de Créquy , dont le cardinal jugea bien que le contre-coup tomberoit néceſſairement ſur lui , en arrêtant les bulles du nouvel archevêque.

Le duc de Créquy s'attira en quelque maniere cette infulte , qui donna lieu aux démêlés du roi avec Alexandre VII, & dont la cour exigea une réparation qui étonna toute l'Europe par ſa hauteur. Un peu avant que de partir pour l'ambaffade de Rome , le duc avoit accordé ſa protection à un bréteur des plus déterminés , & lui avoit permis aſſez mal à propos de le ſuivre. Cet homme , qui ne pouvoit vivre ſans tirer l'épée , étoit d'une humeur ſi querelleuſe , qu'un jour il attaqua ſeul & ſans ſujet pluſieurs Corſes , qui paſſoient auprès de lui , & cette querelle alla ſi loin , que les Corſes réſolurent de ſ'en défaire en trahiſon. Le bréteur , qui en eut avis , trouva moyen de ſe ſauver : mais les Corſes irrités & peut-être excités ſous main en vinrent à de grandes insolences à l'égard de l'ambaffadeur. Mais pour revenir au cardinal de Retz , les correfpondants de Paris , au lieu de l'appaiſer , ne firent qu'augmenter le trouble de ſon eſprit en lui

insinuant que les remises de la cour ne venoient que du peu de considération qu'on y avoit pour l'évêque de Coutance & pour Pennacors, & que si S. E. vouloit se reposer sur eux & s'avancer jusques à Joigny sous prétexte d'un rendez-vous avec le duc de Retz son frere, pour conférer de leurs affaires domestiques, ils se chargeoient d'obtenir pour lui la permission de venir à la cour, & toutes les autres graces qu'on lui avoit refusées jusques là.

Le cardinal de Retz prit ce parti sans hésiter : & quoique Joli lui eût écrit que ses amis s'en faisoient accroire, & qu'il y seroit trompé ; il ne laissa pas de se mettre en chemin, sur l'assurance qu'on lui donna que M. le maréchal de Villeroi avoit parlé au sieur le Tellier, qui promit de faire son possible pour obtenir que le cardinal eût la liberté d'aller rendre ses respects au-roi. Le succès justifia la prédiction de Joli. Ce voyage lui fut non-seulement inutile, mais fort défavantageux & honteux, puisqu'il fut obligé de retourner sur le champ à Commercy, pour y attendre l'expédition des bulles.

Cependant les affaires de la cour de Rome au sujet du duc de Créquy s'aggraverent & dégénérèrent enfin dans une

parfaite rupture. Comme on crut à la cour qu'on pourroit avoir affaire du cardinal & de ses amis en cette occasion, on commença de le ménager un peu davantage. Le sieur le Tellier dit même à Joli sous un grand secret, que S. M. seroit bien aise de sçavoir le sentiment du cardinal sur la conduite qu'on devoit tenir avec cette cour, & sur la satisfaction qu'on pourroit demander en cas d'accommodement : & on laissa entrevoir au même Joli les grands avantages qui pourroient en revenir au cardinal, si ses avis étoient goûtés & suivis d'un bon succès. Joli ne demeura pas bien persuadé de ces espérances : mais comme il ne faut rien négliger dans ces sortes d'occasions, il dépêcha aussi tôt un courier au cardinal de Retz, pour l'informer de la chose. S. E. envoya une réponse avec ses avis sur les questions du ministre, & ces avis contenoient entr'autres choses, l'érection d'une pyramide, & l'envoi du cardinal patron en qualité de légat en France, pour faire satisfaction à S. M. Deux choses auxquelles la cour n'avoit pas pensé, & qui furent si bien reçues, que la susdite réponse fut envoyée au duc de Créqui, avec ordre de la suivre de

point en point dans la négociation de cette affaire qui se termina effectivement suivant le projet ; sans que le cardinal en tirât cependant aucun avantage du côté de la cour.

Il arriva cependant peu de temps après, un nouvel incident au sujet de la même affaire ; les cardinaux résidant à Rome ayant écrit & répandu dans les différentes cours de l'Europe une lettre circulaire pour les prier d'employer tous leurs bons offices & tous leurs soins à terminer un démêlé si important au S. S., le cardinal de Retz ayant reçu cette lettre, l'envoya aussitôt à Joli, pour la communiquer au sieur le Tellier, avec ordre de lui dire que S. E. n'y répondroit que comme il plairoit au roi ; mais les ministres étant eux-mêmes assez embarrassés de ce qu'ils devoient faire, le sieur le Tellier dit à Joli, que le cardinal pouvoit faire telle réponse qu'il lui plairoit, & que S. M. trouveroit bon tout ce qu'il feroit. Néanmoins comme on sçavoit ce que de semblables discours signifient dans les affaires de cette nature, le cardinal de Retz envoya peu de jours après sa réponse ouverte au ministre, en deux façons qui ne différoient que dans quelques

expressions. Cette lettre étoit de la façon de Joli. (a) Elle fut mise en Latin par le sieur Flechier, qui étoit en ce temps-là auprès du fils aîné de M. Caumartin. La lettre contenoit en substance, que le cardinal de Retz ne refusoit pas de rendre tous les bons offices dont on le jugeroit capable ; mais qu'il ne croyoit pas qu'il pût y en avoir d'efficaces, que ceux que le sacré college emploieroit à Rome auprès de S. S. pour la porter à faire satisfaction au roi sur un outrage si injurieux, & que leurs éminences devoient se souvenir dans cette affaire, que les rois de France sont les fils aînés de l'église, & que cette église n'avoit commencé à s'établir dans l'Occident que par leur protection & par leurs bienfaits.

Cela n'étoit peut-être pas si grand chose, mais le sieur le Tellier ne laissa pas d'en être fort content, ayant dit à Joli que la lettre étoit admirable, & que le cardinal de Retz n'avoit rien

(a) Esprit Fléchier mort en 1710, âgé de soixante-dix-huit ans. Son mérite l'avoit fait nommer à l'évêché de Lavaur en 1685, & ensuite à celui de Nîmes en 1687. Il avoit été reçu de l'académie Française en 1673, à la place de M. Godeau, évêque de Vence.

omis de ce qu'il falloit dire, ni rien dit de ce qu'il falloit omettre; que ce qu'il y trouvoit de plus merveilleux, c'est que S. E. parloit comme si elle eût été tous les jours dans les conseils du roi. Cela flattoit si fort le cardinal, qu'il lisoit à tous ceux qui l'alloient voir, cette lettre avec l'autre écrit, comme les meilleurs ouvrages de sa façon, imposant la-dessus à tout le monde, jusques à son ami l'Evêque de Châlons. Mais tout cela ne lui servit pas de grand'chose, & n'adoucit point à son égard la dureté de la cour, qu'on peut dire avoir été excessive, sans raison & à contre-temps, par le refus opiniâtre qu'elle lui fit, non-seulement de le recevoir à rendre ses devoirs à S. M. ce qui ne tiroit à aucune conséquence, mais aussi d'aller voir monfieur son pere qui étoit à l'extrémité, qu'il n'avoit pas vu depuis sa prison, & qui mourut à l'Oratoire le même jour que M. de Marca: en sorte que le cardinal fut obligé de demeurer à Commercy, sans autre occupation que celle de s'abandonner aux plaisirs qui accompagnent ordinairement l'oïveté. Cependant afin de dérober aux yeux du monde cette vie molle & paresseuse, il faisoit de temps en temps de

petits efforts , & quelques actions d'éclat qui ne laisserent pas d'imposer au peuple. Il faisoit assembler une ou deux fois la semaine avec un grand appareil tous les payfans de ses terres , sous le prétexte de leur rendre justice , & comme s'il eût été question de décider des affaires fort importantes. A l'ostentation près , son intention en cela pouvoit être bonne ; mais outre qu'il n'entendoit rien aux affaires & aux procédures de justice , il arrivoit fort souvent que Malclerc & l'abbé de Saint-Avaux , religieux Bénédictin , parent de Malclerc , renversoient toute la justice & les meilleures intentions de S. E. qui n'avoit pas la force de les contredire. Ils lui alloient parler à l'oreille au milieu de l'audience , & de là s'ensuivoient des injustices considérables suivies des plaintes des malheureux condamnés mal-à-propos , & des railleries de ceux qui voyoient ce petit manège. Les habitants de Commercys appelloient par sobriquet le Bénédictin , *l'éminence noire* , & l'écuyer , *l'éminence grise* , (a) & ils en faisoient bien plus

(a) On avoit déjà donné le nom d'éminence grise auparavant au P. Joseph , favori

de cas, en fait de procès, que de l'éminence rouge, voyant par expérience, que sans leur protection & sans leur appui les bonnes graces du cardinal leur devenoient entièrement inutiles.

Après cela le cardinal de Retz tâchoit de faire croire au monde qu'il s'occupoit d'une autre chose qui lui auroit fait honneur dans le monde, & qui convenoit parfaitement à l'état où il se trouvoit. C'étoit d'écrire lui-même en latin l'histoire des troubles de Paris, & celle de ses propres aventures, à quoi personne n'étoit plus propre que lui, s'il avoit voulu s'y appliquer sérieusement & dire la vérité; mais ce projet, comme les autres, s'évanouit en fumée & en pure vanité. Le cardinal se contentoit de réciter à ceux qui le visitoient, deux ou trois pages de son histoire en latin, belles à la vérité, & qu'il avoit commencé de composer dans le bois de Vincennes avec l'aide du sieur

du cardinal de Richelieu, dans l'épithaphe qu'on lui fit:

Ci gît au cœur de cette Eglise
 La petite éminence grise:
 Et quand au Seigneur il plaira,
 L'éminence rouge y gira.

Vacherot, son médecin, sous le titre de *Partus Vincennarum*. Il feignit de la vouloir continuer à Commercys, faisant montre d'un grand calepin qu'il feuilletait avec toutes les marques extérieures d'une grande application, dans les heures où il ne sçavoit que faire, & lorsque le temps ne lui permettoit pas d'aller à la chasse ou à la promenade. Cependant il en demeura toujours à ces deux ou trois pages, auxquelles ceux qui le connoissoient peuvent assurer qu'il n'ajouta pas grand'chose pendant tout le temps de sa vie, à cause de sa paresse naturelle & de son penchant pour les plaisirs, qui avoient sur lui un si grand pouvoir, que lorsque Joli, par un excès d'affection, a voulu lui faire des remontrances là-dessus & tâcher de le retirer de sa vie molle & paresseuse, en lui faisant honte de certaines faiblesses indignes de lui, il n'en a pu arracher autre chose qu'un lâche aveu de ses infirmités. „ Mon pauvre ami, „ lui disoit-il, tu perds ton temps à „ me prêcher, je sçais bien que je ne „ suis qu'un coquin. Mais malgré toi „ & tout le monde je le veux être, „ parce que j'y trouve plus de plaisir. „ Je sçais que vous êtes trois ou qua- „ tre

„ tre qui me connoissez & me mé-
 „ prizez dans le cœur ; mais je m'en
 „ console par la satisfaction que j'ai
 „ d'en imposer à tout le reste du
 „ monde par votre moyen même. On
 „ y est si bien trompé, & ma réputa-
 „ tion si bien établie, que quand
 „ vous voudriez désabuser les gens,
 „ vous n'en seriez pas crus : ce qui
 „ me suffit pour être content & vivre
 „ à ma mode”.

Mais comme la vanité étoit une de ses plus fortes passions, il y avoit une autre chose, à laquelle, par cette raison, il s'appliquoit de tout son cœur & avec plaisir dans certaines heures. C'étoit la généalogie de la maison de Gondy. Il se piquoit d'y trouver cinq cents & tant de quartiers sans aucune mésalliance. Il envoyoit chercher vingt & trente fois Verjus & Gautrai, ses secrétaires, pour ajouter ou corriger quelque chose à cette généalogie qu'il lisoit sans cesse, sans sujet ni raison, à tous ceux qui l'approchoient, & jusqu'à les rebuter ou même leur faire éviter l'entrée de sa chambre. Enfin cette généalogie fut copiée une infinité de fois, & envoyée à d'Hosier, pour la mettre en ordre, & la faire dessiner comme si ç'avoit été celle d'un des plus grands

princes du monde. Cependant après tant de soins , elle est demeurée-là , comme ses autres ouvrages (a).

Pour achever de peindre le cardinal d'après nature dans son domestique , un de ses entêtements étoit de faire parade de cinq ou six lettres qu'il écrivoit tous les ordinaires à ses correspondants de Paris , se plaissant fort à voir de grands porte-feuilles , & de grandes & belles écritures à ses secrétaires , dont l'un appellé Gautrai ne faisoit presque rien , & Verjus guere davantage. Cependant le cardinal affectoit de leur marquer une grande confiance ; mais dans la vérité son secret , s'il en avoit qui en valût la peine , étoit entre les mains de Malclerc ou de l'abbé de Saint-Avaux , qui s'étoit insensiblement érigé sur le pied de troisieme secrétaire pour les correspondances avec ceux qui étoient fâchés que sa démission n'eût pas passé par leurs mains , comme pour toutes les autres fadaïses qu'il ne vouloit pas être sçues de ceux qui faisoient ses affaires à Paris suivant le train où elles étoient depuis sa démission. Voilà donc quelle fut à peu

(a) Cette généalogie a été imprimée en l'année 1682 , par les soins de madame de Lesdiguières.

près la maniere de vivre du cardinal de Retz pendant son séjour à Commercy. D'abord il s'y logea dans une maison particuliere : il se retiroit souvent dans le château, sous prétexte d'y aller voir ses bâtimens. Il s'enfermoit ensuite dans une chambre de Malclerc, où cet écuyer officieux disoit que S. E. ne faisoit que dormir. Mais les autres croyoient qu'il s'y occupoit à des amusemens conformes à son tempérament.

Enfin les affaires de Rome ayant été accommodées, & les bulles de l'archevêché de Paris expédiées en faveur de M. de Peresix, le cardinal de Retz obtint la permission tant de fois refusée de rendre ses respects au roi, qui étoit alors à Fontainebleau, d'où l'on expédia des ordres pour le rappel des chanoines & des curés exilés ; mais tout cela se fit d'une maniere à faire juger que ce n'étoit que l'exécution d'un traité désagréable, & sans aucune gracieuseté pour le cardinal. Les ministres se conduisirent en tout ce qui le regardoit avec tant de sécheresse & avec si peu d'ouverture de cœur, qu'il y avoit lieu de juger qu'ils appréhendoient sa présence à la cour. Ce n'est pas qu'ils en fissent rien paroître dans leurs discours : au contraire, sui-

vant l'usage de la cour, ils temoignoient chacun en particulier bonne envie de le servir, rejetant ce qu'il y'avoit de dur les uns sur les autres. Sur-tout le sieur le Tellier (a) ne manquoit pas aux occasions de désigner assez clairement le sieur Colbert comme l'unique auteur de tous les mauvais traitements faits à S. E., aussi-bien que de toutes les affaires odieuses qui étoient à la charge du public.

Cette espece de division entre les ministres fit espérer à quelques-uns des amis du cardinal de Retz, qu'il pourroit en profiter, & que l'un d'eux prendroit peut-être des engagements avec lui, quand ce ne seroit que pour nuire à son rival. Ils s'imaginèrent aussi que sa réputation & sa prudence feroient de grands effets à la cour, où ils avoient ménagé avec de grands soins de petites intrigues avec le maréchal de Villeroy & avec d'autres qui n'avoient pas grand crédit, & qui dans le fond se moquoient du cardinal &

(a) On n'a jamais douté que M. le Tellier n'eût une jalousie secrète contre M. Colbert; parce que le roi avoit souvent des conversations particulieres avec lui, & qu'il paroïssoit prendre beaucoup de confiance en ses avis.

de ses amis. Dans ces vues ils s'empressèrent d'aller au-devant de lui jusqu'à Joigny, comme au-devant d'un héros, pour lui donner des avis sur sa conduite, sur ses paroles & sur ses moindres démarches. Ils affectèrent aussi de le suivre à Fontainebleau sans le perdre de vue; mais malheureusement tous leurs soins & toutes leurs petites mesures furent inutiles.

Le cardinal arriva à Fontainebleau. Il y salua S. M. & y parut aux yeux des ministres & des courtisans d'une manière qui répondoit si peu à l'opinion qu'ils s'en étoient formée, que dès ce moment ils cessèrent de l'estimer ou de l'appréhender. (a) Ceux qui avoient eu quelques dispositions à lui faire plaisir, commencèrent à se refroidir, & le regarder comme un homme incapable de soutenir auprès du roi les desseins qu'on auroit pu avoir pour lui. En un mot, le cardinal de Retz parut aux yeux des plus clairvoyants, ce qu'il étoit en effet, & ce

(a) M. le cardinal de Retz parut devant S. M. avec un air respectueux & un peu embarrassé, qui est assez celui des personnes qui reparoissent devant leur souverain, après une longue disgrâce.

que ceux qui le connoissoient avoient aidé à cacher depuis si long-temps.

Cependant comme cela se passoit à Fontainebleau ; qu'il n'étoit connu à fond que de peu de personnes, & que ceux qui s'appercurent de quelque chose ne faisoient encore que douter ; sa réputation ne laissa pas de se soutenir à Paris. La plupart des gens de qualité l'allèrent voir à S. Denis, où il alla résider au sortir de Fontainebleau : & il faut avouer qu'il y parut alors avec un air bien plus dégagé qu'à la cour, & beaucoup moins embarrassé.

On le laissa séjourner assez long-temps à S. Denis, ou plutôt à Pierrefite, qui est un village tout proche ; mais enfin il fallut retourner à Commercy, le prétexte de régler ses affaires ne pouvant pas durer toujours, quoiqu'il tâchât d'en bien faire valoir l'importance & la nécessité. Dans le fond ce n'étoit rien : la seule chose qui méritoit attention, & dont il fut extrêmement occupé, étoit le transport d'un grand coffre qu'il falloit faire venir de Paris. Le cardinal avoua confidemment & sous le sceau du secret à Davanton, qu'il y avoit beaucoup d'argent dans ce coffre, & ce fut lui qui fut chargé du soin de l'aller enlever à Paris, où

Malclerc tenoit la voiture prête : après lui avoir bien recommandé de prendre garde qu'il fût si bien rempli qu'aucun mouvement ne pût faire connoître ce qu'il y avoit dedans , & de l'escorter avec Malclerc jusqu'à Pierrefite. Malclerc plus mystérieux que son maître , ne voulut jamais ouvrir ce coffre en présence de Davanton , s'étant contenté de lui dire qu'il y avoit neuf ou dix mille livres dedans avec quelques hardes. Cependant il étoit si embarrassé & dans une si grande inquiétude des événemens qui pouvoient arriver sur le chemin , qu'il y a lieu de croire que la somme étoit beaucoup plus considérable ; d'autant plus que Malclerc témoigna plusieurs fois appréhender que le poids du coffre ne fît rompre l'essieu du carrosse sur lequel il étoit attaché. Quoi qu'il en soit , il y a bien de l'apparence que cet argent venoit d'Angleterre d'où Malclerc l'avoit apporté en lettres de change au dernier voyage qu'il avoit fait ; mais il est difficile de juger à quoi pouvoit se monter cette somme , cela n'ayant été sçu que de l'écuyer & de l'abbé de Saint-Avaux , à qui il échappa de dire à Davanton , après l'heureuse arrivée de la voiture , qu'il y avoit seulement

dix-huit ou vingt mille livres : ce qui ne s'accordoit ni avec ce que le cardinal lui avoit fait entendre, ni avec l'aveu de Malclerc. Enfin S. E. partit deux jours après , ayant fait tout son possible pendant tout son séjour aux environs de Paris , pour mettre mal ensemble la plupart de ses amis, & ceux qui étoient chargés de ses affaires ; de sorte que l'abbé de Lamet , Joli & Verjus pensèrent dès ce temps-là à se détacher de lui , voyant bien qu'il n'avoit plus en eux la même confiance ; qu'il leur faisoit mystère des plus petites choses , & par-dessus tout quantité de petites malices peu dignes de lui. Si cette séparation se fût faite alors , elle auroit eu assurément d'autres suites & lui auroit fait perdre une bonne partie de ses meilleurs amis ; mais Joli raccommoda toutes choses , ayant fait entendre aux mécontents, qu'il leur feroit plus honnête d'aller jusqu'au bout , parce que le cardinal s'excusoit sur ce que son traité n'étoit pas encore entièrement exécuté , & sous ombre qu'il lui restoit encore quelque argent à toucher à l'épargne.

Cette réconciliation ne fut pas de longue durée ; car S. M. ayant pris la résolution peu de temps après d'envoyer le cardinal de Retz à Rome ,

& S. E. ayant été mandée pour cela de Commercý., les premiers mécontentemens se réveillèrent bientôt en se voyant : parce que le cardinal continuoit de vivre avec eux de la même maniere. Son affaire étant donc enfin entièrement terminée, l'abbé de Lamet, Joli, Verjus, Davanton & Rousseau ne se croyant plus engagés par des raisons d'honneur, résolurent de se retirer & de prendre congé de lui à S. Denis où il étoit pour lors. La séparation ne se fit pourtant pas sans peine de la part du cardinal. Il fit tout son possible pour racrocher la chose comme il avoit fait à Pierrefite : mais aucun d'eux ne voulut se fier à lui davantage, & ils furent tous ravis d'avoir trouvé l'occasion de quitter un homme avec qui ils ne s'étoient engagés que par honneur & par inclination, sans autre vue, & auprès duquel ils s'étoient toujours non-seulement entretenus à leurs dépens, mais ils avoient aussi fait des dépenses considérables en plusieurs occasions pour lui faire honneur ; sans cependant en avoir reçu, (du moins dans les dernières années) aucune marque de reconnoissance, comme cela étoit dû à leur affection & à l'attachement

le plus déintéressé qui fut jamais (a). Aussi le cardinal de Retz qui sentit la perte qu'il faisoit en ces cinq personnes, pria, pleura, jura & fit mille protestations pour les retenir, mais inutilement. Ils le laisserent avec joie & même avec quelque sorte de mépris entre les mains de son écuyer Malclerc & de l'abbé de Saint-Avaux qui composèrent dans la suite tout son conseil. A la vérité les sieurs de Caumartin & d'Hacqueville continuerent encore depuis à s'intéresser dans ses affaires. Le premier en tira l'abbaye de Buzay pour un de ses enfants, & l'autre une pension de deux mille écus, qui lui étoit payée régulièrement par Malclerc : mais il faut mettre une très grande différence entre ces deux MM. qui étoient liés avec S. E. par une longue amitié, par inclination, & par une longue habitude, & ses deux autres conseillers,

(a) Le cardinal s'en explique d'une manière bien différente. Il dit au contraire, que depuis ses disgraces il lui en avoit beaucoup plus coûté qu'auparavant avec ses domestiques, qui n'étoient jamais contents, quoiqu'ils fussent tous très-bien payés. Il parle en particulier du sieur Joli comme d'un esprit un peu difficile & sujet à prendre souvent des travers.

dont on ſçait bien qu'ils faiſoient peu de cas, quoiqu'ils gardaſſent de certaines meſures avec eux.

La ſeule choſe que le cardinal de Retz fit un peu honnêtement & conſcientieuſement dans cette ſéparation, fut de faire payer dix mille écus à Joli, qui lui étoient dûs dès le temps de la priſon de S. E. mais il ne fut queſtion d'aucune marque de reconnoiſſance pour les ſervices d'aucun d'entr'eux, & il ne s'informa pas ſeulement de ce qui pouvoit être dû à Davanton pour pluſieurs petits voyages qu'il avoit faits à ſes dépens pour les affaires & par les ordres de S. E.

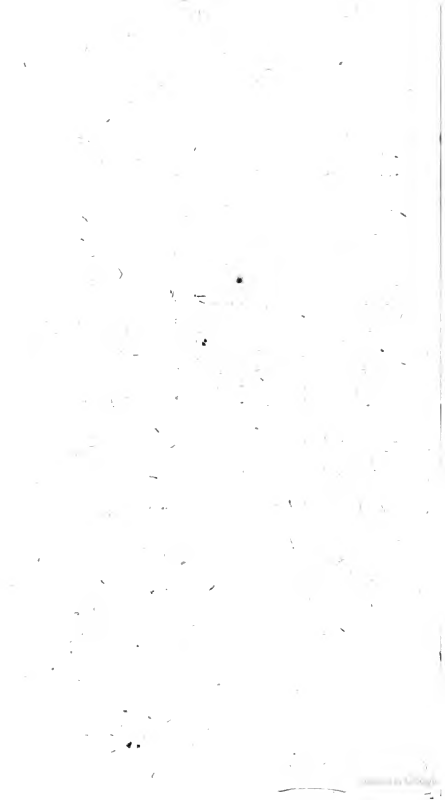
Ainſi ces cinq perſonnes ayant pris congé du cardinal de Retz le lendemain de la notre-Dame de mars 1665, il partit deux jours après pour retourner à Commercy. Il prit enſuite la route de Rome pour aſſiſter au conclave où Clement IX fut élu à la place d'Alexandre VII; mais il ne put ſ'empêcher de faire encore à ce ſujet une dernière piece à Joli, diſant que c'étoit lui qui l'avoit engagé à ce voyage d'Italie contre ſon gré. Il ſe garda pourtant bien de le lui dire à lui-même, ſçachant bien que cela étoit faux & ſans aucun fondement; mais il le diſoit aux

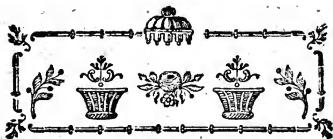
fieurs de Caumartin & d'Hacqueville, & à plusieurs autres, pour avoir le plaisir de pester contre Joli avec quelque apparence de raison, & pour leur cacher en même temps le véritable fondement de ce voyage dont ils étoient surpris avec justice, attendu qu'on n'avoit encore aucune nouvelle certaine de la mort du pape, ni même qu'il fût en péril. Joli en étoit étonné aussi-bien qu'eux, ne sçachant pas, comme il l'a sçu depuis, que par un des articles secrets du traité du cardinal avec la cour, & ménagé par Pennacors, il s'étoit engagé de retourner à Rome dès qu'il plairoit à S. M. & après qu'il auroit eu l'honneur de la saluer : à quoi il avoit consenti (quoiqu'avec assez de répugnance) dans la crainte que l'accommodement ne se fît pas. C'est ce qu'il appréhendoit si étrangement, qu'il n'y avoit rien de si bas & de si rude, qu'il ne fût capable d'accepter pour sortir d'affaire. C'est ici que je finis ces Mémoires.

Fin des Mémoires de Guy Joli.

MEMOIRE
CONCERNANT
LE CARDINAL
DE RETZ,

*Extrait d'une Histoire manuscrite ,
composée par CLAUDE JOLI,
Chanoine de l'Eglise de Paris.*





MEMOIRE

CONCERNANT

LE CARDINAL

DE RETZ.

Ceux qui ne sont pas instruits de ce qui se passa dans l'assemblée de 1655, & aux années suivantes, jusqu'en l'année 1668, & des résolutions qu'elle prit de s'opposer aux entreprises que la cour de Rome tâchoit de renouveler, sur les droits des évêques & sur ceux de l'église de France, pour anéantir & rendre inutiles les délibérations prises par celle de 1650, & les causes des protestations & nullités qu'elle avoit fait signifier au nonce Bagni : ceux-là pourroient peut-être se

136 MEMOIRE CONCERNANT
plaindre de ce que dans une relation
particuliere de ce qui s'est fait en l'as-
semblée de 1655 ; on auroit rapporté
ce qui se fit aussi dans les deux précé-
dentes, à l'occasion des brefs expédiés
à Rome, en 1632 & 1633, pour le ju-
gement des causes majeures nées en
France. Mais ils connoîtront dans la
suite la nécessité absolue qu'il y a eu
de le faire, de même que de rappor-
ter sommairement ce qui se passa dans
le diocèse de Paris après la mort de
Jean-François de Gondy, son premier
archevêque, arrivée le 21 mars 1654,
& d'exposer les états différents, dans
lesquels on l'a vu, pour faire connoi-
tre au public, que l'affaire qui regar-
doit son successeur ayant été regardée
par le clergé de Leon & d'Alby, com-
me étant celle de l'épiscopat & de
toute l'église ; elle a été presque la
seule & unique cause, ou du moins la
principale de la longueur de la tenue
de cette assemblée, & en effet la seule
& véritable des deux remises que la
cour fit de son ouverture l'une après
l'autre du 25 mai au 25 août, & du
25 août au 25 octobre 1655. Le car-
dinal de Retz ayant remarqué dans
sa lettre du 14 décembre 1654, qu'il
adressa de Rome aux archevêques &

évêques de France , que la première aigreur que la cour avoit témoignée contre lui , & qui avoit peut-être été la source de la plupart des autres , avoit été un effet de la fermeté avec laquelle il avoit cru être obligé d'obéir aux ordres que l'assemblée de 1645 lui avoit donnés , de solliciter après qu'elle se feroit séparée , le succès de ce qu'elle avoit été obligée de faire en faveur de l'épiscopat , en la personne de l'évêque de Leon : on ne peut se dispenser de parler des autres qui le regardent particulièrement , & qui peuvent avoir excité les tempêtes dont l'église de Paris n'a pas été exempte de ressentir les secousses & les effets extraordinaires ; de même que ceux qu'il avoit choisis pour la conduire en son nom & sous son autorité.

La création des nouvelles charges des maîtres des requêtes , les commissions données à quelques-uns , pour en faire les fonctions dans les provinces avec un pouvoir qui anéantissoit l'autorité des parlements & leur juridiction , le retardement des rentes à l'hôtel-de-ville de Paris , dont les créanciers élurent des syndics qui en cette qualité s'étoient pourvus en parlement , & plusieurs autres nouveautés donnerent lieu

138 MEMOIRE CONCERNANT
à plusieurs & fréquentes assemblées qui
se tenoient dans la chambre appelée
de S. Louis, & à l'union des compa-
gnies alors encore souveraines, qui y
assistoient par leurs députés : ce que la
cour ne pouvoit pas souffrir, étant per-
suadée que routes ces assemblées ten-
doient à diminuer l'autorité de la ré-
gence & la puissance des ministres.

Le coadjuteur de Paris assistoit à ces
assemblées, en qualité de conseiller-né
du parlement, de même que l'abbé de
S. Denis : & d'autant que les délibé-
rations qui s'y prenoient étoient con-
traires aux intentions du ministère &
du gouvernement, on ne pouvoit pas
se dispenser de regarder ceux qui pa-
roissoient devoir à cause de leur di-
gnité, y avoir plus de crédit, comme
en étant les principaux auteurs.

En l'année, 1648, le Coadjuteur fit
le panégyrique de S. Louis en l'église
des Jésuites, en présence du roi & de
la reine. Son sermon dont il prit pour
texte ces paroles du Sage, *Audi, fili
mi, disciplinam Patris tui, & legem
Matris tuæ ne dimittas*, fut aussi-tôt
imprimé par les soins de Guy Joli,
conseiller au Châtelet, l'un des syn-
dics des rentiers & son ami particu-
lier, magistrat d'une probité aussi

grande que d'une érudition profonde, dont le public a trouvé les marques & les preuves dans les ouvrages qu'il composa en 1667, pour la défense des droits de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, sur le Brabant, fille aînée du premier lit de Philippe IV, roi d'Espagne. Ceux qui le connoissoient & sa manière d'écrire & de composer le faisoient auteur de ce sermon.

Le lendemain mercredi au matin, le roi & la reine se rendirent environ sur les trois heures en l'église Notre-Dame pour assister au *Te Deum*, qui y fut chanté en actions de grâces de la victoire obtenue près la ville de Lens, par les troupes commandées par le prince de Condé. Le coadjuteur y officia, & étant encore dans la sacristie, pour y quitter ses habits pontificaux, la nouvelle y arriva qu'on venoit d'arrêter Pierre Broussel conseiller en la grand'chambre, le président de Blanc-Mesnil, président en la première des enquêtes, & autres qu'on avoit tirés de leurs maisons : quelques uns ayant aussi reçu des lettres de cachet pour se retirer dans les lieux qui leur étoient marqués.

Le sieur de Broussel étant logé près de l'église de S. Landry, le bruit

140 MÉMOIRE CONCERNANT
de l'arrêt fait de sa personne, se répandit parmi les batteliers de ce port & de celui de la Greve, & des ports voisins, qui s'étant attroupés, & étant accourus, n'ayant quasi pas d'autres armes que des crocs, donnerent l'alarme aux compagnies des gardes-françoises & suisses, qui étoient restées dans la rue neuve de Notre-Dame, dans le Marché neuf, la rue S. Louis, & le quai appelé des Orfèvres en l'isle du Palais, & qui, étonnées de ce qu'on ne venoit pas les relever du lieu où elles avoient été posées, se retirèrent, les soldats marchant à la file sans ordre, sans battre la caisse, leurs mousquets sous les bras, & sans leurs principaux officiers, jusqu'au palais royal.

Le coadjuteur s'y rendit aussi-tôt en rochet & en camail, marchant à pied, les rues ayant été fermées en un moment par les chaînes qui furent tendues, & par des barricades faites avec des tonneaux remplis de terre & de fumier. Il y fut très-mal reçu par la reine, & très-mal écouté dans l'exposition qu'il lui fit de l'état auquel étoit toute la ville, du danger auquel elle exposoit la maison royale, & de la nécessité qu'il y avoit de re-

mettre les prisonniers en liberté, & de rappeler les exilés : ce que le parlement en corps obtint le lendemain jeudi, y étant allé l'après midi à pied, & ayant été contraint par ceux qui gardoient la porte & la barricade faite à la Croix du trahoir, de retourner au palais royal, parce qu'il n'amenoit pas avec lui les prisonniers & les exilés.

Le coadjuteur fort abattu & fort fatigué se retira au petit archevêché, marchant toujours à pied, soutenu sous les bras par l'abbé de Marigny & par un autre, précédé & suivi d'une troupe de gens de toute condition, qui s'augmenta dans sa marche, dans les rues S. Honoré, de la Ferronnerie, de S. Denis & autres, & qui le conduisit en son hôtel, au cloître Notre-Dame, près la porte du terrain.

La reine n'ayant pu oublier ce qui s'étoit fait à Paris pendant trois jours, & de s'être vue contrainte de rendre les prisonniers, & de rappeler les exilés, dont le retour n'appaisa pas les mouvements qui avoient paru si subitement dans les compagnies souveraines & parmi le peuple, leur donna à tous des marques du ressentiment qu'elle en avoit, & du desir qu'elle avoit dès

lors conçu de s'en venger : étant sortie de Paris secrètement avec le roi la nuit du mardi 5 au mercredi 6 janvier 1649 , pour se retirer à S. Germain-en-Laye ; la résolution ayant été prise dans le conseil d'assiéger la ville de Paris avec les troupes qui étoient en Flandres & sur la frontiere de la Picardie. Le prince de Condé se chargea de la conduite de ce siège.

Le parlement s'assembla le même jour extraordinairement , & ordonna ce qu'il jugea être nécessaire pour sa propre conservation , & pour la défense de la ville , de concert avec le prévôt des marchands, les échevins & les principaux habitants pour ces assemblées à l'hôtel-de-ville. On fit une levée de troupes, dont on donna d'abord le commandement au duc d'Elbeuf, qui étoit venu le premier offrir ses services au parlement.

Il fut donné ensuite en chef au prince de Conti, qui s'étoit rendu de S. Germain-en-Laye à Paris, avec le duc de Longueville son beau-frere, qui alla aussi en Normandie, dont il étoit gouverneur, laissant la duchesse de Longueville comme en ôtage de sa fidélité. Elle prit son logement dans l'hôtel-de-ville, où elle accoucha peu de jours après d'un prince, qui eut pour parrain

la ville de Paris, qui lui donna le nom de Charles-Paris d'Orléans. C'est lui qui fut tué au passage du Rhin, près le fort de Schenk en 1672. Le Prince de Conti eut pour lieutenants-généraux les ducs de Beaufort & de Bouillon, le maréchal de la Motte-Houdancourt, & plusieurs autres officiers qui n'étoient pas contents de la cour & du cardinal Mazarin, ou qui feignirent de ne l'être pas.

Le coadjuteur de Paris, qui n'avoit pu oublier le mauvais accueil que la reine lui avoit fait au palais royal, le lendemain de la fête de S. Louis, & qui se rendoit très-assidûment aux assemblées du parlement, voulut donner des marques publiques du ressentiment qu'il en avoit : & sous prétexte de défendre une partie de son troupeau, renfermé dans l'enceinte des murailles de la ville de Paris, il fit lever un régiment de cavalerie auquel il donna son nom, & le commandement au chevalier de Sévigny, son parent.

La paix ayant été conclue à Ruel, après trois mois de siege, il se trouva encore deux partis, qui continuerent d'entretenir la division des esprits : celui de la cour ; & celui de la ville, à la tête duquel paroissoient le duc de Beau-

fort très-accrédité parmi le peuple , le coadjuteur , la duchesse de Chevreuse , Noirmoutier , & quantité d'autres : & quoique le prince de Condé eût servi la reine & le cardinal Mazarin aux dépens de sa propre réputation , néanmoins l'un & l'autre craignant la grandeur & la puissance de sa maison , & l'autorité qu'il avoit sur les troupes composées de plusieurs régiments , qui dépendoient de lui & de ses amis , le firent arrêter dans le palais royal le soir du 18 janvier 1650 , avec le prince de Conti & le duc de Longueville , par le comte de Miossans , depuis maréchal d'Albret , & par Guitaut , capitaine des gardes de la reine , qui les conduisirent au château de Vincennes , gardés par un détachement de la compagnie des chevaux-légers , & de celle des gendarmes.

Quoique la cour n'eût pas lieu de craindre que la nouvelle de leur arrêt & de leur détention excitât quelque émotion dans la ville , le prince de Condé ayant perdu l'estime & l'affection de ses habitants , & causé des actes d'hostilité que les troupes qu'il commandoit avoient exercés pendant le siège , par de mauvais traitements qu'on avoit faits tant aux prisonniers qu'elles

qu'elles faisoient, qu'aux payfans des villes circonvoisines, qui s'exposoient pour porter des vivres en la ville ou à leurs maîtres : elle crut toutefois ne devoir rien négliger pour la prévenir ou pour l'arrêter, si les domestiques ou si les amis des princes en eussent excité quelqu'une. Et parce que le duc de Beaufort s'étoit acquis l'amitié de la populace, on le vit en même-temps sur les dix heures du soir dans tous les quartiers, marchant à cheval, accompagné d'un bon nombre de gens de cheval éclairé de quantité de flambeaux, & suivi de quelques artisans à pied, criant *vive le roi*. Cette marche fit juger que le duc, le coadjuteur & ceux de leur parti avoient eu quelque part dans la résolution que la reine avoit prise de faire arrêter ces trois princes. Matthieu Molé, lors encore premier président du parlement, fut aussi-tôt mandé au palais royal, où étant arrivé, & la reine lui ayant dit qu'elle avoit fait arrêter les trois princes, il lui dit ces paroles en élevant sa voix & ses mains, ah ! madame, qu'avez-vous fait ? ce sont les enfants de la maison royale : lui marquant par-là les suites fâcheuses & malheureuses qu'auroit cette action faite en

146 MEMOIRE CONCERNANT
considération d'un étranger, & pour
le maintenir dans la place de premier
ministre : paroles à peu près semblables
à celles que Catherine de Médicis dit
au roi son fils, après l'action faite à
Blois.

Aussi ce que produisit dans la suite
la détention de ces trois princes, fit
connoître que ce grand & sage magistrat
ne s'étoit pas trompé dans ses secretes
prédictions. On ne vit plus dès-lors que
des assemblées au parlement, la prin-
cesse douairiere de Condé dans le par-
quet des huissiers, à la porte de la
grand'chambre dès les cinq heures
du matin (après avoir passé la nuit
en la maison du sieur le Fevre de Lau-
briere, chanoine de la sainte Cha-
pelle & conseiller en cour, où elle
avoit été secrètement menée & con-
duite par l'abbé de Roquette depuis
évêque d'Autun, dans le carrosse du
sieur de Garibal, maître des requêtes,
lui servant de cocher en cette occa-
sion) y distribuer des copies imprimées
de la requête qu'elle avoit présentée
au parlement, lui demandant justice
& la liberté de ses deux fils & de son
gendre. On vit la princesse de Condé,
le duc d'Enguien, & la duchesse de
Longueville, retirés à Bourdeaux, le

siége mis devant la ville, mais défendue par le duc de Bouillon, avec les troupes qui étoient attachées à la maison de Condé, & qui s'y étoient rendues de plusieurs provinces, même celles que Marfin commandoit pour le roi en Catalogne, à cause de l'aversion qu'avoit la Guyenne contre le duc d'Epéron, qui en étoit gouverneur. On vit le maréchal de Turenne commander celles que le roi d'Espagne avoit jointes aux troupes qu'il avoit amassées en Champagne, dont le prince de Conti avoit le gouvernement; le corps de la noblesse assemblé à Paris, dans le grand couvent des Cordeliers demander la convocation des états généraux, & par les députés la jonction du clergé assemblé dans celui des grands Augustins, pour demander la même chose avec la liberté des princes.

Le parti du duc de Beaufort fut obligé de quitter le parti de la cour, & de se joindre à celui des princes & au corps du clergé & de la noblesse, après la défaite arrivée à Rhétel de l'armée que commandoit le maréchal de Turenne, & la levée du siége qu'il avoit mis devant Guise: craignant d'être accablé par la cour devenue toute-puissante par ces grands avantages,

148 MEMOIRE CONCERNANT
qu'elle avoit eu & qu'elle devoit à la
valeur & à la sage conduite du maré-
chal du Pleffis , qui commandoit l'armée
du roi : avantages qui la mettoient en
état de perdre ceux qui lui étoient op-
posés , & ceux avec lesquels elle pa-
roissoit s'être réconciliée. Enfin il y eut
des remontrances faites au roi & à la
reine par George d'Aubuffon , arche-
vêque d'Ambrun , second président de
l'assemblée , au nom du clergé , qui
en avoit été sollicité par la lettre que
la princesse de Conti lui avoit écrite ,
& qui avoit été composée à Paris par
un de ses agents , qui s'étoit servi d'un
des blancs signés qu'elle avoit laissés
& confiés à ceux qui étoient restés
pour s'en servir dans les occasions dans
lesquelles ils en auroient besoin.

Celui qui rapporte ce fait est celui
qui reçut un ordre le soir d'environ
l'heure de minuit , de remplir l'un de
ces blancs feings du corps de la lettre ,
qui fut présentée le lendemain matin
à l'assemblée du clergé.

Le cardinal Mazarin voyant qu'il
ne pouvoit retenir plus long-temps les
princes en prison , chercha alors tous
les moyens de se réconcilier avec eux ,
& il crut qu'il n'y en avoit pas de plus
propre pour y réussir , que celui de

leur faire paroître & au public en même-temps, qu'il étoit leur libérateur, & que c'étoit lui qui avoit obtenu du roi & de la reine régente sa mere leur liberté.

Il se fit pour cela porteur lui-même des ordres que la reine avoit été obligée d'en faire expédier, avec lesquels s'étant rendu au Havre au mois de février 1651, il fit demander aux princes qu'il y tenoit prisonniers, la permission de les voir & de leur parler : ce qu'ils refuserent généreusement & avec des paroles de mépris, de lui accorder, sçachant bien que leur liberté n'étoit point son ouvrage. Ainsi il fut obligé de mettre les ordres dont il s'étoit fait le porteur, entre les mains du sieur de Bar, auquel il avoit fait donner la commission de geolier des princes, & de sortir en même-temps du royaume, pour se retirer premièrement à Dinan, & ensuite à Bouillon & autres lieux, accompagné de quelques seigneurs François, au nombre desquels s'étoient mis assez gratuitement François-Bonaventure de Harlay, marquis de Brenal, frere aîné de François de Harlay, premièrement sacré archevêque de Rouen dans l'église des Chartreux de Paris le 27 décembre 1651, & de-

puis archevêque de Paris, mort en 1695, en qualité de Président seul perpétuel de toutes les assemblées, qualités qu'il avoit sçu prendre & se procurer à lui même, en faisant exclure de la députation des autres provinces les cardinaux & archevêques qui y devoient présider.

Le roi ne fut déclaré majeur que le 6 septembre 1651, & le prince de Conti assista à cette déclaration en habit long, & en soutane violette.

Ce qui contribua davantage à l'accélération de la liberté des princes, fut leur translation du château de Vincennes, à celui de Marcouffis, & du château de Marcouffis au Havre, fort situé à l'embouchure de la Normandie, dont étoit gouverneur le duc de Longueville, l'un des trois princes que le cardinal Mazarin tenoit en prison, duquel fort étoit alors gouverneur le duc de Richelieu, très-attaché au prince de Condé son allié, à cause de dame Claire-Clémence de Maillé Brezé son épouse, fille de dame Nicolas du Pleffis de Richelieu, sœur du cardinal de ce nom, son grand-oncle: personne ne pouvant voir, ni souffrir plus long-temps, que pendant une minorité, deux princes de la maison royale & un autre

LE CARDINAL DE RETZ. 151
capable de succéder à la couronne ,
fussent entre les mains & en la puis-
sance d'un étranger & d'un cardinal
Italien leur ennemi déclaré.

La cause de leur translation du châ-
teau de Vincennes à celui de Mar-
couffis , & de celui-là à la citadelle
du Havre , fut la crainte qu'eut le car-
dinal Mazarin , que leurs amis dont
le nombre paroïssoit s'augmenter tous
les jours , & qui s'assembloient publi-
quement dans Paris , ne les tiraissent
par force du château de Vincennes ,
qui n'en est éloigné que d'environ une
lieue & demie. Il en donna la con-
duite au comte d'Harcourt , qui se char-
gea de les conduire au Havre avec un
gros détachement , qui lui fut donné
des gardes-du corps , des gendarmes ,
chevaux-légers & autres troupes de la
maison du roi.

Il fut généralement blâmé de tout le
monde , d'avoir accepté une telle com-
mission , quoiqu'il fût pauvre , & qu'il
eût besoin des graces de la cour : ne
convenant pas à un prince de la mai-
son de Lorraine , après avoir commandé
les armées du roi en Provence , en
Piémont , dans l'Italie & ailleurs , &
acquis beaucoup de gloire & de ré-
putation , de faire les fonctions d'un

152 MEMOIRE CONCERNANT
prévôt des maréchaux, pour conduire
des prisonniers. C'est le nom que lui
donna le prince de Condé pendant
la route, ayant demandé plusieurs fois
aux gardes, qui étoient les plus pro-
ches du carrosse, qu'on lui fît voir
cet illustre prévôt des maréchaux.

Les princes ayant enfin recouvré leur
liberté, étant sortis du Havre, arriverent
à paris le... février 1651, environ trois
heures après midi, accompagnés non
seulement de leurs amis, mais encore
de plusieurs personnes de la cour, qui
étoient allés au devant d'eux jusqu'à
S. Denis & encore plus loin. Ils allerent
droit au palais, où ils entrerent, la
garde étant sous les armes, & furent
conduits par ceux qui étoient venus
les recevoir à la descente de leurs car-
rosses, au bas de l'escalier, dans l'ap-
partement où étoient le roi & la reine,
qu'ils remercierent de leur avoir donné
la liberté.

Ils employerent les premiers jours
après leur arrivée dans Paris, à rendre
les visites les plus nécessaires, & à re-
cevoir celles qu'on leur rendit en foule
& avec empressement. Ils ne parurent
néanmoins véritablement dans les rues
& dans le grand public, que lorsqu'on
eut achevé les équipages de deuil, qu'ils

furent obligés de prendre à cause de la mort de Charlotte-Marguerite de Montmorency, princesse douairiere de Condé, leur mere & belle-mere, arrivée vers la fin du mois de décembre 1650. Ceux qui étoient chargés d'y faire travailler avoient fait attacher avec des clous la calotte du carrosse du prince de Condé, croyant qu'un premier prince du sang avoit droit d'user de cette marque d'honneur pour se distinguer des princes des maisons étrangères, le titre d'altesse sérénissime ayant été donné alors aux princes du sang, pour les distinguer de tant d'autres qu'on traitoit d'altesse. Mais madame d'Orléans, duchesse de Montpensier, l'ayant fait avertir que les seuls enfants de France avoient droit de jouir de cette marque d'honneur & de distinction, on réforma le carrosse aussitôt.

La princesse douairiere de Condé étoit morte à Châtillon-sur-Loire, où la duchesse de Châtillon, & depuis de Meckelbourg, qui avoit l'honneur d'être sa parente, lors veuve du duc de Châtillon, tué le 25 janvier 1649, à l'attaque & à la prise du village & du pont de Charenton, l'avoit obligée de prendre sa demeure, après avoir quitté Angerville, situé sur le chemin de

Paris à Orléans, appartenant au fleur Perraut, président en la chambre des comptes, intendant depuis long-temps de la maison de Condé. Elle s'y étoit retirée depuis que l'entrée & la demeure dans la ville de Paris lui avoient été interdites par la cour, avec défenses très-expresses qu'elle lui avoit faites d'y venir, depuis qu'y ayant été amenée secrètement dans le carrosse de Garibal, maître des requêtes, par l'abbé Roquette, faisant la fonction de cocher, & descendue en la maison du fleur le Fevre de Laubriere, conseiller en la cour, chanoine de la sainte Chapelle, où elle coucha pour se rendre, comme elle fit, dès les quatre heures du matin, dans le parquet des Huissiers, & être à l'entrée de la cour pour lui présenter sa requête, par laquelle elle lui demandoit justice pour les princes; & qu'on fît le procès à ceux qui abusant du nom & de l'autorité du roi, les retenoient en prison.

Sa mort étant arrivée pendant la tenue générale du clergé de France, on se trouva obligé de lui rendre les honneurs funebres, qui étoient dus à la veuve d'un premier prince du sang, nonobstant l'état triste & malheureux dans lequel en mourant elle avoit laissé sa

LE CARDINAL DE RETZ. 155
maison, accablée d'affliction, privée de la vue & de la présence de ses enfants, de son gendre & de ses petits enfants. Les uns étoient encore détenus dans les fers; & les autres, sçavoir, la princesse de Condé sa belle-fille; le duc d'Enguien son fils unique, la duchesse de Longueville sa fille, s'étoient alors retirés à Bourdeaux, & les Comtes de Dunois & de S. Paul, ses enfants, retirés ailleurs.

Isaac Hubert, évêque de Vabres, auparavant théologal de l'église de Paris, fut prié par l'assemblée, où il avoit été député par la province de Bourges, de prononcer l'oraison funebre au service qu'elle ordonna être fait dans l'église des grands Augustins, & il répondit au choix qu'elle avoit fait de sa personne, que la conjoncture du temps rendoit très-délicat, mais avec une liberté vraiment épiscopale. En parlant des grandes vertus de cette princesse, il ne put se dispenser de faire ressouvenir ceux qui l'écoutoient des premières disgrâces dont le ciel avoit affligé la maison de Condé, c'est-à-dire la prison qu'avoit souffert son mari, pendant plus de trois ans, ayant été arrêté le 7 septembre 1616, & n'en étant sorti qu'au mois d'octobre

1619. On ne rapporte point ici le détail de cette oraison funebre, & des autres qui furent prononcées dans les différents services solennels qui furent faits. Mais il suffit de dire que l'effet que produisirent ces services tristes, lugubres & si fréquents, fit augmenter dans l'esprit du peuple le mépris, la haine, & la fureur qui en avoit couru depuis plus de trois années contre la personne du cardinal Mazarin, son nom & son ombre : ce qui alla si loin, que la reine fut obligée de faire paroître qu'elle l'abandonnoit, & le feroit sortir du royaume. Ce qu'on ne peut pas se dispenser de rapporter ici, c'est que quelques gardes-du-corps du roi, que le sieur de Bar, qui les commandoit, tenoit toujours enfermés au-dedans de la cour du donjon du château de Vincennes, pour leur ôter toute sorte de commerce avec ceux qui en gardoient les dehors, & empêcher que par leur moyen les princes reçussent ni lettres, ni billets, ni aucun avis de vive voix de ce qui se passoit à Paris & ailleurs ; prenant aussi compassion de leur état, & se persuadant que leurs disgraces ne pourroient pas être de longue durée : assurés d'ailleurs qu'ils seroient très-récompensés des

services qu'ils leur auroient rendus secrètement, embrasserent les propositions qu'on trouva les moyens de leur faire, & exécuterent fidèlement tout ce dont on les avoit instruits qu'ils feroient pour tenir les princes avertis de tout ce que leurs amis faisoient pour leur procurer la liberté, & de ce qui se passoit en Guienne, en Picardie, en Flandres, à la cour & ailleurs. Ils leur firent passer adroitement du papier, de l'encre & des plumes, dont ils se servirent pendant le temps de leur détention dans le château de Vincennes, où le prince de Condé étant allé dîner au mois de juin 1652, chez le sieur de Chavigni qui en étoit gouverneur, & étant monté dans la chambre où il étoit autrefois, trouva encore dans un trou de la cheminée les deux plumes qu'il y avoit laissées.

Les billets qu'ils recevoient étoient écrits en chiffres, ceux qu'ils avoient doubles étoient fort étendus & contenoient peu de chiffres, qui signifioient beaucoup de choses. Ils s'en servoient pendant la nuit, étant dans leur lit, feignant de lire des livres qu'ils avoient, les rideaux étant tirés, aucun n'osant prendre la liberté de les entrevoir seulement pour sçavoir ce qu'ils faisoient.

Ils les recevoient des mains de quelqu'un qui avoit la liberté d'entrer dans leur chambre pour les servir. On les mettoit souvent dans les doubles fonds des bouteilles de vin faites exprès que les gardes du dehors passoient par une très-petite ouverture, à ceux de dedans qui sçavoient le secret, pour les tirer de ce double fond, & y remettant la réponse qu'on y faisoit, faisant passer ces bouteilles vuides à ceux qui les devoient remplir de toutes les deux manieres. On se servoit aussi d'écus d'argent, qui étoient creux, qu'on faisoit passer aux gardes affidés, dans lesquels on mettoit aussi les billets & les réponses. Ceux qui recevoient ces écus, avoient le secret de les ouvrir & de les fermer.

Les princes ayant ainsi obtenu leur liberté, Louis-Henri de Gondrin, archevêque de Sens, de la Rochefoucault, évêque de Lectoure, frere du duc de ce nom, & François Pericard, évêque d'Angoulême, vinrent de leur part remercier l'assemblée du Clergé, (s'étant placés au bureau) de tous les bons offices qu'elle leur avoit si généreusement rendus auprès du roi & de la reine en cette occasion.

Le parti du coadjuteur s'étoit uni à

celui des princes, sous certaines conditions, dont la principale étoit du mariage du prince de Conti avec une des filles de la duchesse de Chevreuse, qui en étoit le principal mobile. On fit extérieurement ce qui pouvoit persuader l'une des parties, qu'on vouloit de bonne foi exécuter ce qu'on avoit promis. Le prince de Conti quitta l'abbaye de Nicolesme en faveur d'un des fils du duc de la Rochefoucault, & celle de Corbini, en faveur de Saint-Romain, depuis ambassadeur pour le roi en Suisse. Il déposa l'abbaye de St. Denis, & quelques autres encore, entre les mains de Montreuil son secrétaire, & il passa procuration pour se démettre de l'abbaye de Clugny entre les mains des religieux, qui en ayant accepté sa démission, postulerent le duc d'Enguien pour leur abbé. Mais pour rendre tout cela inutile, & se conserver les bénéfices; qu'il paroïssoit que ce prince vouloit quitter, il passa en même-temps des actes, qui révoquoient & annulloient les premiers, qui furent duement insinués & signifiés, & qu'on garda secrètement jusqu'au temps qu'on vouloit s'en servir.

Il seroit inutile de rapporter ce qui se passa ensuite: il suffit de dire que

le coadjuteur toujours attaché à la duchesse de Chevreuse, quitta le parti du prince de Condé, & se réunit à la cour pour se venger de l'inexécution des paroles qui avoient été données pour le mariage de la fille aînée de cette duchesse, qui mourut quelques mois après le retour des princes à la cour : & ce fut alors qu'il obtint du roi sa nomination au pape ; pour le chapeau de cardinal, qu'on vit au commencement de l'année 1652, qu'il avoit plutôt arraché qu'obtenu : le roi l'ayant depuis révoqué secrètement en faveur du bailli de Valançay son ambassadeur à Rome, qui n'en put pas profiter néanmoins ; d'autant que le pape qui fut averti de cette révocation, fit des cardinaux dès la première semaine de carême, du nombre desquels fut le coadjuteur de Paris, dont l'ambassadeur ne fut avisé qu'après la promotion, allant chez le pape qui sortoit de son consistoire, où il venoit de les créer, pour lui présenter les lettres du roi de sa nomination au lieu du coadjuteur : ce qui l'obligea de revenir à son palais, sans être entré en celui du pape, sans l'avoir vu & exécuté sa commission.

Le coadjuteur fait ainsi cardinal malgré la cour, devoit sa promotion au

cardinalat , non pas tant à l'abbé Charrier son agent à Rome & aux officiers du grand duc & des princes de sa maison , qu'au ressentiment que le pape avoit , de ce que le cardinal Mazarin l'avoit contraint de lui donner un chapeau pour Michel Mazarini , dominicain , son frere , qu'il avoit tiré de son couvent , pour le faire archevêque d'Aix : ayant pour l'y forcer , fait porter la guerre en Italie , jusqu'aux places frontières de l'état ecclésiastique , Piombino , Orbitello & Portolongone assiégées , & prises par les armées du roi.

L'archevêque de Paris n'en étoit pas plus content que le cardinal Mazarin , souffrant avec peine qu'on lui eût préféré son neveu , & le cardinal Mazarin regardant celui de Retz , comme étant alors en état de se procurer la place de premier ministre , ou du moins d'avoir une très-grande part au ministère. Ses amis agissoient auprès du cardinal Mazarin pour tâcher d'obtenir pour lui son amitié , & de l'assurer contre la jalousie qu'il avoit conçue contre lui , & contre la pensée qu'il avoit que le cardinal de Retz vouloit sa place. Aussi c'est ainsi qu'il répondoit aux amis de ce cardinal ; je

162 MEMOIRE CONCERNANT
veux bien être de ses amis, mais il
veut sa place : & il ne se trompoit
pas dans le jugement qu'il en faisoit,
le cardinal de Retz prenant les moyens
qui paroïssent les plus expédients
pour y parvenir.

Le roi étant absent de Paris, qui
s'étoit déclaré en faveur du prince de
Condé, auquel il ouvrit ses portes le
2 juillet 1652, pour y faire entrer ses
troupes, après le combat donné dans
le fauxbourg S. Antoine ; le cardinal
de Retz, avec ceux de son parti, se
déclara ouvertement contre le prince ;
& se rendant à des heures indues au
palais du Luxembourg, après que ce
prince en étoit parti, il le ruinoit dans
l'esprit de M. le duc d'Orléans, &
l'empêchoit de faire & d'exécuter tout
ce qu'il lui venoit de promettre &
accorder : ce qui obligea le prince de
Condé, après que le duc de Lorraine
eut retiré ses troupes qu'il avoit amè-
nées lui-même en France à son beau-
frere, de mener son armée à Ville-
neuve-Saint-George, où il tenoit en-
fermée celle du roi, commandée par
le maréchal de Turenne, mais qui se
trouva dégagée par la retraite des
Lorrains qu'on soupçonnoit avoir été
ménagée pour la cour, par le cardinal

LE CARDINAL DE RETZ. 163
de Retz. En Champagne il assiégea,
& prit la ville de Rocroi.

La ville de Paris se voyant en liberté, ne songea plus qu'à obliger la cour, qui étoit à Compiègne, d'y revenir, & d'obtenir du roi un oubli général de ce qui s'étoit passé. Le cardinal de Retz y alla avec les députés du clergé, pour le supplier de revenir dans sa capitale. Le prévôt des marchands & les échevins, accompagnés des députés des quartiers, y allèrent ensuite, & tout les corps, tant des marchands que des métiers, le suivirent : ce que la cour avoit désiré & ce que le cardinal de Retz avoit évité, s'en étant chargé envers elle. Ce qui est si vrai, que le cardinal lui reprocha dans une de ses lettres les grands services, que la reine avoit déclaré publiquement qu'il avoit en cela rendus au roi, en disant que son retour à Paris étoit l'ouvrage du cardinal de Retz.

Le desir qu'avoit la reine de retenir auprès du roi le cardinal Mazarin en qualité de premier ministre, & les sieurs Servien, le Tellier & Fouquet, qui avoient le titre & le caractère de ministre d'état, & qui craignoient l'esprit inquiet du cardinal, firent

164 MEMOIRE CONCERNANT
prendre au roi la résolution de le faire
arrêter, lorsqu'il viendrait le soir au
palais royal. Il avoit prêché dans l'é-
glise de Paris, en la place du théolo-
gal, le premier dimanche de l'avent,
& lorsqu'il fut sorti de chaire, on y
trouva attaché ce placard :

Vous prêcherez malgré les uns, cardinal,
en dépit des autres; mais si vous prêchez
l'avenement du Seigneur, ce n'est pas ce-
lui du seigneur Jule.

Il vint seul au palais royal, (où il
avoit paru plusieurs fois en habit dé-
guisé) le soir qu'il y fut arrêté, &
delà conduit au château de Vincen-
nes au mois de décembre 1652. Le
sieur Joli, qui l'avoit averti de la ré-
solution prise dans le conseil de l'ar-
rêter, s'excusa de l'accompagner, lui
disant qu'il s'allât perdre lui seul, s'il
vouloit, mais que pour lui il ne vou-
loit pas se perdre avec lui : ce qu'il
lui dit, parce qu'il sçavoit que la
cour n'avoit pas oublié ce qu'il avoit
fait en 1643, en qualité de l'un des
syndics des rentiers, ni son trop grand
attachement & de ceux de sa famille
au cardinal, dont quelques-uns furent
exilés depuis, à l'occasion de la sortie
du cardinal du château de Nantes en

LE CARDINAL DE RETZ. 165
1654, & de ce qui se passa dans la
suite dans l'église & dans le diocèse
de Paris.

La garde ordinaire du château &
du donjon fut alors augmentée d'un
grand nombre de gardes-du-corps de
la première compagnie, commandée
par le comte de Noailles, qui seul n'a-
voit pas refusé de recevoir & de pren-
dre le bâton en la place du marquis
de Chandénier qui en étoit capitaine,
& qui en jouit sans lui avoir jamais
remboursé le prix de sa charge; le car-
dinal Mazarin, auquel il s'étoit atta-
ché, l'ayant dispensé de faire justice
à un gentilhomme, & à un seigneur
de la maison de Rochechouart, &
neveu du cardinal de la Rochefou-
cault.

Quelque grande que fût la fidélité
de Claude du Flos, sieur Davanton
en Poitou, l'un des grands exempts
des gardes de cette compagnie, &
l'exactitude avec laquelle il veilloit
pour rendre compte de la personne
du cardinal de Retz: quelque pré-
caution qu'il pût prendre pour l'em-
pêcher d'avoir aucun commerce au
dehors, & qui étoit telle, que les
gardes-du-corps qu'il commandoit
étoient tous enfermés au-dedans de

la cour du donjon sans avoir la liberté d'en sortir pour entendre la messe ailleurs que celle que le cardinal disoit lui-même assez souvent, ou que disoit un des chanoines de la sainte chapelle à Vincennes, à laquelle il fit présent, en sortant de cette prison, du calice, des chandeliers, des burettes & autres choses qu'il avoit fait faire pour célébrer la messe : néanmoins on ne put jamais empêcher qu'il ne fût informé de ce qui se passoit au dehors, & qui le regardoit. A cela on ne sçait qui peut y avoir eu plus de part, ou l'avarice de quelques gardes, ou la compassion qu'ils pouvoient avoir de l'état auquel ils voyoient un cardinal d'une maison illustre, leur futur archevêque & pasteur, dont les disgrâces pouvoient n'être pas éternelles & qui pouvoit être en état de récompenser les offices de charité qu'ils lui rendoient. Et comme la mort de son oncle devoit produire beaucoup de changement dans ses affaires, par rapport à la dignité archiépiscopale, au titre dont il se trouvoit revêtu, & à l'autorité qu'il auroit dans le diocèse de Paris, dont le clergé séculier & régulier, & le peuple ne pourroient voir sans indignation, l'injure qu'on

faisoit à l'église & à la religion, en retenant dans les fers, celui que Dieu leur avoit donné pour pasteur : ses amis eurent soin de lui faire sçavoir qu'il seroit averti de la mort de celui, auquel il devoit succéder, aussitôt qu'elle seroit arrivée, par des signaux qu'on lui avoit marqués, l'un desquels étoit le son de certaines cloches, qui sont dans les tours de Notre-Dame, que l'on feroit sonner d'une maniere extraordinaire, & la répétition qu'on feroit faire à la sonnerie de l'horloge de la sainte chapelle du château de Vincennes, qui annonçeroit deux fois de suite une même chose. On dit aussi qu'il en fut averti par le prêtre, qui en disant la messe devant lui, & en élevant sa voix plus haut qu'à l'ordinaire, le nomma dans le canon de la messe, *Joannes-Franciscus-Paulus antistes noster*, le nom de Paul le distinguant de son oncle.

De quelque maniere que les choses soient arrivées, ce qui est certain & de fait, est que Jean-François de Gondy, oncle du cardinal de Retz, mourut premier archevêque de Paris, le 21 mars 1654, pendant la nuit ; que le même jour & de très-grand matin, parut dans l'église de Paris, Pierre le

Beure, porteur de la procuration de ce cardinal, pour prendre pour lui & en son nom, possession de l'archevêché de Paris, qu'il prit en présence des doyens, dignitaires, chanoines & bénéficiers de cette église assemblés, à cet effet; qu'il fut installé en cette qualité en la chaire épiscopale, avec toutes les solemnités ordinaires & accoutumées; que le *Te Deum* fut chanté en musique, au son des cloches; que la procuration pour prendre possession, & les actes faits en vertu d'icelle, furent le même jour insinués au greffe des insinuations ecclésiastiques du diocèse, avec les lettres du grand vicaire qu'il avoit signées & qu'il avoit fait expédier par les sieurs Lavocat & Chevalier, qu'il avoit choisis, nommés & institués ses vicaires généraux, & la commission de vice gérant en l'officialité, qu'il avoit donnée en même temps au sieur Porcher, sous-pénitencier, docteur en la maison de Sorbonne.

Les lettres du grand-vicariat & la procuration pour prendre possession avoient été portées toutes dressées au château de Vincennes par Roger, notaire apostolique, & greffier des insinuations, qui s'étoit introduit en sa chambre déguisé en garçon tapissier, portant des
pieces

pièces de tapisserie qu'il y tendit à la place de celles qui y étoient, & qu'il fit remporter, après avoir donné le moyen au cardinal de signer. Et c'est ce qui se trouve dans un livre manuscrit de l'église de Paris, qui entr'autres choses, contient les noms des chanoines qui ont été promus à l'épiscopat & au cardinalat. L'auteur parle en ces termes du cardinal de Retz.

Il fut dès-lors reconnu pour archevêque de Paris, non seulement dans tout son siège, mais encore dans tout le clergé de France. Les prêtres le nommoient à l'autel, les curés dans leurs prônes le recommandoient aux prières en cette qualité, le clergé & le peuple reconnoissoient l'autorité de ses grands vicaires qui en firent publiquement & paisiblement les fonctions, & qui administrerent le diocèse sous son autorité, sans aucun trouble de la part de la cour, qui se contenta seulement de leur ordonner par un arrêt du conseil d'en-haut, de ne faire aucun mandement extraordinaire sans l'avoir communiqué. Quoique la cour reconnût publiquement & en des actions particulières le cardinal de Retz pour archevêque de Paris, & qu'elle eût mis ses grands vicaires en état de faire ce

qu'il lui plairait, néanmoins elle ne vouloit pas l'avoir pour archevêque de Paris; & comme elle ne pouvoit plus le retenir en prison sans s'exposer aux reproches, au murmure & à l'indignation du public, elle chercha tous les moyens dont elle crut pouvoir se servir pour obtenir de lui sa démission & lui rendre sa liberté aussi-tôt que le pape l'auroit admise & lui auroit donné un successeur. Elle obligea le nonce Bagny d'aller visiter le cardinal à Vincennes, feignant d'avoir reçu de Rome ordre de le visiter de la part du pape: mais plutôt pour le sonder touchant une démission, à quoi il ne le trouva nullement disposé. Toutes les fois qu'il alloit au château de Vincennes, il y trouvoit le comte de Brienne & M. le Tellier, secrétaire d'état, chargés de propositions à lui faire. Il rejetta pendant un temps toutes celles qu'on lui faisoit; mais enfin lassé des rigueurs d'une prison pendant seize mois, espérant de les adoucir & de jouir d'un peu de liberté, il les écouta, & donna la démission de son archevêché en présence de deux secrétaires d'état, du comte de Noailles, capitaine des gardes, & du premier président de Bellievre, qui fut surpris de la nou-

LE CARDINAL DE RETZ. 171
velle que Davanton lui donna, en entrant dans la cour du château, de la résolution qu'il avoit prise de se démettre de l'archevêché de Paris, & qui fut dépositaire de quelques paroles qui furent respectivement données, & que le cardinal de Retz n'a pas voulu déclarer, lorsqu'il en a parlé dans quelqu'une de ses lettres qu'il écrivit depuis sa sortie du château de Nantes. Ainsi ni les promesses qu'on lui fit alors, ni les conditions sous lesquelles il donna sa démission, ni ce que la cour s'obligea de lui donner en bénéfice, pour le récompenser de ce qu'il paroïssoit s'abandonner si volontairement aux vœux de la cour, ni ce qu'il avoit demandé & obtenu pour ses amis, qui ne l'avoient point abandonné, & qui l'avoient servi si utilement avant & depuis sa détention, ne fut point rendu public, parce qu'on sçavoit que ce que l'on avoit obtenu de lui, dans l'état auquel il étoit, ne pouvoit servir qu'à faire voir que la cour se trompoit elle-même, devant être assurée que la démission qu'un cardinal avoit faite étant dans les fers entre les mains de ses ennemis, étoit absolument nulle; qu'elle lui seroit inutile, & que le pape ne la recevroit

& ne l'admettroit jamais, pour ne pas donner un titre d'exemple aux puissances séculières, pour arracher, quand il leur plairoit, des évêques de leurs sieges.

Le seul effet que produisit cette démission fut que le cardinal de Retz changea de prison : Davanton qui commandoit les gardes-du corps, l'ayant transféré de Vincennes à Nantes, & mis entre les mains du maréchal de la Meilleraye, duquel il ne recevoit pas l'ordre pendant la marche, quoiqu'il accompagnât le cardinal, qui devoit être servi par quelques-uns de ses propres domestiques, & ses proches & ses amis avoir la liberté de le visiter au Château, où contre les paroles données, il se trouva enfermé sous une bonne & sûre garde.

Il faut en cet endroit remarquer plusieurs choses.

La première est, que les grands vicaires du cardinal de Retz, qui avoient commencé le 21 mars 1654, jour du décès de l'archevêque de Paris son oncle, de prendre la conduite & l'administration du diocèse sous son autorité, continuèrent d'en faire les fonctions depuis, & nonobstant la démission qu'on avoit tirée de lui de son

LE CARDINAL DE RETZ. 173
archevêché , dans le château de Vincennes : parce qu'il étoit toujours demeuré en possession de son titre & de sa dignité , & qu'il ne pouvoit en être privé que lorsqu'elle auroit été admise par le pape , & qu'il lui auroit donné un successeur.

La seconde , que la raison pour laquelle le maréchal de la Meilleraye renforça la garnison du château , & qu'il l'y fit garder très-étroitement par l'ordre de la cour , fut qu'elle avoit été assurée que la démission qu'elle avoit tirée de lui étant nulle , le pape bien loin de l'admettre , l'avoit rejetée avec colere & menaces , comme étant injurieuse à l'église & au sacré college.

La troisième , que le cardinal dans ses lettres qu'il écrivit à Rome depuis sa sortie du château de Nantes , a nié d'avoir donné aucune parole au maréchal de la Meilleraye , de ne se pas servir du droit naturel & de tous les moyens qu'il trouveroit pour procurer sa liberté : la cour lui ayant reproché d'avoir violé celle qu'elle disoit qu'il lui en avoit donnée.

La quatrième , que pendant sa détention dans le château de Vincennes & de Nantes , qui fut de près de vingt mois , on ne l'accusa d'aucun crime

& qu'on ne s'avisa de lui en imposer & de forme des accusations contre lui (seulement dans le public & non par-devant aucun juge, qui fût compétent d'en connoître) que depuis qu'il fut sorti du château de Nantes, par le secours que lui donna l'abbé Rousseau très-fort & très-vigoureux, qui lui porta des cordes qu'il avoit mises autour de son bras gauche étant caché dans un manteau long, qu'il portoit ordinairement, avec lequel il descendit seul, en plein jour, le long de la muraille, dans un fossé près la rivière, pendant que ses gardes & ses sentinelles étoient occupés à vuidier une bouteille de vin qu'un des valets de chambre de ce cardinal auquel cet abbé avoit recommandé d'apporter à boire à cette éminence qui en demandoit, leur avoit donnée en s'en retournant. Et parce qu'il y avoit assez proche de la muraille un prie dieu sur lequel le cardinal se mettoit à genoux lorsqu'il disoit son bréviaire, qu'il s'étoit fait apporter; l'abbé Rousseau étendit sur ce prie-dieu un habit du cardinal, & au-dessus sa calote rouge, pour tromper les gardes, que les valets de chambre avoient avertis de ne pas approcher de leur maître, parce qu'il vou-

LE CARDINAL DE RETZ. 175
loit prier Dieu, & qu'ils crurent en voyant de loin ses habits, qu'il étoit au prie-dieu.

Un des pages du maréchal de la Meilleraye, qui se baignoit, ayant aperçu qu'on descendoit quelqu'un avec des cordes dans le fossé de dessus la muraille, sortit de l'eau tout criant, le cardinal de Retz se sauve. Mais ceux qui étoient sur le bord de la rivière; & les mariniers eurent moins d'attention à ce qu'il disoit, qu'à secourir un religieux qui se noyoit.

Le cardinal de Retz ayant été heureusement descendu dans le fossé, il en fut tiré par ceux que le duc de Brissac tenoit tout prêts, avec des chevaux, sur l'un desquels on le monta. Mais à peine eut-il galoppé environ deux cents pas, qu'ayant voulu tourner trop court, au coin d'une rue du fauxbourg, son cheval s'abattit & le renversa par terre, & en tombant il se démit l'épaule. Ceux qui l'escortoient se voyant poursuivis par les gardes du maréchal de la Meilleraye, qui étoit monté à cheval, eurent toutes les peines, non-seulement à le remettre sur son cheval, mais encore à le faire consentir d'y être mis pour continuer leur chemin & le mettre dans un lieu de sûreté

Tout avoit été disposé pour le conduire & le mener à Paris, & l'escorte devoit venir plus nombreuse dans les chemins, suivant les mesures qu'on avoit prises, pour le mettre en possession de la maison épiscopale, ou lui donner les tours de son église pour sa retraite, au cas qu'elle ne fût pas pour lui un asyle assez sûr & assez fort.

Mais cet accident imprévu obligea ceux qui l'escortoient de chercher un asyle ailleurs, & de le conduire à un lieu près de Beaupreau, appartenant au duc de Brissac, beau frere du duc de Retz, frere du cardinal, & qui avoit épousé la fille du duc de Retz, fils du marquis de Belle-Isle, fils aîné du maréchal de Retz, tué en voulant surprendre la forteresse du mont S. Michel.

Il sortit par ce moyen du château de Nantes le 8 août 1654, après midi, lorsque la cour étoit sur les frontieres de Picardie, & occupée avec le cardinal Mazarin à faire lever le siège mis devant Arras par le prince de Condé, qui fut contraint de le lever le jour de S. Louis, & qu'il n'auroit pas levé si le cardinal de Retz eût été assez heureux que de se rendre de Nantes à Paris : chacun étant persuadé

que la nouvelle de son évafion , & celle de fon arrivée & de fa préfence dans Paris auroient obligé le cardinal Mazarin d'abandonner la frontière , & le fecours de la place affiégée , pour fe défaire de fon plus grand ennemi , qui avoit un peuple entièrement à fa dévotion , & capable de le maintenir dans fon fiége.

Le même jour 8 août 1654, il écrivit au chapitre de fon églife & aux curés de la ville de Paris , pour leur donner avis de fa liberté.



*LETTRE au Chapitre de l'Eglise
de Paris.*

MESSIEURS ,

L'ETAT où j'ai été jufqu'à cette heure , m'ayant obligé de retenir les véritables reffentiments des obligations que je vous ai , j'emploie ces premiers moments de ma liberté , pour vous les expliquer. Et puisque j'ai eu le bonheur d'être élevé parmi vous , & que ç'a été le premier degré qui m'a fait paffer à la dignité de votre archevêque , laquelle vous avez travaillé à me con-

178 MEMOIRE CONCERNANT

server avec tant de générosité, jusqu'à vous exposer à toutes sortes d'événements pour l'amour de moi : je veux aussi vivre & mourir en cette même qualité, espérant que comme vos affections iront toujours en augmentant, ma gratitude & ma reconnaissance seront aussi immortelles. C'est ce que je vous conjure de croire, & de me donner la part en votre souvenir & en vos prières que je souhaite,

MESSIEURS,

Votre très-requis & affectionné
serviteur,

Signé, le cardinal DE RETZ.

Proche Beaupreau le 3 août. 1654.

*Et au-dessus : A messieurs les doyen,
chanoines & chapitre de l'église de Paris.*



LETTRE aux Curés de Paris.

MESSIEURS,

Aussi-tôt que je me suis vu en lieu de sûreté, & qu'il m'a été permis de rendre publics les sentiments de

LE CARDINAL DE RETZ. 179
mon cœur, sur les affections que vous
avez universellement fait paroître pour
ma personne, je n'ai pas voulu différer
plus long-temps à vous rendre mes
justes remerciements, & vous donner
les assurances que je ferai inséparable-
ment le reste de mes jours, avec un
clergé, que j'aurai toujours aussi cher,
que je l'ai expérimenté généreux. Ma
translation a été l'ouvrage de votre fer-
meté, & ma liberté celui de vos prie-
res. Je vous en rends toutes les recon-
noissances dont je suis capable, &
dans l'espérance que vous me conti-
nuerez vos bons offices, je demeu-
rerai,

MESSIEURS,

Votre, &c.

Signé, le cardinal DE RETZ, archevê-
que de Paris.

Proche Beaupreau, le 8 août 1654.

Et au-dessus : A messieurs les curés
de Paris.

Le cardinal de Retz écrivit en mê-
me-temps au roi qui étoit à Péronne,
où il avoit dépêché un homme exprès

pour lui présenter sa lettre. Mais ses ennemis qui étoient auprès du roi, suivant les plaintes qu'il en fit dans sa lettre du 14 décembre 1654, qu'il adressa aux évêques & archevêques de France, prenant le soin de lui ôter tous moyens de détromper le roi des mauvaises impressions qu'ils tâchoient de lui donner contre lui, renvoyèrent le gentilhomme sans aucune réponse, sinon celle-ci; qu'on ne pouvoit rien recevoir de sa part qu'il ne se fût remis auparavant dans l'état dont il étoit sorti. C'étoit à dire que le seul moyen de se réconcilier avec eux étoit de se rendre leur esclave & leur captif, & que lorsqu'il seroit très-étroitement retenu dans le château de Nantes; ou dans les prisons de Brest, il pourroit écrire au roi, avec toute sorte de liberté. Ce qui obligea le cardinal de méditer son évasion, & ceux de sa famille avec ses amis de lui en procurer les moyens, fut l'avis qu'il eut que la cour n'ayant pas trouvé celle de Rome disposée à admettre une démission faite par un cardinal détenu prisonnier, elle avoit, contre les paroles qui avoient été données, dont le premier président de Bellièvre étoit dépositaire, fait expédier des ordres pour

le faire transférer du château de Nantes dans les prisons de Brest, ou dans la forteresse de Brouage. Mais quelle qu'en ait été la cause, outre le desir naturel qu'on a de sortir d'un état violent & de recouvrer sa liberté, il est certain qu'aussi-tôt que la nouvelle en fut portée à Péronne, elle alarma la cour, & lui fit prendre la résolution d'ôter au cardinal de Retz la conduite & le gouvernement de son église, voyant qu'elle n'avoit pu le dépouiller de son titre, & le priver de sa dignité. Et ce qui la précipita à prendre des moyens qui bleissoient toutes les regles de l'église, sans prévoir qu'ils exciteroient l'indignation publique, & engageroient les évêques à s'unir avec lui pour la défense commune des droits, & pour s'assurer leur titre & la possession de leur dignité & de leurs sieges, fut la joie que la nouvelle de son évacuation donna au clergé & au peuple, & les témoignages publics, que le chapitre de l'église de Paris, & les curés en donnerent par leurs actions de grâces, qu'ils rendirent solennellement à Dieu, & la liberté qu'il avoit rendue à leur archevêque.

Le chancelier Seguier, qui étoit resté à Paris avec les deux surintendants des

182 MÉMOIRE CONCERNANT
finances, Servien & Fouquet qui s'é-
toient chargés de veiller pendant l'ab-
sence de la cour sur ce qui se passeroit
de la part du clergé, s'assemblerent au
Louvre seuls, où ils arrêterent, par
l'avis du sieur Servien, que les deux
autres furent obligés de suivre, qu'il
seroit envoyé un ordre aux sieurs La-
vocat & Chevalier, grands-vicaires du
cardinal de Retz, de se rendre inces-
samment à Péronne, de même qu'à
quelques-uns des chanoines & des cù-
rés, qui avoient paru les plus attachés
à leur archevêque, pour y rendre
compte de leur conduite : ce qui alar-
ma tellement les autres curés leurs con-
freres, qu'ils n'osèrent ouvrir, ni faire
lecture dans leur assemblée de la lettre
qui leur avoit été écrite le 8 d'août.

Ils ordonnerent au sieur de Roquette,
premier commis du comte de Brienne,
secrétaire d'état, en sortant de leur
assemblée, de se servir des blancs signés
qui lui avoient été envoyés de Péronne,
& d'en remplir huit pour être portés
le lendemain matin par un exempt à
ceux dont on lui donna les noms. Peu
de jours après, sçavoir le 22 du même
mois d'août, on vit paroître quatre
pieces faites à Paris par le sieur Ser-
vien, mais datées de Péronne, dont

quelques-unes furent publiées par les arés crieurs trompettes du roi, & affichées dans les places publiques, aux portes des églises, & aux coins des grandes rues.

La première du 29 août 1654, étoit une ordonnance du roi, par laquelle outre les ordres, qui avoient été envoyés au maréchal de la Meillaye, pour reprendre le cardinal de Retz, au cas qu'il se fût retiré en quelque lieu de l'étendue de sa charge ou du voisinage, il étoit ordonné & enjoint très-expressément à tous gouverneurs & lieutenants généraux dans les provinces, gouverneurs des villes & places, maires & échevins, gentilshommes & seigneurs des châteaux, & tous autres dans le pouvoir, étroit, juridiction & seigneurie desquels le cardinal de Retz se trouveroit, de l'arrêter & mettre en lieu de sûreté, ou d'en donner avis, conseil, aide ou main-forte pour l'arrêter & garder sûrement, jusqu'à ce qu'ayant averti le roi de sa détention, il en eût autrement ordonné; à peine à ceux qui sçauroient le lieu où il seroit, & ne le révéleraient, & à ceux qui le pourroient arrêter & qui le manqueroient ou qui fueroient toute l'assistance qui dé-

184 MEMOIRE CONCERNANT
pendroit d'eux pour cet effet, d'être
punis comme défobéissants & pertur-
bateurs du repos public. Le roi défen-
dit très expressement à tous ses officiers
& sujets, de quelque état, dignité &
profession qu'ils fussent, de lui donner
aucune retraite, aide & assistance
quelconque, pour quelque cause ou
prétexte que ce pût être, d'avoir intel-
ligence ou commerce avec lui directe-
ment ou indirectement, de recevoir au-
cunes lettres, messages, ni ordres ve-
nants de sa part, ni d'en exécuter au-
cuns : à peine de punition, d'être en
cas de contravention, privés des char-
ges, offices & possessions des bénéfices,
dont ils se trouveroient pourvus, &
déclarés incapables d'en posséder à l'a-
venir dans le royaume.

Les deux & troisième étoient deux
lettres du roi écrites à Péronne le 22
du même mois. La première adressée
au maréchal de l'Hôpital, gouverneur
de Paris, & la seconde au prévôt des
marchands & échevins de la même
ville, pour leur ordonner de tenir la
main à l'exécution de son ordonnance,
du vingtième aussi du même mois
d'août, & de s'assurer du cardinal de
Retz, s'il étoit assez téméraire que
d'entreprendre d'y venir.

La quatrième étoit un arrêt du conseil d'en-haut, donné à Péronne le même jour 22 d'août, qui déclaroit le siège de Paris vacant, & enjoit aux doyen, chanoines & chapitre de s'assembler pour nommer des grands-vicaires pour prendre l'administration & le gouvernement du diocèse pendant la vacance, & qui leur fut signifié par deux huissiers de la chaîne avec commandement d'y obéir.

Comme il a été très-difficile d'avoir ces arrêts & l'acte de signification qui n fut fait au chapitre, ni ceux des délibérations, qu'il fut obligé de prendre, on ne peut les rapporter, ni rendre compte de ce qui se passa depuis l'évasion du cardinal de Retz, jusqu'au temps qu'il apprit lui-même au public son arrivée à Rome. Et pour en être en quelque manière un peu instruit,

faut se contenter nécessairement d'avoir recours à lui-même pour sçavoir ce qu'il a voulu en apprendre tant aux archevêques & évêques de France, ses confrères, qu'au chapitre de son diocèse, dans les lettres qu'il leur écrivit de Rome les 24 décembre 1654 & 22 avril 1655, avant la mort d'Innocent X, & depuis l'élection d'Alexandre VII son successeur. La seule ob-

186 MÉMOIRE CONCERNANT
servation qu'on peut faire sur l'obéissance que rendit le chapitre à l'arrêt du 22 août, est qu'elle fut récompensée par la cour, en la personne du sieur de Contes son doyen, d'une place de conseiller d'état, & que ceux qui avoient reconnu le siege vacant, qui avoient obtenu des dispenses, des institutions, des permissions de confesser, & qui avoient été ordonnés par les évêques de Dol & de Coutances, appelés les vicaires généraux du chapitre, furent tous conseillés de se pourvoir à Rome pour être réhabilités & absous; que tous les autres évêques de France refuserent de conférer les ordres à ceux qui se présenteroient, avec des démissions de ces nouveaux vicaires généraux; que ceux qui s'attachoient aux regles de l'église s'adresserent au cardinal de Retz, qui étoit à Rome, pendant même la tenue du conclave, pour lui demander tout ce dont ils auroient besoin pour la mission, la juridiction & l'ordination, qui leur fut envoyée par l'abbé de Lamet, docteur en la maison de Sorbonne, son parent & l'un de ses conclavistes; & que le nonce Bagni, auquel la cour avoit dit qu'il suffisoit qu'un évêque ne lui fût pas agréable pour être privé de son

LE CARDINAL DE RETZ. 187
égo, refusa de se servir des saintes
huiles, que Claude Amory, évêque
de Coutances, avoit faites dans l'église
de Paris, à la prière des vicaires géné-
raux du chapitre, disant que, *istud*
neum non erat sacrum.

Le cardinal de Retz après avoir as-
semblé ses confrères par sa lettre du 24
décembre 1654, que la plus grande
consolation qu'il avoit eue dans les
durs, avoit été d'apprendre qu'ils
avoient joint leurs supplications aux
instances du pape, pour lui procurer
la délivrance d'une misérable servitu-
de; qu'ils avoient témoigné, que les
mêmes chaînes qui le retenoient en
prison tenoient enchaînée la liberté
de l'église gallicane, & qu'ayant vu
avec regret toutes leurs remontrances
inutiles, ils avoient au moins gémi
avec lui, & avoient été touchés de
son infortune, leur représentoit :

I. Que quoiqu'il semblât que l'op-
pression de l'église ne pût aller guères
plus loin que d'emprisonner un cardi-
nal & un archevêque, contre toutes
les formes de la justice ecclésiastique
séculière, il n'avoit pu s'imaginer
de ceux, qui pendant vingt mois de
prison, n'avoient rien osé publier pour
vindicter son innocence, & qui n'avoient

pas d'autres crimes à lui reprocher ,
 sinon qu'il étoit archevêque de Paris ,
 & qu'il possédoit une dignité dont ils
 avoient envie de le dépouiller, se se-
 roient emportés tout d'un coup aussi-
 tôt que Dieu lui auroit rendu sa liber-
 té, à le déchirer de la maniere du
 monde la plus indigne, & qui blessât
 davantage le respect que tous les fide-
 les & les princes mêmes doivent avoir
 pour les images vivantes de Jesus-
 Christ & les ambassadeurs du Maître
 des rois.

2. Qu'il s'étoit bien représenté que
 ceux qui ne le vouloient plus pour ar-
 chevêque de Paris, auroient de la peine
 à souffrir qu'il fût dans un état où il
 pourroit conserver cette dignité, mal-
 gré tous les efforts ; mais qu'il avoit
 espéré, que dans la plus cruelle guerre
 qu'ils pourroient lui faire, ils auroient
 toujours quelque retenue pour la gran-
 deur & la sainteté de l'épiscopat, &
 qu'il ne seroit pas si malheureux que de
 voir le sacerdoce de Jesus-Christ flétri
 de la dernière des ignominies dans un
 royaume très chrétien : tous les peu-
 ples soumis à sa juridiction, ayant vu
 avec autant de douleur que d'étonne-
 ment, que la délivrance de leur prélat,
 qui avoit été un peu auparavant l'ob-

et de leur joie publique , étoit devé-
 ue l'unique sujet d'une cruelle pro-
 scription contre sa personne , d'une fan-
 tante diffamation contre l'honneur ,
 d'une honteuse profanation de sa di-
 nité sacrée.

3. Qu'il avoit eu bien de la peine à
 voir , avant que de l'avoir vu de ses
 propres yeux , qu'on eût traité un ar-
 chevêque dans la ville de son diocèse
 : chassé de son siege , comme on au-
 roit fait un bandit & un capitaine de
 voleurs ; qu'on eût affiché dans toutes
 les places , & au coin de toutes les
 rues des placards , qui ne le déshono-
 roient pas seulement par des injures
 & des calomnies , mais qui l'exposaient
 à toute sorte de violences , par des or-
 dres barbares & inouis contre la vie
 d'un des princes de l'église.

Il se plaignoit de ce que sans aucune
 forme , & sans aucune apparence
 du moindre crime on avoit commencé
 d'abord par une procédure aussi injuste
 aussi inhumaine , qu'étoit celle d'ar-
 rêter tous les gouverneurs des places ,
 les maires & échevins des villes , tous
 les gentilshommes & seigneurs contre
 l'évêque qui n'avoit fait autre chose
 que de se délivrer , selon la loi natu-
 relle & évangélique , d'une violence ,

qui avoit fait soupirer toute l'église durant tant de temps; de ce qu'on le traitoit comme un ennemi public, qui travailloit à allumer la guerre dans tout le royaume, lorsqu'il ne pensoit qu'à en sortir pour se garantir d'une oppression, qui lui étoit inévitable, en y demeurant; de ce qu'on ne lui laissoit aucun lieu ouvert dans toute la France, que les prisons & les cachots, de menacer de châtimens très-rigoureux, comme des receleurs & des brigands, ceux qui auroient pitié de son infortune, & qui lui rendroient quelque office de charité, ou qui même seroient retenus par un respect de chrétien vers l'église leur mere, de porter leurs mains violentes & sacrilèges sur l'un des oints du Seigneur pour le sacrifier à la vengeance de ses ennemis, & enfin de faire un sacrilège digne d'une punition exemplaire.

Il leur représentoit que dans les placards, on avoit déclaré au public, qu'il méritoit d'être poursuivi à feu & à sang, à cause de l'ingratitude qu'il avoit témoignée des graces qu'on lui vouloit faire: c'est-à-dire, parce qu'il n'avoit pas reçu avec assez de gratitude cette nouvelle espece de grace, qu'on jugeoit sans doute être fort signalée, qui étoit

le décharger par un mouvement d'amour qu'on avoit pour lui, de la dignité d'Archevêque de Paris, & de lui accorder par un effort de la même charité, de passer tout le reste de ses jours dans la prison de Brest.

On reconnoissoit, disoit-il par le même écrit, c'est à dire l'ordonnance du 10 août 1654, qu'il avoit protesté & qu'il avoit assuré le roi par ses amis, qu'il étoit toujours résolu de demeurer ferme dans l'obéissance, & dans la fidélité à son suzerain. Mais que cette parole, qu'il garderoit constamment tant qu'il vivroit, à l'exemple de ceux de sa maison, aussi elle & aussi attachée à nos rois, l'aucune de France, étoit devenue le fruit d'un coup par sa sortie le fondement de la plus inhumaine proscription qu'on avoit jamais vue dans une semblable rencontre. Comme si on ne pouvoit être utile au roi, que dans les fers, que les autres ceux qui étoient libres fussent des esclaves, & que toutes les paroles qu'on avoit tirées de ses amis, n'eussent été que pour assurer le roi, qu'il demeureroit fidèlement en prison.

Je devois donc, continua-t-il de dire, être exposé à la fureur des peuples, & ce que selon mes ennemis je me suis

192 MEMOIRE CONCERNANT
rendu coupable d'une supercherie hon-
teuse , quoique je n'aie fait que me
servir du droit naturel qu'a toute per-
sonne opprimée de se délivrer de l'op-
pression , sans avoir violé aucune parole.
Il appelloit en cet endroit M. le premier
président de Bellievre à témoin comme
dépositaire des paroles que ses ennemis
lui donnerent au sortir du bois de Vin-
cennes, & le maréchal de la Meilleraye,
qui avoit tant fait de prisonniers, &
par conséquent n'ignoroit pas les loix
de la prison, qui ne l'auroit pas gardé
dans le château de Nantes aussi exacte-
ment , & avec tant de sentinelles, &
de gardes posés de nuit & de jour ,
s'il avoit cru qu'il eût été prisonnier
sur sa parole, dont il l'auroit lui-mê-
me dégagé par cette conduite, s'il la
lui avoit donnée : qui étoit seulement
de ne se point sauver sur le chemin
du bois de Vincennes, quoiqu'il l'eût
pu facilement, lui qui contre la parole
qu'il en avoit donnée , avoit averti
une personne de grande condition, qu'il
ne pouvoit pas faire la guerre au roi,
& qu'il étoit obligé de le laisser trans-
ferer à Brest ou à Brouage, suivant
l'ordre qui en avoit été expédié.

Il se plaignoit dans la même lettre,
de ce qu'ayant offert de s'éloigner vo-
lontairement

lontainement de Paris , pour guérir par son absence les frayeurs & les jalousies qu'on prenoit sur son sujet , & de ce qu'ayant travaillé si utilement , même au péril de sa vie , pour le retour du roi , il n'avoit tiré autre fruit pour ses services , que la perte de sa liberté ; que dans le temps où il gémissoit sous les fers d'une prison , on n'avoit fait aucun scrupule de lui forger des crimes d'état ; de dire qu'il n'avoit pas cessé de faire ses pratiques accoutumées , & de renouer ses intelligences avec les étrangers & avec M. le prince de Condé , sans se mettre en peine d'apporter la moindre preuve d'une accusation capitale ; d'avoir aussi travaillé d'abord depuis sa sortie , par ses lettres & par ses émissaires , à faire des assemblées illicites de noblesse , & exciter les peuples à la révolte , lorsque tout le monde étoit en paix comme avant sa délivrance. De ce qu'on ne le pouvoit rendre coupable des maux qui ne sont pas arrivés , on vouloit le rendre coupable de ceux qu'on prétendoit pouvoir arriver , s'il continuoit d'exercer sa charge d'archevêque de Paris , comme il avoit fait durant sa prison , paisiblement par ses vices vicaires , jusqu'au jour de sa sortie du château de Nantes.

Il représentoit l'artifice grossier dont on s'étoit servi, pour faire croire que le roi ne pouvoit pas demeurer dans la capitale de son état, si celui que Dieu y avoit établi archevêque, & qui ne pouvoit cesser de l'être, que par l'autorité de l'église, qui ne relève point de l'autorité séculière, & par les loix canoniques, exerçoit sa charge, même étant absent, en la même manière qu'il l'avoit exercée durant six mois par ses grands vicaires, sans qu'il fût arrivé pendant ce temps, la moindre émotion dans Paris. Ce qui faisoit connoître, disoit-il, que le seul crime véritable, qui avoit attiré sur lui les derniers & les plus violents efforts de la passion de ses ennemis, c'étoit qu'il n'étoit pas davantage leur prisonnier, & qu'ils ne pouvoient plus le renfermer dans la prison du château de Brest.

Il y continuoit de se plaindre de ce qu'on avoit soumis à une infame proscription la dignité de cardinal & d'archevêque; de ce qu'on avoit profané par une garnison de soldats sa maison archiépiscopale, quoique sacrée, comme faisant partie de l'église, & de ce qu'on lui avoit ravi tout le revenu de son archevêché, & employé, pour co-

lorer cette action d'un faux prétexte, la plus haute des injustices, qui étoit celle d'alléguer le défaut d'avoir rendu au roi le serment de fidélité, & par conséquent l'ouverture de la régale, pendant qu'on l'avoit détenu en prison, & empêché de rendre ce devoir; de ce qu'on avoit condamné ses domestiques à un exil rigoureux sans aucune forme de procès, persécuté ceux qu'on croyoit être ses amis, bannissant les uns, & emprisonnant les autres, exposant les maisons & les terres de ses proches à la discrétion des soldats, ayant avec inhumanité étendu la haine que ses ennemis lui portoient, jusques sur la personne de celui qui lui avoit donné la vie, (Philippe-Emanuel de Gondy, comte de Joigny, chevalier des ordres du roi, général des galeres, depuis prêtre de l'Oratoire) sans considérer son extrême vieillesse, les services qu'il avoit rendus à la France en qualité de général des galeres, ni l'état d'une vie retirée, & d'un prêtre qui n'avoit d'autre part en disgrâce de son fils, que celle de la tendresse d'un pere, & la charité d'un père, pour le recommander à Dieu dans ses sacrifices : ajoutant à un dernier exil de Paris, un nouveau ban-

196 MEMOIRE CONCERNANT
nissement à cent lieues de sa maison ,
dans un pays de montagnes & de nei-
ges, où des gardes l'avoient conduit.

Il leur représentoit l'attentat qu'on
avoit formé contre leur autorité com-
mune ; des brebis ayant entrepris de
juger les juges & les pasteurs du trou-
peau, des séculiers de déposer un ar-
chevêque & de déclarer son siege va-
cant par un arrêt du conseil d'état du
22 août 1654, ayant arraché l'encen-
soir au pontife du Seigneur & mis la
main à l'arche, non pas pour la soute-
nir, mais pour la faire tomber, & cela
sous prétexte d'une démission, que le
roi avoit acceptée, mais qui étoit nulle,
ayant été extorquée dans une captivité
de seize mois, étant datée du donjon du
château de Vincennes, contre laquelle
il avoit assez protesté auparavant par
l'éloignement formel qu'il en avoit té-
moigné au nonce Bagni, en présence de
deux secrétaires d'état qu'on lui avoit
envoyés pour le sonder sur une démis-
sion qu'on n'osoit faire paroître, tant
elle étoit pleine de nullités, que le
pape avoit rejetée comme pernicieuse
à l'église, & comme étant l'effet de la
violence & de l'oppression, & qu'il avoit
révoquée. Démission enfin qui de même
que le défaut de la prestation du ser-

ment de fidélité , avoit été reconnue n'avoir produit aucun effet , & n'avoit pas été capable de faire déclarer son siege vacant , puisque ses grands vicaires avoient continué depuis , comme ils faisoient auparavant , d'administrer son diocèse ; que toutes les paroisses & tous les prêtres dans leurs sacrifices , avoient continué de prier pour lui comme pour leur archevêque , puisque le roi l'avoit reconnu pour archevêque de Paris par un arrêt à ses grands vicaires de ne faire aucun mandement extraordinaire sans le communiquer , reconnoissant par là qu'ils avoient le pouvoir d'en faire. D'où il concluoit que puisqu'il avoit été reconnu pour archevêque de Paris , depuis sa démission , nonobstant le défaut de prestation de serment de fidélité jusqu'au jour de sa délivrance ; la seule sortie du château de Nantes avoit été la seule & unique cause de sa prétendue déposition , puisque ce n'étoit que depuis ce temps-là qu'un concile de nouvelle espece , composé de maréchaux de France & de ministres d'état , substitué à la place du pape & des évêques , & tenu à Péronne le 22 août , avoit déclaré son siege vacant.

Il y observoit la différence qu'il y avoit entre les canons de ce concile & ceux de l'église , qui vouloient qu'aussi-tôt que Dieu avoit rompu les liens d'un évêque prisonnier , il reprît la conduite de son diocèse , au lieu que ceux du concile de Péronne vouloient qu'un évêque , qui pendant sa détention gouvernoit son église par ses grands vicaires , perdît le pouvoir de le faire , ayant recouvré sa liberté ; son église devenant captive dès le moment qu'il devenoit libre , de libre qu'elle étoit lorsqu'il étoit captif.

Il ajoutoit que c'étoit peut être dans ce même concile qu'on avoit fait un canon , qui avoit été allégué pendant sa prison au nonce Bagni , suivant lequel il suffisoit qu'un évêque ne fût pas agréable à la cour pour être déposé : que pour établir ces nouvelles loix , on avoit commencé par intimider les grands , qui n'ayant pu être ébranlés par les menaces avoient été mandés à la cour avec quelques chanoines & quelques curés de Paris , pour y rendre compte de leurs actions ; qu'on avoit pris le temps de leur éloignement , pour signifier au chapitre de l'église de Paris cet arrêt , qui déclaroit son siège vacant , & qui ordon-

noit de nommer dans huit jours des grands vicaires , pour administrer le diocèse en son nom ; que l'absence de cinq des plus généreux de cette compagnie , les menaces faites à quelques autres , les promesses faites au plus intéressé , & la crainte de la perte de ses privilèges , dont le chapitre avoit été menacé , ne l'avoient pas empêché de le reconnoître pour son archevêque , & de déclarer que son siege n'étoit pas vacant , ayant arrêté de très-humbles remontrances pour son retour & celui de ses grands vicaires , jugeant que leur absence ne pouvoit pas servir de fondement pour s'immiscer dans l'administration du diocèse.

Le cardinal de Retz expliquoit encore dans sa lettre , d'un côté la douleur qu'il avoit d'avoir appris que le chapitre cédant à la force , & n'ayant pu résister à l'orage & à la tempête qui alloient fondre sur lui , avoit nommé des grands vicaires , pour administrer son diocèse , dont il venoit de déclarer que le siege n'étoit pas vacant ; & de l'autre la consolation qu'il avoit d'avoir sçu que pour cette nomination , n'y avoit eu que quatre voix de plus , que les suffrages de ceux qui avoient été loignés ont rendu inutile. Il leur fai-

soit connoître les conséquences de cette entreprise sur sa juridiction & du violement si public de toutes les loix de l'église, & des voies que l'on prenoit pour faire que les ecclésiastiques & évêques ne fussent plus que de petits vicaires du conseil d'état, destituables à la moindre volonté d'un favori.

Il finissoit sa lettre en conjurant ses confreres de faire quelque réflexion sur l'état de l'église de Paris, sur la proscription de ses grands vicaires, des chanoines & des curés relégués en diverses provinces & en des villes éloignées, afin que leur exemple y laissât une image de crainte & de terreur, qui fît trembler les autres, qui n'avoient pas été lire dans leur assemblée la lettre qu'il leur avoit écrite. Il leur demandoit non pas seulement des larmes & des gémissements, mais de la vigueur, pour leur faire soutenir les intérêts de l'église, leur faisant connoître que Dieu demandoit autres choses de ces principaux ministres, que des mouvements intérieurs & la stérilité d'un zele muet & sans action; les faisant ressouvenir de ce que S. Martin avoit dit à un empereur, & Constantin aux évêques de son siecle, & encore de ce que l'assemblée de 1655

avoit fait en faveur de l'évêque de Leon, opprimé par un ministre & déposé de son évêché, par un jugement qui avoit apparence d'être canonique, mais qui n'avoit eu pour fondement qu'un faux crime de leze-majesté.

Enfin il leur donnoit avis de son arrivée, après beaucoup de traverses, au siege du prince des apôtres, & au refuge le plus assuré de tous les évêques persécutés; que la route qu'avoit pu prendre une barque de cinq pêcheurs avoit ôté à ses ennemis tout prétexte de l'accuser d'intelligence avec ses ennemis de l'état, & que la route qu'il avoit prise ensuite étoit suffisante pour justifier son passage d'Espagne, & pour convaincre de mensonge ceux qui voient publié dans un de leurs placards, qu'il avoit été à Madrid, pour offrir la place de Belle-Isle, & qu'il avoit eu des conférences avec des personnes qu'il n'avoit jamais vues. Il se informoit des témoignages obligés de charité & d'affection, dont le pape & les cardinaux l'avoient honoré, ayant reconnu pour archevêque de Paris, & ayant reçu le pallium, qui lui avoit été conféré en cette qualité: se assurant qu'il espéroit demeurer dans la paix au milieu de la tempête.

te , disant à Dieu ces paroles de David : *In umbra alarum tuarum sperabo , donec transeat iniquitas.*

La nomination que le chapitre de Paris avoit faite du sieur de Contes , son doyen & d'autres , pour , en qualité de ses vicaires généraux , prendre l'administration & la conduite du diocèse , pendant le temps , non pas d'une véritable vacance , mais pendant celui que Pierre de Marca , archevêque de Toulouse le plus cruel ennemi & le plus dangereux , à cause de sa science , qu'ait jamais eu le cardinal de Retz , (ainsi qu'on le connoîtra dans la suite) commença dès-lors , & qu'il continua depuis d'appeller une quasi-vacance : cette nomination , dis-je , introduisit dans cette église un schisme aussi scandaleux qu'il étoit ouvert , déclaré & soutenu alors par la cour : les personnes les plus pieuses , les plus sçavantes & les plus instruites des regles de l'église , ayant refusé de reconnoître la juridiction des chapitres de ses vicaires généraux.

Le scandale que causa ce schisme , qui désoloit l'église de Paris , augmenta lorsqu'on vit deux évêques étrangers , Denis-Antoine Cochon , évêque de Dol , & Claude Auvry , évêque de Coutances , ancien domestique du car-

dinal Mazarin, appellés sans aucune nécessité, contre la disposition des canons, & les réglemens du clergé, par ces schismatiques grands vicaires, pour faire les ordres dans la chapelle de la maison archiépiscopale, & les saintes huiles dans le chœur de Paris. Entreprise qui dès-lors fut si universellement condamnée, & depuis, tant par les véritables & légitimes grands vicaires du cardinal de Retz, que par les évêques assemblés, que d'un côté ceux qui avoient été ordonnés par ces deux évêques étrangers furent obligés d'obtenir à Rome des absolutions, & que de l'autre ni les curés de la ville & ceux de la campagne, ni les doyens ruraux, ne vinrent point en 1655, prendre, suivant la coutume, les saintes huiles à Paris : chacun d'eux ayant conservé celles qu'ils avoient eues l'année précédente, ou en ayant eu les diocèses voisins, & que le nonce Sagni refusa de s'en servir, parce qu'elles avoient été illicitement consacrées, ainsi qu'on l'a déjà rapporté.

Depuis cette longue & fameuse lettre du cardinal de Retz, adressée aux archevêques & évêques de France, il ne parut rien de sa part ni de celle de la cour, pendant quelque temps.

La tenue du conclave où il étoit , qui fut ouvert le 7 de janvier 1655 , n'ayant fini que le 7 d'avril suivant , lorsque le cardinal Fabio Chigi fut élu pape , & prit le nom d'Alexandre VII , en fut la cause.

Mais le courier Marquin qui avoit été dépêché à M. de Lyonne , envoyé extraordinaire vers les princes d'Italie , & qui étoit à Rome pour y prendre le soin & la direction principale des affaires du roi , qui sont les qualités qu'il desira qu'on lui donnât en la suscription des lettres qu'il recevoit du comte de Brienne , secrétaire d'état pour les affaires étrangères , arriva à Paris le 15 avril au matin , qui étoit le quinzième jour après son départ pour Rome , avec la nouvelle de l'élection du pape. La cour qui étoit à Vincennes manda aussi-tôt le courier (l'auteur lui délivra une ordonnance de 2000 livres pour sa course) & craignant que le pape nouvellement créé ne suivit les mouvements de son prédécesseur , en faveur du cardinal de Retz , en la personne duquel il prétendoit que l'église & le sacré college avoient été également offensés , fit publier & afficher dans Paris , le 13 mai 1655 , une ordonnance faite à

Vincennes le 16 d'avril précédent, qui étoit le lendemain de l'arrivée de ce courier, par laquelle le roi déclaroit, qu'ayant ci-devant envoyé à Rome pour informer cette cour de la mauvaise conduite de ce cardinal, & tant bien instruit des intelligences & pratiques, qu'il continuoit d'avoir avec ses ennemis déclarés de son état, en attendant que son procès eût été fait, il avoit donné les ordres nécessaires pour empêcher l'effet de ses pernicieux desseins. Mais d'autant qu'il pouvoit y avoir encore aucuns particuliers ses sujets, lesquels feignant d'ignorer la mauvaise intention de ce cardinal, & n'avoir aucune connoissance des crimes dont il étoit prévenu, ce qui étoit impossible de connoître, ne laissent d'avoir correspondance avec lui, & de se laisser surprendre à ses artifices, il faisoit défense à tous ses sujets, de quelque qualité & condition qu'ils fussent, ecclésiastiques ou autres, sous quelque prétexte que ce pût être, de demeurer près de lui, d'entretenir aucun commerce ou correspondance avec lui, par lettres ou autrement. Et si aucuns se trouvoient alors auprès de la personne, il leur enjoignoit de se retirer en France, aussi tôt que l'or-

donnance leur auroit été connue : le tout à peine de faisie de leurs biens & d'être procédé contr'eux, comme défobéissants à ses ordres, coupables de mêmes crimes, & perturbateurs du repos public. Et pour obliger les François qui étoient à Rome & qui étoient attachés au cardinal de Retz & dans ses intérêts d'en sortir, M. de Lyonne avoit porté avec lui une grande quantité de blancs signés du comte Brienne, secrétaire d'état, (l'auteur les joignit aux instructions qui lui furent données avant son départ) pour s'en servir suivant les ordres qu'il avoit reçus de la cour & les remplir en conformité de ses intentions.

Quelque temps après la publication de cette ordonnance, il parut une lettre du cardinal de Retz, écrite à Rome le 22 du mois de mai, adressée aux doyen, chanoines & chapitre de son église, dont on distribua plusieurs copies imprimées, par lesquelles le public apprit :

1. Qu'ils lui avoient donné des marques de leur estime & de leur affection par la réponse obligeante qu'ils avoient faite à sa premiere lettre du 8 d'août 1654, & par les publiques actions de grâces qu'ils avoient offertes à Dieu pour sa délivrance.

2. Qu'il les y assuroit que parmi tant de traverses & périls qu'il avoit courus depuis, il n'avoit pas eu d'affliction plus sensible que d'apprendre les tristes nouvelles de la maniere dont on avoit traité leur compagnie, pour la détacher de ses intérêts, qui étoient ceux de l'église, & leur faire abandonner, par des résolutions forcées & involontaires, celui dont ils avoient soutenu le droit & l'autorité avec tant de chaleur & de constance : que la fin si heureuse de ses voyages & de ses travaux n'avoit pu lui faire oublier ce qu'on avoit fait pour les assujettir, & que ni l'accueil favorable que lui avoit fait Innocent X, ni les marques de bonté & d'affection, dont il lui avoit plu honorer son innocence & son exil, ni la protection apostolique, que ce pape lui avoit promise avec tant de tendresse & de générosité, n'avoient pu entièrement adoucir l'amertume que lui avoit causé depuis six mois l'état déplorable auquel leur compagnie avoit été réduite.

3. Qu'il avoit appris avec douleur, que ceux qui depuis sa liberté leur avoient fait un crime de leur zele pour lui, ne lui avoient reproché par un écrit public & diffamant, d'avoir fait faire dans la ville capitale des actions

scandaleuses & injurieuses au roi, que parce qu'ils avoient témoigné à Dieu, par l'un des cantiques de l'église, la joie qu'ils avoient de sa délivrance, après la lui avoir demandée par leurs prières; & que cette action avoit tellement irrité leurs ennemis, qu'ils en avoient pris occasion de les traiter de féditieux & de perturbateurs du repos public : s'étant servi de ce prétexte pour mander ses grands vicaires en cour, & autres de leur corps, sous ombre de leur faire rendre compte de leur conduite, mais dans la vérité pour les exposer au mépris, par les outrages, par les insultes & les moqueries, & les abattre, s'ils eussent pu, par leurs menaces.

4. Que ce qui l'avoit plus touché, avoit été d'apprendre que cette persécution qu'on avoit faite à ses grands vicaires, & à quelques autres de leurs confreres, n'avoit servi que de degré pour se porter ensuite à une plus grande, qu'on avoit faite à tout le corps : n'en ayant été écartés que pour l'affoiblir & prendre le temps de leur exil, pour signifier au chapitre un arrêt du 22 août 1654, par lequel des séculiers usurpant l'autorité de l'église, déclaroient son siege vacant, & leur ordon-

loit, ensuite de cette vacance préten-
due, de nommer dans huit jours des
grands vicaires, pour gouverner son dio-
cese en la place de ceux qu'il avoit nom-
més avec menaces qu'il y feroit pour-
vu, s'ils refusoient de le faire.

5. Que deux huissiers étant entrés dans
l'assemblée du chapitre, leur avoient dé-
claré qu'ils leur signifioient cet arrêt
par exprès commandement, à ce qu'ils
eussent à y obéir, & parce que les pre-
mieres impressions de la crainte & de
la frayeur, étoient toujours les plus
puissantes, ne voulant pas leur laisser
de temps pour se reconnoître, ils lui
avoient enjoint de délibérer sur l'heu-
re, leur déclarant qu'ils ne sortiroient
pas du lieu jusqu'à ce qu'ils l'eussent
fait.

6. Que le cardinal de Retz avoit
repris dans sa lettre tout ce que le pu-
blic avoit déjà lu dans celle qu'il avoit
adressée le 24 du mois de décembre
1654, aux archevêques & évêques de
France, touchant les cas, dans les-
quels un chapitre peut prendre l'admi-
nistration d'un diocese, pendant l'ab-
sence de son évêque, qui, quoiqu'il
en soit éloigné, pourvu qu'il ne soit
pas détenu prisonnier chez les infide-
les, peut continuer de le gouverner

210 MEMOIRE CONCERNANT
par ses grands vicaires, à l'exemple de
S. Cyprien, qui s'étant retiré, pour
ne pas exciter la fureur des infideles
contre son peuple, établit des grands
vicaires pour conduire en son nom
son église de Carthage; du cardinal de
Richelieu, alors évêque de Luçon, &
de M. de Sourdis, archevêque de
Bordeaux, qui s'étant retirés tous
deux à Avignon, ne cessèrent de gou-
verner leurs diocèses par eux-mêmes,
en y envoyant leurs mandemens &
par leurs grands vicaires.

7. Que ce qui lui avoit causé aussi
une sensible douleur, c'étoit d'avoir
appris qu'il s'étoit trouvé deux prélats,
assez indifférens pour l'honneur de
leur caractère & assez dévoués à tou-
tes les passions de ses ennemis, pour
entreprendre de conférer les ordres sa-
crés dans son église, ou plutôt de les
profaner par un attentat étrange : n'y
ayant rien de plus établi dans toute
la discipline ecclésiastique, que le droit
qu'a chaque évêque de communiquer
la puissance sacerdotale de J. C. à ceux
qui lui sont commis, sans qu'aucun
évêque particulier le puisse faire con-
tre son gré, que par une entreprise
qui le rend digne d'être privé des fonc-
tions de l'épiscopat, dont il viole l'u-

té sainte, selon l'ordonnance de tous
s anciens conciles, que celui de
rente avoit renouvelée.

Enfin qu'ayant sujet de croire que
s grands vicaires étoient alors à Pa-
s, où la bonté du roi les avoit ap-
ellés, pour y exercer leurs fonctions
us son autorité, il leur avoit adressé

bulle du pape pour le jubilé qu'il
voit accordé, à cause de son exalta-
on au pontificat, pour la faire pu-
ier selon les formes : & en cas qu'ils
y fussent pas, qu'il l'avoit envoyée
ix sieurs de Chassebras & de Hon-
ene, docteurs de Sorbonne, archiprê-
es de la Magdeleine & de S. Seve-
n, pour en user selon ses ordres, &
lon la pratique du diocèse, en l'ab-
nce des sieurs Lavocat & Chevalier
s grands vicaires.

Le curé de S. Severin ayant reçu
a commandement du roi de l'aller
ouver, le sieur de Chassebras, qui
eut un pareil ordre, crut qu'il ne
evoit & ne pouvoit y déférer, sans
événier à celui qu'il avoit reçu
a cardinal de Retz pour faire cesser
s entreprises du chapitre sur sa ju-
sdiCTION. Après avoir commis le soin
la conduite de sa paroisse de la Ma-
deleine au sieur Barré, docteur de

Sorbonne, (mort en 1705, doyen de l'église d'Orléans, grand vicaire du cardinal de Coassin, évêque d'Orléans & official du diocèse) il disparut, & pour assurer sa personne & sa liberté dans l'exercice de ses fonctions de grand vicaire, il choisit les tours de S. Jean en Greve pour le lieu de sa demeure, comme un asyle secret & assuré contre tout ce qui pourroit venir de la part de la cour, pendant son absence de sa paroisse, & sa retraite de sa maison presbytérale. Comme il ne cessoit pas de gouverner le diocèse, ayant soin de faire mettre sur l'autel de l'église de la Magdeleine toutes les expéditions de ce qu'on lui demandoit, par des mémoires que l'on portoit aussi sur le même autel; aussi la cour ne cessa-t-elle pas de faire procéder contre lui extraordinairement au Châtelet, où après l'avoir fait appeler, par trois différents jours à cri public devant la porte de son église, on déclara les défauts & contumaces duement obtenus, & pour le profit il fut déclaré rebelle, sans s'expliquer davantage, & ses bénéfices vacants & impétrables. Durant cette procédure il ne laissa pas de communiquer souvent avec ceux qui entretenoient des cor-

espondances secretes avec le cardinal de Retz & ses amis qui étoient cachés dans Paris, sortant de ses tours en habit séculier & déguisé.

Le cardinal de Retz ne s'étoit pas contenté d'avoir averti le chapitre de son église, par sa lettre du 22 mai 1655, qu'il avoit établi les archiprêtres de la Magdeleine & de S. Severin, ses grands vicaires par le mandement qu'il leur avoit adressé pour la publication de la bulle du jubilé. Il en fit un autre le 23 juin suivant adressé aux doyen, chanoines & chapitre de son église, à tous les curés, ecclésiastiques, & aux séculiers de son diocèse, par lequel il les avertissoit, que pour ne pas exposer son diocèse aux malheurs, où le défaut d'une conduite légitime pourroit le précipiter, il avoit nommé les archiprêtres de ces deux églises, pour administrer sous son autorité, & exercer les mêmes fonctions qu'eussent exercé ses autres grands vicaires, si leur absence ne leur en eût ôté le moyen : voulant que tous les curés, prêtres séculiers & réguliers, & les séculiers de son diocèse sçussent qu'ils ne pouvoient se soumettre à l'avenir à aucune autre puissance spirituelle qu'à la sienne ; qu'elle étoit la seule & légitime approuvée de Dieu & de l'église ; que

214 MEMOIRE CONCERNANT
ceux qui cherchoient ailleurs que sous
sa conduite, & celle des personnes par
lui commises, la grace qui les fauvoit,
n'y trouveroient que leur condamna-
tion; que ceux qui prendroient les
ordres sacrés se lieroient devant Dieu
& se rendroient abominables, plutôt
qu'ils ne se mettroient en état de dé-
lier les autres & de les sanctifier, &
que ceux auxquels on voudroit com-
muniquer le pouvoir d'absoudre, ne
le recevroient aucunement & trompe-
roient malheureusement les ames qui
prendroient leurs directions; que les
dispenses données pour les mariages ne
seroient pas valables, ni les professions
religieuses canoniques; enfin que toute
autre conduite que la sienne ne seroit
qu'un horrible sacrilege, & qu'une in-
stitution détestable; mais qu'il espéroit
mieux, & qu'il croyoit qu'après le désa-
veu qu'il faisoit d'une entreprise con-
damnée par la sainte église Romaine,
par les conciles, par toutes les univer-
sités libres, par tous ceux qui avoient
l'amour de Dieu, & par lui, à qui seul
l'église de Paris étoit commise; le cha-
pitre de son église métropolitaine, dont
il avoit par le passé expérimenté le
zele pour l'église & l'affection pour ses
prélats, obligeroit les autres par son

temple à reconnoître son autorité, la personne des archiprêtres de la lagdeleine & de S. Severin, ses grands caïres ; & que ses ouailles connoissent l'intention de leur seul pasteur, se videroient bien à l'avenir de recevoir aucune pâture qui leur seroit mortelle, & une conduite infiniment préjudiciale au salut qu'il leur souhaitoit.

Ce commandement fut suivi d'un autre du sieur de Chassebras du 28 juillet 1655, affiché aux portes des églises, qui étoit adressé à tous curés, communautés, maisons religieuses, monastères, & tous prêtres ecclésiastiques du diocèse, auxquels il faisoit savoir qu'ayant plu au cardinal de Retz de lui commettre l'administration de son diocèse, pendant l'absence de ses grands vicaires, il avoit cru qu'il étoit de sa charge de ne point abandonner la conduite de son troupeau, ainsi que faisoit un pasteur mercenaire ; & de sa conscience de ne pas renoncer à la juridiction qu'il lui avoit donnée ; de crainte d'encourir les censures que l'église avoit fulminées contre les ecclésiastiques, & autres qui abandonnoient, sous prétexte d'une accusation, leur évêque avant qu'il y eût contre lui une sentence juridique, &

que puisque J. C. l'avertissoit de craindre plutôt celui qui tuoit l'ame, que ceux qui pourroient nuire au corps, il appréhenderoit pour cela de répondre devant Dieu d'une horrible indécision, en quittant le diocèse, qui seroit sans aucune forme de gouvernement, faite de supérieurs. C'est pourquoi ne croyant pas s'éloigner du respect qu'il devoit aux magistrats, & de l'entière obéissance qu'il devoit au roi, en faisant exécuter pour le gouvernement du diocèse, les ordres du cardinal de Retz, que toute l'église reconnoissoit pour archevêque de Paris; il avoit cru leur devoir signifier sa volonté exprimée dans son mandement. Ces deux mandements imprimés l'un en suite de l'autre & sur une même feuille, se trouverent affichés aux portes des églises de Paris & des fauxbourgs de la même ville, le matin 15 août, fête de l'Assomption, jour qu'on avoit choisi pour plus public, le peuple étant alors assemblé dans les églises pour assister au service divin, & dans les rues pour voir la cérémonie de la procession solennelle, qui se fait tous les ans ce jour-là, & à laquelle le parlement, la chambre des comptes, la cour des aides & le corps de ville assistent.

L'absence

L'absence du curé de S. Severin, qui étoit à la suite de la cour, où il avoit eu ordre de se rendre, & les défenses que le chancelier Seguier lui avoit faites de la part du roi, de faire aucune fonction de grand vicaire dans le diocèse de Paris; la retraite du sieur de Chassebras dans un lieu inconnu, mais très-sûr, & les perquisitions exactes & rigoureuses qu'on faisoit de sa personne, avoient mis ce diocèse dans une espece d'état d'abandonnement de la part de ceux qui étoient chargés de le conduire : parce que le sieur de Chassebras ne pouvoit, sans se découvrir, avoir aucune communication avec les curés, qui d'ailleurs n'avoient pas la liberté de publier les mandemens qu'il étoit obligé de faire & de leur adresser, pour avertir de ce qu'ils contenoient ceux qui étoient soumis à la juridiction du cardinal de Retz. Il se servoit de la seule voie qui lui étoit, pour leur faire connoître les intentions de leur pasteur, qui étoit de le faire afficher pendant la nuit aux portes des églises & dans les rues, tout ce que les curés & les supérieurs des communautés séculières & régulières auroient dans un autre temps reçu de sa part & fait exécuter.

On se servit alors de gens affidés, qui marchant le soir dans les rues, portoient sur le derriere de leurs épaules, des feuilles imprimées toutes enduites de colle, qu'ils appliquoient, en se retournant le corps & comme en passant, aux portes des églises, aux coins des rues & dans les places publiques, mettant leur dos contre les murs & les portes des églises & des édifices des places publiques. Ensuite ils continuoient leur chemin, sans que les passants eussent pu découvrir ce que faisoient ces gens, qui se retiroient du côté des murs des églises & des maisons, pour leur laisser la liberté entiere du chemin.

Ainsi on ne vit plus alors par ce moyen que des actes, des ordonnances, des mandemens imprimés & affichés dans les places publiques, qu'on notifioit par cette voie à ceux auxquels ils auroient dû être publiquement envoyés & signifiés en la maniere ordinaire.

Le premier acte qui fut rendu public par cette voie, (quoique néanmoins déjà signifié à Dominique Séguier, évêque de Meaux, comme le plus ancien des évêques de la province de Paris, & parce qu'il y étoit, en parlant à son suiffe, en la maison qu'il avoit conser-

éc, comme ancien chanoine, dans le cloître de l'église de Paris, par Philippe Marcout, prêtre du diocèse de Meaux,) fut celui par lequel le sieur de Chassebras, qui avoit été averti que cet évêque s'étoit engagé de convoquer l'assemblée de la Province de Paris par une autorité autre que celle du cardinal de Retz, & qu'on prétendoit après une certaine, telle quelle, comparution au palais archiépiscopal, faire procéder à la nomination des députés de la province, pour assister à l'assemblée générale du clergé, conjuroit premièrement les évêques de la province de faire conjointement leurs efforts, pour obtenir du roi la sûreté de sa personne, à ce qu'il pût se trouver dans l'assemblée provinciale, & y tenir la place que l'ordre & la coutume lui donnoient; ou s'ils jugeoient plus à propos d'attendre que l'assemblée fût formée par tous trois ensemble, s'y trouver & la supplier de joindre ses intercessions à celles qu'ils feroient au roi pour la sûreté de sa personne. Ensuite il protestoit de nullité, tant contre l'assemblée provinciale, en cas qu'elle se tint, & contre tout qui y seroit résolu, que contre les délibérations qui seroient prises dans l'assemblée générale du clergé

220 MEMOIRE CONCERNANT
de France , où se trouveroient ceux
qui y auroient été députés ensuite de
la prétendue convocation ou assemblée
des députés des trois diocèses de Char-
tres, de Meaux & d'Orléans

Le second du 25 août 1655, étoit
une ordonnance du cardinal de Retz,
par laquelle il étoit enjoint au sieur
de Chassebras son grand vicaire, de
faire sçavoir de sa part à Antoine-De-
nis Cochon, ancien évêque de Dol, &
à Claude Auvry, évêque de Coutance,
& à ceux qui étoient soumis à sa jurif-
diction, qu'ils avoient encouru les pei-
nes portées par les saints canons con-
tre ceux qui conferent les ordres dans les
lieux où ils n'ont aucune juridiction,
& que pour cela il leur interdisoit toute
forte de fonctions ecclésiastiques dans
son diocèse, même la célébration de la
sainte messe & du service divin.

Les trois & quatre étant ensuite
dans une même feuille imprimée
étoient pour la notification de la dé-
claration que le sieur de Chassebras
faisoit à ces deux évêques, qu'ils
avoient encouru les peines portées par
les saints canons; sçavoir, l'évêque de
Coutance, pour avoir fait les saintes
huiles, & celui de Dol, pour avoir
conféré les ordres sacrés dans l'église

e Paris, sans la permission de son archevêque ou de ses grands vicaires : & que par le commandement exprès qu'il n'avoit reçu, il leur interdisoit toute fonction ecclésiastique dans son diocèse, même la célébration de la sainte messe & le service divin, mandant au premier prêtre non suspendu, ni excommunié, de le leur signifier, & aussi l'acte par lequel il en donnoit avis aux chanoines & chapitre de l'église de Paris, & aux curés & communautés séculières & régulières, tant de la ville que du diocèse, auxquels il envoya des copies de tout.

Le 5^{me}. du 8 de septembre 1655, contenoit une première monition du sieur de Chassebras, adressée à tous les fideles du diocèse, auxquels il faisoit sçavoir :

1. Qu'il avoit cru que les témoignages de respect & de déférence qu'il avoit rendus au roi, en la personne du chancelier, aussi-tôt qu'il avoit été chargé de la conduite du diocèse, & ses assurances qu'il lui avoit données de ne rien faire dans l'exercice de cette charge, qui pût blesser en la moindre chose la fidélité qu'il lui devoit & le bien de son service, avoient assez fait voir avec quelle pureté d'intention il entroit dans le ministère

ecclésiastique, & qu'il n'avoit point d'autre pensée que de s'employer au besoin des ames, à soulager les consciences, des troubles & scrupules qu'avoit fait naître avec raison l'usurpation d'une puissance sacrée & incommunicable autrement que par une puissance légitime.

2. Que pour cet effet, aussi-tôt que l'archiprêtre, curé de S. Severin, docteur de la maison de Sorbonne, son collègue au vicariat, eut eu commandement d'aller trouver le roi, l'exemple des grands vicaires, qu'on avoit bannis & chassés, après un semblable commandement, l'avoit fait résoudre à se retirer par respect de sa maison curiale, pour ne pas recevoir de pareils ordres, & n'abandonner pas tous deux ensemble le soin d'une des plus grandes églises du monde, dont ils étoient chargés de la part de Dieu, & qu'ils ne pouvoient quitter en même temps sans blesser leurs consciences & sans trahir les intérêts de J. C. voyant d'ailleurs qu'il étoit suffisant, pour rendre au roi la déférence que de très-humbles sujets devoient à ses ordres, en tout ce qui n'étoit pas contraire aux ordres de Dieu, que l'un d'eux se rendît en cour, pour appren-

de S. M. ce qu'elle desiroit de son service.

3. Que cette soumission n'avoit servi qu'à faire voir que ceux qui par surprise avoient tiré ces ordres du roi, avoient entrepris de ruiner tout l'ordre épiscopal & d'anéantir la juridiction spirituelle, qui lui venoit de droit divin, & contre laquelle les hommes ne pouvoient rien entreprendre qu'en faisant la guerre à Dieu ; puisqu'ayant fermé toutes les avenues à son collègue vicaire général vers S. M. pour empêcher de l'informer de l'état de l'église de Paris, & lui faire leurs justes plaintes de l'oppression qu'on avoit commencé d'exercer contre elle, ils l'avoient tenu près de deux mois dans une ville frontiere, sans lui faire sçavoir autre chose sinon qu'on ne vouloit pas qu'il fût sa charge & qu'il obéît à son archevêque dans une fonction purement spirituelle : qu'on avoit vu paroître trois ou quatre méchants libelles dignes du mépris & de l'aversion de toutes les personnes d'honneur, de sçavoir & de piété, comme étant injurieux à la dignité épiscopale, honteux à l'église, & remplis, tant d'impostures contre l'honneur & l'innocence d'un cardinal & d'un arche-

vêque, que de maximes hérétiques & schismatiques contre l'autorité des successeurs des apôtres ; qu'on avoit vu la main profane des juges laïques arracher par un attentat sans exemple, des registres ecclésiastiques la commission des vicaires généraux, qu'ils avoient reçue du cardinal, archevêque de Paris. Comme si cette violence eût été capable d'arracher du cœur de cette église l'obligation indispensable qu'elle avoit d'être soumise à son archevêque, & de les reconnoître pour ses grands vicaires, & comme si elle eût pu leur lier les mains & les dégrader de leurs fonctions.

4. Qu'on avoit fait ensuite des défenses à tous les curés de recevoir aucun ordre du cardinal de Retz, ni d'y rendre aucune déférence, comme si c'eût été un crime à un évêque de faire des réglemens spirituels, pour la conduite de son diocèse, dont le pape & toute l'église le reconnoissoient pour le seul & légitime pasteur ; qu'on avoit arraché avec une violence inouïe les mandemens qu'il avoit publiés, fait des perquisitions scandaleuses dans leurs maisons curiales, visité tous leurs papiers, sans considérer qu'en la place qu'ils tenoient, ils pourroient en

avoir qui regardoient des secrets de conscience ; interrogé & examiné contre eux les vicaires de leurs paroisses.

5. Que quoique la calomnie la plus hardie ne lui pût reprocher d'avoir expédié aucun acte qui pût porter le moindre préjudice au service du roi, ni donner le moindre soupçon de sa conduite, on avoit décerné contre lui des décrets d'ajournement personnel & de prise de corps, & par un procédé qu'à peine l'on avoit pu croire, si un million de personnes n'en eussent été témoins, on l'avoit trompette par les carrefours, & même devant la porte de l'église de la Magdeleine, où il annonçoit la parole de Dieu, & dispofoit des myfteres de J. C. comme s'il eût été un criminel & un scélérat, que la justice pourfuivît à cri public, & qui méritât d'être recherché d'une manière si infame.

6. Qu'après toutes ces choses, sa patience deviendroit lâcheté, son silence une horrible prévarication, & qu'il seroit indigne du ministère qu'il exerceoit, s'il ne défendoit l'honneur de l'église, de l'épiscopat, de sa charge & de sa personne, par les voies que J. C. lui avoit présentées.

7. Que quoiqu'il pût d'abord se fer-

226 MEMOIRE CONCERNANT

vir des remèdes que les conciles, les canons & la coutume de la sainte église opposent à des violences semblables, néanmoins pour pratiquer de tous points, & même au-delà de ce qu'on auroit pu attendre, après une si grande injure, la mansuétude de l'évangile, qui l'obligeoit à supporter charitablement les pécheurs, jusqu'à ce qu'ils se rendent incorrigibles; il exhortoit ceux qui sous le nom sacré de S. M. excitoient une si injuste & si violente persécution contre l'église & sa personne, d'en faire une réparation si publique, qu'elle pût attirer sur eux, pour un si grand crime, la compassion du ciel & l'intercession de l'église : leur déclarant par cette première monition, que s'ils ne la faisoient, & s'ils continuoient à opprimer l'église, à détruire sa juridiction, à persécuter ses ministres, il auroit recours aux voies que la sainte église & les canons prescrivent en semblables occasions.

Le fixième étoit une seconde monition datée du mois d'octobre 1655, adressée comme la première, à tous les fideles du diocèse, par laquelle, après s'être plaint de ce que sa patience & sa modération n'avoient servi

qu'à irriter davantage ceux qui persécutoient l'église, pour continuer leurs violences, jusqu'à faire brûler par la main du bourreau la paternelle & charitable monition qu'il leur avoit faite, pour les retirer de leurs péchés; il les exhortoit, ensemble leurs complices, & les admonestoit pour la seconde fois, avant que de les livrer à Satan, qu'ils eussent à cesser les persécutions qu'ils excitoient sous le nom du roi, (qui étoit trop juste & trop pieux pour prendre part à ce désordre) contre le cardinal de Retz, archevêque de Paris, contre l'ordre épiscopal & contre sa personne : laquelle monition se trouva, suivant l'ordonnance qu'elle contenoit, affichée aux portes de l'église métropolitaine & aux autres portes de la ville & fauxbourgs de Paris.

Au commencement de l'année 1655, avant que la lettre du cardinal de Retz, écrite à Rome le 24 décembre 1654, & adressée aux archevêques & évêques de France eût été rendue publique, & qu'ainsi on n'en pût prévoir les effets qu'elle pouvoit produire; M. le Guénégaud, secrétaire d'état, avoit délivré aux abbés de Mormiello & de Villars, agents généraux du clergé, pour les envoyer aux archevêques &

évêques de France, les lettres du roi, par lesquelles il leur permettoit de tenir leurs assemblées particulières chacun dans leur diocèse, & les assemblées provinciales dans chacune province, pour y nommer deux députés de chaque ordre, pour assister à l'assemblée générale du clergé, qui suivant la coutume, étoit indite en la ville de Paris au 25 mai 1655.

Mais aussi-tôt que la cour eut vu paroître cette lettre, elle connut bien qu'elle pourroit engager l'assemblée à défendre les droits de l'épiscopat, & à ne pas souffrir que des chapitres prissent l'administration d'un diocèse qui avoit son pasteur dans la ville de Rome, sous prétexte d'une absence involontaire & de celle de ses grands vicaires, qu'on retenoit en des lieux éloignés pour leur ôter la liberté & les moyens de faire leurs fonctions. Ce fut pour cela qu'elle prit le soin d'avoir des députés, des suffrages desquels elle pût disposer, pour tâcher de rendre inutile le zèle & les efforts de ceux qui se déclaroient en faveur de l'église & de l'épiscopat, & empêcher de prendre dans l'assemblée des résolutions contraires aux desseins qu'elle avoit d'opprimer entièrement le cardi-

LE CARDINAL DE RETZ. 229
nal de Retz. Le maréchal de la Meil-
leraye , lieutenant général au gouver-
nement de Bretagne , entra dans le
lieu où se tenoit l'assemblée du diocèse
de Nantes , pour commander au sieur
le Normand , grand vicaire de Gabriel
de Beauveau , évêque de Nantes , &
official du diocèse , qui y présidoit ,
de nommer celui qu'il lui indiqua pour
député , pour assister à l'assemblée pro-
vinciale qui seroit convoquée à Tours.

L'adresse que le cardinal de Retz
avoit faite aux curés de la Magdeleine
& de S. Severin , qu'il avoit établis
grands vicaires en l'absence de ceux
que la cour avoit exilés , de la bulle
du jubilé pour l'exaltation du pape
Alexandre VII , sa lettre du 22 mai
1655 au chapitre de l'église de Paris ;
le zele & la fermeté avec laquelle le
sieur de Chassebras avoit commencé
d'exécuter la commission qu'il avoit
reçue de son archevêque , & ce qui
parut de sa part dans la suite , oblige-
rent la cour de différer la tenue de
l'assemblée générale du clergé , premié-
rement du 25 mai au 25 août , & en-
suite du 25 août au 25 octobre , & de
faire envoyer par les agents autant de
nouvelles lettres dans les diocèses , pour
en avertir les archevêques , & évêques ,

& ceux qui auroient déjà été nommés pour y assister en qualité de députés.

La cour n'avoit pas eu le temps de découvrir les intentions du pape nouvellement élu, ni de pénétrer s'il suivroit les mouvements de son prédécesseur, qui avoit témoigné si publiquement pendant la détention du cardinal de Retz, & depuis son arrivée à Rome, le ressentiment qu'il avoit de l'injure qu'on avoit faite à l'église & au college en la personne d'un cardinal & d'un archevêque, & s'il n'engageroit pas les évêques de France assemblés, à se joindre avec lui pour en demander & obtenir la réparation. Elle espéroit néanmoins que M. Servien, qui avoit connu le pape à Munster, pourroit se servir de quelques liaisons qu'il avoit eues avec lui pendant qu'il étoit nonce à Cologne, & pour la paix à Munster : en quoi elle se trompoit, parce que la cour de Rome étoit indignée & en colere de ce qu'on l'y avoit conclue sans la participation du nonce Chigi, & de ce que dans le traité on n'avoit fait mention que de la médiation de la république de Venise, & non pas de celle du pape, qui nomma cette paix une paix honteuse, *pacem pudendam*, dans le traité de la-

elle son nonce n'auroit jamais souffert d'être nommé, à cause du nombre des archevêques & évêques qu'on y secularisoit, & parce que l'empereur & l'empire cédoient aux princes protestants Magdebourg, Ferden, Minden

Osnabruk par alternative aux catholiques & aux protestants.

La difficulté qu'il y avoit de convoquer l'assemblée provinciale de Paris, pour y nommer des députés, sans présence desquels l'assemblée générale ne pouvoit pas dans province de Paris faire aucune délibération, sans exposer à des protestations & désordres, fut encore une des principales raisons, pour laquelle on en différoit ainsi la tenue.

Les évêques de Chartres & d'Orléans étoient pas disposés à reconnoître les vices vicaires du chapitre de l'église de Paris. Il avoit déclaré en les nommant, que c'étoit à cause de l'absence de ceux de son archevêque, qu'il prenoit l'administration de son diocèse, que la présence du curé de S. Severin & de la Magdeleine, lui avoit été dès le mois d'avril tout prétexte pour continuer de gouverner ce diocèse. Il y avoit même une contestation entre les évêques de Meaux & de Char-

tres, pour la présidence en l'assemblée provinciale. Celui de Meaux la prétendoit comme le plus ancien, suivant le temps de sa consécration, alléguant pour soutenir sa prétention, le jugement que le pape Grégoire XIII avoit rendu en faveur de l'église de Séz, contre celui de Bayeux, doyen des évêques de la province de Rouen, tenue en 1581. L'évêque de Chartres alléguoit la bulle d'érection de l'évêché de Paris en archevêché, par laquelle on avoit conservé aux évêques de Chartres la qualité qu'ils avoient de doyens de la province de Sens, & le droit d'avoir la première place entre les évêques de la province. Mais cette contestation fut terminée à Gromveil près de Chartres, château appartenant au sieur de Ligny, fils d'une sœur du chancelier Seguier, & de l'évêque de Meaux, où les deux prélats s'étoient rendus.

L'affaire du cardinal de Retz ayant non-seulement mis ce diocèse & la province de Paris, mais encore le clergé dans un très-grand mouvement, elle obligea la cour à prendre des mesures, pour tâcher de prévenir, ou du moins de se garantir des suites qu'elle devoit connoître qu'elle pourroit avoir, particulièrement dans le diocèse de Pa-

Elle jugea que la présence du roi étoit nécessaire dans le lieu où le conseil devoit s'assembler, pour se ménager d'un côté les suffrages des députés, & empêcher l'assemblée de prendre les résolutions que le cardinal Mazarin insinuoit pouvoir être dangereuses & contraires à ce qu'il lui représentoit être ses véritables intérêts & ceux de l'état : & de l'autre, pour rendre plus difficile le recours du cardinal de Retz à l'assemblée, & l'accès de ses agents auprès de ses députés, & pour rendre aussi inutiles les intentions que ses amis, & les plus zélés & les plus pieux d'entre les évêques auroient pu avoir de défendre l'honneur de leur dignité & les droits de l'épiscopat qu'on voyoit attaqués & violés en la personne du cardinal de Retz. Mais le roi ne pouvoit se rendre à Paris, de la frontière où il étoit, qu'après la fin de la campagne de Flandres.

Les secrétaires d'état eurent ordre pour cela d'écrire à tous les archevêques & évêques des provinces de leurs départemens, pour leur marquer ceux que la cour desiroit avoir pour députés à l'assemblée générale : & sans parler de ce qui se passa dans les provinces, il suffit de rapporter qu'elle demanda

à l'archevêque de Sens, l'évêque de Nevers (prélat d'un mérite très-petit) & l'abbé de Harlay-Cely, né à Constantinople, (où le baron ou comte de Cely avoit résidé pendant plusieurs années en qualité d'ambassadeur) pour députés de sa province, lui laissant par grace la liberté de choisir un député du second ordre, pour composer la députation de cet archevêque, qui accorda ce qu'elle demandoit, parce que l'évêque de Troyes refusa d'accepter & d'être de la députation : croyant que l'abbé de Cely, qui étoit redevable à la maison de Retz dont il étoit le vassal, à cause du comté de Joigny, de la conservation de la terre de Cely dans sa famille, & qui d'ailleurs étoit filleul de Roger, duc de Bellegarde ; (c'est ce que dit à l'auteur de cette histoire, le pere de Gondy, prêtre de l'Oratoire & pere du cardinal de Retz, l'étant allé voir au mois de juillet 1657, après la séparation de l'assemblée, en la ville de Joigny, où la cour lui avoit permis enfin de se retirer) lequel duc de Bellegarde étoit oncle maternel de l'archevêque de Sens : croyant, dis je, qu'il ne manqueroit pas à la parole qu'il lui avoit donnée, de faire son devoir, & qu'il n'abandonneroit jamais les in-

LE CARDINAL DE RETZ. 235
rêts de l'église. Une coadjutorie à
évêque de Nevers, pour un neveu
ui fut sacré sous le titre d'évêque de
ripoly, mais dont il ne jouit pas,
tant mort avant lui, & l'évêché de
odeve promis & donné depuis à l'abbé
e Cely, après la séparation de l'assem-
lée, rendirent les bonnes intentions
de l'archevêque de Sens très inutiles.
Mais son courage & sa fermeté engage-
rent à son exemple plusieurs de ses con-
reres & un plus grand nombre de ceux
du second ordre à le suivre & à l'imiter.

Le comte de Brienne, secrétaire d'é-
tat, fit sçavoir au chapitre de Reims,
pour être maître de la députation de
a province, que le roi desiroit que ses
rands vicaires, qui avoient l'admini-
tration & la conduite du diocèse pen-
lant la vacance du siege, convoquas-
ent l'assemblée de la province en la
ville de Senlis, afin d'y pouvoir faire
nommer plus commodément les dépu-
és qu'on desiroit avoir, & empêcher
a nomination des évêques de Châlons
& de Boulogne, dont le premier étoit
ami du cardinal de Retz. Cela obligea
e chapitre de députer au roi pour le
upplier de le conserver dans le droit
& dans la possession en laquelle sont
ous les chapitres des églises métropo-

litaines qui sont vacantes, d'indire par leurs vicaires généraux, & de choisir le lieu pour la tenue des assemblées de leurs provinces. Après une conférence qu'eurent les députés avec le comte de Brienne, secrétaire d'état, auquel le roi les avoit envoyés, le chapitre de Reims eut la liberté de faire assembler les évêques de la province & les députés de leurs diocèses, dans la salle du palais & maison de l'archevêque en la ville de Reims.

Les choses étoient en cet état lorsque le lundi 25 octobre 1655, tous les prélats s'étant rendus à Paris, l'assemblée commença.

*Fin du Mémoire concernant le cardinal
de Retz.*

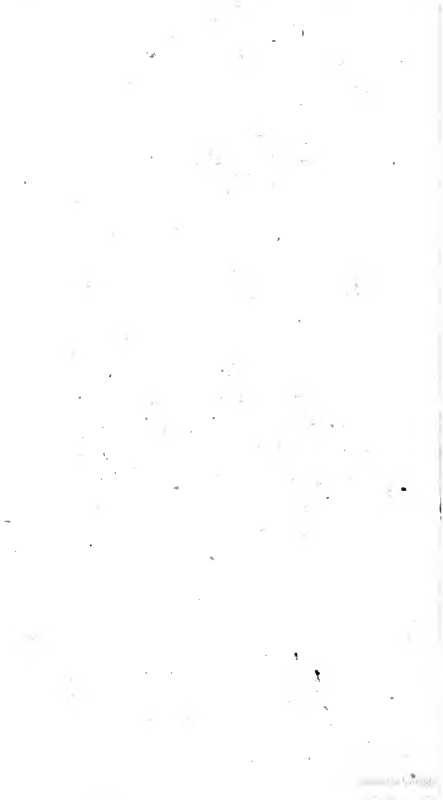
MEMOIRES

DE MADAME

LA DUCHESSE

DE NEMOURS,

*contenant ce qui s'est passé de plus
particulier en France pendant la
guerre de Paris, jusqu'à la prison
du cardinal de RETZ en 1652,
avec les différents caractères des
personnes de la cour.*





IVERTISSEMENT.

À plûpart de ceux qui ont écrit
es Mémoires y ont été portés ou
r le dessein de faire leur apologie ,
i par l'envie d'apprendre à la posté-
té la part qu'ils ont eue dans de
andes & importantes affaires. Ce
est ni l'un ni l'autre de ces motifs ,
ui ont engagé à écrire l'illustre per-
onne dont on donne ici les Mémoi-
es. Elle n'a uniquement pensé qu'à
eindre la vérité , sans qu'aucun rap-
ort ni à ses intérêts , ni à sa gloire ait
u la moindre part dans ses portraits.

La droiture de son ame , l'inno-
ence de ses mœurs , & la noble sim-
licité de sa conduite , qui l'avoient
oujours mise au dessus des atteintes
e la médifance , l'avoient exemptée
u besoin des apologies : & l'amour
u'elle avoit pour le repos & la vie
nie , l'avoit empêchée d'entrér ja-

mais dans nulles autres affaires, que celles où l'engageoient les obligations de son état. Née d'un sang des plus illustres, placée dans un rang des plus éclatants, elle en avoit toujours rempli tous les devoirs avec une modeste grandeur, autant ennemie de la frivole inquiétude que de la vaine ostentation; & contente de s'être acquis beaucoup d'habileté, elle n'avoit jamais cherché à la faire briller. Ainsi dans les temps tumultueux où la France fut si violemment agitée, & où presque tout ce qu'il y avoit dans ce royaume de plus élevé dans l'un & l'autre sexe entroit indiscretement dans des partis & dans des cabales; elle sçut avec une judicieuse prudence se garantir de ce dangereux torrent. Mais elle eut la douleur de voir que ce torrent funeste entraîna à ses yeux, malgré tous ses soins, un homme illustre, à qui le sang l'unissoit du lien le plus étroit.

Elle

AVERTISSEMENT. 241

Elle réitéra mille fois ses efforts pour
er cet homme illustre à un parti qui
fut si fatal dans la suite. Mais n'ayant
réussir dans ses desseins, elle sçut par-
tement accorder les devoirs de fille
de fujette; & en conservant tous les
timents de respect & d'attachement
elle devoit à son pere, elle n'en con-
va pas moins le zele & la fidélité
elle devoit à son roi, pour qui natu-
lement elle avoit une vénération ex-
ime, qui ne fit qu'augmenter sans
sse par les grandes qualités qu'elle
voit briller dans ce sage monarque.

Enfin elle eut la joie de voir l'auteur
sa naissance sortir entièrement de ces
malheureuses factions qui troubloient
France; & elle en fut alors bien plus
nquille spectatrice, quoique l'amour
elle avoit pour sa patrie lui fît tou-
rs voir avec beaucoup de douleur
mouvements fâcheux qui l'agitoient,
que la charité dont cette pieuse hé-

roïne a été depuis si vivement animée, la portât dès-lors avec ardeur à soulager tous les malheureux dont la misère venoit à sa connoissance.

C'étoit-là ce qui faisoit ses principales occupations pendant ces temps de discorde. Car, ainsi qu'on l'a déjà remarqué, elle n'entra jamais dans aucun parti, elle ne fut jamais d'aucune cabale. Mais si son bon esprit l'empêcha de s'embarraffer dans ces dangereuses liaisons, sa pénétration fit qu'elle en sçut en détail & à fond tous les divers intérêts & toutes les intrigues : & comme elle avoit un discernement plein de justesse, elle sçut démêler admirablement les différents caractères de tous ceux qui figuroient dans ces partis, ou qui en faisoient mouvoir les ressorts sans y paroître. Il n'y a donc jamais eu de main plus propre à écrire les Mémoires de son temps que celle de la personne éclairée qui a composé ceux qu'on

onne ici, puisqu'elle étoit parfaitement
struite de toutes les choses dont elle
rle, & qu'elle n'a écrit que par l'amour
l'elle avoit pour la vérité.

Au reste qu'on ne soit pas surpris, si
n trouve dans ces Mémoires la pein-
re de quelques foiblesses dans de fort
ands hommes de divers caractères. Il
y a point de si beau tableau qui n'ait
s ombres : aussi n'est-il guere de ver-
s qui soient tout à fait exemptes de
quelque tache. C'est pourquoi il n'est
oint étonnant que parmi les plus grands
ommes qui se sont distingués de nos
urs dans les armes & dans la politi-
ie, il y en ait eu qui ont été quelque-
is la victime de leurs passions. L'oubli
la religion, où étoient quelques-uns
eux dans ce temps fatal, les assoupif-
it, & les empêchoit de voir tout le
nger de leurs égarements. Mais lors-
ie par un effet de la grace, leurs cœurs
rent retirés de leur assoupissement, le

fond de droiture & la justice qu'ils avoient, les rendant propres à être des modeles dans le christianisme, ainsi qu'ils l'avoient été dans la guerre & dans la politique, le triomphe de la grace parut en eux dans tout son éclat; & ils édifierent autant par leurs vertus solides & par leur piété reconnue, qu'ils avoient charmé par la vaste étendue de leur esprit, & par leur intrépidité dans les plus grands périls. Ce que l'histoire rapporte de quelques fausses démarches de leur jeunesse ne peut donc pas obscurcir leur gloire. C'est dans cette persuasion que l'illustre personne qui écrit ces Mémoires a cru ne devoir rien omettre de ce que demandoit l'exaëtitude de l'histoire; ne croyant point par-là faire tort à ces grands hommes, pour qui d'ailleurs elle avoit une estime infinie.



M É M O I R E S

DE MADAME

LA DUCHESS E
DE NEMOURS.

P R E M I E R E P A R T I E.

EN voyant aujourd'hui la France si calme, si triomphante, & gouvernée avec tant de sagesse, & avec une puissance si absolue, on se persuaderoit aisément qu'elle a toujours été gouvernée de même; & on a peine à s'imaginer qu'elle ait été réduite au point où nous l'avons vue, au temps de la régence d'Anne d'Autriche (a), mere du roi.

(a) Anne d'Autriche, fille aînée de Philippe III, roi d'Espagne, morte à Paris, en 1666.

Il est pourtant certain que le ministère du cardinal Mazarin (a) se rendit quelque temps si odieux pendant cette régence, dont ce ministre exerçoit tout le pouvoir sous l'autorité de cette princesse, que les personnes même qui passaient pour les plus sages, se trouverent comme forcées à se révolter contre la puissance légitime, pour s'affranchir de celle qui leur paroissoit une véritable oppression, & afin de pouvoir anéantir cette puissance injuste, ceux à qui le gouvernement étoit insupportable, exciterent tant de troubles & formerent tant de factions que la minorité du roi en auroit été infailliblement accablée, si le ciel qui prenoit soin de ce prince, ne l'eût comblé dès-lors du même bonheur qui l'a toujours accompagné depuis pendant sa majorité. Il falloit sans doute que l'animosité où ils étoient contre le ministère, leur eût fait oublier que c'étoit Dieu qui leur avoit donné ce roi, & que l'ayant destiné pour donner la loi à l'Europe, personne ne pouvoit avoir d'empire sur lui que lui-même.

Ce prince étoit né à S. Germain le

(a) Jules Mazarin, cardinal, ministre d'état, mort à Vincennes en 1661.

LA D. DE NEMOURS, *Part. I.* 247
septembre de l'année 1638. Il étoit
arvenu à la couronne le 14 mai 1643,
le cinquième jour de son regne M.
duc d'Enguien gagna la bataille de
ocroi sur les Espagnols. Ce qui fut
n présage de la gloire & de la félicité
u regne de Louis XIV, & le plus
eureux augure pour la régence de la
eine sa mere.

Cette régence eut en effet les com-
encements les plus favorables ; &
endant plusieurs années les armes du
eune roi eurent les succès les plus
clatants. Ce fut donc comme autant
e présages certains de tous ces évé-
ements si grands & si extraordi-
naires, qui lui ont acquis tant de
gloire, & qui ont donné depuis sa
majorité des bornes si vastes à son
empire.

Ce fut par les influences de l'étoile
qui présidoit à la naissance de ce prince,
que tout enfant qu'il étoit il sçut dé-
ruire toutes les factions qu'avoit produi-
es la haine qu'on avoit conçue contre
e cardinal Mazarin ; qu'il sçut calmer
ous les troubles qu'elle avoit excités ;
qu'il sçut forcer tous ses sujets à sacri-
ier la haine qu'ils avoient pour le mi-
nistre, à la fidélité qu'ils devoient à
leur roi. Enfin, ce furent là les essais

par où ce nouveau César en commençant à regner dans les Gaules, y commença dès l'entrée de sa majorité un regne encore plus glorieux que ceux des premiers Césars qui y ont regné avant lui.

Mon dessein, en donnant ces Mémoires, n'est que de rapporter simplement & autant que je pourrai m'en souvenir, ce qui s'est passé à ma connoissance de plus particulier pendant la minorité du roi : car je ne suis point assez habile pour pouvoir écrire avec toute la dignité qu'il conviendrait, les grandes actions qu'il a faites depuis. Ainsi je ne parlerai que de l'état malheureux où la France se vit réduite, par la haine implacable qu'on y avoit pour le cardinal Mazarin, laquelle ne commença pourtant qu'après qu'il eut mal à propos refusé la paix avantageuse, que les Espagnols nous offroient à Munster, en consentant comme ils faisoient que nos conquêtes nous demeurassent.

Ce refus donna lieu à de nouveaux impôts, & fit juger que, pour avoir un prétexte de les perpétuer, ce ministre avoit dessein d'éterniser la guerre.

Après avoir donné une idée des défordres & des troubles qui agiterent la

France tant que notre nouvel Auguste n'y régna que par ses ministres, à peu près comme les rois de la première race y regnerent par leurs maires du palais, je ferai connoître les motifs secrets, & je rapporterai les différents caractères des principaux acteurs, qui composoient alors le parti attaché à la cour, & celui qui étoit attaché au parlement, qu'on nommoit la fronde, dans lequel ceux de cette faction entrèrent presque tous, sur le prétexte du bien public & de la défense du peuple.

Mais avant que d'entrer plus avant dans le détail de ces Mémoires, il est à propos que je remarque quel fut le sujet du premier mécontentement de la cour contre le parlement avant la fronde, & que je n'attende pas à lire dans un autre endroit, que le roi étant tombé dangereusement malade de la petite vérole, la reine, M. le duc d'Orléans (a), & M. le prince (b), rechercherent MM. du par-

(a) Gaston de France, oncle du roi Louis XIV, mort à Blois en 1660.

(b) Louis de Bourbon, duc d'Enguien, devenu prince de Condé en 1646, mort à Montañebleau en 1683.

lement, & eurent pour eux de très-grands ménagements, dans la vue que si le roi venoit à mourir, ils pourroient avoir besoin d'eux pour une nouvelle régence. De sorte que ces démarches les avoient tellement gâtés & accoutumés à une si grande considération, que le roi ne pouvoit prendre de conjonctures moins propres à se faire obéir, que celle qu'il prit d'aller au palais si-tôt qu'il fut guéri, pour y porter plusieurs édits; dont il y en avoit quelques-uns qui étoient fort à la charge du peuple; d'autres qui portoient suppression des gages des officiers; d'autres la création de quantité de charges de maîtres des requêtes; d'autres encore qui contenoient un règlement, par lequel celles des officiers qui viendroient à mourir seroient remises aux coffres du roi, pour être vendues à qui bon lui sembleroit, & qui par conséquent devoient être perdues pour leurs familles.

Messieurs du parlement, quoique très-mécontents de ces édits, ne le parurent pourtant pas trop lorsqu'on les leur porta. Mais, comme ce n'est point en la présence du roi que se font les difficultés, ils résolurent ensuite de députer à la reine, pour lui

faire de très-humbles remontrances, & lui représenter que ces édits ne pouvoient être vérifiés. Or cela n'étoit point contre la coutume, de faire de ces sortes de remontrances, non plus que de ne pas vérifier tous les édits que l'on proposoit : au contraire cela se pratiquoit même assez souvent sans que la cour y trouvât à redire. Mais pour ceux-ci, ce ne fut pas la même chose : non-seulement elle ne voulut pas consentir qu'ils pussent être mis en délibération, elle ne voulut pas même écouter les députés du parlement là-dessus.

Les maîtres des requêtes firent une députation en leur particulier, de laquelle on ne fit pas plus de cas. Mais comme ils y étoient les plus intéressés, parce que la perte de leurs charges ruinoit entièrement leurs familles, ils firent d'abord bien plus de bruit que tous les autres officiers, & animèrent encore ceux du parlement, quoiqu'ils fussent déjà assez animés. Ceux-ci prirent une conduite plus sage & plus habile; car au lieu de parler de leurs intérêts, ils ne parlèrent que de celui du public, & déclarèrent qu'ils ne vouloient plus vérifier d'édits contre le peuple, qui n'étoit déjà que trop misérable. Cette

déclaration, qu'ils prirent grand soin de répandre dans la ville, eut un tel succès, que le peuple en vint jusqu'à l'adoration pour eux, & leur fit juger par ses emportemens déréglés d'applaudissement & de reconnoissance, qu'il étoit prêt à sacrifier toutes choses pour leur défense.

Le parlement se voyant si bien soutenu, en devint beaucoup plus fier & beaucoup plus redoutable. Toutes les compagnies souveraines, jointes au corps-de-ville, demandèrent l'union, pour mieux défendre leurs communs intérêts. Le cardinal ayant été averti de cette proposition, envoya querir les députés de toutes les compagnies souveraines, pour leur déclarer qu'absolument la reine ne vouloit pas de ces arrêts d'union. Sur quoi ces messieurs ayant répondu qu'ils n'étoient point contre le service du roi, il leur repliqua que c'étoit assez que la reine ne l'eût pas agréable, & que si le roi ne vouloit pas qu'on portât des glands à son collet, il n'en faudroit point porter, parce que ce n'étoit pas tant la chose défendue, que la défense qui en faisoit le crime. Cela n'empêcha pas que ces députés, en le quittant, n'allassent faire le rapport à leurs chambres de ce qui

LA D. DE NEMOURS, *Part. I.* 253
étoit passé, & qu'ils ne commençassent ce rapport par une plaisanterie, & faisant des dérisions extraordinaires du cardinal sur sa comparaison des lands, laquelle ils tournerent dans un très-grand ridicule, & dont on composa pour lors force ouvrages burlesques de toute espece, en vers & en prose. Ils se moquerent encore beaucoup de lui, sur ce qu'au lieu de dire l'arrêt d'union, il avoit dit l'arrêt d'oignon, par la difficulté qu'il avoit à parler bon François.

Enfin après bien des railleries ils résolurent de donner cet arrêt dès le lendemain, malgré les défenses que la reine leur envoya faire le matin, qui ne les empêcherent pas de passer outre, tant ils étoient enorgueillis, & devenus fiers des recherches & des honneurs qu'on leur avoit faits pendant la maladie du roi, comme je l'ai déjà dit. Ils ajouterent encore à cela, qu'il falloit écrire aux autres parlements, pour les solliciter à la même union. Et comme ce fut par là que commencèrent la révolte & la désobéissance, c'est à cela aussi que l'on attribue le commencement de ce qu'on a nommé Fronde, dont la principale source vint du mé-

pris qu'on avoit pour le cardinal, fondé particulièrement sur son humeur foible & craintive, que l'on commença de connoître & de découvrir dès le commencement de la régence, par la foiblesse qu'il eut de consentir à la déposition d'un homme que la reine avoit pourvu de la cure de S. Eustache, pour y mettre en sa place le neveu de celui qui y-étoit avant lui, lequel, par de très-grandes aumônes, & par une vie toute pleine de piété, avoit tellement gagné le cœur de tous ses paroissiens, que dès qu'il fut mort, tout le peuple des Halles, jusqu'aux harangeres, alla en foule & en tumulte faire entendre à la reine & au cardinal, qu'ils vouloient avoir son neveu pour leur curé, & qu'ils étoient résolus de n'en point souffrir d'autre. La reine & le cardinal eurent assez de foiblesse pour consentir à ce qu'ils demandoient avec tant d'insolence : ce qui fit dire en ce temps-là à bien des gens de bon esprit, que cet exemple de la foiblesse du cardinal seroit d'une pernicieuse conséquence, comme on ne l'éprouva que trop dans la suite.

Cette foiblesse du cardinal, jointe à la certitude avec laquelle ceux du parlement comptoient sur les suffrages du

peuple, par le soin qu'eux-mêmes prenoient de lui persuader l'attachement qu'ils avoient à ses intérêts, contribua encore beaucoup à les rendre si insensibles. Ils sçavoient que pour pouvoir déterminer le cardinal à ce qu'on desiroit de lui, il ne falloit que le maltraiter & le menacer; que d'ailleurs il n'étoit sensible ni aux offenses ni aux services; qu'il n'étoit ni cruel ni méchant; que par-dessus tout cela également avare & foible, il ne pouvoit se résoudre à faire du bien qu'à ceux qui lui avoient fait ou qui lui pouvoient faire du mal; qu'enfin pour pouvoir obtenir quelque chose de lui, il falloit s'en faire craindre, puisqu'on le menaçoit rarement sans succès. Et c'est ce qui en donna tant aux premières guerres de la fronde que l'on fit contre lui, & ce qui fit trouver tant de facilité à l'amener à ce qu'on en desiroit.

Le peu de respect du parlement pour la cour venoit encore de ce grand mépris pour le ministre, dont ils le connoissoient si digne : & ce mépris pour lui devint si outré, que la reine ne le pouvant plus souffrir, voulut prendre les hauteurs extraordinaires avec ces messieurs. Mais elle s'y prit si tard, qu'elles lui furent inutiles : & cela ne

lui parut que trop lorsqu'ayant envoyé le chancelier (a) pour les interdire, le peuple en devint si furieux, qu'avant que le chancelier pût être arrivé au palais, il l'auroit mis en pieces, si en se cachant il ne se fût dérobbé à sa fureur; & le maréchal de la Meilleraye (b) que la reine y envoya avec tout le régiment des gardes, pour le dégager, ne put le ramener au palais royal qu'avec beaucoup de risque.

Ceux qui contribuerent le plus à tous ces troubles, & à toutes ces révoltes tant du parlement que du peuple, furent Broussel (c) & Blancmenil (d), lesquels furent aussi ceux qui parlerent le plus insolemment contre les édits que le roi avoit portés au palais, & qui même s'opposèrent avec tant d'opiniâtreté à leur vérification, que la reine se trouva comme forcée de les faire arrêter tous deux. Ce fut le 26 août 1648, que cette princesse fut obligée

(a) Pierre Segulier, chancelier & garde des sceaux de France, mort en 1673.

(b) Charles de la Porte, duc de la Meilleraye, maréchal de France, mort en 1664.

(c) Pierre Broussel, conseiller en la grand'-chambre du parlement.

(d) René Potier, sieur de Blancmenil, président au parlement.

'en venir à cet éclat , jour auquel on voit chanté le *Te Deum* , pour remercier Dieu de la victoire remportée à Lens sur les Espagnols. La détention de Broussel & de Blancmenil porta les plus mutins des autres séditieux à orner des barricades dans toutes les rues de Paris , dans le dessein de se rendre maîtres de la personne du roi , de chasser le cardinal Mazarin & d'augmenter le nombre de ceux qui gouvernoient l'état sous l'autorité de la reine.

Il n'y avoit personne de tous ceux qui se déclarerent contre la cour , jusqu'aux officiers des cours souveraines , qui n'eût , ou du moins ne crût avoir des raisons particulières , & qui ne voulût persuader qu'il n'y avoit que l'intérêt du peuple & du bien public qui s'y engageoit.

Cependant il est certain que leur intérêt particulier y avoit beaucoup plus de part que celui des autres. Et pour commencer par Broussel & Blancmenil qui parurent les plus zélés , & que la reine fit arrêter seuls par cette raison , ce qui les anima l'un & l'autre fut , à l'égard du premier , le refus qu'on lui fit d'une compagnie aux gardes pour son fils , & à l'égard de l'autre , l'alliance

qui étoit entre lui & l'évêque de Beauvais (a), que Mazarin avoit fait exiler, parce qu'il lui paroissoit dans une trop grande faveur, & qu'il aspirait au ministère.

Longueil (b) fut le troisieme du parlement qui se déclara contre la cour, & dont la raison particuliere, outre le prétexte général des autres, fut qu'on ne voulut point lui accorder l'agrément de la charge de chancelier de la reine.

Le reste du parlement avoit suivi l'exemple de ceux ci. Ainsi ils se déclarerent tous les uns après les autres, moins par l'intérêt du public, quoique ce fût-là toujours le prétexte, que par leurs intérêts particuliers.

Pendant les Barricades, par le moyen desquelles la reine se trouva forcée de rendre les prisonniers afin d'appaiser la populace, il se passa bien des choses, quoiqu'elles ne durassent que peu de jours. Mais je n'en dirai rien ici, tant parce que d'autres les ont déjà

(a) Augustin Potier, évêque & comte de Beauvais, aumônier de la reine mere, & ayant sa confiance, oncle du président de Blancmenil.

(b) René de Longueil de Maisons, président au parlement, mort en 1677.

LA D. DE NEMOURS. *Part. I. 259*
écrites, que parce que j'ai résolu de ne rapporter seulement que ce qu'ils ont pu omettre de certaines particularités, qui ne regardent que quelques circonstances des motifs & des caractères de ceux dont les rôles ont été déjà amplement représentés.

La cour sortit de Paris quelque temps après les barricades, & elle n'y revint qu'après un accommodement que le parlement fit avec la reine mère, mais véritablement qu'il fit de la manière qu'il voulut: ce qui impatienta fort le ministre, & la reine encore davantage. Aussi dès que le parlement se rassembla, ce qui fut vers la S. Martin, les cabales recommencerent & plus fortement, & en plus grand nombre que jamais. Sur quoi la cour prit la résolution de bloquer Paris: mais avant que de parler de ce blocus, je veux rapporter les noms des grands seigneurs qui vinrent s'offrir au parlement, & dire en même temps quelque chose de leurs motifs & de leurs caractères.

L'on s'étonnera sans doute que madame de Longueville * ait été une des

* Anne Genevieve de Bourbon, duchesse de Longueville, sœur de Louis de Bourbon, prince de Condé, & d'Armand, prince de Conti, morte en 1679.

premieres, elle qui n'avoit rien à espérer de ce côté-là, ni rien à craindre, & qui n'avoit aucun sujet de se plaindre de la cour.

Pour ce qui est de M. le prince (a), quoiqu'il eût paru prendre quelque sorte d'engagement avec le parlement, & qu'il eût même consenti à une espece de négociation, qui fut traitée pour lui par M. de Châtillon (b), & pour le parlement par le président Viole; ce fut pourtant toujours sans dessein de prendre d'autre parti que celui de la cour. Tout ce qu'il parut faire contre elle, ne fut d'abord que pour se venger du cardinal Mazarin, qui l'avoit engagé au siege de Lerida (c) sur la parole qu'il lui avoit donnée de lui fournir beaucoup plus de troupes & de munitions qu'il ne lui en envoya, & qui par son manquement de parole le força à lever ce siege, n'ayant ni assez de monde, ni assez de vivres pour prendre cette place. Et dans la suite il ne feignit prendre le parti du parlement, que par la seule espérance d'en

(a) Louis de Bourbon, prince de Condé.

(b) Louis-Gaspard de Coligny, duc de Châtillon, tué devant Charenton en 1649.

(c) Année 1647.

faire mieux ses affaires avec le ministre , duquel il ne vouloit seulement que diminuer l'autorité , afin de le pouvoir réduire plus aisément à ce qu'il desiroit de lui. Ainsi ce prince vouloit moins servir la fronde que l'endormir , pour tâcher par-là d'obtenir de la cour ce qu'il fouhaitoit.

Ce furent là les seules raisons qui engagerent M. le prince à faire comme s'il avoit envie de prendre le parti du parlement , & à consentir à cette négociation dont je viens de parler ; mais à la vérité sa politique là-dessus ne dura guères. La premiere chose qui l'obligea à la rompre , pour suivre son penchant naturel aussi-bien que son devoir , fut que s'étant trouvé un peu avant la guerre de Paris dans une des assemblées du parlement , & Coulon grand frondeur y ayant remontré avec beaucoup de véhémence , que pendant qu'on les amusoit , on faisoit venir des troupes auprès de la ville , ce prince lui demanda d'un air assez fier , qui les commandoit : & Coulon lui ayant répondu que c'étoit le colonel David , il repliqua qu'il y avoit long-temps qu'il commandoit les armées du roi sans avoir oui parler d'aucun colonel de ce nom. Après il scût donner un si grand

ridicule & à Coulon & à son colonel inconnu , que dans l'assemblée on y traita Coulon de visionnaire , & on prit pour une fable l'approche des troupes de son prétendu colonel ; quoiqu'il n'y eût rien pourtant de moins fabuleux. Mais cette mortification de Coulon ayant porté M. le prince à rehausser sa voix , & à redoubler cette hauteur qui lui étoit si naturelle , le parlement ne l'ayant pu souffrir , le prit encore plus haut que lui. Ce que ce prince souffrit à son tour si impatiemment , qu'il fit un signe de main en forme de menace à un de ces messieurs qui se nommoit Quatre-sous. Surquoi ce conseiller s'écria que M. le prince venoit de le menacer. Ce qui fit murmurer le parlement , à qui Quatre-sous en demanda justice. Mais ceux qui étoient les plus attachés à M. le prince dirent pour l'excuser , que c'étoit son geste ordinaire & non pas une menace. A quoi Quatre-sous répondit d'un air insolent , que si c'étoit son geste il devoit s'en corriger comme d'un fort vilain geste : dont M. le prince fut si offensé , qu'il fit sa propre querelle de celle du cardinal Mazarin avec le parlement.

M. de Bouillon s'engagea dans les

intérêts du parlement (a), sur le prétexte que la cour ne l'avoit point dédommagé de la souveraineté de Sedan, dont il prétendoit avoir été dépouillé par le feu roi : quoique bien des gens ayent assuré que son pere (b) l'avoit usurpée par artifice, ne s'en étant fait faire la donation par celle (c) qui en étoit la vraie héritière, qu'en lui tenant la main après sa mort, & en lui faisant signer cette donation comme si elle avoit été encore en vie. Au moins voilà ce qu'on en disoit en ce temps-là : du reste je ne voudrois pas l'avoir assuré.

Mais pour continuer de rapporter ici les motifs qui engagerent M. de Bouillon à se déclarer contre la cour, ce duc prétendoit en se mettant à la tête d'un parti considérable, qu'il croyoit commander en chef, pouvoir plus facilement se faire faire justice de ses droits. D'autres ont cru que de con-

(a) Frederic-Maurice de la Tour, duc de Bouillon, mort en 1652.

(b) Hepri de la Tour, vicomte de Turenne, duc de Bouillon, prince souverain de Sedan, mort en 1623.

(c) Charlotte de la Marck, héritière de Sedan, duchesse de Bouillon, mourut sans enfants en 1594, & fit son mari héritier de tous ses biens.

cert avec M. de Turenne (a) son frere, il avoit dessein de faire de la France ce que le prince Maurice de Nassau avoit fait de la Hollande. Mais il n'y a gueres d'apparence qu'un dessein si vague, si extravagant, & d'une exécution si difficile, ait pu entrer en d'aussi bonnes têtes que celles de MM. de Bouillon & de Turenne.

Il est bien plus vraisemblable que M. de Bouillon, prit le parti de Paris, persuadé qu'il y feroit le principal personnage : mais s'étant vu privé de cette espérance, il feignit d'avoir la goutte dans toutes les occasions où l'on avoit besoin de lui. Il s'aperçut donc qu'il étoit moins considéré dans son parti, que ne lui avoit fait espérer le poste où il voyoit M. de Turenne son frere, lequel commandoit cette grande armée qu'Hervart (b) avoit gagnée pour la cour à force d'argent. Mais ce qui augmenta encore son dégoût pour le parti du parlement, fut de se voir en concurrence

(a) Henri de la Tour, vicomte de Turenne, maréchal de France, tué d'un coup de canon en Allemagne en 1675.

(b) Hervart contrôleur général des finances, qui vendit au roi la maison de S. Cloud pour Monsieur, frere de Sa Majesté.

LA D. DE NEMOURS. *Part. I.* 265
concurrence avec MM. d'Elbeuf (a),
de Beaufort (b), & le maréchal de la
Mothe (c), sans compter M. le prince
de Conti (d) qui étoit encore au-des-
sus de tous ces chefs.

Cette concurrence entre tant de
commandants fut un effet de la poli-
tique du parlement. Selon quelques-
uns, il vouloit faire croire à chacun
des prétendants, qu'il étoit le premier,
afin d'engager un plus grand nombre
de personnes du premier rang. Et selon
d'autres, c'est que plusieurs particu-
liers faisoient chacun à part leurs né-
gociations, sans en donner connois-
sance aux autres.

L'on crut que ce qui pourroit con-
soler M. de Bouillon de la ruine de ses
projets, étoit que lui & madame sa
femme (e) aimoient passionnément

(a) Charles de Lorraine II du nom, duc
d'Elbeuf, mort en 1657.

(b) François de Vendôme, duc de Beau-
fort, tué à la défense de Candie, en 1669.

(c) Philippe de la Mothe-Houdancourt,
maréchal de France. Madame sa veuve a
été gouvernante des enfants de France. Il
mourut en 1657.

(d) Armand de Bourbon, prince de Conti,
mort en 1666.

(e) Léonor-Catherine Fabrone de Bergh,
duchesse de Bouillon.

tous les partis qui se faisoient contre la France, & dans lesquels on pouvoit avoir le moindre commerce avec l'Espagne.

M. d'Elbeuf voulut s'engager dans ce parti, persuadé tout de même, comme je l'ai déjà dit, qu'il y commanderoit seul.

Le maréchal de la Mothe, par l'amitié qu'il avoit pour M. de Longueville (a), comme aussi pour se venger de quatre années de prison, où l'avoit détenu la cour.

Enfin M. de Beaufort, par la prison qu'il avoit aussi soufferte depuis la régence, pendant laquelle on avoit même commencé à lui faire son procès, sur le soupçon qu'il avoit voulu attenter à la vie du cardinal Mazarin : il s'étoit sauvé au commencement de l'été, & depuis sa sortie il avoit toujours été caché.

Aux premières brouilleries du parlement, madame de Vendôme (b) sa mere y présenta requête pour la justification de son fils : & quoiqu'elle y

(a) Henri d'Orléans, II du nom, duc de Longueville, mort en 1668.

(b) Françoise de Lorraine, duchesse de Mercœur, femme de César duc de Vendôme.

LA D. DE NEMOURS. *Part. I.* 267
eût été parfaitement bien reçue, l'affaire en demeura pourtant là. M. de Beaufort vint donc s'offrir au parlement (a), tant comme ennemi du cardinal, que pour se justifier de cette calomnie, & se mettre par-là en lieu de sûreté.

Ce prince parut d'abord extraordinaire en toutes choses : il formoit un certain jargon de mots si populaires & si mal placés, que cela le rendoit ridicule à tout le monde, quoique ces mots, qu'il plaçoit si mal, n'eussent peut-être pas laissé de paroître fort bons, s'il avoit sçu les placer mieux, n'étant mauvais seulement que dans les endroits où il les mettoit. Cependant cela ne le put empêcher de se rendre & de se trouver à la fin le maître de Paris : ce qui donna lieu de dire, pour l'excuser de ce qu'il parloit avec tant de dérangement & si grossièrement, qu'il falloit bien qu'un roi parlât la langue de ses sujets ; car son grand pouvoir parmi le peuple lui avoit acquis le titre de roi des Halles.

Madame de Longueville & lui avoient été dans la cabale opposée à celle de la régence ; & quoiqu'ils ne témoignas-

(a) 14 janvier, année 1649.

sent point se haïr, il étoit pourtant toujours resté un peu d'aversion entre eux : ce qui fut cause qu'il prit des mesures avec le coadjuteur, plutôt qu'avec M. le prince de Conti & elle.

Le coadjuteur (a) sçut si bien le faire valoir, en insinuant qu'il étoit irréconciliable avec le cardinal Mazarin, & incapable par conséquent de les tromper, que le peuple de Paris joignit l'adoration, pour ainsi dire, à la tendresse qu'il avoit pour lui. Il n'avoit point d'esprit, mais il avoit si bonne opinion de lui-même, qu'il l'insinuoit facilement aux personnes simples. Il affectoit même plus d'ingénuité qu'il n'en avoit, & par cette maniere moitié vraie, moitié artificieuse, il témoignoit aussi plus de sincérité que ne lui en remarquoient les plus habiles : ce qui portoit les autres à compter entièrement sur sa bonne foi.

Comme madame de Longueville avoit caché avec beaucoup d'art la brouillerie qu'elle avoit avec M. le prince son frere, personne ne la crut véritable, lorsqu'en jugeant qu'il étoit de son intérêt de la faire connoître, elle consentit qu'on la publiât. Ce qui fut cause

(a) Jean-François-Paul de Gondy, coadjuteur de Paris & cardinal de Retz.

que les Parisiens ne prirent aucune confiance, ni au prince de Conti, ni à elle; & ce qui donna aussi tant d'avantage à l'autre parti qui se trouva dans la ville, & qui leur étoit opposé.

M. le prince avoit pour madame sa sœur une extrême tendresse. Elle de son côté le ménageoit moins par intérêt, que pour l'estime particulière & la tendre amitié qu'elle avoit pour lui.

En ce temps-là ni son esprit, ni celui de toute la cabale n'étoient point d'avoir des desseins, ni de l'habileté: & quoiqu'ils eussent pourtant tous beaucoup d'esprit, ils ne l'employoient que dans les conversations galantes & enjouées, qu'à commenter & à raffiner sur la délicatesse du cœur & des sentiments: ils faisoient consister tout l'esprit & tout le mérite d'une personne à faire des distinctions subtiles, & des représentations quelquefois peu naturelles là-dessus. Ceux qui y brilloient donc le plus étoient les plus honnêtes gens selon eux, & les plus habiles; & ils traitoient au contraire de ridicule & de grossier tout ce qui avoit le moindre air de conversation solide.

Madame de Longueville sçavoit très-mal ce que c'étoit de politique: aussi en avoit-elle si peu, que quelques

années avant le temps dont je parle (a), elle avoit vu sans chagrin comme sans conséquence, l'amour & l'attachement extrême de M. le prince & de mademoiselle du Vigean (b), de laquelle elle avoit fait son intime amie, jusqu'à entrer même dans cette confiance. Mademoiselle du Vigean de même caractère que madame de Longueville, avoit vu avec aussi peu d'inquiétude l'extrême tendresse de M. le prince pour madame sa sœur. Il est vrai que lorsque leur expérience leur en eut appris davantage à toutes deux, en devenant plus politiques, elles se devinrent insupportables l'une à l'autre. Chabot (c) par la confiance & par l'amitié que M. le prince avoit pour lui, étant devenu le chef du conseil de mademoiselle du Vigean, lui fit comprendre qu'il étoit de son intérêt d'avoir seule la confiance de M. le prince : à quoi elle réussit parfaitement bien.

(a) Tout ce qu'on rapporte ici touchant mademoiselle du Vigean avoit précédé la guerre de Paris, & la mort de Henri, Prince de Condé, arrivée en 1646.

(b) Mademoiselle du Vigean, fille de François Poussart, marquis de Fors & baron du Vigean, morte religieuse.

(c) Henri Chabot, duc de Rohan, mort en 1655.

Le maréchal d'Albret, & ensuite la Rochefoucault (a) plus politique encore que ce maréchal, firent alors si bien connoître à madame de Longueville le préjudice que cela lui feroit, qu'une autre partageât avec elle le crédit qu'elle avoit sur M. le prince, qui se voyoit comme le maître du royaume dans la conjoncture des choses, qu'elle se résolut de rompre la grande intelligence qui étoit entre lui & mademoiselle du Vigean; & pour y mieux réussir, elle commença à en donner avis à Mademoiselle du Vigean qui en fit grand bruit. Ensuite elle détacha le marquis d'Albret pour en faire le galant de cette demoiselle, afin d'en dégoûter M. le prince : mais Chabot, qui avertit ce prince que ce stratagème ne venoit que de madame de Longueville, fut cause qu'il ne tourna sa colere que contr'elle; que cette intelligence de M. le prince & de mademoiselle du Vigean n'en fut encore qu'un peu plus forte, & qu'enfin il n'eut plus pour madame de Lon-

(a) François duc de la Rochefoucault, VI du nom, auteur des Mémoires de la minorité de Louis XIV, & des Maximes, mort en 1680, nommé jusqu'en 1650 le prince de Marillac.

gueville qu'une extrême froideur. Mais ce qui augmenta beaucoup cette froideur, c'est que la passion de M. le prince pour sa maîtresse devint si violente, qu'ayant toujours eu dessein de se démarier depuis la mort du cardinal de Richelieu (a), comme prétendant avoir été marié par force, il fit dessein de l'épouser, & en fit même parler à madame sa mere (b), laquelle voulant avoir du crédit auprès de son fils à quelque prix que ce fût, lui témoigna approuver extrêmement son choix, en lui disant mille biens de cette personne, & en lui marquant beaucoup d'estime pour elle.

Mademoiselle du Vigean osa bien parler elle-même à madame de Longueville; & cette dame sans en témoigner aucun mécontentement, en avertit M. le prince (c) son pere, avec lequel elle se raccommoda exprès pour le pouvoir animer davantage contre son fils. Aussi en fit-il un éclat épouvantable,

(a) Armand-Jean du Plessis, cardinal de Richelieu, mort en 1642.

(b) Charlotte-Marguerite de Montmorenci, fille du connétable, veuve de Henri II, prince de Condé, morte en 1650.

(c) Henri de Bourbon, II du nom, prince de Condé, mort en 1646.

LA D. DE NEMOURS, *Part. I.* 273
& dit mille choses cruelles de l'amant
& de la maîtresse.

M. le prince de son côté, fort irrité contre madame sa sœur, se résolut de pousser son ressentiment contr'elle tout aussi loin qu'il pourroit aller ; & pour cela il dit à M. de Longueville son mari , tout ce qu'il crut le plus nuire à cette dame , après lui avoir même conseillé de la faire enfermer dans une de ses maisons.

Mr. de Longueville , qui en sçavoit déjà assez , n'eut pas de peine à croire tout ce que son beau-frere lui voulut persuader de sa femme : mais il n'en fut que cela , & il en demeura là tout court. Outre que naturellement il n'étoit pas sensible , il étoit incapable d'une violence. Mais ce qui paroîtra tout-à-fait bisarre , c'est que M. le prince qui venoit de témoigner tant de ressentiment contre madame de Longueville, par un excès de l'amour qu'il avoit pour mademoiselle du Vigean , devint en fort peu de temps , après une maladie qu'il eut depuis la bataille de Norlingue (a), aussi indifférent pour elle qu'il avoit tant aimé, que s'il n'en avoit jamais oui parler.

Cependant quoiqu'il ne fût plus du

(a) Année 1645.

tout question de mademoiselle du Vigean , le frere & la sœur n'en furent pas mieux ensemble. M. le prince demeura avec bien du mépris pour madame de Longueville , & madame de Longueville avec bien de l'aversion pour lui. Mais comme elle avoit pris goût à cette recherche générale , & à la grande considération qu'il lui avoit procurée , elle voulut suppléer par ses intrigues à ce qu'elle ne pouvoit plus conserver par son frere , & cela lui fut d'autant plus aisé , que ceux dont elle se servoit pour y parvenir , voulant se servir d'elle à leur tour pour parvenir aussi à leurs fins , n'oublierent rien pour lui mettre dans la tête combien il étoit grand & beau à une femme de se voir dans les grandes affaires , & combien cela la feroit distinguer & considérer ; outre le plaisir qu'elle concevoit encore d'être dans un parti opposé à celui de son frere. Car quoiqu'il y eût quelque apparence qu'il voulut entrer dans celui qu'elle avoit pris , elle le connoissoit trop bien pour l'en croire capable , sachant d'ailleurs combien il haïssoit tous les partis.

Mais la plus forte raison qui la déterminâ , & qui étoit aussi celle qui la touchoit le plus , fut qu'en se met-

tant ainsi dans de grands parris, elle crut qu'elle passeroit pour en avoir beaucoup plus d'esprit ; qualité qui faisoit sa passion dominante, & l'objet de ses desirs les plus pressants & les plus chers. En un mot tout ce qu'elle croyoit le plus propre à établir son mérite personnel, prévaloit toujours en elle sur toute autre considération.

C'est aussi ce qui faisoit que les grandes choses dépendoient presque toujours chez elle des petites : & qui auroit voulu chercher des motifs bien solides de sa conduite, s'y seroit assurément trompé ; puisqu'elle sacrifioit ordinairement à sa gloire & sa fortune & son repos. Mais comme elle mettoit presque toujours cette gloire où elle n'étoit point, il ne lui en restoit presque jamais que la vaine imagination de l'avoir cherchée où elle étoit.

Ce fut la Rochefoucault qui insinua à cette princesse tant de sentiments si creux, & si faux. Comme il avoit un pouvoir fort grand sur elle, & que d'ailleurs il ne pensoit gueres qu'à lui, il ne la fit entrer dans toutes les intrigues où elle se mit, que pour pouvoir se mettre en état de faire ses affaires par ce moyen.

Pour M. de Longueville, quoiqu'il

eût dû être malcontent de n'avoir point eu de part au secret des négociations qui s'étoient faites à Munster entre les plénipotentiaires pour la France, où il avoit été aussi en qualité de plénipotentiaire lui-même; cela ne l'avoit pourtant point fâché. Ce ne fut donc pas ce qui l'obligea à se déclarer contre la cour; mais le cardinal qui ne le connoissoit point assez, pour ne pas craindre qu'il n'eût là-dessus tous les sentiments qu'il devoit avoir, & que pour se venger de lui, il ne publiât qu'il avoit empêché la paix, trouva, sans y penser, en voulant l'appaiser sur ce qu'il ne sentoît point, le secret de le fâcher véritablement.

Il sçavoit qu'il desiroit sur toutes choses le gouvernement du Havre, qui étoit la seule place importante qu'il n'eût point en Normandie, & qui pouvoit le rendre maître absolu de toute cette province. Il lui fit donc espérer cette place par le nommé Priolo, mais sans avoir pourtant aucun dessein de la lui donner, ne pensant à autre chose qu'à en faire durer davantage la négociation par cette espérance, de laquelle il ne vouloit simplement que l'amuser & l'éblouir. Et comme la chose touchoit trop vivement M. de Longueville pour

la pouvoir négliger, il la pressa tant, que Priolo le vint assurer de la part du cardinal, qu'il la lui donneroit; mais enfin son impatience força le cardinal à se découvrir entièrement, & à lui déclarer tout net qu'il ne la lui avoit jamais promise.

Le ministre ne passoit pas pour avoir une fort grande délicatesse sur l'exécution de ses promesses, & Priolo étoit un fort grand menteur. Ainsi on n'a jamais pu sçavoir au vrai lequel des deux avoit menti; mais ce qu'on a cru de plus vraisemblable sur cela, c'est que le cardinal en avoit peut-être moins promis que Priolo n'en avoit avancé, & plus fait espérer que n'en avoua ce ministre.

M. de Longueville dans cette occasion ajouta cependant plus de foi à son secrétaire qu'au cardinal: ce qui causa une si grande animosité entr'eux, qu'étant devenue publique, mille gens contribuèrent encore à l'augmenter, aussi-bien qu'à rendre ce ministre plus odieux, & cela d'autant plus facilement qu'il étoit devenu dans ce temps-là le mépris & la haine de presque tout le monde.

Dans cette conjoncture de l'aigreur de M. de Longueville contre le cardinal, madame de Longueville revint de Nor-

mandie , & comme elle étoit grosse , elle emprunta Noisi qui étoit à M. l'archevêque de Paris (a) , afin de pouvoir faire sa cour plus commodément : M. de Longueville la venoit voir très-souvent. Le coadjuteur, sous prétexte de faire les honneurs de la maison de son oncle , y alloit aussi fort souvent pour négocier , & il fit tant de propositions , & marqua tant d'empressement à M. de Longueville , qu'il lui fit promettre de servir la France & le parlement. Mais ce prince ne prétendit jamais que ce fût ailleurs que dans le conseil du roi , où il étoit entré depuis la régence , ne s'étant pas mis dans la tête qu'il dût y avoir de guerre. Aussi ne vouloit-il point venir à Paris au blocus , parce qu'il ne croyoit point s'y être engagé ; & il n'y fût point venu du tout , si on ne l'y eût entraîné. Ainsi comme il n'avoit point de dessein d'y demeurer , & que d'ailleurs il n'y voyoit point de poste qui lui fût convenable , il ne tarda guere à s'en retourner en Normandie , où le duc de Retz (b) le suivit , lequel , se-

(a) Jean-François de Gondy , premier archevêque de Paris , mort en 1654.

(b) Pierre de Gondy , duc de Retz , mort en 1676.

LA D. DE NEMOURS, *Part. I.* 279
lon Saint-Evremond (a), n'y fit rien
autre chose que la charge de duc &
pair.

Si-tôt que M. de Longueville fut ar-
rivé en Normandie, toute la province
se déclara pour lui, & dans le même
instant l'on renvoya le comte d'Har-
court (b), que la cour y avoit envoyé
pour y commander.

Mais pour dire ici quelque chose
du caractère de M. de Longueville,
après avoir parlé si long-temps des mo-
tifs qui le faisoient agir; ce prince étoit
entré dans bien des affaires par le mê-
me esprit qu'il étoit entré dans celle-
ci, c'est-à-dire, toujours sans en avoir
le dessein. Naturellement il n'aimoit
point à contredire : il le faisoit encore
moins pour une chose éloignée, &
dont l'exécution lui paroïssoit ou dou-
teuse ou sans apparence. Ainsi lorf-
qu'elle se tournoit autrement qu'il ne
l'avoit conçue, il se trouvoit presque
toujours engagé & contre son attente
& contre sa volonté.

Quant au coadjuteur, quoiqu'il pa-

(a) Charles Marquetel de S. Denis, sei-
gneur de Saint-Evremond, mort en Angle-
terre en 1703.

(b) Henri de Lorraine, comte d'Harcourt,
mort en 1666.

rût & si empressé & si zélé pour grossir le parti du parlement, & quoiqu'il en fût entêté, il n'avoit jamais eu aucun sujet de se plaindre de la cour : au contraire, il devoit à la reine sa coadjutorerie de Paris. Mais il avoit une ambition sans bornes, & à quelque prix que ce fût, il vouloit être cardinal, comme l'avoient été deux évêques de Paris de son nom (a). Un homme de bon sens, d'un cœur droit & d'une conduite régulière, auroit dû croire que la voie la plus sûre, la plus courte, la plus honnête, & la plus juste, pour parvenir à ses desseins auprès du prince, étoit sa fidélité; il en auroit fait ses principaux moyens, il n'auroit cherché à établir sa grandeur & sa gloire, que dans ses devoirs seuls; & enfin ses devoirs & sa fidélité pour son prince lui auroient tenu lieu de toutes choses. Mais comme le coadjuteur ne pouvoit trouver que dans les aventures extraordinaires de quoi remplir ses idées vastes, & satisfaire toute l'étendue de son imagination; il crut au

(a) Pierre, cardinal de Gondy, évêque de Paris mort en 1616.

Henri de Gondy, dit le cardinal de Retz, évêque de Paris, mort en 1622.

contraire qu'il trouveroit beaucoup mieux son compte dans les partis & dans les troubles. Outre qu'ils flattoient bien davantage son inclination, il en avoit tant pour toutes les choses extraordinaires, qu'il en auroit préféré une de cette nature qui auroit été médiocre ou mauvaise, à une qui auroit été bonne & solide, s'il n'avoit pu y parvenir que par des voies ordinaires. Son esprit, quoique pénétrant & d'une étendue assez vaste, étoit cependant sujet à de si grands travers, qu'il se piquoit généralement de tout ce qui ne lui pouvoit convenir, jusqu'à se piquer de galanterie, quoiqu'assez mal fait; & de valeur, quoiqu'il fût prêtre.

Il avoit encore bien d'autres foiblesses qui furent la cause de tous les malheurs qu'il attira à la France. Mais on auroit assez de peine sans doute à s'imaginer ce qui a commencé à lui remplir l'esprit de toutes les chimeres dont il étoit plein, & à concevoir qu'un homme de son caractère & de ses lumières ait pu se trouver susceptible d'une raison aussi creuse que celle qui a donné lieu à tous ses mouvements & si vifs & si impétueux pour la fronde & pour le parlement.

Etant en Italie, le livre de la conjuration de Louis de Fiesque (a) lui tomba malheureusement entre les mains ; & comme la lecture des romans gâte ordinairement l'esprit des jeunes personnes disposées à l'amour, la lecture de ce livre tourna si fort la tête de ce coadjuteur, qu'il osa même entreprendre de justifier dans ce nouveau Catilina (b), ce que l'auteur qui a écrit contre lui, y a si justement & si sagement condamné. Et il ne faut que lire le livre qu'il n'a fait là-dessus qu'en feignant seulement de traduire celui de la conjuration, pour voir combien il étoit charmé & des révoltés & des révoltes ; puisqu'il paroît ne l'avoir traduit & commenté que pour justifier la conduite & le dessein du comte de la Vaigne. Il se faisoit même plus d'honneur & plus de plaisir du nom de petit Catilina qu'on lui donnoit quelquefois, qu'il ne s'en promettoit du chapeau de cardinal, que

(a) Jean-Louis de Fiesque, comte de la Vaigne, auteur de la conjuration de Genes, & qui se noya dans la mer le premier janvier 1557, au commencement de l'action.

(b) Catilina chef d'une conspiration contre la ville de Rome sous les consuls. Il fut tué par Petreus, lieutenant d'Antoine, l'an de Rome 692.

son ambition lui faisoit desirer à quelque prix que ce fût, & que sa vanité lui faisoit espérer avec tant de confiance.

De la lecture du livre de cette conjuration, il lui resta donc un si grand goût pour les intrigues parmi les bourgeois de Paris, que depuis cela il avoit toujours ménagé le peuple de cette grande ville avec une attention extrême : persuadé sans doute que l'archevêché de Paris n'étoit propre à rien de si bon, qu'à faire des intrigues considérables, qu'à fomenter des séditions, & qu'à exciter des révoltes.

Mais il ne faut pas que j'oublie de rapporter ici, qu'aux premières barricades du parlement, il fut si transporté de joie de trouver un moyen de pouvoir entrer dans les intrigues, qu'il sortit en rochet & en camail, pour faire croire en donnant des bénédictions, qu'il vouloit faire cesser la rumeur. Après quoi il vint avec empressement donner ses avis au cardinal sur ce qui se passoit, lequel n'en fit pas grand cas, sachant peut-être bien qu'il y avoit contribué : car après qu'il fut parti, lui & la reine ne firent que se moquer de lui.

Ce fut donc de cette manière froide

& méprisante avec laquelle le cardinal reçut les offres du coadjuteur, dont ce coadjuteur fit son prétexte pour se mettre dans le parti de la fronde.

Les ducs de Brissac (a), de Luynes (b), de Noirmoutier (c) & de Vitri (d) entrèrent aussi tous quatre dans le même parti, & ils y furent faits lieutenants généraux sous le commandement des ducs d'Elbeuf & de Beaufort, & du maréchal de la Mothe, au-dessus desquels M. le Prince de Conti étoit encore en qualité de généralissime, comme je l'ai déjà dit dans un autre endroit.

Le duc de Brissac entra dans ce parti à cause de l'alliance qui étoit entre le coadjuteur & lui.

Le duc de Luynes, par une dévotion de jansénisme, assez mal entendue.

Noirmoutier, par la seule haine qu'il avoit pour M. le prince, à cause de quelque chose qui s'étoit passé à la ba-

(a) Louis de Cossé, duc de Brissac, mort en 1661.

(b) Louis-Charles d'Albert duc de Luynes.

(c) Louis de la Tremouille, duc de Noirmoutier, mort en 1666.

(d) François-Marie de l'Hôpital, duc de Vitri.

LA D. DE NEMOURS , *Part. I.* 235
taille de Lens, dont il n'a jamais perdu
le souvenir.

Et Vitri, par le mécontentement de
ce qu'on lui avoit refusé le brevet de
son pere.

Je ne veux pas encore oublier ici
que Laigues (a) entra dans le parti du
parlement comme ami du coadjuteur,
aussi-bien que par la haine qu'il portoit
à M. le prince , qui lui avoit donné
quelque chagrin au jeu. Avant cela,
Laigues étoit un homme peu connu &
peu considéré.

La Boulaye (b) qui étoit entré dans
ce parti avant lui , & qui étoit encore
moins dans le monde, y entra à cause
du mécontentement qu'il eut de n'avoir
pu obtenir la survivance de la charge
de colonel des cent-suisses, que le duc
de Bouillon (c) la Marck son beau-pere
avoit possédée.

Le prince de Tarente (d) prit en-

(a) Le marquis de Laigues. On a dit de
son temps qu'il avoit épousé en secret la du-
chesse de Chevreuse , mere du duc de Luynes.

(b) Maximilien Échalat , marquis de la
Boulaye.

(c) Henri-Robert de la Marck , duc de
Bouillon , mort en 1652.

(d) Henri-Charles de la Tremouille , prince
de Tarente , mort en 1672.

286 MÉMOIRES DE MADAME
core le même parti, à la persuasion de
madame de la Tremouille (a) sa mere,
qui l'en sollicita fort ; parce qu'elle ai-
moit les procès , & qu'elle en avoit
beaucoup.

Le comte de Maure , qui avoit tou-
jours passé pour un fort honnête hom-
me , s'avisa par malheur pour lui de
se faire frondeur ; car il en acquit un
si grand ridicule , qu'il n'en est jamais
revenu.

Tancrede (b) voulut être encore de
ce nombre , malgré tous les sujets qu'il
avoit de se plaindre du parlement , qui
lui avoit fait perdre son procès contre
Chabot. Mais comme il étoit mineur ,
l'espérance de revenir contre son arrêt
l'avoit obligé à prendre leur parti. Sa
mort cependant rendit tous ses desseins
fort inutiles , & pour le parlement &
pour lui : elle acheva d'assurer à son
beau-frere toute cette grosse succession
de la maison de Rohan.

Lorsque Tancrede mourut , on fit
quelques vers sur sa mort au service

(a) Marie de la Tour , fille de Henri de la
Tour , duc de Bouillon , maréchal de France.

(b)... Tancrede , prétendu fils de Henri II ,
duc de Rohan , que le parlement déclara sup-
posé par arrêt , l'an 1646.

LA D. DE NEMOURS. *Part. I.* 287
du parlement; mais je ne me souviens
que de ces deux-ci :

Il a tout fait pour la Justice ,
Et la Justice rien pour lui.

Mata se vint ranger du côté du parlement, mais il n'y fit pas une figure fort considérable. Je n'ai pas même oui dire qu'il en ait fait d'autre que celle de général des postes qu'avoit Nouveau son beau-frere.

Fosseuse, Dallui, Sevigni, & plusieurs autres de cette même volée, vinrent tous s'offrir au parlement presque en même-temps que Mata; mais ils y firent si peu de chose que je n'ai rien à en dire.

M. d'Elbeuf avoit fait son traité avec le parlement par le nommé Des-Landes-Payen, qui l'avoit assuré de la part de tous ces messieurs qu'il auroit le principal commandement. Ce Des-Landes étoit conseiller, & avoit connu M. d'Elbeuf en Flandres, où ils avoient été tous deux en exil.

Ce conseiller avoit de très-grandes obligations à M. d'Elbeuf, qui lui avoit fait gagner un procès dans lequel il s'agissoit d'un bénéfice considérable. Ce fut aussi par le moyen de ce Des-

Landes, qui avoit un grand crédit au parlement, parce qu'il n'y avoit que lui qui entendît la guerre, que ce prince fut reçu d'abord comme général. Il est vrai encore que pendant l'espace de deux jours seulement il fut le maître de Paris, les délices du peuple & l'espérance du parlement : mais si-tôt que M. le prince de Conti & madame de Longueville furent arrivés, cette grande considération qu'on avoit eue pour lui s'évanouit, & cessa si bien, que depuis cela on ne sçavoit plus qu'il y fût, que par les chansons burlesques qu'on fit contre lui. Ce qui fut cause que la fronde se détermina à y faire venir M. le prince de Conti & madame de Longueville : car ceux qui négocioient avec lui pour Paris, n'avoient pas dessein de les faire venir, qu'on n'eût vu auparavant comme les choses tourneroient. Mais comme ils virent que le duc d'Elbeuf, qui s'offrit dans ce temps-là au parlement y étoit si puissant, ils crurent bien qu'il n'y avoit plus de temps à perdre, & que cela pourroit traverser leurs desseins. Les assiégeants & les assiégés se trouvoient également trompés dans leurs mesures : car comme tout le monde a des procès ou craint d'en avoir, il y
eut

eut peu de gens qui n'en prissent quelques-unes avec le parlement, ou tout au moins qui ne frondassent avec lui le ministre & le ministère, & qui n'applaudissent à ce qu'ils paroissent faire pour le peuple. Mais comme les paroles ne content rien, si-tôt que la guerre fut déclarée, tel qui leur avoit fait de grandes protestations, se trouvant plus engagé à la cour qu'à eux, favorisoit lui-même le blocus; & ceux qui y venoient servir se rendoient & se trouvoient à la fin leurs maîtres. Ce qui dégoûta si fort de la guerre messieurs du parlement, que sans se mettre beaucoup en peine de ceux qui s'étoient joints à eux, ils délibérèrent de penser à quelque accommodement avec la cour, & cela d'autant plus volontiers que ces trois ou quatre cents mille hommes qu'ils s'étoient flattés de lever à Paris étant tous gens de métier, & aucun ne voulant quitter sa maison qu'on ne lui donnât de l'argent, dont on n'avoit gueres, ils se trouverent presque réduits à rien. Ainsi on leva peu de monde, & encore de si mauvaises troupes, qu'elles prenoient toutes la fuite à la première occasion. Du côté de la cour on n'étoit pas moins trompé : les troupes dont on

avoit formé le blocus de Paris pour affamer la ville, ne servirent qu'à la nourrir. Les vivres y étoient devenus si chers par la difficulté qu'il y avoit d'y en faire venir, que les officiers qui en faisoient entrer par charrois, y trouverent un profit très-considérable, & tout le monde par ce même intérêt y en apportoit.

Cependant quoique chaque général y en fît entrer les jours qu'il étoit de commandement, le peuple ne voulut point croire que d'autres y en fissent entrer que M. de Beaufort & M. de la Boulaye.

Enfin Paris prit une face si différente de ce qu'il avoit été qu'on auroit eu peine à s'imaginer que les mêmes gens eussent pu devenir en si peu de temps si dissemblables d'eux-mêmes. On ne s'y entretenoit plus que de la guerre, du prix de la farine, & de l'édit de 1617, qui excluait du gouvernement tous les étrangers : on n'y parloit plus que d'affaires d'état, de quelque âge & de quelque sexe que l'on fût : plus on avoit d'ignorance, plus on décidoit hardiment. Mais dans ce caprice général où l'on étoit de ne parler que de choses sérieuses, importantes & solides, on y avoit pourtant si peu de solidité dans

l'exécution, que presque personne ne s'avisa de traiter de chose importante, la témérité qu'il y avoit d'oser soutenir la guerre contre l'autorité royale.

Ce qui fit dire à M. le prince, que cette guerre ne pouvoit être bien décrite qu'en vers burlesques, parce qu'on y passoit les jours entiers à se moquer les uns des autres.

Dans le parlement on n'y traitoit point les affaires avec plus de dignité ni avec plus de gravité. Lorsqu'on y proposoit un avis pour la cour, au lieu de tâcher d'y répondre avec de meilleures raisons que celles qu'on proposoit, on n'y répondoit jamais que par de longues huées semblables à peu près à celles que font les laquais à la porte du cours ou de la comédie : & c'étoit-là proprement ce que l'on appelloit *fronder*.

Ce mot a eu cependant encore une autre origine, qui étoit celle de la guerre que la canaille s'entrefaisoit à coups de pierre dans les fauxbourgs & dans les fossés de Paris avec des frondes, à laquelle on comparoit celle de Paris, qui se faisoit par des bourgeois qui n'en connoissoient point d'autres. Et l'on commença à mettre le mot de fronde en usage, après que Ba-

chaumont (a) en faisant comme les autres, de ces huées ordinaires, eut dit qu'il alloit fronder l'avis de son pere, qui étoit le président le Coigneux, pere du dernier mort.

On avoit mené le roi à S. Germain le 6 janvier de cette année (b) lorsqu'on y sçut que M. le prince de Conti & madame de Longueville étoient arrivés à Paris le 10, & que M. le prince soupçonné d'y avoir fait venir son frere étoit à un de ses quartiers, qui n'étoit éloigné que d'un quart de lieue de la ville. Cela fit croire qu'il s'y alloit jetter lui-même; ce qui mit la reine & M. le cardinal dans une appréhension mortelle: mais cette crainte fut bientôt dissipée par son retour.

M. le prince, soit pour ôter les soupçons qu'on pouvoit avoir eu de lui là-dessus, ou bien pour suivre les mouvements de la colere où il étoit de voir qu'on s'opposoit à la réduction de Paris qu'il avoit entreprise, dit des choses si terribles de son frere & de sa sœur, qu'il ne falloit être guères

(a) M. de Bachaumont, qui fit le voyage écrit par le célèbre Chapelain.

(b) 1649.

LA D. DE NEMOURS, *Part. I.* 293
éclairé pour pouvoir croire que ce fût
un jeu joué entr'eux. Il devint si fu-
rieux d'abord, que personne n'osoit
l'aborder, & puis tout d'un coup il
revint chez la reine avec un certain
air libre comme s'il n'avoit jamais été
fâché; & tenant par la main un petit
bossu qu'il lui menoit paré d'une ca-
saque dorée : *Voilà*, lui dit-il, mada-
me, en faisant de grands éclats de
rire, *le généralissime de Paris*. Il est
vrai que le prince de Conti ne répondit
pas à l'espérance que l'on avoit conçue
de son esprit. Madame sa sœur elle-
même, qui l'obsédoit & qui le gouver-
noit en ce temps-là, étoit bien aise
qu'on n'eût pas meilleure opinion de
lui, afin que tout lui fût attribué.

Marillac (a) qui la gouvernoit ab-
solument, & qui ne vouloit pas que
d'autres eussent le moindre crédit au-
près d'elle, ni même qu'ils parussent
y en avoir, l'éloigna fort du coadju-
teur, qui n'auroit pas été fâché de la
gouverner aussi, & qui l'étoit beau-
coup que cela ne fût pas.

(a) François de la Rochefoucault, prince
de Marillac, depuis duc de la Rochefoucault,
& pere de celui d'à présent. Ce seigneur fut
auteur des Mémoires à qui on a donné son
nom, & mourut en 1680

Cet éloignement de madame de Longueville fit insensiblement deux partis dans la ville.

On s'y étoit toujours défié d'elle, à cause de M. le prince : d'ailleurs on n'y avoit pas une fort grande opinion de sa bonne foi, & encore une plus mauvaise de Marillac qui la gouvernoit ; & on sçavoit même qu'elle ne pouvoit être fâchée qu'on doutât de sa sincérité, parce qu'elle s'imaginoit qu'on l'en croyoit plus fine & plus habile ; jusques là que la crainte qu'on ne la crût capable de se plaire avec les esprits vulgaires, ou qui n'étoient pas dans une grande réputation, faisoit qu'elle n'osoit presque paroître honnête avec personne.

Le coadjuteur de son côté, outre qu'il étoit fort caressant avec tout le monde, se piquoit d'une probité à l'épreuve & au-dessus de toutes sortes d'intérêts. En effet, il n'en avoit point de médiocres ; il ne trempoit jamais que dans les occasions qui lui pouvoient être d'une grande utilité ; & comme il avoit assez d'esprit pour connoître qu'il n'y en pouvoit avoir aucune pour lui dans la conjoncture présente, il n'eut pas de peine à réussir par-là dans le dessein

qu'il avoit de s'attirer tout le crédit.

M. de Beaufort uni avec le coadjuteur eut la même politique : il avoit pourtant plus de probité que lui. Car où il avoit une fois connu à quoi l'honneur l'avoit engagé , pour rien au monde il n'y auroit voulu manquer : mais comme ses connoissances étoient fort bornées, il avoit le malheur de connoître rarement ses devoirs. Il ne faut pas s'étonner après cela si toutes ces conduites si opposées produisirent l'effet qu'elles devoient avoir du côté de ces deux hommes.

Sur la fin du blocus de Paris le coadjuteur ôtoit tout le crédit à M. le prince de Conti & à madame de Longueville , comme ceux-ci l'avoient ôté auparavant à M. d'Elbeuf. Mais par malheur pour lui il s'avisa de prêcher publiquement pour son parti contre celui du cardinal Mazarin , & contre la personne de ce ministre, dans la créance que le peuple en feroit encore plus animé contre lui , parce qu'il avoit oui dire que cela avoit beaucoup contribué autrefois à soutenir la ligue ; sans penser que la guerre de la ligue étoit une guerre de religion toute différente de celle-ci. Aussi cela fit-il un effet tout contraire. On eut tant d'hor-

reur qu'on osât en chaire louer une faction dans un état, faite par des sujets contre leur prince légitime, & y prêcher la division comme une chose juste & raisonnable, que s'en étant aperçu lui-même, il feignit de se trouver mal, afin de finir plutôt. D'un autre côté la défiance que l'on avoit de madame de Longueville étoit si grande, qu'on crut qu'elle s'étoit enfuie de Paris, & que c'étoit le Feron, alors prévôt des marchands, de qui l'on se défioit aussi-bien que d'elle, qui l'avoit fait sortir : ce qui obligea même le Feron de se cacher dans un cloître, & madame de Longueville de se faire voir, quoiqu'il n'y eût pas long-temps qu'elle fût accouchée.

Tout cela joint au chagrin qu'avoit le parlement de voir employer mal-à-propos son argent dans le luxe & dans la magnificence, au lieu des troupes où il l'avoit destiné, lui donna d'abord quelque envie de faire la paix. Mais les mal-intentionnés & les frondeurs les plus entêtés, qui ne vouloient point qu'on traitât, firent changer cette pensée ; & voyant que leur puissance ne répondoit pas aux espérances qu'on en avoit conçues ; ils se trouverent forcés d'avoir recours aux ennemis de

l'état, & d'envoyer chercher du secours chez les Espagnols, à qui Noirmoutiers & Laigues, amis intimes du coadjuteur, en allerent demander ; & ce fut dans ce voyage que se fit la connoissance de Laigues avec madame de Chevreuse (a).

La cour sur cette nouvelle, & d'ailleurs voyant que la Normandie, la Provence, la Guyenne & Reims, s'étoient déjà déclarés pour Paris, la Provence sous le commandement du comte de Carce (b) qui avoit un fort grand crédit dans cette province, & le parlement de Guyenne sous le commandement de Sauvebeuf (c) & de Lufignan : la cour, dis-je, informée de tous ces mouvements contr'elle, commença à faire des propositions & des offres aux particuliers, pour les détacher des intérêts du parlement. Marillac par son intérêt seul fit voir à

(a) Marie de Rohan, fille du duc de Montbazou, veuve du connétable de Luynes, épousa en seconde nocces Claude de Lorraine, duc de Chevreuse.

(b) Le comte de Carce de la maison de Gordes, Lieutenant de roi en Provence.

(c) Sauvebeuf. C'étoit un brave du temps du fameux comte de Bouteville, pere du maréchal de Luxembourg.

298 MÉMOIRES DE MADAME
madame de Longueville, que l'extrême défiance qu'on avoit d'elle faisant diminuer son crédit tous les jours, elle en auroit encore moins à l'avenir; & comme elle se servoit moins de son esprit que de celui des autres, il lui persuada facilement d'entendre aux offres & aux propositions de la cour.

L'on ne fut pas long-temps à s'apercevoir de cette négociation : ce qui fit que chacun voulut traiter séparément. Ceux mêmes qui y étoient les plus engagés, étoient fâchés que les autres s'engageassent à faire comme eux : ils vouloient être les premiers, afin de rendre leur parti meilleur. On proposa donc publiquement du côté de la cour une conférence à Ruel, qu'on jugea bien devoir réussir, parce que beaucoup de gens étoient déjà d'accord, & on ne faisoit même cette proposition que pour la forme. Le duc de Beaufort & le coadjuteur ne voulurent jamais entendre à aucun traité : ce qui leur donna beaucoup de réputation, & les fit demeurer à la tête d'un gros parti, duquel ils furent pendant plusieurs années comme les maîtres.

Madame de Longueville manda à

son mari que tout le monde traitoit, qu'il y devoit penser aussi ; & puis elle se plaignit de ce qu'il l'avoit fait avant elle.

Par le traité qu'on fit on donna au prince de Conti, Danvillers, où Marfillac devoit commander sous lui, & dont il devoit même avoir les appointements. Car en ce temps-là, les personnes du rang de M. le prince de Conti les laissoient toujours toucher à leurs lieutenants dans leurs gouvernements.

Si-tôt que Marfillac, qui ne se hâtoit, & ne pressoit tant madame de Longueville que pour en avoir plutôt ce qu'on lui avoit promis du côté de la cour, en eut obtenu ce qu'il prétendoit, il ne pensa plus guères aux intérêts des autres. Il trouva dans les siens tout ce qu'il cherchoit, & son compte lui tenoit d'ordinaire toujours lieu de tout. Il fit même trouver bon à madame de Longueville qu'on n'eût point pensé à elle, quoique le prince de Conti & elle, n'eussent pressé cette paix de leur côté, que dans l'espérance de faire leurs conditions meilleures, & dans la crainte de n'en être plus les maîtres, s'ils tardoient trop ; parce qu'ils s'appercevoient bien que

leur crédit diminueoit tous les jours de plus en plus.

A l'égard de M. de Longueville, à la réserve seulement de la survivance de ses gouvernements qu'on lui accorda pour ses enfants, & qu'on ne refusoit à personne en ce temps-là, on ne lui donna rien. C'est ce qui fit qu'il s'opiniâtra si long-temps à ne vouloir consentir à aucun accommodement, à moins qu'il n'eût le Pont-de-l'Arche, que la cour ne vouloit point aussi lui donner, parce que n'ayant que trop connu & senti le grand crédit qu'il avoit en Normandie, elle n'avoit garde de l'augmenter en lui donnant cette place. Mais M. le prince, voyant cette difficulté, assura M. de Longueville, qu'il la leveroit, & qu'il auroit ce qu'il desiroit; que même en faveur de la paix il vouloit bien lui en donner sa parole & s'en faire fort, sans se mettre beaucoup en peine s'il pourroit la lui tenir : car il ne se faisoit pas une affaire de manquer à ce qu'il promettoit.

Le coadjuteur fit humainement tout ce qu'il put pour s'opposer à cette paix, quoique M. le prince de Conti témoignât la souhaiter avec tant de passion.

M. de Beaufort de son côté, qui n'en faisoit pas moins que le coadjuteur, &

qui cherchoit tous les moyens imaginables de l'empêcher , crut en avoir trouvé un infailible qu'il proposa à M. de Bellievre , en lui demandant par maniere d'avis , si en donnant un soufflet à M. d'Elbeuf , il ne changeroit point la face des affaires : à quoi M. de Bellievre répondit d'un sang froid , plus digne de sa gravité que de la question , qu'il ne croyoit pas que cela pût changer autre chose que la face de M. d'Elbeuf. Cela réjouit & fit beaucoup rire tous ceux qui entendirent cette conversation , & ne fit qu'augmenter les bons contes qu'on faisoit les uns des autres , & sur-tout de M. de Beaufort.

Ainsi finit la premiere guerre de Paris , où l'on déchira d'une maniere épouvantable M. le prince de Conti & madame de Longueville : ce qui leur donna une si cruelle averfion pour la fronde & pour le parlement , qu'ils l'ont toujours conservée depuis : & il arriva même parmi les frondeurs qu'on fit plus d'une fois à M. de Marillac de ces fortes de menaces , qui ne se font gueres à des gens de sa qualité.

Après que la plupart du parti fut d'accord que pour la bienséance & pour contenter le peuple , on demanderoit

que le cardinal Mazarin sortit hors de France , comme personne ne se vouloit charger de cette commission , ce qui n'étoit pourtant qu'une pure comédie pour leurrer le peuple , le comte de Maure s'en chargea , croyant que tout cela se faisoit de bonne foi : mais ce bel emploi qu'il prit acheva de le tourner en ridicule.

Dans cette paix , tout le monde fit réflexion que pendant la guerre on en avoit assez fait pour fâcher le cardinal , mais qu'on n'en avoit point fait assez pour se mettre à couvert de son ressentiment : & c'est par cette réflexion qu'on blâma si fort messieurs du parlement d'avoir fait la paix dans la conjoncture où ils la firent , & de ne l'avoir pas faite ou plutôt ou plus tard. Car il est certain que s'ils avoient pris le temps qu'ils avoient tant de postes considérables auprès de Paris , ces postes la leur auroient fait faire plus avantageuse : ou ils devoient du moins attendre encore quelque temps , puisque Paris ne pouvoit plus être affamé , que plusieurs provinces étoient sur le point de se joindre à celles qui s'étoient déclarées pour eux , & qu'enfin la saison forçant la cour de retirer ses troupes pour les renvoyer sur la frontiere con-

LA D. DE NEMOURS, *Part. I.* 303
tre les Espagnols, elle se feroit trouvée dans la nécessité de traiter avec eux aux conditions qu'ils auroient voulu : au lieu que pour avoir si mal pris leur temps il en arriva tout autrement. De cette paix, dont aucun des partis, ni de tous les gens qui y entrèrent ne fut content, on peut encore faire cette réflexion, qui est, que si rien ne flatte & ne séduit tant que les commencements de ces sortes d'intrigues où l'on entre, rien aussi n'en désabuse tant que leurs fins, par l'expérience qu'elles donnent du contraire de tout ce qu'on s'y étoit proposé en y entrant. La paix du parlement ainsi faite & conclue, madame de Longueville alla à la cour, persuadée qu'ayant été la seule cause de la paix, elle y feroit parfaitement bien reçue ; mais elle trouva au contraire, qu'on ne s'y souvint que de la guerre qu'elle avoit suscitée & entretenue.

La reine la reçut donc assez froidement ; & le cardinal ne la fut voir que pour la remercier tout haut de lui avoir été toujours plus favorable que tous les autres, qui avoient été comme elle opposés à son parti ; croyant bien qu'il la décréditeroit dans le sien en lui parlant ainsi. Tout le monde en jugea de même en lui entendant faire un pareil compliment.

M. le prince ne vint ni la voir, ni la présenter, comme on pensoit qu'il l'avoit promis, s'excusant sur ce qu'il étoit malade, ce qui fit croire à madame de Longueville que c'étoit une mauvaise excuse. Elle en fit tant de plaintes, qu'il fut obligé d'aller chez elle, la bouche & les joues si enflées, qu'on vit bien que ses raisons n'étoient que trop bonnes.

M. le prince, depuis la guerre de Paris, voyant que madame de Longueville gouvernoit M. le prince de Conti, qu'elle avoit du crédit auprès de M. son mari, & qu'elle étoit comme à la tête d'un gros parti, jugea qu'elle lui pourroit être utile, & avec la même facilité se porta à un accommodement avec cette princesse, pour qui il parut toujours depuis avoir bien de la considération. Il la fit entrer dans toutes les affaires les plus importantes, & ils n'agirent plus tous deux que de concert.

M. le prince étoit charmé de la haine qu'on avoit pour lui à Paris, & de ce qu'il avoit fait accroire à des bourgeois de la ville, qui étoient venus à S. Germain, qu'il ne se nourrissoit que d'oreilles de bourgeois de Paris. Il se piquoit de craindre si peu Paris, qu'il

y vouloit aller seul avant la cour.

Cette haine dont il s'étoit tant moqué ne laissoit pas que de l'embarasser : il trouva l'invention, pour y être en sûreté, de faire courir foudrement le bruit qu'il étoit mal avec le cardinal, & avant que d'y aller, de proposer des conférences avec M. de Beaufort & le coadjuteur : sur quoi il les fit donner dans le panneau. Il vint donc à Paris, & il les vit tous deux, comme il avoit été proposé ; mais si-tôt qu'il fut parti, il ne fut plus question ni de son accommodement, ni de sa brouillerie avec M. le cardinal.

Le parlement, que ce prince avoit voulu perdre, & qui s'étoit déclaré si hautement son ennemi, eut la lâcheté de lui faire une députation dès qu'il fut arrivé : ce qui donna lieu à bien des écrits pour le blâmer de cette démarche, par ce qu'ils n'étoient pas tous de cette opinion ; mais comme c'étoit à la pluralité des voix que cela se decidoit, il fallut bien que le moindre nombre cédât au plus grand.

Un peu après, madame de Chevreuse revint en France avec autant de diligence que de secret, & sans la participation de la cour. Si tôt qu'elle y fut

arrivée, le cardinal s'imaginant qu'elle pouvoit lui être utile dans la conjoncture des affaires présentes, lui manda que la reine vouloit bien qu'elle vînt à la cour, où elle fut parfaitement bien reçue, & où même on lui fit donner de l'argent.

Il y avoit quatorze ou quinze ans qu'elle n'avoit été en France, hors deux ou trois mois seulement au commencement de la régence, ce qui étoit cause qu'elle n'y avoit plus d'habitude : mais elle avoit tant d'art & de sçavoir faire pour les intrigues, qu'elle n'y fut pas long temps sans y être dans une très-grande considération, & sans y avoir un très-grand nombre d'amis importants, qui avoient tous une confiance entière à elle.

M. le prince crut qu'il y alloit de sa gloire de ramener le roi & la reine à Paris, & M. le cardinal crut aussi qu'il étoit de l'intérêt de la régence d'y revenir. Mais il étoit resté une certaine cabale de frondeurs, qui se trouvoit dans un crédit absolu parmi le peuple & la fronde. Ainsi il étoit assez difficile de pouvoir être en sûreté, sans négocier avec cette cabale.

M. Servien vint donc à Paris auparavant, & il s'adressa d'abord à M.

DA D. DE NEMOURS, *Part. I.* 307
de Beaufort, persuadé, à la peinture
qu'on lui en avoit faite, que ce n'é-
toit pas une affaire de le réduire à ce
qu'il voudroit. Cependant contre son
attente, il ne laissa pas de résister quel-
que temps : mais enfin il se rendit &
consentit à tout ce qu'on vouloit de
lui ; qui étoit seulement qu'il ne feroit
plus rien contre le cardinal, & qu'il
ne s'opposeroit plus à rien de tout ce
que la cour témoigneroit desirer, sans
qu'on lui promît autre chose pour une
si grande docilité, sinon que le roi &
la reine le recevroient fort bien : ce
qui fit dire en ce temps-là que le coad-
juteur, qui gouvernoit M. de Beaufort
comme l'on gouverne une pendule,
ne l'avoit montée que pour deux heu-
res, parce qu'il n'avoit pas résisté da-
vantage.

Quant au coadjuteur, il ne voulut
rien écouter : mais voyant qu'il lui
seroit presque impossible d'empêcher le
retour de la cour à Paris, il se con-
tenta de laisser croire qu'il n'y met-
troit aucun obstacle. Le roi & la reine
revinrent donc à Paris le 18 du mois
d'août 1649. Après la paix de Paris il
falloit songer à celle des provinces.
Celle de Rouen avoit été faite en
même temps que celle de Paris ; & M.

de Longueville avoit obtenu qu'on ôteroit le fêmeftre de ce parlement qui avoit été établi depuis peu d'années.

M. le cardinal vouloit qu'en Provence le parlement traitât à de meilleures conditions que le gouverneur, quoique celui-ci eût été pour la cour. Sa raifon étoit de vouloir lui donner des dégoûts affez grands, pour le forcer à lui rendre ce gouvernement, qui étoit fur le chemin d'Italie; & il vouloit faire plaifir au parlement, afin de s'en pouvoir faire aimer quand il feroit leur gouverneur : mais M. le prince qui vouloit favorifer le comte d'Alais (a) fon coufin germain, força le cardinal à faire tout le contraire de ce qu'il vouloit.

En Guyenne l'affaire fe pafla tout d'une autre forte. M. le cardinal voulut favorifer M. le duc d'Epemon (b) qui en étoit gouverneur, & il le faifoit dans la vue qu'une de fes nieces épouferoit M. de Candale (c) : mais M. le prince fit encore une fois échouer par

(a) D'Angoulême, comte d'Alais, gouverneur de Provence.

(b) Bernard de Nogaret, duc d'Epemon.

(c) Louis-Charles-Gafton de Nogaret, duc de Candale, mort en 1658.

LA D. DE NEMOURS, *Part. I.* 309
force les desseins du cardinal Mazarin,
& l'on favorisa le parlement au préju-
dice du gouverneur.

Le cardinal outré de ce que M. le prince le maîtrisoit & le contrarioit par-tout, ne lui vouloit guere moins de mal, que ceux à qui ce prince faisoit la guerre, & qu'à ceux qui la faisoient à ce ministre.

Un peu après la paix de Paris, M. de Vendôme (a) proposa au cardinal Mazarin le mariage de son fils de Mercœur (b) à une de ses nieces, en lui faisant donner l'amirauté. Mais M. de Beaufort fit tant de bruit de ce mariage, dans la crainte qu'il ne lui fit perdre son crédit parmi le peuple, qu'il le fit rompre sur l'heure, étant si puissant qu'on ne l'osoit fâcher. Mais au mois de septembre, soit que M. de Beaufort eût consenti au mariage, soit qu'on le considérât moins à cause que le crédit des frondeurs diminuoit beaucoup, on recommença à parler de ce

(a) César, duc de Vendôme, fils naturel de Henri IV, grand pere de MM. de Vendôme d'aujourd'hui, mort en 1665.

(b) Louis, duc de Mercœur, depuis cardinal de Vendôme, gouverneur de Provence, pere de M. le duc de Vendôme & de M. le grand-prieur de France, mort en 1669.

310 MÉMOIRES DE MADAME
mariage : & même il fut si avancé ,
qu'on pria pour les fiançailles.

Le dernier qui avoit été amiral étoit
le duc de Brezé(a), beau-frere de M.
le prince, qui avoit demandé l'amirauté, & à qui on l'avoit refusée :
mais il avoit tant pressé, qu'au lieu
de cette charge on lui avoit donné le
gouvernement de Stenai, en spécifiant
même que c'étoit pour récompense de
l'amirauté. Il est vrai que M. le prince
se voyant un pouvoir sans bornes ne
laissa pas d'y prétendre, toujours per-
suadé qu'on n'oseroit lui rien refuser
de tout ce qu'il voudroit demander
fortement.

Cette charge avoit toujours été va-
cante depuis la mort du duc de Brezé.
Et quand M. le prince sut qu'on al-
loit la donner à M. de Mercœur ; il
devint si furieux, qu'il se résolut de
l'empêcher, à quelque prix que ce fût ;
& le prétexte de la querelle qu'il fit à
M. le cardinal là-dessus, fut qu'on n'a-
voit point donné le Pont-de-l'Arche à
M. de Longueville, quoiqu'il ne s'en
fouciât gueres auparavant.

M. le cardinal répondit à cette

(a) Urbain Maillé, duc de Brezé, amiral
& maréchal de France, mort en 1650.

LA D. DE NEMOURS, *Part. I.* 311
plainte, qu'il ne sçavoit pas pourquoi
il lui alléguoit qu'il s'y étoit engagé
avec M. de Longueville, puisque la
reine ne lui en avoit jamais donné au-
cun ordre. Sur cette réponse M. le
prince lui manda tout net qu'étant las
de porter la haine publique pour lui,
il vouloit qu'il s'en allât & qu'il quit-
tât le royaume.

Toute la France s'offrit au même
instant à M. le prince, à la réserve de
M. de Vendôme & du duc d'Epéron.
Le président de Bellievre (a) vint lui
offrir toute la fronde. Tous les fron-
deurs le virent en particulier; l'on dit
qu'il promit à chacun d'eux de se join-
dre à eux tous, pour chasser le cardi-
nal, qu'il affectoit de tourner en ridicule
sur toutes sortes de choses: & pour lui
reprocher sa poltronerie, il lui cria d'un
ton & d'un air moqueur chez la reine,
adieu Mars, avec mille autres choses
outrageantes qu'il lui disoit, & qu'il lui
faisoit en toutes occasions.

Le cardinal se voyant presque seul
de son parti, haï de tout le royaume,
& prévoyant bien qu'il étoit perdu,
s'il ne s'accommodoit avec Mr. le

(a) Pomponne de Bellievre, premier prési-
dent du parlement, mort en 1657.

312 MÉMOIRES DE MADAME
prince, commença à entrer en négociation.

Madame de Longueville, qui haïssoit mortellement la fronde depuis la guerre de Paris, s'entremît avec plaisir de cet accommodement, & on prétend même que Marillac en eut de l'argent. Le duc de Rohan-Chabot l'acheva, & les conditions furent, que l'on donneroit le Pont-de-l'Arche à M. de Longueville; que l'on romproit le mariage de la niece du cardinal avec M. de Mercœur; que celle-là non plus que toutes les autres nieces, ne se marieroient point sans le consentement de M. le prince; que l'amirauté demeureroit encore vacante; que l'on ne donneroit aucune charge, aucun gouvernement, ni aucun bénéfice considérable sans sa participation; & qu'on ne feroit point commander d'armes à personne, qu'il n'en approuvât le choix, jusqu'aux moindres officiers. On fit deux doubles de ce traité, qui furent signés de la reine, de M. le prince, & de M. le cardinal; dont l'un fut donné à M. le prince & l'autre demeura à M. le cardinal.

Dans le temps que ce traité fut prêt d'être réglé, M. le prince, pour avoir un prétexte spécieux de rompre avec
la

la fronde, envoya querir le président de Bellievre , avec lequel il dit qu'il vouloit être éclairci d'une chose touchant les frondeurs , sçavoir, qu'au cas qu'il vînt à se brouiller avec M. le duc d'Orléans , s'ils ne se déclareroient pas pour lui. Sur quoi le président repartit qu'ils étoient parents si proches , qu'il ne pouvoit pas supposer que jamais il se pussent brouiller. Mais M. le prince persistant là-dessus à vouloir une parole décisive , Bellievre dit qu'en ayant porté une de la part de toute la fronde , il ne pouvoit décider sur ce qu'il lui demandoit ; qu'il alloit leur en parler à tous , & revenir sur ses pas lui en rapporter la réponse.

Les frondeurs après s'être bien consultés , connoissant d'ailleurs le penchant qu'avoit M. le prince de se raccommoder avec le cardinal sur le moindre avantage , & se souvenant encore combien il les avoit trompés de fois ; toutes ces considérations leur donnerent lieu de croire que cette proposition n'étoit faite que pour les mettre mal avec M. le duc d'Orléans , avec qui ils étoient fort bien. Ainsi ils résolurent de ne le point sacrifier à M. le prince , mais seulement de lui faire une réponse la plus douce , &

pourtant la plus indécise qu'ils pourroient ; qui fut que tous les frondeurs étoient de l'opinion de M. de Bellievre ; qu'ils ne pouvoient s'imaginer non plus que lui que deux princes d'un même sang , si proches parents , & qui par dessus tout cela avoient tous deux de si bonnes intentions pour l'état , pussent jamais se voir brouiller l'un avec l'autre ; que pour eux ils contribueroient toujours de leur mieux à entretenir cette intelligence si nécessaire au bien public. M. le prince parut si mécontent de cette réponse , que sans avoir les moindres égards , ni même vouloir paroître garder les moindres mesures , il se raccommoda publiquement avec le cardinal Mazarin , en déclarant qu'il ne pouvoit pas s'assurer sur des gens qui lui avoient assez fait entendre qu'ils ne seroient pas pour lui contre M. le duc d'Orléans , & sans autres formalités il rompit avec eux.

Lorsque l'on vit que M. le prince sacrifioit tout au cardinal Mazarin après l'avoir tant outragé , il n'y eut personne jusqu'aux moins éclairés qui ne vît bien que ce prince étoit perdu. Il fut le seul qui ne s'en douta point , quoique par l'écrit fait double dont je viens de parler , & qui étoit demeuré

secrét entre lui, la reine & le cardinal, il en dût encore plus sçavoir que les autres sur les outrages qu'il avoit faits à ce ministre.

Un peu après le raccommodement de M. le prince avec le cardinal, la reine donna le tabouret à la comtesse de Fleix, fille de madame de Sennecey sa Dame d'honneur : sur quoi M. le prince de Conti le demanda aussi pour madame de Marillac (a), & M. le duc d'Orléans pour madame de Pons (b) depuis duchesse de Richelieu. Et comme dans ce temps-là tout faisoit de l'émotion, ces nouvelles prétentions en firent tant, que cela alla jusqu'à faire des assemblées de noblesse pour en empêcher l'exécution : à quoi le cardinal contribuoit sous main, dans la pensée qu'elles ne pouvoient être que contre le duc d'Orléans & le prince de Conti. Mais il en arriva tout autrement ; car dès qu'ils

(a) Andrée de Vivonne, dame de la Chaigneraye, princesse de Marillac, & depuis duchesse de la Rochefoucault, morte en 1670.

(b) Anne Pouffart de Fort du Vigan, sœur puînée de la belle mademoiselle du Vigan & veuve de François-Alexandre d'Albret, sire de Pons. Elle épousa ensuite le duc de Richelieu.

§ 16 MÉMOIRES DE MADAME
furent assemblés , sans se souvenir de
ce qui les y avoit obligés , ils se mi-
rent à fronder contre le cardinal : ce
qui fut cause qu'il prit encore un peu
plus de soin de rompre ces assemblées ,
qu'il n'en avoit pris de les faire , &
on ne parla plus des tabouréts.

Ces assemblées finies , il parut une
maniere de calme dans le royaume ,
dont peu de gens étoient contents : &
insensiblement toute l'averfion qu'on
avoit eue pour le cardinal , se tourna
contre M. le prince & contre toute sa
maison , à laquelle ils contribuoient
plus que tous leurs ennemis. Car enfin
ils trouvoient que c'étoit se donner un
ridicule , que de témoigner quelque
attention à se faire aimer. Aussi est-il
certain que dans ce temps-là M. le
prince aimoit mieux gagner des ba-
tailles que des cœurs.

Dans les choses de conséquence ils
s'attachoient à fâcher les gens , & dans
la vie ordinaire ils étoient si imprati-
quables , qu'on n'y pouvoit pas tenir.
Ils avoient des airs si moqueurs , & di-
soient des choses si offensantes , que
personne ne les pouvoit souffrir. Dans
les visites qu'on leur rendoit ils fai-
soient paroître un ennui si dédaigneux ,
& ils témoignoient si ouvertement

qu'on les importunoit, qu'il n'étoit pas mal-aisé de juger qu'ils faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour se défaire de la compagnie. De quelque qualité qu'on fût, on attendoit des temps infinis dans l'antichambre de M. le prince, & fort souvent après avoir bien attendu, il renvoyoit tout le monde, sans que personne eût pu le voir. Quand on leur déplaisoit, ils pouffoient les gens à la dernière extrémité, & ils n'étoient capables d'aucune reconnaissance pour les services qu'on leur avoit rendus. Aussi étoient-ils également haïs de la cour, de la fronde & du peuple, & personne ne pouvoit vivre avec eux. Toute la France souffroit impatiemment ces mauvais procédés, & sur-tout leur orgueil qui étoit excessif.

Mais si l'aversion qu'on avoit pour eux étoit grande, la crainte l'étoit encore davantage. Elle l'étoit même à un point, que pour la pouvoir imaginer, il faudroit l'avoir vue. Tout le monde auroit bien voulu être délivré d'eux, mais personne n'avoit assez de courage pour oser y travailler.

D'ailleurs les chefs de la fronde, que la persécution ni le blocus n'avoient pu abaisser, s'abaissèrent d'eux-mêmes,

lorsqu'on le laissa en repos ; tant par la présence du roi , que parce que le peuple les oubloit. Ainsi jugeant entr'eux qu'il falloit quelque nouveauté pour les ranimer , ils s'aviserent d'envoyer la Boulaye pour publier par tout Paris qu'on vouloit assassiner M. de Beaufort , & puis pour faire crier aux armes dans toutes les rues. Mais cela n'émut & n'anima personne : & il n'en arriva autre chose sinon un décret contre la Boulaye , qui se trouva dans l'obligation de se cacher pour éviter la prison ; & voyant que cette tentative n'avoit pas réussi , ils voulurent en éprouver une autre.

Joli , créature du coadjuteur , qui étoit syndic des rentiers de la ville , fit sa plainte au parlement , qu'on avoit voulu l'assassiner , qu'il étoit fort blessé , & qu'on ne lui en vouloit , que parce qu'il soutenoit ceux à qui on vouloit faire perdre leurs rentes. Comme on jugea qu'il ne disoit pas vrai , ceux du parlement qui étoient pour la cour , firent en sorte qu'on ordonna que quelques-uns de ces messieurs seroient députés pour visiter ses blessures : mais lorsque le député y fut arrivé , Joli dit qu'il étoit pansé , & il ne voulut jamais les lui faire voir ; ce qui en découvrit la fausseté.

Aussi-tôt après ce bruit, il en arriva un autre bien plus grand, & qui eut aussi de plus grandes suites. M. le prince allant au Palais royal, comme il faisoit tous les soirs, M. le cardinal lui dit qu'il avoit eu avis que M. de Beaufort & le coadjuteur faisoient tenir des gens à la place Dauphine pour l'assassiner lorsqu'il s'en retourneroit à l'hôtel de Condé. M. Servien vint ensuite qui lui donna le même avis, comme s'il n'eût point sçu que le cardinal le lui eût donné. Tous deux conseillèrent à M. le prince de renvoyer son carrosse avec quelqu'un dedans afin de sçavoir si l'avis étoit bon, & que cependant il demeureroit au Palais royal pour sçavoir ce qui en seroit arrivé. On fit donc mettre un laquais de Duras dans le carrosse, & on prétend que de la place Dauphine on tira un coup dont ce laquais fut tué.

Les frondeurs ont toujours soutenu qu'il se portoit fort bien, & qu'on l'avoit fait cacher. Comme on n'a jamais bien sçu la vérité de cette affaire, & qu'elle est toujours demeurée douteuse, je dirai seulement ici ce qui s'en est publié sans rien décider; & je laisserai la liberté de juger tout ce qu'on en trouvera de plus apparent. La plus

commune opinion étoit alors que M. le prince avoit supposé cet assassinat pour faire sortir de Paris les chefs de la fronde, & s'en faire chef lui-même. Ce qui faisoit croire que ce n'étoit pas les frondeurs, c'est que six hommes à cheval avoient paru à la place Dauphine dès les trois ou quatre heures après-midi, & quand on leur demanda ce qu'ils faisoient-là ils répondirent que c'étoit M. de Beaufort qui les y avoit envoyés. Aussi paroïssoit-il qu'ils se vouloient montrer; car il n'étoit pas besoin qu'ils vinssent-là de si bonne heure pour tuer M. le prince, qui ne s'en retournoit jamais qu'à deux heures après minuit.

D'un autre côté ce qui faisoit contre les frondeurs étoit, que bien qu'on ne crût pas M. de Beaufort capable d'un assassinat de cette nature, on n'avoit pas la même opinion du coadjuteur, qui ne lui disoit pas tous ses desseins, & aussi de ce qu'on avoit vu plusieurs mouvemens de la part des frondeurs, comme ceux de Joli & de la Boulaye : & l'on accusoit même le dernier d'avoir tiré le coup qui tua le laquais de Duras. On avoit peine à croire que ce fût le cardinal qui eût voulu faire assassiner M. le prince, puis-

que c'étoit lui qui en avoit donné l'avis : outre qu'il n'étoit point de l'humeur dont on soupçonne quelques gens de son pays , ni pour la vengeance , ni pour le meurtre , ni pour le poison. Ce qui se disoit encore là dessus , & dont on a été le plus persuadé dans la suite , c'est que le cardinal avoit voulu faire croire cet assassinat à M. le prince , pour le rendre irréconciliable avec les frondeurs , & le perdre plus aisément , comme il fit.

M. de Beaufort & le coadjuteur allerent faire compliment à M. le prince sur son prétendu assassinat sans témoigner sçavoir qu'on les en accusât. Mais si-tôt qu'il sçut qu'ils montoient son escalier , il quitta brusquement la compagnie , & alla s'enfermer dans son cabinet ; & après les avoir fait attendre long-temps , il leur manda qu'il ne pouvoit les voir. Ensuite de quoi il fit publiquement des plaintes contr'eux au parlement. Les frondeurs assez embarrassés de se voir ainsi poussés , & d'ailleurs se sentant fort mal à la cour , firent entreprendre des gens pour négocier avec M. le prince , mais ils n'en reçurent que des réponses fieres , qui concluoient toutes qu'il vouloit absolument qu'ils sortissent de Paris.

Les frondeurs lui firent représenter qu'il n'étoit pas de sa grandeur de soutenir qu'ils l'eussent voulu faire assassiner, puisqu'ils pouvoient aisément prouver leur innocence, & que la Boulaye étoit bien loin du Pont-neuf quand le coup fut tiré. M. le prince avec sa hauteur ordinaire ne répondit autre chose sinon, que pareils éclaircissements étoient inutiles, parce qu'innocents ou coupables il vouloit qu'ils sortissent de Paris, & qu'il les trouvoit bien plaisants de ne pas obéir quand il commandoit. Il étoit ravi qu'on pût croire que la reine n'eût pu les obliger à sortir de Paris, quoiqu'ils fussent mal auprès d'elle, & que pour n'être pas bien avec lui, ils en sortissent.

Ils envoyèrent encore Noirmoutier & Fosseuse à madame la princesse, de laquelle ils avoient l'honneur d'être parents, pensant que cette considération gagneroit quelque chose sur elle, & qu'ils l'en fléchiroient plutôt. Mais ils n'y gagnèrent pas davantage que les autres, & du même ton elle répondit que M. de Beaufort & le coadjuteur étoient bien insolents de vouloir demeurer à Paris, lorsque son fils vouloit qu'ils en sortissent. Ces messieurs lui répondirent qu'il n'y avoit que le

roi qui eût assez d'autorité pour chasser de Paris des gens de plein droit, & sur-tout des gens du caractère & de la qualité de ceux dont il étoit question; & qu'enfin la reine elle-même les y avoit bien laissés. Ce qui la mit dans une si grande colere, qu'elle dit qu'il y avoit de la différence entre son fils & le Mazarin; & que si d'autres princes du sang avoient bien voulu négliger de se faire obéir, son fils n'étoit point de cette humeur.

Ils firent encore dire à M. le prince qu'ils ne feroient aucune difficulté de lui obéir, sans qu'il y alloit de leur honneur de se faire justifier auparavant. Mais ils n'eurent plus de réponse, & M. le prince sans aucun ménagement poussa l'affaire au parlement contre les frondeurs.

Madame de Longueville & Marillac étoient ravis de l'extrémité où se trouvoient les frondeurs, mais M. de Longueville étoit d'un sentiment opposé, & il n'y avoit rien qu'il ne fît auprès de M. le prince pour l'empêcher de les pousser; parce que le coadjuteur l'avoit fort ménagé depuis que M. le prince avoit rompu avec eux pour se raccommoder avec la cour. Et ce qui y contribua le plus, c'est qu'il étoit fort mal

avec sa femme ; à quoi le coadjuteur ne s'opposa point : mais quoiqu'il la haït beaucoup, elle ne laissoit pourtant pas que d'avoir assez de crédit auprès de lui.

Madame de Chevreuse depuis son retour avoit pris de fort grandes liaisons, & fait de fort grandes habitudes avec les frondeurs ; & cela parce que naturellement les gens d'intrigues se cherchent. C'étoit par le moyen de Laigues & de Noirmoutier, qu'elle connoissoit de Flandres, & aussi parce que le coadjuteur étoit devenu amoureux de sa fille. Elle commença donc à penser sérieusement à ce qu'elle avoit projeté depuis qu'elle étoit en France, qui étoit de raccommoder les frondeurs avec la cour contre M. le prince, qu'elle voyoit bien que M. le cardinal ne pouvoit jamais aimer. Quoique M. le prince fût assez puissant, il ne l'étoit pourtant point autant qu'on se le figuroit. Il y avoit assurément beaucoup d'imagination à le croire si redoutable, & beaucoup de foiblesse & d'ignorance à le craindre tant.

Madame de Chevreuse qui revenoit de Flandres, n'étant point préoccupée de cette crainte & de cette créance universelle, comme ceux qui étoient demeu-

rés dans le royaume, en jugea plus sagement. C'est aussi ce qui la rendit plus hardie à agir contre lui, & à proposer sa prison. Après les premiers pas de cette dame, le coadjuteur vint en habit déguisé voir le cardinal Mazarin. M. le prince qui sçut cette visite en parla au cardinal, lequel sçut lui tourner fort ridiculement & le coadjuteur & son habit de cavalier, & ses plumes blanches, & ses jambes tortues, & il ajouta encore à tout le ridicule qu'il lui donna; que s'il revenoit une seconde fois déguisé, il l'en avertiroit, afin qu'il se cachât pour le voir, & que cela le feroit rire. En trompant ainsi M. le prince, il sçut lui ôter si bien jusqu'aux moindres soupçons de la vérité, que ce prince continua toujours son procès criminel contre les frondeurs sans aucune appréhension.

Mais ce qu'il y avoit de plus embarrassant pour l'exécution de ce qu'on machinoit contre M. le prince, c'est qu'il étoit absolument nécessaire que M. le duc d'Orléans donnât son consentement, comme lieutenant-général de la régence : & ce duc étoit entièrement gouverné par l'abbé de la Riviere (a),

(a) Louis Barbier, abbé de la Riviere, fa-

qui ne paroïssoit pas moins dépendant de M. le prince, que s'il eût été son propre domestique, & cela par les raisons que je vais dire.

Le cardinal Mazarin ayant promis à la Riviere de le faire cardinal, quoiqu'il n'en eût aucune envie, & ne sçachant comment se tirer de-là, il fit en sorte que M. le prince demandât le chapeau pour le prince de Conti. Le cardinal croyoit encore que cela mettroit une grande désunion entre M. le duc d'Orléans & M. le prince : mais cette mauvaise finesse du cardinal ne tourna que contre lui.

M. le prince fit sçavoir à la Riviere que ce dessein lui avoit été inspiré par le cardinal, qui le trompoit; qu'il ne se soucioit point du chapeau pour son frere, & qu'il le lui disputerait ou lui céderait, selon que M. le duc d'Orléans en useroit avec lui : & comme c'étoit une grande élévation pour la Riviere, il porta toujours son maître, depuis ce temps-là, à suivre aveuglément les sentimens & les intérêts de M. le prince.

Il falloit donc, pour excuter les ré-

vori du duc d'Orléans, mort évêque & duc de Langres.

solutions qu'on avoit prises contre ce prince, détruire le favori ; ce qui paroïssoit impossible, à cause du temps qu'il y avoit que sa faveur étoit établie, & que depuis ce temps-là rien ne se faisoit que par ses conseils.

Madame de Chevreuse ne se rebuta pas pour tous ces obstacles. Elle commença par encourager Madame (a) à parler contre cet abbé qu'elle n'aimoit pas. Quelque crédit qu'eût le cardinal, il n'osoit pourtant rien entreprendre là-dessus, & je ne sçais même si avec toute leur industrie à tous ils auroient pu réussir, sans M. le prince lui même, qui, selon sa conduite ordinaire, gâtoit plus ses affaires que ses ennemis.

Le duc de Richelieu (b) devint amoureux de madame de Pons, quoiqu'assez laide & assez vieille. Elle fut si bien instruite par la maison de Condé, à qui elle en fit confidence, qu'elle engagea ce duc à l'épouser. Ils l'amenerent à Trie pour faire son mariage, & il envoyèrent ensuite au Havre

(a) Marguerite de Lorraine, duchesse d'Orléans, sœur du grand duc Charles de Lorraine, morte en 1672.

(b) Armand de Wignerod, duc de Richelieu.

pour s'en saisir au nom de M. de Richelieu : car madame d'Aiguillon (a) tenoit encore cette place entre ses mains comme tutrice de son neveu.

Cet événement fit un furieux bruit à la cour, mais bien moins pour le mariage que pour le Havre, parce que l'un paroïssoit bien plus important que l'autre. Sur cette nouvelle on affecta de publier que M. de Longueville étoit le maître absolu de la Normandie, qu'il alloit s'en faire le souverain, & qu'il y avoit long-temps qu'il avoit cette pensée, quoiqu'il ne l'eût jamais eue. On ajouta encore à cela que M. le prince se cantonnoit dans la Bourgogne, & qu'il y avoit peu d'endroits dans le royaume où il n'eût du pouvoir, & dont il ne pût se rendre le maître.

Quoique M. le duc d'Orléans se laissât extrêmement gouverner, il ne laissoit pas pourtant d'avoir bien de l'esprit : ainsi il comprit que si tout ce qu'on publioit n'étoit pas vrai, il pouvoit toujours y en avoir assez pour lui nuire. On lui découvrit ensuite que ce qui rendoit M. le prince si hardi à entreprendre étoit qu'il se tenoit sûr

(a) Marie de Wignerod, duchesse d'Aiguillon, morte en 1675.

que la Riviere lui feroit trouver tout bon : & comme on s'apperçut que tous ces discours commençoient à le dégoûter de son favori, on continua à lui en dire tant, qu'enfin on parvint à le perdre. Après cela on fit voir à M. le duc d'Orléans l'écrit qui contenoit le dernier accommodement de la cour avec M. le prince, lequel avoit comme forcé le cardinal à le faire, & qui étoit entièrement opposé aux droits & à l'autorité de la charge de lieutenant-général du royaume : ce qui acheva de déterminer le duc d'Orléans à conclure la prison de M. le prince.

Madame d'Aiguillon fut la première qui eut la hardiesse de la proposer, & le coadjuteur la négocia après avec madame de Chevreuse, sans en donner aucune part à madame d'Aiguillon.

La reine & M. le cardinal parurent avoir toujours fort sur le cœur le prétendu assassinat de M. le prince, & vouloir lui aider à s'en venger : mais M. le duc d'Orléans bien loin d'en faire de même, & de continuer d'aller au palais, comme il avoit commencé, après avoir monté les degrés jusqu'à la sainte Chapelle, feignit de se trouver mal, & s'en retourna. Le lendemain il manda qu'on ne l'attendît plus pour

les assemblées, parce qu'il étoit malade. M. le prince voyant ce changement, en fit des reproches à la Riviere, qui lui donna les meilleures excuses qu'il put, sans lui vouloir avouer qu'il n'étoit plus bien auprès de son maître.

M. le prince croyant avoir rendu le Mazarin tout-à-fait méprisable, voulut aussi rendre la reine ridicule, dans la créance que tout le monde l'abandonneroit ; & pour cela il persuada à Jarzai (a) qu'elle avoit de la bonne volonté pour lui ; qu'il devoit pousser sa bonne fortune ; & enfin il lui en dit tant, qu'il l'engagea à parler d'amour à cette princesse dans une lettre, que de concert avec madame de Beauvais, il mit sur la toilette de la reine. Il est certain qu'il ne pouvoit y avoir qu'un homme aussi entêté de son mérite, de sa bonne mine, & aussi animé de l'envie de plaire à monsieur le prince, qui eût pu se trouver capable de prendre une telle commission, que la bonne opinion seule qu'il avoit naturellement de lui-même, jointe à l'aveuglement qu'il avoit pour M. le prince, lui firent croire possible ; car d'ailleurs il avoit beaucoup d'esprit & de mérite. Mais on peut dire

(a) Le marquis de Jarzay.

que M. le prince se servit dans cette occasion du foible qu'avoit Jarzay pour lui, afin d'en faire sa victime, & que la vanité de Jarzay l'empêcha de s'apercevoir du dessein & de l'artifice de M. le prince.

La reine en recevant la lettre de Jarzay, crut que cette extravagance ne venoit que de lui, & il étoit plus à propos de l'éloigner sur un autre prétexte, que d'en faire du bruit, Mais lorsqu'elle sut que cela venoit de M. le prince, & qu'il en faisoit des contes par-tout, jusqu'à les tourner même en propos de table dans ses débauches, elle s'en mit dans une si grande colere, qu'elle fit défendre publiquement à Jarzay de se présenter jamais devant elle.

M. le prince avec cette hauteur de laquelle il ne pouvoit jamais rien rabattre avec qui que ce fût, vint trouver le cardinal, & lui dit qu'il vouloit que la reine vît Jarzay dès le même jour. Le cardinal eut beau lui représenter qu'après une pareille impudence, il n'y avoit personne qui y pût obliger la moindre femme du monde : il ne répondit autre chose selon sa coutume de ce temps-là, sinon qu'il le falloit pourtant bien, parce qu'il le vouloit. La reine se trouva donc forcée à le

voir, mais l'audace de ce prince ne servit qu'à en avancer un peu davantage sa prison; la cour en ayant été plus irritée que de tout ce qu'il avoit osé faire & entreprendre auparavant.

M. le prince continuant à son ordinaire d'outrager la reine, d'insulter le cardinal & de pousser à bout les frondeurs, agissoit pourtant & vivoit avec autant de confiance, que s'il avoit vécu d'une manière à ne se point faire d'ennemis, & comme s'il n'avoit eu rien à craindre. Ce qui fait bien voir que presque tous les grands princes, & même ceux qui deviennent des plus modérés & des plus judicieux dans la suite de leur vie, sont dans leur jeunesse aussi persuadés qu'on les craint que les belles femmes ou celles qui se piquent de l'être sont persuadées qu'on les aime, & qu'il n'est pas plus aisé de détromper celles-ci des effets de leurs charmes, qu'il n'est facile de dissuader les autres de la terreur que cause leur nom.

Ce qui devoit plus contribuer à donner du soupçon à M. le prince, c'est que le bon homme Broussel se trouva accusé de son assassinat: & comme il n'étoit pas même capable d'en faire soupçonner, on n'eut pas de peine à comprendre qu'il n'avoit été mis dans

ce procès, que pour achever de mettre mal M. le prince avec le peuple, lequel adoroit encore ce vieillard.

Toutes ces particularités firent tant de peur à ceux qui étoient attachés à la maison de ce prince, que beaucoup de gens lui donnerent des avis là dessus. Mais véritablement il les reçut si mal, qu'au dix-septieme qu'on lui donna, il dit que c'étoit la dix-septieme folie qu'on lui avoit dite ce jour-là sur un même sujet. Un autre que lui, moins persuadé de son pouvoir, auroit pu croire que ce pouvoit bien n'être pas une sottise, puisqu'elle lui avoit été répétée tant de fois, & y auroit peut-être fait assez de réflexion pour pouvoir en profiter.

On avoit pris hors de Paris un nommé des Coutures, qu'on prétendoit être un témoin de l'assassinat de M. le prince : & il devoit arriver par la porte de Richelieu. M. le cardinal dit à M. le prince, qu'on l'avoit averti que les frondeurs le vouloient enlever, de peur qu'il ne témoignât contre lui : qu'il falloit donc des troupes à cette porte pour les en empêcher; & que puisque c'étoit son affaire, il étoit à propos que ce fût des siennes, la reine ne pouvant pas toujours paroître pour

le défendre. M. le prince donna dans ce piège , & croyant en être mieux soutenu , il dit qu'il falloit que ce fussent des troupes du roi. Sur quoi le cardinal répondit qu'il falloit donc que ce fût lui qui leur donnât l'ordre de faire ce qui leur seroit commandé : à quoi M. le prince acquiesça , & ce qu'il n'exécuta que trop exactement pour lui : car l'ordre qu'on leur donna fut de le mener prisonnier au bois de Vincennes ; mais comme on ne pouvoit l'arrêter sans le consentement des frondeurs , la cour se trouva forcée de traiter avec eux , avant que de pouvoir exécuter la résolution qu'on avoit prise : quoique embarrassés dans leur procès criminel , ils ne laissèrent pas de se faire acheter par M. le cardinal.

Quant au coadjuteur plus il avoit d'intérêt , & moins il vouloit paroître en avoir. Cependant il ne laissa pas de trouver bon qu'on lui prômît deux gouvernemens pour ses amis qui devoient servir à établir la sûreté du parti. On promit à Laigues une charge dans la maison de M. le duc d'Anjou (a) , quand elle seroit faite , les

(a) Philippe de France , frere du roi , depuis duc d'Orléans , mort subitement à St. Cloud en 1701.

sceaux à M. de Châteauneuf, & un brevet à quelqu'un de la fronde, dont on conviendrait.

On ne vouloit pas se fier à un homme de l'esprit de M. de Beaufort, d'un secret de cette importance ; outre qu'on avoit peur qu'il ne le révélât à des femmes : mais comme on avoit besoin de lui, le coadjuteur dit qu'il falloit lui confier la chose, & qu'il trouveroit l'invention de la lui dire sans aucun péril. On ne laissa pas cependant par cette même raison du besoin qu'on en avoit de stipuler pour lui la survivance de l'amirauté avec une grosse pension sur cette survivance, en attendant qu'il fût pourvu de cette charge, c'est-à-dire, après la mort de son frere, à qui on la donna. Le coadjuteur lui fit voir en détail l'étrange état où ils se trouvoient tous réduits, par les rigueurs & par les violences de M. le prince. Il lui dit ensuite qu'il lui étoit tombé dans l'esprit de proposer à M. le cardinal de le faire arrêter, parce qu'il ne l'aimoit pas : mais il fit connoître en même-temps qu'il ne croiroit cette pensée bonne, que lorsqu'il lui auroit témoigné l'approuver, en suivant son procédé ordinaire avec lui, qui étoit de lui faire toujours croire qu'il ne se

gouvernoit que par ses conseils, quoi-qu'en effet il eût accoutumé de le mener toujours lui-même comme un enfant.

M. de Beaufort marqua approuver ce dessein; sur quoi le coadjuteur feignant de ne s'y être déterminé que parce qu'il le trouvoit à propos, l'assura qu'il y alloit travailler. On avoit affecté de ne lui parler de cette affaire qu'en carrosse, & on y laissa même toujours Laigues avec lui, qui ne le quittoit point, & qui le promenoit dans les rues, sans souffrir qu'il en descendît pour entrer dans aucune maison, de peur qu'il ne parlât de cette négociation à quelqu'un; tant on le croyoit incapable de garder le moindre secret.

Le coadjuteur lui vint rendre réponse: il l'assura que sur ses avis il avoit si bien négocié, qu'en moins d'une heure les princes alloient être arrêtés, & qu'ensuite il falloit qu'il parût dans les rues pour y rassurer le peuple.

Quoique cette négociation fût bien prompte pour une affaire de cette importance, il ne laissa pas de le croire bonnement, parce qu'on le lui disoit, & qu'il n'étoit pas d'un esprit à tant raisonner sur les choses. Mais lorsque
le

le bruit commun lui eut appris comment le traité s'étoit fait, il ne put souffrir d'avoir été pris pour dupe : & comme il étoit plus vain qu'intéressé, l'amirauté ne le put appaiser. Depuis cela il eut toujours beaucoup de refroidissement pour le coadjuteur, lequel de son côté ne se soucioit plus aussi guere de lui, & qui l'abandonna même dans la créance que la cour étoit irréconciliable pour lui. A son égard croyant y être raccommo­dé, il s'imagina n'avoir plus besoin du peuple : & sur ce fondement, sans se mettre davantage en peine de se rendre, ni de paroître populaire, il ne songea plus qu'à devenir un bon courtisan, & on commença de s'apercevoir que sa sincérité & sa probité n'étoient pas tout-à-fait si bien fondées, ni établies qu'il avoit voulu le persuader.

Mais pour en revenir à la prison des princes (a), ils furent tous trois au conseil comme ils avoient accoutumé ; & afin que M. de Longueville ne manquât pas de s'y rencontrer aussi, & qu'on pût le mener prisonnier avec les deux autres, on l'assura pour le leurer qu'on lui accorderoit la survivance de la lieutenance de roi de la haute-Nor-

(a) 18 Janvier 1650.

338 MEMOIRES DE MADAME
mandie , qu'il sollicitoit depuis long-
temps pour le fils de Beuvron (b).

Bien des gens leur avoient conseillé
de n'aller jamais tous trois ensemble au
conseil : mais ils mépriserent cet avis ,
comme beaucoup d'autres de cette na-
ture qu'on leur avoit donnés , & avant
leur prison , & sur leur prison.

La reine les obligea d'aller ce jour-là
au conseil avant elle ; & comme ils en-
trèrent dans la galerie où on le tenoit ,
ils y furent arrêtés. On les fit descendre
ensuite tous trois par le petit escalier :
on les fit monter dans le carrosse de
Guitaut (a) ; & Miossans (b) les con-
duisit au château de Vincennes.

Cet événement causa une joie si
grande & si générale à toute la France ,
où la nouvelle en fut bientôt répandue ,
qu'il n'y eut pas jusqu'au moindre petit
bourgeois qui n'en fît un feu de joie
devant sa porte ; outre ceux qu'on en
fit publiquement par tout Paris.

(b) M. d'Harcourt , marquis de Beuvron ,
mort en 1696. Il étoit pere du maréchal d'Har-
court , capitaine des gardes-du-corps.

(a) François de Comminges de Guitaut , ca-
pitaine des gardes de la reine mere.

(b) César-Phœbus d'Albret , comte de Mios-
sans , maréchal de France , mort en 1676.

Fin de la premiere Partie.

SECONDE PARTIE.

MADAME de Longueville qu'on voulut arrêter dans le même-temps que les princes furent arrêtés, s'enfuit en Normandie (a) & mademoiselle de Longueville (b) avec elle pour voir si elles ne pourroient rien faire pour leurs prisonniers. Mais au-lieu de cela, tous ceux de cette province qui l'année d'au-paravant s'étoient déclarés pour M. de Longueville si-tôt qu'il y avoit paru, reçurent madame & mademoiselle de Longueville comme s'ils n'avoient jamais entendu parler d'elles. De sorte que ces deux princesses voyant qu'il n'y avoit rien à faire à Rouen où elles étoient, allèrent à Dieppe, où madame de Longueville s'opiniâtra de demeurer, quoiqu'on l'eut assurée que la cour y venoit; croyant toujours que ce n'étoit que pour lui faire peur &

(a) Année 1650.

(b) Marie d'Orléans, fille du premier lit de Henri d'Orléans, duc de Longueville & de Louise de Bourbon, fille aînée de Charles, comte de Soissons. Cette princesse épousa Henri de Savoie, duc de Nemours, & est morte en 1707.

pour la faire partir : cette imagination du grand crédit qu'elle y avoit eu , lui étant toujours si présente , qu'elle ne pouvoit sortir de son esprit.

Sa belle-fille qui n'étoit pas tout-à-fait si préoccupée qu'elle de sa grande puissance , & qui d'ailleurs ne trouvoit pas qu'il fût de la dignité d'une personne de son rang de courir le monde , quand même elle n'auroit pas aimé son repos autant qu'elle l'aimoit ; & qui par-dessus tout cela encore étoit persuadée que sa présence ne pouvoit être d'aucune utilité à M. son pere , demanda permission à madame sa belle-mere de s'en revenir à Paris : ce qu'elle ne lui accorda qu'à regret. Mais comme elle n'étoit pas en état de se servir de son autorité , elle n'osa lui refuser cette permission ; & mademoiselle de Longueville la quitta de cette maniere , assez médiocrement touchée de la peine que son départ lui caufoit.

La reine vint donc en Normandie contre l'attente de madame de Longueville ; ce qui obligea cette princesse à se sauver comme elle put.

Elle avoit fait son projet que ce fût par mer , mais le vent ne s'étant pas trouvé propre , elle se pensa noyer : sans compter que ceux de Dieppe , qui ont

LA D. DE NEMOURS. *Part. II.* 341
de très-grands privilèges qu'ils crai-
gnoient de perdre, la voulurent encore
faire jetter dans la mer par leurs ma-
telots.

On dit que ceux qui la conseilloient,
ne la firent tant rester à Dieppe, que
pour la tromper. Elle se trouva forcée à
demeurer quelque temps errante & dé-
guisée dans la province, avant que de
pouvoir s'embarquer; & puis elle alla
en Hollande, d'où elle revint à Stenai,
dont M. le prince étoit gouverneur. M.
de Turenne s'y sauva aussi, la Mous-
faye avec lui, & plusieurs autres atta-
chés aux princes.

Madame la princesse la mere fut exi-
lée à Chantilly, & sa belle fille (a) avec
elle: mais celle-ci n'y demeura guere.
Les partisans de M. le prince, après
que le roi eut été en Normandie & en
Bourgogne, la firent aller en Guienne,
où M. son fils, M. de Bouillon & la
Rochefoucault (b) l'accompagnerent;
& où, d'abord qu'elle fut arrivée, cette
province se déclara pour les princes.
Mais en Normandie, si-tôt que la cour
y fut arrivée, toutes les places de M.

(a) Claire de Maillé, duchesse de Fronzac,
& princesse de Condé.

(b) M. de Marillac étoit alors nommé ainsi
par la mort de M. son pere qui venoit d'arriver.

342 MEMOIRES DE MADAME
de Longueville se rendirent, & M. de
Richelieu mit le Havre entre les mains
de madame d'Aiguillon sa tante.

La cour alla en Bourgogne après ce-
la, où les places de M. le prince,
quoiqu'avec un peu plus de résistance,
se rendirent tout de même. La cour
alla en Guienne, où elle en trouva
encore moins qu'en Bourgogne. Le
parlement s'accommoda avec elle. Ma-
dame la princesse accompagnée de M.
son fils, & tous ceux qui l'avoient sui-
vie, eurent la permission de se retirer
chez eux.

Madame la princesse la mere fut
conseillée de se trouver à la mercuri-
ale du parlement, pour voir si là elle
ne pourroit point l'animer en faveur
des princes; & elle y oublia si fort &
son rang & sa fierté ordinaire, & elle
passa dans un autre excès si grand,
qu'elle descendit jusqu'à dire au coad-
juteur & au duc de Beaumont, qui se
trouvoient presque toujours à ces for-
tes de mercuriales, que „ puisqu'ils
„ faisoient l'honneur à ses enfants de
„ les avouer pour leurs parents, ils
„ eussent pitié d'eux”. Mais ces mes-
sieurs n'en furent point touchés; &
bien loin de lui être obligés d'une
bassesse si outrée, cette bassesse ne fer-

LA D. DE NEMOURS. *Part. II.* 343
vit qu'à leur faire mal au cœur, aussi
bien qu'à tous ceux qui en furent les
témoins.

Si cette princesse fût venue quelques mois plus tard, elle auroit peut-être trouvé de meilleures dispositions pour ses enfants ; mais elle vint dans le temps qu'on étoit le plus animé contre les princes. Ce contre-temps fut causé aussi qu'elle réussit si mal, & qu'elle reçut un nouvel ordre de s'en retourner à Chantilly.

Peu de jours après la prison de M. le prince, tous les frondeurs qui étoient accusés de l'avoir voulu assassiner, furent justifiés au parlement. Il parut que c'étoit, & parce qu'ils n'étoient pas coupables, & aussi par les ordres de la reine.

Le premier président Molé (a) qui ne les aimoit pas, ne put s'empêcher de leur dire que la prison des princes étoit une bonne piece pour prouver leur innocence. Le coadjuteur ayant été aussi bien avec M. de Longueville qu'il y avoit été, & lui ayant de si grandes obligations, étoit si honteux d'avoir contribué à sa prison, qu'il publioit par-tout n'en avoir rien sçu ;

(a) Mathieu Molé, premier président du parlement, garde des sceaux, mort en 1656.

& lorsque mademoiselle de Longueville repassa à Paris pour aller au lieu de son exil, il la vint voir pour l'assurer que M. le cardinal l'avoit trompé là dessus, lui ayant donné parole positive que son pere ne seroit arrêté que quelques jours seulement, après lesquels il sortiroit sur sa caution.

Pendant qu'il tenoit ces fortes de discours, on en faisoit un autre à la cour, qui leur étoit bien opposé. On soutenoit qu'on n'avoit point pensé d'abord à arrêter M. de Longueville; mais que le coadjuteur avoit représenté que ce prince étoit deshonoré, si on ne l'arrêtoit pas avec ses beaux-freres, qu'il avoit même témoigné de l'empressement sur cela, en disant qu'il lui falloit sauver l'honneur; & que c'étoit à cela où il avoit mis toute l'amitié qu'il avoit pour lui.

Le cardinal Mazarin, qui n'étoit bienfaisant que lorsqu'il avoit peur, se voyant rassuré par la soumission des trois provinces où la cour avoit été, commença à ne se plus contraindre pour les frondeurs. Le premier qui avoit été négligé étoit M. de Beaufort, lequel fut aussi le premier à écouter les propositions de son accommodement avec les princes.

De leur part on lui demandoit pour

DA D. DE NEMOURS, *Part. II.* 345
quoi il vouloit avoir contribué à leur
prison, puisque c'étoit une chose pu-
blique qu'il n'en avoit rien sçu.

On lui tenoit ces discours à deux
intentions : l'une pour achever de l'ai-
grir contre les autres, de s'être si peu
fiés en lui ; & l'autre pour lui faire
connoître que les princes ne pouvoient
lui en vouloir de mal.

Dans ce temps-là, madame de Lon-
gueville, qui étoit à Stenai, où étoit
M. de Turenne, fit un traité avec les
Espagnols, qui devoient donner à M.
de Turenne des troupes à commander
pour le parti des princes, moyennant
quoi on leur donnoit la ville de Ste-
nai, & l'on ne gardoit que la citadelle.

L'on avoit dessein aussi de faire ve-
nir des troupes en Normandie, que
le maréchal de la Mothe devoit com-
mander. Mais après que les partisans
de M. le prince y eurent bien pensé,
ils ne voulurent point qu'il y en vînt,
dans la crainte que ces mouvements
ne fissent sortir que M. de Longueville
seulement, pour lequel l'on commença
à se réchauffer, & que cela ne fit tort
aux autres. L'on avoit trouvé à pro-
pos que si tôt que les troupes paroî-
troient en Normandie, l'on enlevât
le comte d'Harcourt, qui en étoit com-

me gouverneur, afin de donner plus d'épouvante. Madame de Longueville & la marquise de Flavacourt avoient négocié cette entreprise, dont le comte d'Harcourt ayant eu quelque avis, il s'en plaignit beaucoup : mais ces dames tournerent cela tellement en ridicule, que tout le monde l'ayant traité de même, il n'osa plus en rien dire quoiqu'il ne laissât pas d'en être toujours persuadé.

Le coadjuteur connut trop tard qu'il n'y avoit point pour lui de raccommodement à la cour. On lui manquoit à la plupart des articles qu'on lui avoit promis par son traité. Noirmourier avoit bien eu le gouvernement du Mont - Olympe ; mais on ne parloit plus du second gouvernement qu'on lui avoit promis, ni du brevet de duc pour un de ses amis, quoique le peuple de Paris eût approuvé le raccommodement de ce coadjuteur avec le Mazarin : parce qu'il se voyoit défait par-là de M. le prince qu'il haïssoit alors encore davantage que le cardinal.

Mais comme le peuple est très-inconstant dans ses sentimens, celui de Paris après avoir approuvé le raccommodement du coadjuteur & du Mazarin, prit beaucoup de dégoût dans la suite pour l'intelligence de ces deux

LA D. DE NEMOURS. *Part. II.* 347
hommes ; & l'aversion pour le ministre
revint plus que jamais , & celle qu'on
avoit pour M. le prince diminua beau-
coup , par la pitié que faisoit sa déten-
tion.

Le coadjuteur se trouva donc non-
seulement très-éloigné d'obtenir rien
du cardinal ; mais encore n'ayant plus
d'affurance pour sa personne que par
la faveur de M. le duc d'Orléans , qui
étoit devenue fort grande depuis la
disgrace de la Riviere.

Il employa tout son sçavoir faire à
rendre cette faveur encore plus grande ;
& comme il ne pouvoit avoir de con-
sidération que par M. le duc d'Orléans ,
il étoit de son intérêt , que ce prince
en eût beaucoup dans son parti. Il lui
mit donc dans l'esprit de se rendre
maître des trois princes & de les faire
venir à la Bastille.

La cour ayant prévu ce coup avant
que d'aller en Guienne , & les trou-
vant trop près au bois de Vincennes ,
elle l'avoit déjà fait consentir qu'ils
fussent transférés à Marcouffi , qui étoit
plus éloigné , & cela sur le prétexte
que M. de Turenne avançoit beau-
coup ; Monsieur ne pouvant pas les re-
tirer si aisément de Marcouffi , quoi-
que s'il l'eût voulu bien fortement ,

la chose ne lui eût pas été fort difficile , particulièrement dans l'absence du roi. Mais il aima mieux le demander à la cour , & trouva plus à propos qu'ils ne fussent transférés à la Bastille que par son consentement.

Sur cette proposition , & la cour & le ministre furent fort troublés , & l'on fit tout ce que l'on put pour lui ôter cette pensée , tant par les ministres qui étoient demeurés à Paris ; que par des lettres. Mais on n'en put jamais venir à bout. Madame de Chevreuse qui paroissoit être entièrement dévouée à la cour , & qui avoit du crédit auprès de Monsieur , s'entremît aussi pour lui persuader de satisfaire la reine là dessus ; mais ce fut inutilement.

Les amis des princes ne s'endormoient pas dans cette conjoncture & recommençoient leurs négociations , tant du côté de la cour , que du côté de la fronde ; & voyant que ces deux partis commençoient à se brouiller , ils eussent bien mieux aimé réussir par le moyen de la cour. Mais après y avoir fait tout leur possible , jusqu'à proposer le mariage du prince de Conti avec la nièce du cardinal , ils virent à leur grand regret qu'il n'y avoit plus rien à faire de ce côté-là. On tourna donc

LA D. DE NEMOURS, *Part. II.* 349
toute la négociation du côté de la
fronde, & ce fut aussi avec plus de
succès.

Madame de Chevreuse écouta avec
plaisir la proposition qu'on lui fit du
mariage du prince de Conti avec sa
fille. Ce fut madame de Rhodes, qui
la première l'engagea dans les intérêts
de M. le prince, par l'espérance qu'elle
lui fit concevoir de ce mariage, fon-
dée sur l'avantage que ce prince y
trouveroit lui-même : & ce fut sur ce
fondement qu'elle la rassura contre
le peu de sûreté qu'il y avoit avec
lui, en lui remontrant que si elle ne
pouvoit se fier en sa parole, au moins
devoit-elle prendre confiance au soin
particulier qu'il prenoit de ses propres
intérêts.

Dès que les princes avoient été pris,
madame de Rhodes avoit été trouver
madame la princesse, & lui avoit pro-
mis de rendre des services considéra-
bles à messieurs ses fils : ce qui lui étoit
aisé, parce que M. de Châteauneuf
étoit amoureux d'elle ; & comme fille
naturelle du cardinal de Lorraine, elle
étoit nièce de madame de Chevreuse,
auprès de laquelle elle avoit de très-
grandes habitudes. M. de Rhodes,
dont elle étoit veuve, avoit été fort

attaché à la maison de Condé ; mais outre cela , elle avoit pris un si grand goût aux intrigues , qu'elle s'y jettoit à corps perdu sans se mettre en peine de quoi il étoit question , sans compter encore l'attachement qu'elle avoit elle-même pour cette maison de Condé. Par toutes ces raisons , il est facile de juger qu'elle chercha avec empressement à s'acquitter de ce qu'elle avoit promis à madame la princesse. Le coadjuteur , qui ne sçavoit ce qu'il deviendrait au retour de la cour , entra volontiers aussi en négociation.

Cependant la cour revint à Fontainebleau , & M. le duc d'Orléans alla au-devant d'elle. Quelque chose qu'il eût promis avant que de partir , & quoiqu'il eût paru fort entêté d'avoir les princes entre ses mains , dès que la reine lui eut parlé , il consentit par sa foiblesse ordinaire , qu'on les menât au Havre.

On disoit tout haut à la cour , qu'au retour de la reine à Paris , il lui seroit aisé d'arrêter les frondeurs , même au milieu des Halles.

Quand on sçut que les princes alloient au Havre , leur marche mit bien des gens en peine. Ceux du parti des princes étoient dans le dernier désespoir ,

LA D. DE NEMOURS, *Part. II.* 351
ne trouvant point qu'il y eût la moindre espérance pour leur sortie ; & les frondeurs de leur côté voyant la puissance du Mazarin augmentée , tant par la détention des princes dont il étoit devenu le maître absolu , que par le peu de fondement qu'il y avoit à faire sur M. le duc d'Orléans qui étoit leur seul appui , ils se crurent entièrement perdus ; & ayant sçu qu'à la cour on disoit qu'on les pouvoit arrêter , même dans les Halles , ils se hâtèrent de signer le traité avec les princes.

Comme ceux qui traitoient pour ces princes n'étoient pas fort scrupuleux , ils ne firent point de difficulté d'offrir à madame de Montbazon (a) , de laquelle M. de Beaufort étoit amoureux , & qu'elle gouvernoit , M. le prince de Conti pour sa fille , quoiqu'elle fut promise à un autre , & qu'on eût aussi promis ce prince à mademoiselle de Chevreuse. Mais madame de Montbazon ne voulut point donner dans cette proposition , & l'on en trouva une autre qui lui fut plus

(a) Mademoiselle de Rohan , princesse de Guemené , duchesse de Montbazon , fille de Pierre de Rohan , comte de Vertus.

agréable , qui étoit de lui faire avoir cent mille écus , dont il y en avoit quatre-vingts qu'on se faisoit fort de lui payer par la cour qui les lui devoit pour les appointements de son mari , & le reste lui devoit être payé par les princes.

Cet article fut arrêté & signé par un traité particulier ; parce qu'elle ne voulut pas que le reste de la fronde le sçût : & ce traité fut fait quelques mois avant celui où madame de Montbazon ne signa point.

Quoique M. de Beaufort & le coadjuteur ne s'aimassent guère , la nécessité où ils étoient d'être bien ensemble fit qu'ils se raccommoderent , parce qu'ils n'avoient aucun crédit tous deux quand ils étoient défunis.

Les princes furent parfaitement bien servis dans cette occasion : rien ne fut oublié pour leur liberté ; quoiqu'on n'en espérait pas un fort grand succès.

La principale personne qui se mêla de cette négociation , fut la princesse Palatine (a) , femme du prince Edouard Palatin , laquelle avant cela n'avoit pas

(a) Anne de Gonzague de Mantoue ; femme d'Edouard , prince Palatin , mort catholique à Paris en 1663.

LA D. DE NEMOURS. *Part. II.* 353
trop paru dans le monde. Il lui étoit même arrivé des affaires assez désagréables; mais on lui reconnut tant d'esprit, & un talent si particulier pour les affaires, que personne au monde n'y avoit si bien réussi qu'elle.

M. de Nemours (a) s'en mêla aussi; mais il avoit plus d'honneur, de politesse, & d'agrément, que d'habilité. Il étoit pour les princes, parce qu'un peu avant leur prison, étant mal-satisfait du cardinal, il l'avoit querellé jusqu'à lui dire des choses très-dures: sur quoi on lui dit qu'il étoit bien malheureux de n'en avoir point reçu de graces après cela, & qu'il étoit le seul qui l'eût offensé sans récompense.

La Rochefoucault vint aussi à son grand regret négocier avec les frondeurs; mais il falloit bien suivre le torrent. Le traité des princes & de la fronde fut un grand secret; & plus grand encore fut celui du mariage de mademoiselle de Chevreuse (b) avec le prince

(a) Charles-Amédée de Savoie, duc de Nemours, tué en duel par le duc de Beaufort en 1652. Il étoit pere de Marie-Jeanne-Baptiste, demoiselle de Nemours, depuis duchesse de Savoie & de Marie-Françoise-Elisabeth, demoiselle d'Aumale, depuis reine de Portugal.

(b) Charlotte-Marie, dite mademoiselle de

354 MÉMOIRES DE MADAME
de Conti. On ne voulut point sur-tout
que M. de Beaufort le fût, suivant sa
destinée ordinaire dans toutes les affai-
res où il étoit.

Pour en venir à bout, on résolut que
M. de Nemours son beau-frere liroit ce
traité tout haut, & qu'on marqueroit
avec un crayon ce qu'il en falloit pas-
ser pour ne le pas lire, afin que M. de
Beaufort ne l'entendît pas, ce qui com-
mença à donner lieu au malheur qui
arriva entr'eux, & qu'on verra dans la
suite.

M. le duc d'Orléans entra dans ce
traité, où mademoiselle de Valois (a)
sa troisieme fille fut accordée avec le
duc d'Enguein. Le coadjuteur demanda
que M. le prince contribuât à le faire
cardinal : car tout le monde traitoit
avec ce prince comme s'il eût dû être
roi de France, persuadé qu'il ne pou-
voit pas sortir de prison, sans devenir
le maître absolu du royaume : & per-
sonne ne traita avec lui que sur ce
pied-là.

Enfin de ces deux partis entièrement

Chevrense, fille de Claude de Lorraine, duc
de Chevreuse, morte fille en 1652.

(a) François-Magdelaine, demoiselle de Va-
lois, mariée avec Emmanuel II, duc de Savoie,
morte en 1664.

abbatus, & des princes & de la fronde, il s'en fit un qui devint si puissant, qu'il le fut même plus que celui de la cour.

Ce qui contribua à un changement si peu attendu & si extraordinaire, c'est qu'on vit que la cour n'avoit rien pardonné; & que si elle avoit paru dans quelque occasion le vouloir faire, ce n'avoit été seulement que par l'embarras où elle s'étoit trouvée; parce qu'aussi le ministre n'étoit pas moins abbatu dans la mauvaise fortune, que fier & hautain dans la bonne.

Le parlement jugea donc pour sa sûreté qu'il falloit donner de nouvelles affaires à ce ministre, & ne le laisser jamais sans en avoir. Ses créatures mêmes furent bien aises qu'il en eût, tirant beaucoup plus de bienfaits de lui lorsqu'il se trouvoit dans de grands embarras. Mais ce qui fit tout de nouveau, ce qu'on appelloit en ce temps là *claqueter* la fronde, fut que beaucoup de gens du parti des princes, aussi bien que celui des frondeurs, soutinrent fort ces messieurs. Et ce qu'on n'a guere sçu, quoique pourtant très-vrai, c'est qu'un grand nombre de gens considérables entrèrent dans le parti de M. le prince quand ils crurent que cela lui étoit inutile; comme M. le duc d'Orléans & les

356 MÉMOIRES DE MADAME
anciens frondeurs du parlement, qui
trouverent fort commode de se servir
de son parti sans qu'il y fût.

Cependant les princes, ainsi que je
l'ai déjà dit, ne laisserent pas d'être ex-
trêmement bien servis : leurs amis n'ou-
blierent rien de tout ce qui leur pou-
voit être utile, & dans la fronde &
dans le parlement, où ils faisoient de
grandes brigues.

Le parlement qui jugeoit bien que
le Mazarin lui vouloit peu de bien ;
& ce cardinal paroissant à ces mes-
sieurs avoir assez d'avantage sur ses
ennemis, pour se voir en état de pren-
dre quelque résolution contr'eux, ils
crurent qu'il falloit travailler tout de
nouveau à lui donner des affaires. Si
bien qu'ils se réunirent aux autres par-
tis. Ce qui fit que la reine ne trouva
pas à Paris ce qu'elle avoit pensé.

Madame de Longueville étoit allée
à Stenai avec M. de Turenne, où
comme je l'ai déjà dit, elle fit un
traité avec les Espagnols, qui portoit
qu'on livreroit la ville de Stenai, &
qu'on ne garderoit que la citadelle,
moyennant quoi les Espagnols donne-
roient des troupes que M. de Turenne
devoit commander pour entrer en
France, & même ces troupes avoient

déjà pris Rhetel, que l'armée du roi songea à reprendre peu de temps après.

Dès que le cardinal fut à Paris, il en repartit aussi-tôt pour se rendre sur cette frontière, où tout alla si avantageusement pour lui, que Rhetel fut repris; & que le maréchal du Plessis-Praslin (a) gagna une bataille contre M. de Turenne. Mais ce qu'il y eut de bizarre pour le ministre, c'est que ses affaires non-seulement n'en allèrent pas mieux à Paris, mais qu'au contraire elles en allèrent encore beaucoup plus mal; & que l'appréhension de le voir devenir trop puissant, fit que l'on s'acharna plus que jamais contre lui.

La cour dans cette conjoncture étoit à Paris, où elle se croyoit triomphante & au dessus de toutes sortes de craintes & même de précautions; & quoiqu'elle fût bien éloignée de tout ce qu'elle pensoit là dessus, cette assurance & cette prévention de la reine firent qu'on ne put lui persuader d'aller au Louvre, d'où elle eut pu sortir de la ville dès qu'elle en auroit eu envie. Au lieu qu'étant au palais royal elle

(a) César, duc de Choiseul, maréchal de France, comte du Plessis-Praslin, mort en 1675.

se trouvoit obsédée & enfermée par tout le peuple, & même encore proche des Halles, d'où la plus tumultueuse sédition venoit d'ordinaire. L'envie d'avoir des appartemens plus beaux & plus commodes, contribua peut-être aussi un peu à son entêtement là dessus, quoiqu'elle n'eût pas dû oublier qu'au temps des barricades ce même logement l'avoit forcée à rendre Broussel & Blancmenil.

Ce qui commença à lui faire connoître que la crainte qu'on avoit d'elle & du cardinal, n'étoit pas si grande à Paris qu'ils se l'étoient imaginé tous deux, c'est qu'un matin on y trouva le portrait de ce ministre avec une corde passée dans la toile qui représentoit son effigie : & c'est aussi ce qui commença à l'intimider, & à diminuer de beaucoup cette grande assurance qu'il avoit auparavant.

Pendant cela, M. de Beaufort allant un soir par la ville, quelques hommes s'approcherent de son carrosse, & en tuerent un qui étoit dedans à la portiere. Cette aventure fit assez de bruit pour réveiller l'animosité du peuple. Tout le monde dit qu'on en vouloit au maître, & que comme ce mort étoit fort blond, on l'avoit pris pour lui.

Du côté de la cour on y tenoit un langage bien différent. On y foutenoit que le mort n'avoit pu être pris pour M. de Beaufort, parce qu'il avoit les cheveux noirs. Si bien que Saint-Egla (c'étoit le nom du mort) avoit des cheveux selon le parti qu'on embras-
soit; & d'ailleurs c'étoit un homme si peu connu, qu'il n'étoit pas mal-aisé de le peindre des couleurs qu'on vou-
loit lui donner.

Après cela, on publia à la cour que cet assassinat venoit du parti des prin-
ces. On disoit aussi que cette mort étoit une *Joliade* renforcée; & que la feinte de la blessure de *Joli* que l'on avoit déjà supposée avant la prison des princes pour échauffer le peuple, n'ayant pas eu le succès qu'on dési-
roit, on avoit voulu cette fois sacri-
fier un homme tout de bon, pour voir si cela réussiroit mieux. Mais ce qui dénoua entièrement toute cette in-
trigue, fut une capture de voleurs qui fut faite dans ce temps-là; & parmi lesquels on trouva ceux qui avoient fait le coup. Ces misérables avouerent ce meurtre, & dirent qu'ayant vu dans le carrosse du duc de Beaufort plus de monde qu'ils n'y en croyoient, ils avoient quitté la partie, & abandonné le dessein de le voler.

Ce dénouement fut cause que depuis cela on ne se soucia plus guère de quelle couleur pouvoient être les cheveux du mort en question ; & qu'enfin on voulut bien leur laisser celle qu'ils avoient dans le temps qu'il étoit en vie.

Pendant ces petits mouvements dans Paris, on en faisoit renaître de plus considérables : on recommençoit à y parler des désordres de la France, & à dire que les finances y étoient mal gouvernées. Mais ce qui empira beaucoup l'affaire contre le cardinal, fut la mauvaise finesse qu'il fit, de feindre de vouloir faire sortir les princes.

Comme on crut voir revenir bientôt M. le prince, tout le monde voulut avoir part au changement de son sort ; & l'on commença à parler publiquement de l'élargissement des princes, & à dire qu'il falloit nécessairement qu'ils sortissent de prison, & qu'il n'y avoit uniquement que ce remède aux désordres & aux malheurs de l'état.

M. le duc d'Orléans étoit toujours pour les frondeurs quand il étoit avec eux ; mais dès qu'il parloit à la reine, ce n'étoit plus cela, & il changeoit si fort qu'il étoit presque impossible qu'aucun des partis pût faire un fond certain sur lui.

Madame

Madame de Chevreuse persuaçoit à la reine, qu'elle travailloit de tout son pouvoir pour engager ce prince à faire tout ce qu'elle souhaitoit; & même elle sembloit quelquefois y avoir assez bien réussi. Mais enfin un jour que Monsieur étoit au palais royal, le cardinal dit au roi que le duc de Beaufort & le coadjuteur étoient comme autant de *Fairfax* & de *Cromwels*; que le parlement étoit comme celui d'Angleterre; & que si on les laissoit tous faire, ils feroient en France tout ce qui avoit été fait en Angleterre.

Sur ce discours, Monsieur qui ne cherchoit peut-être qu'un prétexte pour rompre, répondit qu'ayant l'honneur d'être parent si proche du roi, il ne pouvoit pas souffrir qu'on lui donnât des impressions si étranges, & qu'il étoit de son devoir de lui en représenter l'injustice & la conséquence; & qu'il n'entreroit plus chez le roi, que ceux qui lui donnoient de pareilles défiances de ses meilleurs sujets n'en fussent dehors: ensuite dequoi il se retira sans prendre congé.

On courut après lui, mais inutilement: il manda à la reine qu'il ne retourneroit plus au palais royal, que

le Mazarin ne fût parti, & qu'il n'en avoit que trop souffert.

Le lendemain le coadjuteur fut au parlement, où il déclara qu'il avoit ordre de M. le duc d'Orléans de leur faire connoître, qu'il trouvoit à propos que les princes fortissent, & qu'il avoit protesté à la reine qu'il n'iroit plus chez elle tant que le cardinal y seroit. Il leur apprit ensuite tout ce qui s'étoit passé. Le coadjuteur a dit depuis, peut-être pour faire sa cour à M. le prince, & peut-être aussi parce que c'étoit la vérité, qu'il avoit fait cette déclaration au parlement, sans que Monsieur le lui eût commandé, dans la crainte que ce prince ne changeât la résolution qu'il en avoit prise : mais que comme on l'avoit proposé & résolu dans son conseil, il avoit dû croire qu'il le trouveroit bon, comme il fit aussi, parce qu'il étoit encore fort animé contre la cour. Tout cela intriguoit fort la reine, & lui donnoit de grandes inquiétudes.

Les ministres vinrent trouver plusieurs fois de sa part M. le duc d'Orléans, sans y rien gagner. Elle lui manda même, que s'il l'avoit agréable, elle l'iroit voir : sur quoi il lui fit dire, que s'il la voyoit entrer par

LA D. DE NEMOURS, *Part. II.* 363
une porte , elle le verroit sortir par
l'autre.

La reine d'Angleterre (a) le fut encore trouver de la part de cette princesse ; mais elle ne fut pas mieux reçue que les autres : au contraire , après avoir employé ses discours inutilement , comme elle fortoit , des insolents lui crièrent sur les degrés , à *la Mazarine*. Ce qui la fâcha si fort , qu'elle rentra dans la chambre de M. son frere , pour lui dire qu'elle ne le verroit jamais , s'il ne l'assuroit qu'on la respecteroit chez lui comme on devoit.

Madame de Chevreuse de son côté , après avoir bien fait des voyages du palais royal au palais d'Orléans , pour tâcher de persuader Monsieur , vint dire enfin à la reine , qu'il étoit si entêté , qu'assurément personne ne pouvoit rien gagner sur son esprit ; qu'il n'y avoit qu'elle seule qui en pourroit venir à bout ; qu'elle avoit un tel ascendant sur son esprit , & une adresse si grande à le persuader , que si elle le voyoit , elle le radouciroit sans doute beaucoup ; & qu'elle détruiroit infailiblement tout ce que les frondeurs

(b) Henriette-Marie de France , fille de Henri IV , tante du roi , morte en 1669.

avoient gagné sur lui , lesquels appréhendoient fort cette entrevue; qu'enfin, pour contenter Monsieur, il falloit faire aller le cardinal seulement à S. Germain , parce qu'absolument il s'étoit engagé à ne point aller au palais royal tant que ce ministre y feroit; & quand elle y tiendrait une fois Monsieur, elle en feroit après cela tout ce qu'elle voudroit, tant son esprit avoit de pouvoir sur celui de ce prince.

Le cardinal donna dans ce piège, soit parce qu'il pouvoit y avoir quelque vraisemblance, soit parce qu'il avoit une créance entière à madame de Chevreuse, laquelle il croyoit habile, & ne pouvoit être que dans ses intérêts, à cause de Laigues qui la gouvernoit, lequel il sçavoit ne pouvoir jamais se raccommoder avec M. le prince: mais ce qu'il ne sçavoit pas encore assez bien, c'est que madame de Chevreuse avoit gouverné Laigues en cette occasion.

M. le cardinal partit (a) donc pour S. Germain la nuit d'après; & ils demurerent d'accord la reine & lui, que les princes ne fortiroient point sans la

(a) Année 1651.

LA D. DE NEMOURS, *Part. II.* 365
participation l'un de l'autre. Ils se firent
ces promesses réciproques sans croire
pourtant que le temps de leur sépara-
tion dût être fort considérable.

La reine manda dès le lendemain à
Monsieur, que pour le satisfaire, elle
avoit fait partir le cardinal, & qu'ainsi
il pouvoit venir voir le roi & elle,
quand il lui plairoit. A quoi Monsieur
répondit que ce ministre n'étant qu'à
cinq lieues de Paris, où il pourroit
revenir par conséquent quand il vou-
droit, il souhaitoit qu'il fût hors du
royaume avant que de retourner au
palais royal : & dans l'instant même
il alla au parlement pour faire bannir de
France le Mazarin, le déclarer *per-
turbateur du repos public*, & ordon-
ner à tout le monde de *lui courre sus* :
ce qu'il n'eut pas beaucoup de peine
à obtenir, parce que le départ du
cardinal, qui paroissoit une fuite,
avoit fait reprendre cœur au parle-
ment, & l'avoit fait perdre aux créa-
tures de ce ministre.

Ensuite de cela il vint un grand bruit
que la cour se vouloit retirer secréte-
ment de Paris. Je ne fais s'il étoit bien
fondé; mais M. le duc d'Orléans le crut
si vrai, qu'il envoya quérir le prévôt
des marchands & les échevins, pour

leur dire qu'il avoit de bons avis que les créatures de Mazarin vouloient enlever le roi, & que comme cet événement pouvoit causer de très-grands défordres, il étoit à propos pour les prévenir, que les bourgeois gardassent & les portes du Palais royal & les portes de la ville : ce qui fut aussi-tôt exécuté qu'ordonné. Et la régente afin d'empêcher que l'autorité royale ne fût blessée par ce commandement, envoya aussi quérir le prévôt des marchands pour lui donner le même ordre.

Il ne se passoit point de nuit que M. le duc d'Orléans n'envoyât réveiller la reine deux ou trois fois pour savoir des nouvelles du roi, ce qu'elle supportoit très-impatiemment, & encore plus de ne se pas voir dans une fort grande sûreté de sa personne, par l'animosité qu'elle savoit être, & contr'elle & contre le Mazarin.

Madame de Chevreuse avoit toujours soutenu dans le conseil de la fronde, qu'il n'y avoit qu'à éloigner le cardinal de la reine ; & que la connoissant comme elle faisoit, elle étoit assurée, que si-tôt qu'elle ne le verroit plus, elle l'oublieroit. Ce qui arriva ainsi qu'elle l'avoit prédit, comme on le va voir dans la suite.

Tout le monde croit pourtant encore, que cette autorité absolue que la reine laissoit prendre au cardinal sur elle, venoit d'une amitié bien particulière. Cependant la vérité est (a) que ce n'étoit qu'un effet du peu de goût qu'elle avoit pour les affaires, & une suite de la mauvaise opinion qu'elle avoit sur sa capacité à cet égard. En quoi l'on peut dire qu'elle se trompoit fort, car il est certain que cette princesse avoit un très-bon sens en toutes choses, & que dans les conseils elle prenoit toujours le bon parti. Si elle eut voulu s'appliquer, elle se seroit rendue habile dans les affaires; mais avec un bon esprit, elle ne laissoit pas d'avoir un certain caractère, qui lui donnoit une haine mortelle pour tout ce qui se peut appeller travail & occupation. Ainsi par l'envie d'être déchargée de toutes sortes de soins, de n'entrer jamais dans aucun détail ennuyeux, elle donnoit une autorité sans bornes à ceux en qui elle plaçoit sa confiance; & comme avec l'aversion qu'elle avoit pour le travail d'esprit, elle avoit aussi une défiance outrée d'elle-même, qui la faisoit se juger incapable de décider sur

(a) Caractere de la reine mere.

rien d'important, elle avoit une déférence aveugle aux conseils, & si on l'ose dire, aux volontés de ces mêmes personnes en qui elle se confioit fortement. Docilité fatale ! qui a plusieurs fois attiré des chagrins à cette princesse, qui d'ailleurs avoit mille aimables vertus & mille grandes qualités d'ame, dont beaucoup d'esprits du vulgaire n'ont jamais connu le prix en aucune façon, ignorant à tous égards le caractère de cette reine.

Je fais donc qu'une chose que je vais dire là dessus est contre l'opinion générale. Cependant je la fais si certainement, que je ne puis ni en douter, ni même m'empêcher de la rapporter : car il me semble que les vérités les plus ignorées, sont dignes d'une plus grande curiosité ; & ce que j'ai à dire de si inconnu, c'est que depuis que le cardinal fut parti, la reine & lui agirent peu de concert, & furent souvent peu satisfaits l'un de l'autre.

La reine par cette même prévention de ne se croire jamais sur rien, eut donc la même créance aux autres ministres, si-tôt que le cardinal fut parti ; & comme ils lui conseillèrent tous de faire sortir les princes, elle y consentit volontiers, sans même se souvenir qu'elle

LA D. DE NEMOURS, *Part. II.* 369
s'étoit engagée avec Mazarin de n'y
consentir jamais sans sa participation.

Il est vrai qu'elle auroit eu assez de
peine à s'en dispenser, le roi & elle se
voyant comme prisonniers dans le Pa-
lais royal. Les ministres avec le premier
président Molé, & les amis des princes,
négocierent les conditions de leur for-
tie; & le maréchal de Grammont (a)
devoit en être le porteur.

Lorsque le cardinal scût cette nou-
velle, & le peu d'égards que la reine
avoit eu pour lui dans cette occasion,
il n'en fut pas moins touché que sur-
pris. Mais les amis qui lui étoient res-
tés à la cour, en lui donnant cet avis,
lui mandèrent qu'il falloit qu'il s'en fît
honneur, & qu'il allât lui-même déli-
vrer les princes : ce qu'il fit, & même
à de meilleures conditions pour eux,
que celles que le maréchal de Gram-
mont leur devoit porter, qui devinrent
inutiles, parce que ce maréchal n'ar-
riva au Havre qu'après le cardinal, qui
les avoit déjà fait sortir de leur prison.

On étoit si préoccupé, que la reine
ne se gouvernoit que par le cardinal
Mazarin, que personne ne s'apperçut

(a) Antoine de Grammont, duc de Gram-
mont, pair & maréchal de France, mort en 1672.

du peu de correspondance qui étoit entr'eux, non plus qu'on n'a point fait attention dans la suite à diverses méfintelligences qui ont toujours été depuis : car il est certain que du côté de la confiance, ils n'ont jamais vécu ensemble depuis ce départ, comme ils y vivoient auparavant.

La reine cependant se trouvant toujours enfermée par la continuation de la garde des bourgeois, qu'on n'avoit point encore levée depuis l'ordre donné pour la sortie des princes, auquel elle avoit consenti ; les amis du Mazarin dépêcherent M. de Navailles à ce cardinal, pour lui dire de ne le pas faire exécuter si-tôt, & de mander à Paris, qu'on n'en verroit l'effet que lorsque le roi & la reine seroient en pleine liberté. Mais M. de Navailles arriva trop tard, & les princes étoient déjà sortis du Havre, lorsqu'il y entra.

M. le prince se trouva surpris & embarrassé, lorsqu'il vit le cardinal, dans l'incertitude s'il étoit puissant ou malheureux. Cependant il prit le parti de le bien recevoir & de lui faire bon visage dans la prison, avant même qu'il fût rien de ce qui l'amenoit. Ensuite de quoi lui & le Mazarin prirent ensemble de grandes mesures. Mais en-

LA D. DE NEMOURS, *Part. II.* 371
tr'eux, les mesures ne les contraignoient
guere, & même on remarqua que si-tôt
que M. le prince fut sorti, à peine fai-
soit-il semblant de regarder ce ministre.

J'avois oublié de dire, qu'aussi-tôt
que la princesse Palatine sçut les prin-
ces hors de prison, elle alla trouver ma-
dame de Montbazon, & en lui témoi-
gnant toutes les amitiés qu'on peut s'i-
maginer, elle lui dit, qu'elle avoit
grande impatience de lui faire payer
l'argent que les princes lui avoient pro-
mis; qu'elle lui donnât son titre, pour
le lui faire payer au plutôt; & qu'elle
en prendroit tous les soins du monde.

Madame de Montbazon abusée par
de si belles paroles, sans songer à l'in-
convénient qui en pourroit arriver,
quoique fort intéressée, lui donna sa
promesse: mais après cela elle n'en en-
tendit plus parler. Sur quoi elle pressa
madame la Palatine de conclure son af-
faire ou de lui rendre son papier: à quoi
cette princesse répondit que l'ayant
donné à M. le prince de Condé, elle
n'en pouvoit plus disposer.

Sur cette réponse-là, madame de
Montbazon fit demander son payement
à M. le prince, qui, pour toute ré-
ponse, se contenta de tourner l'affaire
en plaisanterie, & la dame en ridicule.

Cette dame voyant que sa perte étoit fans remede, n'en parla plus, soit pour l'inutilité qu'elle y trouvoit, soit pour ne point faire connoître jusqu'à quel point elle avoit été dupée. Je rapporte tout ce qui regarde cette affaire en un seul article, quoique cela soit arrivé en divers temps; mais c'est pour ne point interrompre dans la suite le fil de ma narration.

Avant le retour des princes à Paris, M. le duc d'Orléans envoya à mademoiselle de Longueville, depuis duchesse de Nemours, une requête toute dressée, pour demander au parlement de Normandie de passer l'arrêt contre le cardinal Mazarin, dont elle étoit alors la seule partie à cause des princes; parce qu'il n'y avoit qu'elle en ce temps-là qui les pût représenter par la proximité. Il falloit donc que ce fût en son nom que cette requête fût envoyée. Cependant on n'en a pas entendu parler depuis & l'on ne sçait quel usage on en fit.

On attendoit M. le prince à Paris, comme s'il eut dû en venir prendre possession, & en devenir le maître absolu. On jugeoit que puisque tout prisonnier qu'il étoit, son parti osoit & pouvoit bien tenir le roi assiégé, il n'y

LA D. DE NEMOURS. *Part. II.* 373
avoit rien qu'il n'osât entreprendre &
qu'il ne pût exécuter , quand il se
trouveroit à leur tête. On présumoit
qu'il falloit de toute nécessité qu'il eût
une puissance absolue & sans bornes,
& qu'elle fût capable de tout surmonter.

Ses amis & ses créatures ne pensoient
déjà plus qu'à choisir toutes les charges
& tous les gouvernements du royaume ;
& ses ennemis étoient dans des
alarmes mortelles. La reine & les ministres
vivoient dans de pareilles inquiétudes ,
abandonnés de tout le monde , & sans
sçavoir à quoi se déterminer. En un mot
toutes fortes de gens de la cour & de Paris ,
étoient dans un état pitoyable : il n'y
avoit de tranquilles que ceux qui avoient
pris quelques liaisons avec M. le prince.

On publioit qu'en arrivant il commenceroit
par faire tuer le vieux M. de Guitault ,
pour avoir eu la hardiesse de l'arrêter ;
qu'ensuite de cela , il feroit prendre
la reine pour la mettre dans un couvent ;
& qu'enfin il se feroit déclarer régent
conjointement avec Monsieur , dans l'association
duquel on jugeoit bien qu'il auroit tout le
pouvoir de la régence : & l'on ajoutoit
encore à tout cela , que comme aux
anciennes régences on avoit avancé la

majorité à treize ans, on pouvoit la remettre à dix-sept comme elle avoit été auparavant.

Il est certain qu'on ne craignoit & qu'on ne prévoyoit rien là dessus, quelque'extraordinaire que cela parût, qui ne pût bien arriver; & que M. le prince le pouvoit entreprendre & exécuter facilement, dans la terreur & dans la consternation qu'il avoit donnée à toute la France. Aussi peut-on dire que l'aveuglement qui le retint & qu'il eut dans cette occasion, malgré tout son esprit & toute sa hauteur, ne se peut attribuer qu'au bonheur du roi, (qu'attendoient de si grandes destinées) & à la volonté de Dieu, qui ne vouloit ni permettre la perte du royaume, ni que la France reçût les loix d'un prince moins digne de lui commander, que celui qu'il lui avoit donné lui-même pour la conserver.

La première démarche que fit M. le prince en revenant de prison, fut qu'en passant à Rouen, il ne fit point donner par le parlement de cette ville l'arrêt qu'on avoit résolu contre le cardinal, & qu'il n'en parla même pas. Ce qui fut extrêmement remarqué, sans que personne pût pénétrer dans ses intentions, quoiqu'on ne laissât pas de raisonner long-temps là-dessus.

La reine qui ne parloit plus avec autorité, pria le maréchal d'Aumont (a) de vouloir bien prendre lui-même le bâton de capitaine des gardes, & de ne le point confier à son fils, qui n'étoit encore qu'un jeune homme, quoiqu'elle n'ignorât point qu'ayant l'honneur d'être maréchal de France, cet emploi ne fût au-dessous de lui : sur quoi ce maréchal lui répondit, que ce lui étoit un si grand avantage de servir le roi, qu'en quelque qualité que ce pût être, il s'en feroit toujours beaucoup de gloire ; mais que comme il en vouloit fortir à son honneur, il ne se chargeoit point du bâton, qu'elle ne lui promît que le roi ne marcheroit point trop loin de lui, afin qu'il pût mieux répondre de sa personne, & que l'huissier eût ordre de laisser entrer tous ceux qu'il présenteroit. Il ajouta qu'il avoit quantité d'officiers & de cavaliers réformés dont il répondoit, & dont il vouloit faire remplir son appartement, lorsque les princes viendroient afin qu'elle pût être la maîtresse. Ce que la reine approuva fort à propos.

(a) Antoine d'Aumont & d'Estrabonne, pair & maréchal de France, duc d'Aumont, mort en 1669.

Ceux qui virent cette quantité de gens inconnus, crurent que le hasard & la curiosité seulement de voir une entrevue aussi considérable que celle de M. le prince avec la reine, en avoient formé la foule.

Le jeudi gras (a) que les trois princes arriverent à Paris (b), on y fit des feux de joie de leur élargissement, comme on avoit fait auparavant de leur prison. Mais à dire la vérité, les derniers ne se firent ni d'un si bon cœur, ni avec tant de gaiété que les premiers : car le peuple est bien étrange dans ses divers mouvements, & il en avoit donné plusieurs marques au sujet de ces trois princes.

M. le duc d'Orléans alla au-devant d'eux dans son carrosse, où le duc de Beaufort & le coadjuteur eurent l'honneur de l'accompagner. Ce furent de grands embrassements & de grands compliments de part & d'autre. Mais voilà à quoi se borna entr'eux toute la reconnoissance, aussi-bien que toute l'amitié.

Monsieur, qui n'avoit point vu la reine depuis leur brouillerie, vint lui

(a) Année 1651.

(b) Retour des princes à la cour.

LA D. DE NEMOURS, *Part. II.* 377.
présenter les trois princes ; & de-là, il les mena souper au palais d'Orléans. Cette visite fut assez froide, le repas ne fut guere plus échauffé ; & comme il n'y arriva rien de plus remarquable, on commença dès-lors à se remettre de ce qu'on avoit tant appréhendé de ce retour de M. le prince.

On jugea facilement par cette retenue qu'on n'attendoit point de lui, qu'il n'avoit ni de si grands, ni de si violents desseins qu'on se les étoit figurés ; & par un commencement si modéré & si peu prévu, on jugea même encore de toute la fuite de ses démarches.

Mais pour savoir de quelle maniere toute cette grande puissance, & de M. le prince, & de la fronde se dissipa, pour concevoir comment tant de prétextes si spécieux s'évanouirent, comment tant de projets si terribles, se trouverent détruits sans efforts & en si peu de temps, & enfin comment tant de si grandes liaisons & de traités parurent si-tôt rompus ; il est nécessaire pour le pouvoir mieux faire comprendre, d'en dire tous les sujets, & pour cela il faut reprendre la chose de plus haut.

Comme les amis de M. le prince

étoient parfaitement bien informés que les deux partis qui compofoient la fronde se haïſſoient à la mort, ils avoient eu l'adreſſe de faire croire à chacun des deux, que le ſien étoit le ſeul que M. le prince conſidérât. M. de Beaufort étoit entêté au dernier point de cette prédilection en ſa faveur; & on lui avoit tout-à-fait bien perſuadé, que de l'autre côté ce n'étoit qu'un raccommodement plâtré; mais que pour avec lui, il étoit de la plus parfaite ſincérité. On ajoutoit qu'avec le mérite de la fortie des princes qu'il falloit lui attribuer, la cauſe de leur détention ne pouvoit pas lui être imputée, puisqu'il étoit de notoriété qu'il ne l'avoit pas ſçue; qu'ainſi ils ne pouvoient ni lui en ſçavoir mauvais gré, ni rien conſerver dans le cœur pour lui, dont il ne dût être content; outre qu'il avoit été le premier encore à traiter de leur côté. M. de Beaufort donnoit à pleines voiles dans tout ce qu'on lui débitoit ſur ce ton-là, & à tout ce qu'on pouvoit lui dire de plus flatteur, il ajoutoit encore mille particularités à ſon avantage.

Ceux qui traitoient pour les princes, ſeignoient de croire ce qu'il diſoit, & marquoient ne pas douter que ce

LA D. DE NEMOURS, *Part. II.* 379
ne fût lui qui avoit tourné le coadjuteur pour les mêmes princes. De plus on l'exaltoit extrêmement de n'avoir rien demandé. Mais on pensoit bien en même-temps qu'il n'avoit affecté ce faux désintéressement, que pour en avoir davantage.

Cependant comme il présumoit facilement & beaucoup, tant de sa bonne fortune, que de son intrigue, il croyoit non-seulement avoir persuadé par l'une ce qu'il avoit voulu faire croire de l'obligation que lui avoient les princes; mais encore avoir acquis par l'autre une fort grande part dans les affaires, & comme ami principal & comme favori de celui qui gouvernoit.

Il étoit donc si bien infatué de cette opinion, que lorsqu'il apprit le projet du mariage de mademoiselle de Chevreuse, il entra dans une si violente colere, & dans un chagrin si mortel, qu'il en fut long-temps comme absorbé, jugeant bien que cette union donneroit à l'autre parti de la fronde de grands avantages sur lui auprès de M. le prince, par les grandes liaisons que ce mariage donneroit à cet autre parti auprès de ce prince; & que la place qu'il y tiendrait, seroit bien différente, par conséquent, de celle dont il s'étoit flatté.

Voilà donc ce qui faisoit sa douleur. Mais ce qui lui caufoit tant de colere, étoit d'avoir été pris pour dupe dans ce traité, & de n'avoir pas sçu ce désespérant mariage, quoique l'extrême habitude qu'il avoit à ces sortes de réserves qu'on avoit à son égard, & au peu de confiance qu'on lui marquoit ordinairement dans de pareilles occasions, eussent dû l'y rendre moins sensible.

De cette dernière réserve qu'on eut avec lui, il en voulut tant de mal à M. de Nemours (a) son beau-frere, & il en conçut tant d'aigreur contre lui, qu'on croit qu'elle fut cause enfin qu'ils se battirent l'un contre l'autre : & ce fut dans ce combat que M. de Nemours fut tué par M. de Beaufort. Cela joint au manque de parole de M. le prince pour madame de Montbazou, sur ce billet qu'il lui devoit payer, obligea M. de Beaufort à traiter avec la cour, dont M. le prince ne se soucia pas beaucoup.

Le lendemain que ce prince fut arrivé, il alla fort exactement chez madame de Chevreuse, exprès pour lui

(a) Charles Amedée, duc de Nemours, tué en 1650.

faire de très grands remerciements de tout ce qu'elle avoit fait pour lui, en l'affurant qu'il lui étoit uniquement redevable de sa liberté : & suivant la parole qu'il en avoit donnée, il ne manqua pas de lui faire la demande de mademoiselle sa fille pour le prince de Conti, lequel s'étant trouvé présent à cette demande, fit aussi en la confirmant, ses offres de service à mademoiselle de Chevreuse. Madame de Chevreuse répondit, que quelque grand que fût l'honneur qu'ils fissent l'un & l'autre à sa fille, elle ne le pouvoit cependant souhaiter, si M. le prince y avoit la répugnance que bien des gens croyoient qu'il y eût; & qu'elle aimoit mieux le voir satisfaire, qu'elle n'aimoit la fortune de sa fille; qu'à l'égard de la parole qu'il lui avoit donnée, elle sçavoit fort bien que celles qu'on donne en prison n'engagent point; qu'ainsi elle lui remettoit volontiers la sienne, pour n'en faire que ce qu'il lui plairoit; que pour elle, ce lui seroit toujours beaucoup d'avantage d'avoir pu servir une personne de son rang & de son mérite, & que quand elle ne recevrait pas l'honneur qu'il lui proposoit, elle n'en demeureroit pas moins attachée à ses intérêts. Mais M.

le prince, pour tout ce que madame de Chevreuse lui venoit de dire, ne se rengagea qu'un peu davantage encore à ce mariage en question, & même avec de nouvelles protestations si fortes, qu'elle les crut sinceres, quoique pourtant il n'eut aucun dessein de les exécuter. Car enfin il ne comptoit pas pour beaucoup un semblable manquement de parole; & il ne témoignoit souhaiter cette alliance avec tant de passion, que parce qu'il sçavoit qu'on l'appréhendoit à la cour, laquelle il vouloit engager à le prier de la rompre afin de lui en faire acheter la rupture bien cher.

Madame de Chevreuse de son côté n'avoit témoigné tant d'indifférence là dessus, que parce qu'elle sçavoit bien que M. le prince ne pouvoit pas encore avoir eu le loisir de s'accommoder avec la cour; & qu'en s'engageant de nouveau avec elle, après tout ce qu'elle lui avoit dit, il se mettoit tellement dans son tort, qu'il lui seroit extrêmement difficile de se dégager.

Le bruit du prochain accomplissement de ce mariage ayant éclaté, la reine connut alors clairement que madame de Chevreuse l'avoit toujours trompée, & elle n'en fut pas fort sur-

prise : car elle s'étoit depuis long-temps défiée de cette princesse, jusqu'à avoir mandé même au cardinal ce qu'elle pensoit de son infidélité. Ce ministre n'en avoit aucun soupçon, & ne pouvoit se résoudre à le croire ; mais lorsqu'il s'en vit tout-à-fait convaincu, il jura qu'il ne se fieroit jamais à une femme de sa sorte ; il fit ce serment, en se servant d'un nom tout-à-fait injurieux qu'il lui donna, pour s'expliquer mieux sur ce qu'il pensoit d'elle.

Madame de Chevreuse par sa dangereuse habileté, & par toute sa conduite, avoit si bien fait connoître à la cour, ce que ce seroit qu'une femme de son caractère & de son esprit dans la maison du prince de Condé, laquelle maison pour son utilité propre, & pour celle de madame de Chevreuse elle-même ne pouvoit avoir d'autres intérêts que ceux de ce prince ; la cour, dis-je, avoit si bien connu de quoi seroit capable cette princesse dans la maison de Condé, que les ministres n'oublierent rien pour l'empêcher d'y entrer ; & ils jugerent aussi que M. le prince rompant avec elle, ce seroit rompre avec toute la fronde ; ce qui seroit un grand désavantage pour lui.

De sorte donc, que pour y parve-

nir, on commença à négocier : & ce furent messieurs de Lyonne (a) & Servien (b) qui lui étoient plus agréables que M. le Tellier (c), qui se mêlerent de cette négociation, où M. le prince entra dans l'instant même, sans faire la moindre réflexion à toutes les protestations de ses nouveaux engagements avec madame de Chevreuse.

Du côté de la cour, on résolut de lui sacrifier le gouvernement de Guienne, & de lui faire espérer celui de Provence pour le prince de Conti, quoiqu'on n'eût aucune envie de remplir cette espérance.

La princesse Palatine s'offrit à la reine pour travailler à cette négociation. M. de la Rochefoucault y entra tout de même, & de tout son cœur, parce qu'il haïssoit la fronde au dernier point. Ainsi dans le même temps que de la part de la cour on négocioit avec M. le prince, on traitoit secrète-

(a) Hugues de Lyonne, marquis de Berni, ministre d'état, mort en 1671.

(b) Abel Servien, marquis de Sablé, ministre d'état & surintendant des finances, mort en 1659.

(c) Michel le Tellier, ministre d'état, mort chancelier de France en 1685.

LA D. DE NEMOURS, *Part. II.* 385
ment aussi avec tous ceux de son parti
pour les en détacher.

Madame de Longueville de son
côté, étant encore à Stenai pour ache-
ver de régler quelques intérêts avec
les Espagnols, y apprit avec une dou-
leur sensible la nouvelle du prochain
mariage de M. son frere avec made-
moiselle de Chevreuse, dans la crainte
que la mere & la fille ne lui fissent
perdre le crédit qu'elle avoit sur ce
frere, lequel étoit le seul de sa famille
sur qui elle en eût un véritable; mais
ce qui la touchoit encore bien davan-
tage, étoit de voir entrer dans cette
famille une personne, & plus belle &
plus jeune qu'elle.

Quoique de si loin cette princesse
ne pût pas sçavoir bien précisément
en quel état étoit cette négociation,
ni s'il étoit à propos de faire connoître
si-tôt le dessein de M. le prince & le
sien, elle ne laissa pas cependant, pour
faire croire qu'elle étoit assez habile
pour réussir à tout ce qu'elle entrepren-
droit, de vouloir bien se hasarder d'é-
crire à Fuanfaldagne (a) qu'elle alloit
à Paris pour rompre ce mariage du

(a) M. de Fuanfaldagne, gouverneur des
Pays-Bas.

386 MÉMOIRES DE MADAME
prince de Conti avec mademoiselle de
Chevreuse.

M. de Noirmoutier qui connoissoit mieux M. le prince que les autres, n'avoit jamais voulu entrer dans la négociation de ce prince avec la fronde, ni même revenir à Paris pendant tout le temps qu'on en parla : c'est pourquoi il manda aux frondeurs, que ne prétendant rien aux grands avantages & aux grandes félicités qu'ils alloient recevoir, par le moyen de leur raccommodement avec M. le prince, il ne vouloit point aussi entrer avec leur parti dans cette nouvelle liaison, mais qu'il ne laisseroit pourtant pas de demeurer toujours uni avec eux, si dans la suite ils ne trouvoient pas dans cette liaison si éblouissante tout ce qu'ils en espéroient. Il les avertit en même-temps de ce que madame de Longueville avoit écrit à Fuanfaldagne, qu'il avoit sçu par certaines femmes de ce pays-là avec lesquelles il avoit eu en diverses occasions, quelque sorte d'habitude.

Les frondeurs prirent quelques soupçons, & de cet avis que leur donna M. de Noirmoutier, & de ce qu'ils avoient vu qu'on avoit différé le plus qu'on avoit pu d'envoyer querir la dispense : joint à cela que madame de

Chevreuse étant allée attendre madame de Longueville chez elle le jour qu'elle revint de Stenai, afin de lui marquer plus d'empressement, & afin aussi de la voir plus en particulier, madame de Longueville bien loin de lui faire le moindre compliment sur le mariage de sa fille avec son frere, affecta même de ne lui en pas parler.

Ils jugerent donc dans le conseil des frondeurs, que non-seulement M. le prince pourroit bien avoir le dessein de rompre ce mariage, mais encore que quand il l'auroit, ils ne pourroient pas l'empêcher de l'exécuter; que c'étoit peut-être même la seule raison qui l'obligeoit à se détacher de la fronde; & que pour ne pas tout perdre, ils devoient s'offrir des premiers à favoriser ce dessein, au cas qu'il l'eût: sur quoi le coadjuteur vint trouver M. le prince, & lui dit, que pour peu qu'il eût de répugnance au mariage de M. son frere, il le romproit; qu'il se faisoit fort même, que madame de Chevreuse n'en feroit point fâchée, & qu'enfin il le prenoit sur lui.

Le prince de Condé négligea cette occasion de rompre de bonne grace le mariage de son frere; soit que son traité avec la cour fût fait, ou qu'il

ne fût pas encore conclu, soit qu'il ne crût pas ce qu'on disoit : enfin par une mauvaise finesse, il n'accepta pas le parti qu'on lui proposa : outre que d'ailleurs il négligeoit tellement la fronde, que lorsqu'elle témoigna tant d'empressement pour faire donner un arrêt au parlement qui donnoit l'exclusion aux cardinaux étrangers d'être premiers ministres, & que la cour d'un autre côté, pour embarrasser le coadjuteur, fit ajouter à cet arrêt que les cardinaux François en seroient également exclus ; il parut s'intéresser très-peu, & au dessein de la fronde & à l'opposition du coadjuteur à cette addition de la cour contre lui, lequel ayant fait connoître par tous ses mouvements, qu'il prétendoit être & cardinal & premier ministre, mit bien des gens contre lui. Car enfin quelque haine qu'on portât au Mazarin, on appréhendoit encore davantage de voir le coadjuteur dans le ministère, que d'y voir ce cardinal : & ce fut dans les instances pressantes que fit le coadjuteur à M. le prince, pour l'obliger à le favoriser, qu'on remarqua par la foiblesse & par la négligence avec lesquelles ce prince s'y employa, qu'il ne le faisoit que par politique, & qu'il ne s'en mettoit guere en peine.

M. le prince & madame de Longueville revinrent avec cette même humeur, & ces mêmes manieres, qui les avoient décriés & perdus, sans s'apercevoir & sans se douter en aucune façon qu'elles leur pussent faire le moindre tort : sur-tout madame de Longueville ; & quoiqu'elle eût plus d'envie que personne de se raccommoder avec la reine, elle vouloit pourtant que ce fût sans en rabattre de sa hauteur, & que sa fierté allât même jusqu'à cette princesse.

Elle lui fit donc dire, comme l'auroit fait une reine étrangere, le temps qu'elle iroit chez elle, & pour comble d'orgueil, elle se fit attendre deux ou trois heures, dont M. le prince fut très-fâché. Mais il est vrai que jamais fierté ne fut si mal soutenue : car enfin dès qu'elle fut devant la reine, il lui prit un tremblement si grand qu'on eût pu croire qu'elle avoit la fièvre, & elle n'eut pas la force d'ouvrir la bouche pour parler, au moins pour dire deux mots de suite : de sorte qu'il fallut que la reine elle-même la rassurât, dont cette princesse ne laissa pas de rire beaucoup après.

La Rochefoucault, qui étoit d'un meilleur sens que madame de Lon

gueville, ne jugeant pas qu'elle dût être si puissante qu'elle se le figuroit, lui conseilla de se faire valoir auprès de son frere, du crédit qu'elle avoit auprès de son mari, & de celui qu'elle avoit auprès de son frere, de négocier entr'eux, & enfin de faire si bien sa manœuvre, qu'ils ne parlaient que rarement & très-peu de temps ensemble, de peur qu'ils ne découvrirent son artifice; parce qu'en effet, elle n'étoit bien ni avec l'un ni avec l'autre, & il lui étoit important qu'ils ne le connussent pas. Mais insensiblement, elle fit tout le contraire de ce qu'elle devoit pour faire réussir le conseil que lui avoit donné M. de la Rochefoucault; & elle le voulut prendre d'un ton si haut avec son mari, qu'elle ne le put soutenir sans son frere: dont elle se trouva fort mal, comme on le verra par la suite.

M. le prince faisoit un grand secret de sa négociation avec la cour; mais la cour étoit bien aise de la laisser plus qu'entrevoir, afin de le décréditer parmi la fronde. Les ministres tiroient ce traité en longueur, parce que M. le prince demandoit des choses exorbitantes; & avant que d'y répondre, ils vouloient affoiblir son parti, afin

qu'il ne fût pas en état de se rendre si difficile sur les conditions.

Messieurs de Bouillon & de Turenne abandonnerent M. le prince sur de foibles prétextes , & ils se raccommoderent avec la cour à des conditions qui leur paroissoient meilleures & plus sûres , que celles que M. le prince leur pouvoit faire pour les arrêter : ce qui fut cause qu'ils le quitterent , étant d'ailleurs très-mal satisfaits des manieres qu'il avoit eues à leur égard en diverses occasions.

M. de la Rochefoucault qui avoit trouvé que mademoiselle de Longueville pouvoit faire quelque obstacle à sa belle-mere , avoit aussi trouvé à propos de la ménager : même avant le retour de mademoiselle de Longueville , il avoit déjà commencé à la voir plusieurs fois , & à lui rendre compte de tout ce qui se passoit , en lui insinuant toutes les fois qu'il la voyoit , qu'il falloit qu'elle fût bien avec madame sa belle-mere , & en l'assurant qu'il se chargeoit non-seulement de cet accommodement , mais encore de le maintenir & de l'entretenir.

Il conseilla la même chose à madame de Longueville : mais comme elle ne croyoit que son orgueil , & qu'elle s'imaginait être parvenue au suprême de-

gré de la grandeur & de la puissance, elle n'en voulut point croire M. de la Rochefoucault: outre que le long-temps qu'elle avoit été sans le voir, l'avoit si fort décrédité auprès d'elle, qu'elle commença même un peu à s'en dégoûter. De sorte, qu'au lieu de bien recevoir sa belle-fille, lorsqu'elle l'alla voir, elle ne la regarda que comme une personne contre qui elle étoit en colere; sans que mademoiselle de Longueville lui eût pourtant rien fait autre chose, sinon qu'elle avoit toujours marqué beaucoup de respect pour le roi & pour la reine. Car pour ce qui est des divers efforts indirects que cette princesse avoit tentés auprès de M. son pere pour le détacher des partis opposés à la cour, madame de Longueville ne pouvoit lui en vouloir de mal; car elle n'en avoit jamais rien sçu. Mais la principale raison qui lui faisoit recevoir sa belle-fille avec tant de dédain & d'aigreur, c'est qu'elle n'étoit pas si puissante qu'elle. Ce commencement des airs insultants qu'on prenoit avec cette princesse, lui faisant juger des mauvais traitements qu'elle pouvoit éprouver dans la suite, contribua beaucoup à la faire entrer dans une affaire que je vais dire; joint aussi qu'elle étoit persuadée, que la fin qu'elle s'y

DA D. DE NEMOURS, *Part. II.* 393
proposoit étoit le véritable intérêt de
M. son pere; & qu'elle n'avoit pu jus-
ques-là, ainsi que je l'ai déjà dit, lui
faire bien envisager.

M. de Longueville, avec les places
qu'on lui avoit rendues en Normandie,
avoit repris dans cette province presque
tout le crédit qu'il y avoit avant sa pri-
son; crédit qui le rendoit alors fort con-
sidérable, & qui fit juger à la cour, qu'il
étoit important pour elle de le désunir
d'avec M. le prince. Mais on ne sçavoit
comment s'y prendre; parce qu'on le
croyoit absolument obsédé & entraîné
par la maison de Condé; & l'on crai-
gnoit fort que cette maison ne le re-
tînt toujours attaché à elle, dans la
persuasion où l'on étoit de l'extrême
pouvoir que madame sa femme avoit
sur lui, quels que fussent les incidents
qui les brouilloient quelquefois.

Ce prince avoit eu dans ses affaires,
un homme qui étoit dévoué à la cour;
mais il l'avoit chassé de son service; &
il en avoit un autre à sa femme, qui
étoit ce même Priolo, qui par ses rap-
ports l'avoit jetté dans le parti de la
fronde. On ne sçavoit donc à qui s'a-
dresser: & d'un autre côté M. le prince
avoit donné tant de terreur à tout le
monde, que la peur de le fâcher qu'a-

voient presque tous les esprits, faisoit qu'on appréhendoit que le parti de la cour étant si bas & si décrédité, il n'y eût sujet de craindre que personne ne se voulût charger de cette commission; ou bien que ceux qui s'en chargeroient, ne trompassent la cour ensuite. Enfin M. Servien s'avisa de penser à mademoiselle de Longueville, qu'il sçavoit n'aimer pas beaucoup sa belle-mere.

Ce ministre étoit de ses amis depuis le voyage qu'elle avoit fait à Munster; & sur le prétexte de cette connoissance, il l'alla voir à la sortie de prison des princes. Il lui proposa de travailler auprès de M. son pere, pour l'engager de se raccommo^der de si bonne foi avec la reine, que rien ne fût plus capable de les désunir.

Elle se chargea volontiers de cette commission, & les mesures qu'ils prirent là dessus allerent même bien plus loin, que l'on n'eût osé l'espérer. Mais mademoiselle de Longueville recommanda à M. Servien de n'en point parler à son pere, que cette grande prévention de la puissance de M. le prince ne fût un peu passée, sur l'espérance qu'elle avoit, que pendant ce temps-là elle prépareroit cette négociation, & qu'elle lui feroit sçavoir quand

LA D. DE NEMOURS. *Part. II.* 395
il feroit à propos de la commencer.

Au milieu de toute la puissance que pouvoit avoir M. de Longueville, il se trouvoit accablé de ses beaux-freres, qui se vouloient servir de ses établissemens, pour mieux affermir leurs affaires, sans que l'appui & l'utilité qu'il apportoit à leur parti, le fissent considérer davantage d'eux : & c'étoit-là leur procédé ordinaire avec tous ceux qui vouloient bien le souffrir.

Madame de Longueville de son côté, étoit dans un tel enthousiasme de sa prospérité, qu'elle ne se connoissoit plus elle-même. D'abord elle crut si fortement qu'elle auroit plus de considération que M. le prince, qu'elle ne pouvoit pas s'imaginer pourquoi il auroit pu en avoir plus qu'elle. Cependant un peu après elle rabattit quelque chose de cette opinion : mais cette modestie n'alla pas jusqu'à son mari ; car elle lui fit dire, que s'il s'avisait de trouver à redire à sa conduite, elle le rendroit le plus malheureux de tous les hommes.

Comme on s'étoit persuadé qu'il ne feroit jamais d'autre figure que celle de suivre le parti de M. le prince, & que d'ailleurs c'étoit un crime capital auprès de sa femme & de son beau-frere que de le ménager, les frondeurs ne le

confidéroient guere : & ils n'avoient même avec lui que très-peu de commerce, sur-tout le coadjuteur, tant par les raisons que j'en viens de dire, que par la honte qu'il avoit de l'avoir fait prendre prisonnier, après en avoir été & tant aimé & tant protégé. Il lui disoit toujours pourtant qu'il vouloit avoir un long entretien avec lui; mais cet entretien ne venoit jamais.

M. de Longueville étoit donc dans cet état, lorsque mademoiselle sa fille entreprit de l'engager dans le parti de la cour; & comme cette princesse ne craignoit guere ceux qu'elle n'aimoit pas, elle n'eut aucune appréhension des Condés, quoiqu'elle eût grande part aux menaces de sa belle-mere. Ce qui lui donna encore le plus de hardiesse, c'est qu'elle ne demeuroit plus avec elle, parce qu'elle étoit revenue à son logis particulier, avant que madame de Longueville fût arrivée à Paris, & qu'elle y étoit toujours demeurée depuis.

Elle commença d'abord la négociation qu'elle avoit à faire avec M. son pere, par le flatter beaucoup, par s'ingérer ensuite de lui parler de ses affaires les plus importantes, & par décider hardiment de tout ce qu'elle sçavoit qui

LA D. DE NEMOURS, *Part. II.* 397
pouvoit le plus réussir auprès de lui. Mais pour mieux disposer sa matiere, elle voulut commencer par le rassurer contre la maison de Condé, en plaignant M. le prince d'être seul à ne pas prévoir les périls où il alloit se précipiter, & en lui faisant voir qu'ils présumoient bien souvent de leur puissance sans aucun fondement; que leur prison en étoit une preuve convainquante; & que lors même qu'ils en présumoient le moins, ils ne laissoient pas de faire encore toute la même contenance, dans la vue d'étourdir le public par cet artifice.

Elle ajouta qu'ils couroient d'ordinaire à leur perte par leur manque de foi, à l'égard de tous ceux qui les avoient servis; parce que malheureusement pour M. le prince, & pour tous les gens qui avoient à traiter de quelque chose avec lui, il ne faisoit consister l'honneur qu'à être brave & intrépide, & nullement à être homme de parole & de probité; que personne n'osoit ni lui faire de reproche là dessus, ni l'avertir que c'étoit la cause de ce que tout le monde l'abandonnoit; qu'ainsi il n'étoit guere possible qu'il pût changer de conduite; enfin qu'il n'y avoit que lui qui ne s'apperçût pas

des dangereux effets qu'il en devoit attendre, & qui même lui en étoient déjà arrivés : parce qu'il n'y avoit que lui qui en ignorât la cause, à laquelle il ne pouvoit rien attribuer par conséquent de tout ce qui lui arrivoit ; qu'il seroit donc plus honorable de se raccommo-der avec la cour, lorsque ce prince paroïssoit encore être en état de se soutenir, que lorsque sa fortune deviendrait dans son déclin ; que comme il avoit toujours accoutumé de faire ses traités sans lui en parler, il pouvoit lui rendre la pareille ; & que pour lui, s'il cessoit d'être en considération, ce ne seroit que parce qu'il le voudroit bien ; qu'il ne pouvoit se voir hors de prison, sans se voir en même-temps maître de la Normandie ; qu'un homme comme lui n'en pouvoit avoir d'autre que le roi ; qu'il seroit une figure fort désagréable dans un parti, où il ne pouvoit être que le quatrième tout au plus ; que même le duc de Beaufort & le coadjuteur auroient encore plus de crédit à Paris que lui ; & qu'en demeurant comme il étoit, il s'alloit embarrasser inmanquablement avec bien des gens qui ne pouvoient pas compatir ensemble.

Par de semblables discours, ou pour mieux dire, par les dispositions des af-

faïres , ou si l'on veut encore , par la maniere dont avoit été traité M. de Longueville , il devint si différent de ce qu'on l'avoit toujours vu , qu'on ne le connoissoit plus. Il résistoit à tous les gens qui l'avoient voulu soumettre , & il le prenoit au-dessus de tous ceux qui mal-à-propos l'avoient pris sur lui.

Ensuite de toute cette conversation que mademoiselle de Longueville eut avec M. son pere , elle avertit M. Servien qu'il étoit temps de parler de la négociation qui avoit été proposée entr'eux , & qu'elle venoit de la disposer : ce que ce ministre ayant appris , il sçut si bien profiter de cette disposition , qu'il ne tarda guere à en tirer tout l'avantage qu'on en désiroit. Mais il fit connoître à M. de Longueville , que la reine auroit peine à avoir une confiance entiere en lui , tant que son fils (a) feroit à Mouron (b) entre les mains de M. le prince. Il pressa même sa fille de lui en parler fortement ; & mademoiselle de Longueville le fit avec tant d'adresse & de succès , que malgré tous les efforts de madame de Longueville pour

(a) Jean-Louis-Charles d'Orléans , fils aîné du duc de Longueville.

(b) Place forte.

empêcher que son fils ne sortît de M^{ou}-ron d'auprès du prince de Condé, M. de Longueville s'opiniâtra tant de le retirer d'auprès de ce prince, qu'on fut contraint de le lui rendre.

Comme le procédé de M. de Longueville avoit plus de rapport en ce temps-là avec le caractère d'esprit de sa fille, qu'avec le sien propre, madame de Longueville se prenoit à elle de tout ce que faisoit ce prince : & c'est ce qui lui donnoit une si grande haine contre mademoiselle de Longueville, sans songer qu'elle-même étoit la seule cause de tout ce qui lui arrivoit de fâcheux ; & qu'elle se l'attiroit, tant par les manieres dont elle avoit vécu avec M. de Longueville, que par toutes les hauteurs & toutes les bizarreries qui avoient obligé mille gens à parler contr'elle à son mari.

La cour qui ne négligeoit rien, sçachant cette aversion de madame de Longueville pour sa belle-fille, quoiqu'assez mal fondée, s'en servit pour la faire tomber dans un piège dont elle ne se douta jamais, quoiqu'il fût cependant fort aisé à connoître.

Comme tout ce qui lui venoit de sa belle-fille lui étoit odieux, on lui persuada qu'elle mettoit dans la tête de

son pere de l'emmener en Normandie avec lui, & de la faire enlever, au cas qu'elle n'y voulût pas consentir. Elle fut fort effrayée de cet avis, contre lequel voulant se precautionner, elle se fit garder avec un grand soin; & dans l'alarme où elle étoit, elle se trouva forcée d'employer M. le prince auprès de son mari, pour l'empêcher de l'emmener avec lui.

Si elle avoit été mieux informée de la vérité, elle auroit connu qu'il étoit aisé de réussir sans tant de peine à ce qu'elle désiroit avec tant de passion; parce que son mari ne songeoit à rien moins qu'à l'emmener, & que mademoiselle de Longueville, avec tout le reste des personnes qui lui étoient contraires, en avoient encore plus de peur qu'elle-même, dans la crainte que si elle suivoit son mari, elle ne reprît du crédit auprès de lui, & qu'elle ne le remît encore dans de nouvelles affaires fatales à sa gloire & à son repos.

M. le prince sollicité par madame de Longueville, se chargea donc de parler à M. de Longueville. Mais comme il lui étoit plus utile que sa sœur, il la lui sacrifia; en ce qu'ayant obtenu qu'elle n'iroit point en Normandie,

chose qui lui fut peu disputée, il accorda à son beau-frere qu'elle iroit à Bourges, après être convenus l'un & l'autre, qu'elle n'étoit pas d'une conduite qui permît de la laisser demeurer à Paris. Mais comme le jour n'étoit pas pris pour la conduire à Bourges, où il étoit bien plus honteux pour elle d'aller, que si elle n'eût fait qu'un même voyage avec son mari, il lui resta quelqu'espérance que les affaires pourroient changer.

Si-tôt qu'il eut été résolu que madame de Longueville n'iroit point en Normandie, mademoiselle de Longueville fortement excitée par la cour. pressa M. son pere de hâter son voyage : ce qu'il fit aussi-tôt à sa persuasion ; & dès l'instant qu'il fut arrivé dans cette province, il s'y trouva plus puissant qu'il n'y avoit jamais été.

Pendant tous ces petits mouvements, il se passoit peu de jours que quelques-uns des amis de M. le prince ne le quittaient : mais on ne pouvoit être content à la cour, que M. le duc d'Orléans ne l'eût abandonné ; parce que sans lui, la retraite de tous les autres ne pouvoit être pour elle d'une grande conséquence.

Les ministres qui étoient demeurés

LA D. DE NEMOURS, *Part. II.* 403
auprès de la reine, s'aviserent d'une
intrigue qui fit réussir ce dessein. Le
stratagème qu'ils mirent en usage, fut
la pomme de discorde entre toutes les
parties, & fit échouer le traité que M.
le prince projettoit avec la reine. Enfin
ce tour imprévu jetta ce prince dans des
labyrinthes dangereux, dont il n'est ja-
mais bien revenu. Voici ce que c'étoit.

M. Servien dit à M. le prince, que
comme il se défioit des promesses de
la reine & du cardinal, & qu'ils avoient
envie de lui faire connoître toute la
bonne foi avec laquelle ils désiroient
se réconcilier avec lui; il avoit dessein
de le lui persuader de leur part, &
non par des paroles simplement; qu'il
s'apercevrait de la considération qu'ils
avoient non-seulement pour lui, mais
encore pour ceux qu'il affectionnoit.
M. le prince parut fort satisfait de ce
qu'on lui promettoit, sans s'en éclaircir
plus particulièrement.

Un mercredi de la Passion (a), qui
étoit un jour de conseil, M. le duc
d'Orléans s'y étant trouvé pour y as-
sister, on vit venir le chancelier Se-
guier, que l'on croyoit exilé, le pre-
mier président Molé, que l'on croyoit

(a) Année 1651.

au palais, & Chavigni (a), tous trois connus pour être amis intimes du prince de Condé, particulièrement le dernier qui lui étoit entièrement dévoué. Mais on leur avoit fait signer à tous trois, avant que de les admettre au ministère, qu'ils seroient dans les intérêts de la reine & du cardinal, préféablement à tous autres.

La reine dit à M. le duc d'Orléans, qu'elle les avoit mis dans le conseil, & qu'elle avoit ôté les sceaux à Châteauneuf, pour les donner au premier président, dont M. le duc d'Orléans se mit dans une grande colere & dit, qu'ayant l'honneur d'être oncle du roi & lieutenant-général de la régence, on n'avoit point dû faire un changement de cette nature au conseil sans sa participation, & qu'il n'y reviendrait plus qu'on n'y eût donné ordre.

M. le prince de son côté demeura tout étourdi, ne sçachant si ce qu'il voyoit lui étoit bon ou mauvais. Cependant il ne laissa pas de se retirer avec M. le duc d'Orléans, en déclarant qu'il ne pouvoit être content que Monsieur ne le fût. Mais quand il eut fait un peu de réflexion & pris

(b) Ministre d'état.

conseil , il comprit que ces nouveautés lui étoient préjudiciables , & que c'étoit pour le rendre suspect : aussi voulut-il s'en justifier , & étant allé chez madame de Chevreuse , il y fit des serments terribles qu'il n'avoit rien sçu de ces nouveaux changements : mais il n'en fut pas mieux cru , & ses serments ne servirent qu'à donner de l'horreur pour lui , parce qu'on les croyoit tous faux : ce qui cependant , en cette occasion , étoit une grande injustice.

M. le duc d'Orléans , la fronde & le public , ne faisoient aucun doute que le prince n'eût part à ce qui étoit arrivé ; n'y ayant , à ce qui leur sembloit , nulle apparence que la reine , toute prisonniere qu'elle étoit au Palais royal , eût osé une pareille chose , sans l'avoir concertée avec M. le prince :

Il y eut ensuite un conseil au palais d'Orléans sur le mécontentement de Monsieur à l'égard de la reine. M. de Beaufort y parla fort mal à son ordinaire : le coadjuteur y donna des avis fort violents , & entr'autres de jeter des pierres contre le palais royal. Sur quoi M. le prince , lorsqu'on lui demanda le sien , en se moquant visible-

ment d'eux, répondit qu'il ne ſçavoit point la guerre des cailloux, & qu'il falloit demander à ces meſſieurs comment elle ſe pratiquoit. Ce qui augmenta encore la défiance qu'on avoit de lui.

Les miniſtres qui traitoient avec ce prince, ne lui parlerent plus du gouvernement de Provence pour ſon frere; & il fallut qu'il abandonnât avec ce gouvernement, toutes ſes autres prétentions : parce qu'étant devenu ſuſpect au parti oppoſé, il ſe trouva forcé de ſe contenter de ce qu'on lui voulut donner.

On négocia enſuite avec M. le duc d'Orléans pour l'appaiſer, & on lui fit trouver bon que ces meſſieurs demeuraſſent au conſeil, pourvu qu'on rendît les ſceaux à M. de Châteauneuf, & qu'il demeurât miniſtre. On dit à la cour que c'étoit à la conſidération de M. le prince, qu'on ôtoit les ſceaux à M. Molé : ce qui, ſelon l'intention que l'on en avoit, de zélé & fidele ami que ce premier préſident étoit de M. le prince, le fit devenir ſon plus grand ennemi; & ce qui fut dans la ſuite d'un préjudice extrême pour ce prince, par la grande conſidération où étoit alors le premier préſident.

Après cela, on proposâ à M. le duc d'agréer que le mariage de mademoiselle de Chevreuse fût rompu, à quoi il consentit aisément : & l'on croit que ce qui en fut cause, c'est qu'on lui fit craindre que la maison de Condé ne devînt trop puissante, si ce mariage s'accomplissoit.

Dès la semaine sainte Monsieur revint chez la reine au palais, où elle fit venir le prince de Conti, pour lui dire de ne pas conclure si-tôt son mariage avec mademoiselle de Chevreuse.

M. le prince & madame de Longueville ne s'étoient point fiés en lui du dessein qu'ils avoient de le rompre ; car ce prince étoit devenu fort amoureux de sa maîtresse : mais ils lui dirent de si terribles choses d'elle, qu'il eut autant d'impatience d'avoir des défenses de la reine sur ce sujet, qu'il en avoit eu d'épouser cette jeune princesse.

Cette excuse des défenses de la reine parut très-mauvaise, parce qu'elle n'avoit aucun pouvoir en ce temps-là ; & dans la situation où étoient les choses, comme cette alliance s'étoit projetée, non-seulement sans l'aveu de cette princesse, mais encore contre ses sentiments, elle pouvoit bien s'exécuter tout de même.

M. le prince envoya le président Viole à madame de Chevreuse, pour lui rendre compte des ordres de la reine, & pour l'assurer cependant que malgré cela, c'étoit une affaire qui n'étoit que différée sans être rompue ; qu'ils iroient son frere & lui la voir pour s'en expliquer mieux avec elle. Mais en prenant des mesures pour exécuter ce qu'ils lui avoient promis par le président Viole, M. le prince dit à son frere, que lui seul étoit en obligation de faire cette démarche, comme la partie la plus intéressée ; & que pour lui il ne pouvoit plus voir madame ni mademoiselle de Chevreuse, par l'embarras que cela lui feroit.

Le prince de Conti, pour s'en défendre, lui dit qu'étant son aîné, la chose le regardoit plus que lui du côté de ces sortes de ménagements ; qu'à l'égard de l'embarras qu'il en appréhendoit, il seroit encore plus grand pour lui, par la raison qu'étant le plus intéressé, il étoit par conséquent le plus engagé ; & la fin de toute cette conversation entre ces deux princes fut, qu'ayant tourné la chose en compliments, & puis les compliments en raillerie & en plaisanterie, ils ne firent qu'en rire ; & enfin quoiqu'ils eussent
mandé

mandé à madame de Chevreuse qu'ils iroient la trouver, ils n'y allerent ni l'un ni l'autre, & ils ne la virent plus depuis.

Alors des deux partis, ce fut à qui se hâteroit le plus de faire ôter la garde des bourgeois, qui tenoient le roi & la reine comme prisonniers dans le Palais royal.

Ainsi donc, M. le prince rompit entièrement avec les frondeurs, & il y rompit même avec une très-grande tranquillité, par le mépris qu'il avoit pour eux : il les comptoit comme les derniers hommes du monde, & incapables par conséquent de pouvoir la moindre chose contre lui. Mais ce qu'il y a de très-surprenant en cela, & même de presque incroyable d'un esprit tel que le sien, c'est que ces mêmes gens, de qui il témoignoit faire si peu de cas, lui parurent dans la même semaine si redoutables, sans qu'il fût pourtant rien arrivé depuis ; & ils lui devinrent si considérables, que mal avec eux, il ne se crut plus en sûreté en aucun lieu du monde.

M. le prince parut de bien meilleur sens en craignant les frondeurs qu'en les négligeant. Car aussi-tôt qu'il eut rompu avec eux, il arriva ce que tout

le monde avoit prévu , & dont il ne s'étoit point douté ; quoique cela n'eût pas dû cependant lui être difficile : il arriva , dis-je , ainfi qu'on l'avoit prédit , que les frondeurs se raccommoderent avec la cour contre lui ; à quoi ils n'eurent pas beaucoup de peine ; parce que la reine avoit bien plus d'envie de se voir défaite de ce prince que d'eux.

La haine que les frondeurs , particulièrement le coadjuteur & madame de Chevreuse , avoient pour M. le prince & pour madame de Longueville , alloit si loin , qu'elle leur avoit fait oublier toutes les autres haines , jusqu'à celle qu'ils avoient pour le Mazarin , avec lequel ils traitèrent tout de nouveau , sans paroître rebutés par les autres traités qui leur avoient si peu servi. Mais véritablement dans celui-ci , il y avoit une clause si extraordinaire , qu'elle mérite bien qu'on en fasse mention ; qui est que le coadjuteur diroit toujours du mal du cardinal Mazarin , afin de conserver toujours le crédit qu'il avoit parmi le peuple , & que par ce moyen il demeurât en état de l'y mieux servir.

Par ce nouveau traité , il fut résolu pour la seconde fois de reprendre M.

le prince prisonnier. Comme il n'alloit plus au Palais royal, par la défiance où il étoit, on ne put point aussi prendre de mesures pour l'y arrêter.

La reine, qui ne se fioit pas trop aux gens de cette cabale, leur dit qu'elle ne vouloit pas le faire prendre à l'hôtel de Condé, de peur que sa prise ne fît trop de bruit à Paris, & qu'elle n'y causât même de grands meurtres. Cependant on faisoit défilér des troupes du côté du fauxbourg S. Germain.

M. le prince qui étoit toujours sur ses gardes, se retira la nuit à S. Maur; & il parut n'avoir profité de ses prisons que pour en être plus défiant, parce qu'elles lui avoient laissé toutes ses autres humeurs.

Il envoya Vigneul à madame de Longueville pour lui apprendre sa retraite, & pour lui dire qu'elle n'avoit que faire de l'y aller trouver; mais malgré cette précaution, & quoi qu'elle eût même une joue fort enflée, elle ne laissa pourtant pas de partir aussi-tôt, afin seulement de conserver la réputation qu'elle avoit d'être bien avec son frere. Elle se plaignoit après cela, que toute malade qu'elle étoit, elle avoit été obligée de partir par les

grands empressements de ce prince , afin de persuader mieux la confiance qu'il avoit en elle.

Le départ (a) de M. le prince fit un fort grand bruit , & l'on fut s'offrir au Palais royal & à S. Maur , tout comme des particuliers auroient fait dans des querelles particulieres ; & ceux qui alloient d'un côté n'alloient plus de l'autre. Mais on remarqua que peu de gens allerent à S. Maur , dont M. le prince eut beaucoup de chagrin ; & par la réflexion que trois mois auparavant toute la France avoit été pour lui , il demeura fort surpris.

La crainte qu'on avoit eue un temps de M. le prince , étoit entièrement dissipée. C'étoit une des plus grandes pertes qu'il eût faite à sa prison ; & à la réserve des huit premiers jours qui suivirent sa sortie , on ne revint jamais à cette grande terreur qu'il avoit autrefois donnée , quoi qu'il pût faire après cela.

Le lendemain que M. le prince de Condé fut à S. Maur , M. le prince de Conti alla au parlement , où il dit qu'il venoit de la part de monsieur son frere leur rendre compte de sa

(a) Année , 1651.

LA D. DE NEMOURS, *Part. II.* 413
fortie de Paris, & que si elle n'avoit
pas été si prompte, il auroit été ar-
rêté tout de nouveau ; que c'étoient
les effets de l'ancienne haine du Ma-
zarin, parce qu'il s'étoit opposé à son
retour ; & que certainement, quoique
le ministre fût loin de la cour, son
esprit y regnoit toujours par le Tel-
lier, Servien & Lyonne, qui étoient
ses créatures ; que monsieur son frere
ne pouvoit plus ni se fier à la reine ;
ni aller au Palais royal tant qu'ils y
feroient, & qu'il falloit les en chasser
aussi-bien que le cardinal.

Le parlement ne prit pas cela tout-à-
fait comme se l'étoit imaginé M. le
prince. Cependant le prince de Conti
ne laissa pas d'y retourner plusieurs fois,
& d'y tenir toujours à peu près le mê-
me discours.

Le maréchal de Grammont fut trou-
ver le prince de Condé de la part de
la reine, pour sçavoir le sujet de son
mécontentement. Ce prince se plaignit
qu'on l'avoit voulu arrêter ; dit qu'il
ne pouvoit être en sûreté que les
trois ministres ne fussent partis ; & que
si-tôt qu'ils le feroient, il rendroit ses
devoirs au roi & à la régente.

La reine de son côté, disoit que M.
le prince ne faisoit tant de bruit, que

pour avoir encore quelques nouveaux avantages ; qu'il étoit insatiable , & que plus on lui donnoit , & plus il vouloit avoir ; que l'on venoit de lui donner la Guienne , & qu'il vouloit encore avoir autre chose , mais qu'elle étoit résolue de n'en être plus la dupe , quoi qu'il pût faire. Et comme elle ne croyoit pas devoir alors éloigner ses ministres , elle dit aussi , que pour les caprices de M. le prince elle n'ôteroit pas ceux qui étoient de son conseil ; que ce n'étoit qu'un prétexte , & que s'ils n'y étoient plus , ce prince trouveroit de nouveaux sujets de se plaindre.

Quoique M. le cardinal ne fût pas toujours cru lorsqu'il étoit loin , il ne laissoit pourtant pas de conserver une très-grande autorité ; & comme on s'adrescoit toujours à lui pour toutes les graces , & pour toutes les affaires d'importance , on ne manqua pas de lui donner avis de celle-ci , sur laquelle il manda qu'il falloit absolument faire retirer les trois ministres , afin d'ôter à M. le prince tout sujet de plainte , & de le mettre entièrement dans son tort , en faisant voir que son dessein n'étoit que de brouiller. Si bien que lorsqu'on s'y attendoit le moins , la

reine relégua ces trois ministres dans leurs maisons : ensuite de quoi elle manda à M. le prince qu'elle avoit bien voulu encore le satisfaire en cela ; & s'il ne vouloit pas au moins faire quelques pas pour elle , après qu'elle en avoit tant fait pour lui.

M. le prince qui ne s'étoit jamais figuré qu'on dût ôter ces trois ministres n'avoit point aussi pensé à ce qu'il diroit si on le satisfaisoit là-dessus. De sorte qu'il ne put jamais ni rien trouver, ni rien alléguer pour prétexte de son mécontentement. On crut alors que le cardinal n'avoit cette complaisance , que pour rendre M. le prince encore plus criminel , s'il n'y répondoit pas : mais ce n'étoit point là du tout la principale raison de ce ministre : il en avoit d'autres fort essentielles pour lui , qui l'avoient engagé à agir comme il avoit fait.

La reine lui avoit mandé que M. Servien s'étoit trop avancé avec M. le prince ; & qu'on auroit fort bien pu se défendre de lui donner le gouvernement de Guienne ; & M. de Lyonne, neveu de M. Servien , ayant sçu que le Mazarin avoit cette pensée de son oncle , & croyant peut-être qu'elle lui avoit été inspirée par M. le Tel-

lier, il lui manda que ce ministre prenoit un trop grand ascendant sur l'esprit de la reine : ce qui fit faire plusieurs réflexions au cardinal ; outre qu'il n'étoit pas content, que dans son absence on eût fait tant de choses sans sa participation.

D'un autre côté madame de Chevreuse, le coadjuteur & les autres frondeurs, sçurent peindre avec de si étranges couleurs l'ingratitude de M. le prince pour eux, son manquement de foi sur le mariage de son frere, & généralement sur tous les autres articles qu'il leur avoit promis, qu'ils le décrierent à un point que cela ne se peut comprendre.

Il étoit abandonné de tout le monde : on n'avoit pas la moindre confiance en lui : il n'eut dans ses intérêts que ceux qui ne pouvoient s'en dégager avec honneur. Si bien qu'il connut trop tard que ses manquements n'étoient pas d'une nature à pouvoir être tournés en plaisanterie, comme il se l'étoit imaginé. Car il n'avoit point fait jusqu'alors aucune de ces réflexions utiles qu'il fit depuis si heureusement, & qui le porterent à pratiquer avec tant d'exactitude des vertus solides ; dont il ignoroit même le nom en ce temps-là.

Ce prince sçachant comme les frondeurs le déchiroient, ne les épargnoit pas aussi; & dit que madame de Chevreuse lui avoit proposé de prendre la régence. Quoiqu'elle assurât que cette proposition venoit de lui, tout le monde crut M. le prince: car comme il étoit plus puissant qu'elle, il lui eût été fort aisé d'avoir la régence, s'il l'avoit voulu; & comme elle étoit plus habile aux affaires que lui, il y avoit bien de l'apparence qu'elle lui avoit donné ce conseil. On ne sçait même ce qui put l'empêcher de le suivre: car on ne lui pouvoit rien donner par un accommodement, qui ne fût beaucoup moindre que ce qu'il auroit pu prendre dans l'administration de la régence. Mais ce prince marqua si peu de prévoyance sur ce qui le regardoit, par le trouble où il se trouva, & par la trop grande assurance qu'il avoit de lui-même, qu'il oublia après sa retraite à S. Maur, de s'assurer du comte de Carces, qui étoit maître de la Provence, dans le temps qu'il le pouvoit le plus utilement, & il ne s'en souvint que deux jours après que Carces fut engagé avec la cour. Mais ainsi qu'on l'a déjà remarqué, il sembla que pour le bonheur de la

France, le ciel favorable au roi & à la reine régente, aveugla toujours ce prince sur ses propres intérêts, tant qu'ils furent opposés à son devoir.

Cependant M. le duc d'Orléans continuoît toujours à être irrité. Il étoit ennemi déclaré du cardinal, & mal satisfait de la reine & de M. le prince, depuis que les nouveaux ministres étoient entrés dans le conseil sans sa participation. Dans cet esprit d'aigreur, il sçut tellement balancer les deux partis par son mécontentement, joint à son incertitude ordinaire, aussi bien qu'à celle du parlement, qu'il leur ôta tout leur crédit à tous, sans même en conserver beaucoup pour lui : & l'on demanda en ce temps-là, qu'étoit devenue l'autorité royale, puisque la régente l'ayant perdue, elle ne paroïssoit passée à aucun autre.

Ensuite de cela M. le prince vint plusieurs fois lui-même au parlement, où il fit venir beaucoup de gens armés dans la grand'salle ; & la reine y envoya des compagnies toutes entières pour y garder le coadjuteur, tant les intérêts étoient changés.

Dans une de ces assemblées où il y avoit plus de gens de guerre qu'à l'ordinaire, le premier président Molé

dit, qu'il étoit étrange, que le lieu destiné à rendre la justice fût devenu une place d'armes; & ajouta que pour rétablir les choses dans l'ordre & dans la tranquillité où elles devoient être, & faire disparoître ces gens armés, il falloit que chacun fît retirer ceux qu'il connoissoit.

Le coadjuteur fut au passage des huissiers pour dire aux gens de guerre qu'ils se retirassent, afin de satisfaire le premier président; & M. de la Rochefoucault se leva aussi, comme s'il avoit eu la même envie de faire retirer les gens du parti de M. le prince. Mais ce ne fut que pour fermer la porte au coadjuteur qui étoit sorti, & qui fut dans un très-grand péril par les gens de guerre qui y étoient, & plus encore par le peuple qui étoit fort animé contre lui, parce qu'ils le croyoient Mazarin.

M. de Brissac qui s'aperçut de ce qui s'étoit passé, se leva de sa place pour ouvrir la porte au coadjuteur & pour le faire rentrer; & il dit à M. de la Rochefoucault, que s'ils étoient dans un autre lieu, il lui donneroit cent coups d'épérons, parce qu'il ne valoit pas la peine qu'on se battît contre lui; ensuite de quoi ils revinrent

dans leur place, & M. de la Rochefoucault, en ferrant la main du coadjuteur & celle du duc de Brissac, leur dit à demi-bas : *Je voudrois vous avoir étranglé.* Sur quoi le coadjuteur lui repartit, en l'appellant du nom que la fronde lui avoit donné : *Ne vous émouvez point tant, camarade la franchise, il ne peut rien arriver entre vous & moi : car vous êtes un poltron, & je suis un prêtre.* Ceux qui étoient présents à cette conversation tâcherent de l'adoucir : mais tout ce qu'ils purent faire fut de la rompre.

Avec tout l'esprit qu'avoit M. le prince, il se tiroit toujours assez mal des assemblées du parlement ; & le premier président qui ne l'aimoit plus, lui rompoit toujours en visière. Il lui demandoit pourquoi il ne voyoit pas la reine, & si c'étoit qu'il voulût élever autel contre autel.

Durant toutes ces assemblées du parlement, on ne laissoit pas de négocier toujours entre la reine & M. le prince : mais on lui offroit peu de chose. C'étoit l'esprit de la cour de ce temps-là, de réduire tout en négociation.

M. le prince de son côté, souhaitoit beaucoup l'accommodement. Il haïssoit les partis, & il sçavoit bien.

qu'il n'y étoit pas propre. Mais madame de Longueville qui voyoit bien qu'elle alloit être reléguée à Bourges, comme on l'avoit promis à son mari, vouloit la guerre, afin que M. le prince pût aller à son gouvernement, dans l'espérance qu'elle lui pourroit être plus utile dans la guerre que dans la paix; & que M. de Longueville ne le suivant point en Guienne, il ne feroit plus si considéré de M. le prince à son préjudice.

Le duc de la Rochefoucault étoit de même sentiment, parce qu'il vouloit s'éloigner de Paris à quelque prix que ce fût; ayant peur qu'un prince, dont il connoissoit bien mal le caractère, ne l'y fît tuer, ou que les frondeurs ne l'y fissent battre. De sorte que madame de Longueville & la Rochefoucault obsédoient si bien M. le prince, qu'ils le portèrent à faire tout ce qu'ils voulurent, quoiqu'il n'eût ni estime, ni amitié pour aucun des deux.

Comme ils le connoissoient à fond, ils se servirent de ses deux principaux foibles, dont l'un étoit l'intérêt, & l'autre la vanité de croire qu'on le craignoit toujours beaucoup, & que l'on ne se pouvoit passer de lui. Ils lui

insinuerent donc que la reine appréhendoit fort qu'il ne formât un parti ; & que s'il faisoit la moindre démarche pour le faire croire, ou bien qu'il feignît de tourner ses pas du côté de la Guienne, on lui enverroit offrir tout ce qu'il pourroit souhaiter. De sorte qu'il n'eut pas de peine à se laisser persuader là-dessus.

Il se disposa donc pour partir, & il envoya auparavant sa sœur à Bourges, comme il avoit promis à son mari.

Mademoiselle de Longueville avoit été fort maltraitée de madame sa belle-mère & de M. le prince, lorsqu'elle n'avoit rien fait contr'eux ; & quand elle parut entièrement pour la cour, & qu'elle fut une des premières à aller chez la reine, M. le prince la vint voir : il lui rendit compte de toutes ses affaires ; & par mille complaisances, il fit tout ce qu'il put pour la ménager. Ce qui fait voir, aussi-bien que des actions plus importantes, que dans ces temps, moins on étoit soumis à ceux de la maison de Condé, & plus on en étoit considéré.

Les flatteries intéressées & hors de saison que prodigua ce prince, n'eurent pas un fort grand succès pour lui auprès de mademoiselle de Longueville.

Sa conscience, ses connoissances & les intérêts de son pere, ne lui pouvoient pas permettre d'en être ni surprise, ni séduite, ni corrompue.

Comme en ce temps-là toutes les affaires se faisoient au palais, & que tout étoit réglé par les délibérations du parlement, les princes & tous ceux qui y avoient intérêt, ne manquoient pas aussi de se trouver à toutes les assemblées qui s'y faisoient. M. le duc d'Orléans, qui parloit admirablement bien, y paroissoit beaucoup. M. le prince, qui parloit fort mal en public, & qui de plus étoit très-étourdi des orages qu'il prévoyoit, n'y brilloit pas tant; & il ne réussissoit seulement qu'aux répliques, sur ce qu'on lui disoit d'offensant.

La reine cependant voyoit avec assez de tranquillité le peu de crédit qu'elle avoit, dans la pensée que la majorité du roi approchoit, & que dans cette majorité, elle trouveroit la fin de ses peines, avec l'abaissement de ses ennemis. Depuis que messieurs le Tellier, Servien, & de Lyonne furent partis, messieurs de Châteauneuf & de Villeroi (a) la gouvernerent tout comme

(a) Nicolas de Neuville, duc de Villeroi, pair & maréchal de France.

les autres avoient fait, quoiqu'ils l'eussent trahie de concert avec madame de Chevreuse.

Dès qu'ils furent seuls au conseil, ils lui firent donner une déclaration, par laquelle elle s'engageoit de ne faire jamais revenir le cardinal, sans s'appercevoir du tort que lui pouvoit faire une pareille déclaration. Il est vrai que l'on crut que la reine l'avoit faite avec la participation de ce cardinal. Mais on a vu depuis une lettre de lui, écrite à M. de Brienne, où il s'en plaint extrêmement, & où il en paroît fort offensé.

Le coadjuteur ne sçachant plus que faire, & voyant qu'il avoit peu d'agrément dans les deux partis, s'avisa de prendre un nouveau ton. Il dit que pour ne se plus mêler de rien, il vouloit se retirer, & ne se divertir plus que de ses oiseaux. Il ne prétendoit pas cependant qu'on le crût, & au contraire, il vouloit faire imaginer par cet art de fort grands mysteres.

Mais comme la vérité se fait toujours connoître, on jugea aisément que ce qu'il disoit sans le vouloir persuader, le faisoit paroître encore plus véritable qu'il ne pensoit, & qu'il n'eût voulu.

Fin de la seconde Partie.

TROISIEME PARTIE.

LA majorité du roi étant sur le point d'arriver (a), M. le prince vit bien qu'il seroit encore moins en sûreté qu'il n'y étoit auparavant ; mais entêté toujours de la peur que son départ donneroit , il se détermina enfin de partir pour la Guienne le plutôt qu'il lui seroit possible.

Il résolut donc de ne se point trouver à la cérémonie de la majorité, & alla sur le chemin de Normandie à un rendez-vous qu'il y avoit donné à M. de Longueville, pour sçavoir s'il n'y avoit rien à faire avec lui.

Mais voyant que sa peine étoit inutile, & que son beau-frere vouloit être toujours inviolablement attaché au roi, & soumis à tous les ordres, sans se rapprocher de Paris, il se mit en route pour aller droit à son gouvernement.

Ce prince étoit si persuadé qu'aux premiers pas qu'il feroit on lui offriroit tout, qu'il attendoit des couriers

(a) Année 1651.

dans bien des lieux où il passa, & où il séjourna même pour les y attendre; mais n'en voyant point venir, la colère le prit contre ceux qui l'avoient embarqué à ce voyage, & en disant des choses horribles à M. le prince de Conti, à madame de Longueville & à la Rochefoucault, il leur reprocha qu'ils l'avoient engagé dans un étrange parti, mais qu'ils en feroient plutôt las que lui, & qu'ils l'abandonneroient.

Le roi ayant eu treize ans accomplis le cinquième de septembre (a), il choisit le septième du même mois, pour faire la cérémonie de sa majorité; & il fut au parlement selon la coutume, pour se faire déclarer majeur. Là il fit un remerciement à la reine sa mere des soins qu'elle avoit pris pendant sa régence; & il n'en fit point au duc d'Orléans qui y avoit eu part comme lieutenant général, ce qui l'offensa beaucoup. Mais on feignit à la cour de ne sçavoir rien de son mécontentement, que bien des gens prirent grand soin d'augmenter.

Un peu avant la fin de la régence on avoit ôté les sceaux à Château-neuf, pour les donner au premier pré-

(a) Année 1651.

fident Molé. Mais comme dans cette rencontre il falloit deux personnes différentes, parce qu'il n'étoit pas possible que le même homme fît les deux charges, celle de chancelier & celle de premier président, on laissa les sceaux au chancelier pour quelques jours seulement. On ôta de même les finances au président de Maisons, pour les donner à la Vieuville.

On prit à la cour les premières démarches que fit M. le prince pour des actes d'hostilité; & l'on fit une déclaration contre lui, laquelle fut communiquée à M. le duc d'Orléans, pour sçavoir s'il n'y trouveroit rien à redire. Il y fit seulement changer deux lignes ce qui fit croire qu'il approuvoit le reste dont il n'avoit point parlé. Cependant quand on porta cette déclaration au parlement, il s'y opposa de la plus grande force du monde, dont la reine & les ministres furent extrêmement surpris; mais il fallut pourtant le souffrir comme beaucoup d'autres choses.

Le coadjuteur fut nommé au cardinalat; mais on ne crut pas trop que cela pût réussir: car il étoit assez facile à juger après tout ce qui s'étoit passé, que la cour ne vouloit seulement que l'éblouir.

Aussi-tôt que M. le prince fut parti,

la cour prit résolution de le suivre, afin de ne lui pas donner le loisir de mettre ordre à ses affaires. La reine fut bien aise aussi de tirer le roi hors de Paris, où ils avoient été l'un & l'autre long-temps prisonniers, & où ils n'avoient pu être sûrement depuis le commencement des cabales de la fronde.

M. le prince passa par le Berry, qu'il fit déclarer en sa faveur, & la Guienne ensuite. Mais dès que le roi approcha, ces provinces furent encore plus promptes à rentrer dans leur devoir, qu'elles ne l'avoient été à se mettre dans l'autre parti. M. de Rohan-Chabot fit déclarer pour la cour Angers, dont il étoit gouverneur pour M. le prince, & M. de Dudognon fit déclarer Brouage & la Rochelle, à cause, disoit-il, des obligations qu'il avoit eues à M. le duc de Brezé.

A l'égard de Dudognon, ce ne fut seulement que pour les formes qu'on l'attaqua, car il ne fit aucune résistance. On croit qu'avant de partir de Paris, il avoit fait son accommodement, par lequel on lui donnoit un bâton de maréchal de France pour ses gouvernements.

M. de Nemours suivit M. le prince

LA D. DE NEMOURS, *Part. III.* 429
par la seule raison qu'il s'étoit embar-
qué dans ses intérêts, n'étant pas d'ail-
leurs fort satisfait de lui.

Le prince de Tarente, sans sçavoir
trop bien pourquoi, s'en alla le trou-
ver lorsque tout le monde le quittoit.
Mais comme la reconnoissance n'étoit
pas la vertu chérie de la maison de
Condé, l'on n'en eut guere pour un
homme qui venoit sans avoir ni trou-
pes ni places qui pussent servir à son
parti. Tout ce que M. le prince dit,
lorsqu'il sçut qu'il venoit, fut : Hé !
qu'est-ce que nous ferons de Tarente,
& qui peut nous l'avoir envoyé ?

Ce M. de Tarente ne fut pas mieux
traité dans la suite. Car comme lui &
M. de la Rochefoucault eurent assiégé
Coignac, & qu'une partie de leurs trou-
pes ayant passé, le pont se rompit, ils
ne purent empêcher les troupes du roi
de le secourir, & de défaire toutes cel-
les des leurs qui avoient passé.

M. le prince vint tout furieux leur
faire mille reproches, & leur dit entre
autres choses, qu'ils n'avoient pu pren-
dre Coignac, & qu'en un instant l'om-
bre & la botte de Marfin l'auroient
pris. Ce qui rendoit ce prince si cha-
grin d'avoir manqué cette place, c'est
qu'il avoit compté qu'elle lui devoit

fervir de passage pour sortir de la province ; & que de plus il s'étoit engagé qu'en s'en rendant le maître il porteroit la guerre ailleurs : & par ce mauvais succès , il se voyoit hors d'état de pouvoir exécuter ce qu'il avoit promis.

D'ailleurs le roi avançoit en Guienne, ce qui faisoit perdre à ce prince beaucoup de son crédit , & ce qui dégoûtoit même encore extrêmement tous ceux de son parti : outre qu'il fut très-mal servi par les gens qui avoient reçu ses ordres & son argent pour lui lever des troupes , & qui n'en leverent pas la dixième partie de celles qu'il pouvoit attendre , & qu'on lui avoit fait espérer. Aussi auroit-il été entièrement perdu dès ce moment-là , sans la résolution que prit le cardinal , par laquelle il rétablit lui-même les affaires de ce prince. Ce qui donna lieu en ce temps-là de dire , que les chefs de parti ne se maintenoient pas si bien par leur habileté , que par les fautes de leurs ennemis. Cette résolution du cardinal fut de revenir à la cour ; & je vais instruire des raisons qui lui en donnerent envie.

Le public étoit persuadé que Mazarin étoit toujours dans une grande

faveur auprès de la reine , & que pour le faire revenir , elle seroit capable de renverser tout le royaume ; mais pour ce cardinal , il s'appercevoit qu'elle étoit fort accoutumée à se passer de lui. Les ministres s'en appercevoient encore mieux. Mais comme Châteauneuf & Villeroi auroient eu peine à lui devenir assez agréables par eux-mêmes , pour s'emparer de toute la faveur , & qu'ils ne vouloient point que les desseins qu'ils avoient d'être seuls les maîtres du ministère , parussent d'abord , connoissant le penchant que cette princesse avoit pour ses parents & pour les étrangers , ils introduisirent le prince Thomas (a) de Savoie son cousin germain , dans la place du cardinal Mazarin.

Ce prince étoit un homme assez pesant , lequel avoit néanmoins de très-bonnes intentions , & qui sçavoit la guerre , quoiqu'il y eût toujours été malheureux. D'ailleurs lorsqu'on pouvoit s'appercevoir qu'il avoit du sens , on trouvoit qu'il étoit bon ; mais on

(a) Thomas-François de Savoie , prince de Carignan , grand-maître de France , général des armées du roi en Italie , mort à Turin en 1656. Il étoit fils de Charles-Emmanuel , duc de Savoie.

ne s'en appercevoit pas souvent, parce qu'il étoit bégue, qu'il parloit fort gras, & un mauvais François, & qu'avec tout cela il étoit encore sourd. On faisoit toutes les dépêches en sa présence, & la reine prenoit une grande confiance en lui. Mais ce qui est rare, c'est qu'il fut favori, & presque premier ministre, sans qu'il en eût seulement le moindre soupçon.

Le cardinal, qui en sçavoit plus de nouvelles que lui même, étoit fort mécontent de tout ce qui se passoit à la cour, & il avoit peur que s'il en demeuroit plus long-temps éloigné, il n'eût peine à y revenir. Madame de Navailles, femme d'un homme attaché à lui, pressant un jour son retour auprès de la reine, cette princesse lui dit ces mêmes mots : „ Ma pauvre
 „ femme, vous pouvez juger que per-
 „ sonne ne souhaite tant que moi
 „ qu'il revienne ; mais le pauvre hom-
 „ me est malheureux : les affaires vont
 „ fort bien entre les mains de ces
 „ gens-ci, & il faut qu'avant son re-
 „ tour on ait poussé M. le prince”.

Ce que la reine dit à cette dame, & ce que le cardinal apprit encore de plusieurs autres endroits, le pressa de revenir à quelque prix que ce fût, & lui

lui fit croire qu'il étoit perdu s'il tar-
doit davantage.

Comme il avoit conservé un grand
ascendant sur l'esprit de la reine &
sur les ministres, dès l'instant qu'il
manda qu'il falloit qu'il revînt, &
qu'il étoit à propos que le roi lui écri-
vît pour le lui commander, on n'osa
s'y opposer, quoiqu'à regret; & le
prince Thomas seul souhaitoit son re-
tour de bon cœur, parce qu'il ne pré-
voyoit pas qu'il en perdrait sa place.

Châteauneuf & Villeroi, sans paroî-
tre vouloir contredire à ce qui se pro-
posoit, firent écrire par un nommé Bar-
tet, secrétaire du cabinet, la lettre
que le cardinal avoit demandée au
roi : & ils se servirent de ce Bartet,
parce qu'ils le sçavoient dévoué au
coadjuteur, à qui ce secrétaire du ca-
binet ne manqueroit pas de l'appren-
dre, & ils ne furent point trompés
dans leur attente. Bartet en donna avis
aussi-tôt au coadjuteur, qui avoit eu
un nouveau mécontentement de la
cour, en ce qu'il s'étoit fait de nou-
veaux cardinaux & qu'il ne l'avoit
pas été.

Aussi-tôt que le coadjuteur scut la
lettre dont il s'agissoit écrite, il alla
apprendre cette nouveauté à M. le

duc d'Orléans, qui étoit demeuré à Paris. Cette nouvelle l'irrita fort : il en fit part au parlement, & n'oublia rien pour l'animer là dessus; à quoi il n'eut pas beaucoup de peine à réussir, parce que ces messieurs y avoient déjà tous assez de disposition. Il fut délibéré que l'on enverroit sur la frontière deux conseillers au cardinal, pour lui signifier de ne point rentrer dans le royaume.

La fronde sur cette nouvelle se ranima plus que jamais contre la cour. L'animosité devint même si grande, qu'elle porta la guerre & le feu dans bien des lieux du royaume; & la cour se trouva forcée de laisser-là M. le prince jusqu'à un autre temps, pour se rapprocher de Paris. Mais avant que d'en être bien proche, on attendit le retour du cardinal Mazarin, que le maréchal d'Hoquincourt (a) ramena.

Ce cardinal mit son prétexte de revenir sur ce que sçachant que le roi avoit la guerre contre M. le prince, il lui amenoit des troupes pour le secourir; mais ce fut un secours bien

(a) Charles de Monchi d'Hoquincourt, maréchal de France, tué devant Dunkerque en 1658.

LA D. DE NEMOURS. *Part. III.* 435
malheureux, qui fit perdre bien des places à la France, qui causa la mort à bien des gens, & qui fit bien plus d'ennemis à la reine, que ces troupes n'en pouvoient détruire.

Le prince Thomas étoit ravi de tous ces mouvements, parce qu'il étoit persuadé que les avantages qui lui en revenoient lui étant procurés par le cardinal, s'augmenteroient à son retour; & il ne se désoit que de ceux qui l'avoient véritablement favorisé. Mais il fut bien surpris ensuite de voir son crédit si diminué au retour de ce ministre, qu'on le réduisit à ne se plus mêler de rien.

La reine cependant ne laissa pas pour cela de l'aimer toujours; mais il n'en fut qu'un peu plus malheureux encore: car le cardinal qui ne le croyoit pas si simple qu'il étoit, le regarda toujours depuis comme un homme qui avoit voulu prendre sa place.

Châteauneuf fut chassé de la cour, & Villeroy ne demeura que par sa grande adresse & son extrême soumission. La reine étoit dans le plus malheureux état du monde: toute la France ne lui pouvoit pardonner qu'elle s'opiniâtât à maintenir toujours ce ministre dans les affaires, malgré tout

ce qui en pouvoit arriver : & ce ministre ne lui vouloit guere moins de mal, de ce qu'il avoit connu qu'elle ne vouloit pas qu'il revînt. Il résolut donc à son retour, voyant le roi majeur, de se conserver bien auprès de lui, indépendamment de la reine, & même d'éloigner cette princesse des affaires, aussi-bien que des bonnes grâces du roi ; à quoi il a toujours travaillé depuis, ainsi qu'en portent témoignage ceux qui sont bien instruits de tout ce qui se passa de plus secret sous la régence.

On étoit donc agité par divers intérêts & par diverses inquiétudes à la cour (a), lorsqu'enfin le cardinal y arriva avec le maréchal d'Hoquincourt qui commandoit son escorte. On crut y revoir ce ministre dans la même puissance qu'il y avoit toujours eue : & la reine affecta d'être transportée de joie de son retour, quoique l'on ait bien sçu depuis qu'elle n'en eut pas tant.

Il est vrai néanmoins que d'abord elle se trouva soulagée d'avoir quelqu'un sur qui elle pût se reposer, & qui la déchargeât de l'embaras de tou-

(a) Année 1652.

tes les affaires : mais cela ne dura pas long-temps ; & elle auroit bien voulu dans la suite avoir moins de loisir & plus de peine, & avoir conservé toute son autorité. Mazarin ne lui parloit plus de rien, & il ne témoignoit pas même avoir pour elle toute la déférence qu'il lui devoit : ce qui parut fort étrange à la reine ; parce que dans l'absence du cardinal, les ministres l'avoient accoutumée à recevoir d'eux des marques, qu'ils avoient pour elle les égards les plus soumis, & qu'ils se comptoient dans la plus étroite dépendance : enfin ils avoient toujours agi avec elle, comme on agit avec sa souveraine. Mais depuis l'arrivée du cardinal Mazarin, le ministère & la cour changerent entièrement de face.

Du côté de Paris, on ne parloit que de guerre, & le duc d'Orléans déclara vouloir prendre les armes, afin d'empêcher le cardinal de demeurer dans le royaume.

Bien des gens prirent des commissions pour lever des troupes qu'on destinoit à l'exécution de ce dessein. Le parlement parut disposé à suivre de pareils sentimens. Mais quoique ces messieurs allassent plus loin, & contre

la cour & contre le ministre, qu'ils n'eussent encore fait, comme on le verra dans la suite; ils ne voulurent pourtant jamais donner l'arrêt d'union avec M. le duc d'Orléans, qu'ils avoient donné si librement à la première guerre de Paris.

M. de Nemours alla en Flandres y lever des troupes Espagnoles, pour secourir M. le prince, & il en revint avec une armée très-considérable. Cependant M. de Longueville étoit en Normandie avec une puissance si grande que jamais sujet n'en a eu une pareille. Toute la province étoit résolue à suivre aveuglément toutes ses volontés, telles qu'elles pussent être, & d'entrer dans le parti où il les voudroit mettre.

Ce pays-là est dans une situation importante pour Paris à cause de la rivière: ce qui fit extrêmement rechercher M. de Longueville par tous les partis; & quoiqu'il fût constant que M. le prince eût traité avec la cour sans lui, lorsqu'il sortit de prison, il avoit peine encore à lui avouer qu'il y eût pris des mesures; joint à ce que M. de Longueville n'aimoit pas à refuser ce qu'on lui demandoit: si bien qu'il ne pouvoit se résoudre à le rebutter absolument, non plus que M. le

LA D. DE NEMOURS. *Part. III.* 439
duc d'Orléans, quoiqu'il ne laissât pas
de faire toujours tenir au roi tout l'ar-
gent de la province.

Saint-Ibal vint vers lui de la part de
M. le duc d'Orléans : & il y vint de
la part de M. le prince, le marquis de
Montataire, capitaine-lieutenant des
chevaux-légers de Bourgogne, & ma-
réchal de camp dans son armée, quoi-
que très-jeune encore. Tous deux n'ou-
blierent rien pour engager M. de Lon-
gueville dans le parti de la fronde.

M. de Beaufort lui-même, qui avoit
été le premier à vouloir engager M.
de Longueville dans le parti de la
cour, ne laissa pas d'envoyer aussi en
Normandie, pour l'obliger à prendre
celui de la fronde ; & cela seulement
par son inquiétude naturelle de chan-
ger de parti, & aussi parce qu'il ne
trouvoit jamais que personne rendit
assez de justice à son mérite.

D'un autre côté mademoiselle de
Longueville, le premier président de
Rouen, & les Mazarins le pressoient
encore davantage, pour le porter à
entrer dans le parti de la cour : enfin
jamais personne ne fut tant tourmenté.

S'il avoit voulu parler un peu plus
intelligiblement, on lui auroit moins
fait la cour à la vérité, mais en ré-

compense il auroit évité bien des importunités. Car enfin on ne lui donnoit point de repos , & un parti ne l'avoit pas plutôt quitté que l'autre le reprenoit. Il est cependant vrai que sa maniere d'agir ne laissa pas de réussir : car il fit si bien avec toutes ses incertitudes , qu'il empêcha qu'il n'y eût des gens de guerre dans toute la Normandie ; qu'elle demeura paisible dans un temps , où tout le reste du royaume étoit au pillage & en feu par les foldats : ce qui charmoit les Normands , qui sont naturellement assez intéressés , & ce qui leur a rendu long-temps la mémoire de ce prince très-chère.

Pour remédier aux desseins & aux entreprises de la fronde , la cour fit rapprocher , non-seulement les troupes qui étoient destinées pour la guerre contre M. le prince , mais encore celles des frontieres : ce qui fut cause que dans cette campagne les Espagnols prirent Dunkerque , Graveline , Barcelone & Casal. Peu s'en fallut même que la France ne perdît l'Alsace , par la rencontre que je vais dire : mais pour la bien expliquer , il faut prendre la chose de plus loin.

Après la mort d'Erlac , qui étoit gouverneur de Brisac , un nommé

Charlevoï s'en trouva le maître absolu, par le grand crédit qu'il avoit dans la garnison. Comme c'étoit un temps de troubles, on craignoit qu'il ne voulût se faire trop acheter, ou plutôt qu'il ne voulût point se faire acheter du tout & qu'il ne traitât avec l'Empereur pour garder cette place en propre, en relevant seulement de ce prince.

Comme Charlevoï dans tous les temps avoit été fort attaché au maréchal de Guebriant (a), la maréchale de Guebriant son épouse (b), qui le connoissoit beaucoup, & qui sçavoit de quoi il étoit capable, se chargea à la cour d'aller négocier avec cet homme. Mais elle y réussit par des moyens si extraordinaires, au moins si l'on en veut croire ce qu'on en disoit en ce temps-là, que je ne sçais si une autre auroit voulu & rendre & recevoir un service à de pareilles conditions.

Voici donc comme on racontoit la chose. La maréchale, disoit-on, sça-

(a) Jean-Baptiste de Budes, comte de Guebriant, maréchal de France, tué en 1643, devant Rotweil en Allemagne, qu'il assiégeoit, & qu'il prit.

(b) Renée du Bec, maréchale de Guebriant, morte à Périgueux en 1659.

voit que les femmes avoient un grand ascendant sur Charlevoi , & qu'il avoit un grand foible pour elles. Ce qui l'obligea à prendre pour l'accompagner, une demoiselle des mieux faites, & de facile composition, pour imposer à Charlevoi celles qu'elle desireroit : ainsi elle n'eut qu'à lui prescrire la maniere dont elle vouloit qu'elle se conduisît.

La maréchale arriva accompagnée de cette demoiselle pour négocier avec lui ; & en allant voir les raretés de Brisac , elle donnoit tout le temps à Charlevoi de voir & d'entretenir cette personne. Comme elle étoit belle & coquette, elle n'eut pas de peine à donner dans la vue à Charlevoi , lequel s'attacha beaucoup à lui faire sa cour, parce qu'il la croyoit une bonne fortune. Elle de son côté, dont le métier n'étoit que d'engager, & non pas d'être cruelle, ne le parut à Charlevoi qu'autant qu'elle le jugea à propos pour le succès des desseins de la maréchale de Guebriant, laquelle voyant leur intelligence assez bien établie pour pouvoir exécuter ce qu'elle en vouloit faire, sortit de Brisac, pour aller dans une maison à quelques lieues de la ville, où elle avoit accoutumé d'aller de temps en temps. Elle feignit

LA D. DE NEMOURS. *Part. III.* 443
d'y être malade pour n'aller point à
Brisac : elle obligea cette étrange de-
moiselle à donner dans cette maison
un rendez-vous à Charlevoi, qu'on ne
pouvoit tirer de Brisac sans quelque ar-
tifice de cette nature : & on l'arrêta-là :
d'où il fut mené prisonnier à Philif-
bourg.

Quelque-temps auparavant M. le
comte d'Harcourt avoit été fait gou-
verneur de Brisac, pour récompense
d'avoir mené les princes au Havre ;
parce que c'étoit la coutume de ce
temps-là de se faire payer bien cher
les services que l'on rendoit.

Le comte d'Harcourt ayant donc
Charlevoi en son pouvoir, & la gar-
nison de Brisac n'ayant point été chan-
gée, il fit proposer à son prisonnier de
le délivrer, pourvu qu'il le rendît
maître de cette place : ce que Charle-
voi exécuta.

Par ce moyen le comte d'Harcourt
se trouva le maître des deux principales
places de l'Alsace, & avec ce qu'il y
avoit de troupes il assiégea Béfort, sur
le prétexte que le comte de la Suze (a),

(a) Gaspard de Champagne, comte de la
Suze, mari d'Henriette de Coligni, célèbre
sous le nom de la comtesse de la Suze, dont

qui y commandoit , étoit dans les intérêts de M. le prince. On apprit tout cela à la cour avec bien du chagrin : mais l'on n'y pouvoit apporter de remede.

Quoique le roi fût majeur, M. le duc d'Orléans ne laissa pas de se faire déclarer à Paris lieutenant général du royaume. On passa encore plus avant : on y mit à prix la tête de Mazarin , quoiqu'il ne fût pas justiciable du parlement , étant cardinal.

Monsieur sçachant que le roi tournoit du côté de l'isle de France , & craignant qu'il ne se rendît maître d'Orléans , y envoya mademoiselle (a) sa fille , laquelle trouvant la porte fermée , y entra par une fenêtre , & y étant entrée , elle fit déclarer la ville pour M. son pere , & obligea le roi qui y venoit le lendemain , à prendre une autre route.

M. de Beaufort qui commandoit l'armée de M. le duc d'Orléans , & M. de Nemours celle de M. le prince , se joignirent. M. de Némours avoit un ordre secret de M. le prince de

on a des poésies excellentes , & qui est morte en 1678.

(a) Anne-Marie-Louise d'Orléans , duchesse de Montpensier , morte fille en 1693.

LA D. DE NEMOURS. *Part. III.* 445
s'avancer vers la Guienne, & M. de Beaufort avoit d'autres ordres de M. le duc d'Orléans, de ne point s'éloigner de Paris. Comme ils ne pouvoient se confier les uns aux autres, & qu'ils se trouvoient de sentimens fort opposés : cela joint avec l'aigreur qui étoit déjà entr'eux depuis assez long-temps, ne manqua pas aussi de faire le sujet d'une grande querelle entre ces deux princes, dont il seroit arrivé du malheur dès-lors, sans que mademoiselle, qui revenoit d'Orléans, les accommoda en passant.

Ensuite de cela, M. le prince qui ne se trouvoit pas bien en Guienne, y laissa M. le prince de Conti & madame de Longueville ; & ayant traversé toute la France en habit déguisé, vint se jeter dans l'armée de M. de Beaufort & de M. de Nemours, & étant joints ensemble, ils donnerent le combat de Gergeau, contre le maréchal d'Hoquincourt qu'ils désirent.

On n'avoit nommé le coadjuteur au cardinalat que pour le tromper : aussi ne fit-on pas grand scrupule d'envoyer quelque temps après un courier pour révoquer la nomination : pendant lequel temps le bailli de Gondi averti par un autre courier du coad-

juteur, amusa celui de la cour, & le retarda, sur le prétexte de le bien régaler. Pendant ces moments il dépêcha en diligence vers le pape Innocent X (a), qu'il sçavoit hair beaucoup le cardinal Mazarin : & il manda à ce pontife, que s'il vouloit faire le coadjuteur cardinal, il n'avoit plus de temps à perdre, parce qu'il y avoit un courier à Florence qui alloit à Rome pour y révoquer sa nomination.

Le pape qui confidéroit le coadjuteur, plus comme ennemi du Mazarin, que par aucune autre raison, se hâta de lui donner le chapeau, avant qu'on pût croire qu'il eût reçu les lettres du roi qui en nommoit un autre, lequel étoit l'abbé de la Riviere : & ce fut de cette façon qu'il fit le coadjuteur cardinal ; ce qui surprit & fâcha extrêmement la cour.

Du côté de la Guienne, voici comme les choses se passerent dans la seconde guerre de Paris ; & pour en donner une plus grande intelligence, je crois qu'il est à propos d'en reprendre le récit, dès le commencement que M. le prince y alla.

(a) Jean-Baptiste Pamphilio, appelé Innocent X, mort en 1655.

Un secrétaire du prince de Conti se mit en tête de gouverner madame de Longueville : il fit comprendre à mademoiselle de Verpilliere, qui étoit une de ses filles d'honneur, & qui avoit un fort grand crédit auprès d'elle ; que tant que M. de la Rochefoucault la gouverneroit, comme il étoit fort habile, & que cette princesse n'en étoit que trop persuadée, elle ne suivroit jamais que ses conseils ; & que ceux des autres personnes n'en feroient guere considérés ; qu'ainsi pour les lui rendre plus considérables, il lui falloit donner quelque ami jeune, bien fait, qui ne fût point propre aux affaires, & qui ne pût que lui plaire & l'amuser. Ils exécuterent donc ce dessein ; & pour le faire mieux réussir, ils introduisirent M. de Nemours, quoiqu'autrefois il ne lui eut pas trop plu, & que malgré tout l'attachement qu'il paroïssoit avoir pour elle, aussi-bien que tout ce qu'il avoit de bonnes qualités & de grands airs, elle n'ait jamais rien pu trouver en lui de charmant, que le plaisir qu'il témoignoit lui vouloir faire, de quitter madame de Châtillon (a) pour elle,

(a) Elifabeth-Angélique de Montmorenci, deuxième fille de François de Bouteville.

& celui qu'elle eut d'ôter à une femme qu'elle n'aimoit pas, un ami de cette conséquence.

Cette intelligence la brouilla absolument avec la Rochefoucault, lequel depuis assez long-temps, ayant envie de la quitter, prit cette occasion avec joie.

Depuis qu'il cessa de la conseiller, elle parut ne sçavoir plus ce qu'elle faisoit : & elle prit à Bourdeaux des airs si extraordinaires & si bizarres, qu'on n'en avoit jamais vu de pareils à une personne de son rang.

M. le prince s'étant cru obligé pour le bien de ses affaires de quitter la Guienne, sembloit y avoir laissé son frere & sa sœur pour y commander en son absence; mais le véritable pouvoir étoit demeuré à Marfin & à Lené, qui avoient son secret & ses ordres. Ce prince au retour de Bourdeaux, envoya secourir Mouron.

Mais pour revenir à ce qui se passoit pendant ce temps-là, & à la cour & à Paris, & pour en achever le récit, je continuerai par dire, que M. le prince à son arrivée de Guienne & de l'armée, se crut assez bien avec M. le duc d'Orléans, qui le traitoit agréablement : mais dès qu'il sçavoit que le cardinal

de Retz lui avoit parlé quelque temps , ou bien qu'il étoit venu comme en cachette par le petit escalier , ce prince en paroissoit tout hors de lui , & il ne sçavoit plus quelles mesures prendre : tant il en étoit troublé.

D'un autre côté , M de Bouillon s'apperçut , aussi-bien que quelques autres qui étoient dans le secret de la cour , que ce n'étoit pas une chose impossible d'avoir part à la confiance de la reine , ni même d'être mieux auprès d'elle que le cardinal , puisqu'elle même s'étoit plainte quelquefois assez ouvertement , qu'elle n'avoit jamais eu une belle parole de ce ministre.

Comme le duc de Bouillon étoit bien plus habile & bien plus clairvoyant que le prince Thomas , il ménagea aussi , bien mieux que lui , le crédit qu'il sçut s'acquérir auprès de la reine. Même le cardinal présent , il obtint d'elle que sa maison auroit les honneurs des princes ; & le cardinal qui ne le put empêcher , afin qu'on ne s'apperçût pas de cette faveur du duc de Bouillon , fit obtenir la même grace à la maison de Rohan.

La reine fit dans ce temps-là (a)

(a) Année 1652.

M. de Créquî (*a*) duc : & pour empêcher qu'on ne crût tout de même ; que la reine fît des grâces de son chef, le Mazarin fit donner la même dignité à M. de Roquelaure (*b*). Mais ce ministre ne put trouver de remède contre la résolution qu'on prit de donner ensuite la surintendance des finances à M. de Bouillon.

On dit qu'il étoit à propos que le cardinal s'éloignât pour quelque temps, afin d'appaiser Paris & les autres lieux du royaume, qui se plaignoient tous de son retour. On croyoit fortement dans le public que cet avis venoit du cardinal lui-même, qui vouloit leur donner cette satisfaction à tous. Mais un jour que Froullé lui demanda quand il partiroit, il trouva ce discours si mauvais, & il y répondit si durement, qu'il fit bien voir que cette résolution ne lui étoit pas agréable.

Cependant il ne laissa pas que de partir peu après. Mais comme son bonheur étoit au-dessus de tout ce qu'on pouvoit faire contre lui, M. de Bouillon mourut du pourpre à Pon-

(*a*) Charles de Créquî, III de ce nom, duc de Créquî, mort gouverneur de Paris.

(*b*) Gaston, duc de Roquelaure, marquis de Biran, mort en 1683.

LA D. DE NEMOURS. *Part. III.* 451
toise (a). Ce duc eut été le plus dangereux ennemi qu'il eût jamais eu, tant par le crédit qu'il avoit personnellement auprès de la reine mere, que par celui que lui auroient donné les finances qu'il eût gouvernées ; & encore avec cela, par l'autorité que le maréchal de Turenne son frere avoit dans l'armée.

La cour s'avança fort près de Paris (b), & même les troupes du roi attaquèrent le fauxbourg S. Antoine. Elles ne le forcerent pas comme elles le prétendoient : mais aussi ne furent-elles pas tout-à-fait repoussées. Ce qui rendit l'avantage à peu près égal.

Du côté de la cour, Manchini, Saint-Maigrin, le chevalier de la Vieuville, & Nantouillet furent tués ; & du côté de la fronde, Flamarin, la Roche-Giffard & le baron de Castries. M. de Nemours fut blessé à la main, & M. de la Rochefoucault eut une grande blessure à l'œil.

Quoique les troupes du parti de la cour ne fussent point entrées dans Paris, c'étoit pourtant une grande affaire à M. le prince d'y faire entrer les

(a) Le 9 août 1652.

(b) Même année.

siennés, & elles n'étoient venues dans ce fauxbourg qu'en tournant par dehors autour de la ville.

Le peuple n'étoit plus affectonné à la fronde dans cette seconde guerre, comme il l'avoit été dans la première, & les bourgeois fermoient déjà leurs portes. Mais mademoiselle, qui dans ce temps là avoit beaucoup de crédit parmi le peuple, leur persuada de laisser passer les troupes de M. le prince au travers de la ville. En quoi elle lui rendit un si grand service, que sans elle il couroit risque de la vie.

Ensuite de cela, Monsieur envoya demander du secours aux Espagnols & à M. de Lorraine (a). Ce dernier vint lui amener ses troupes lui-même; & ce qui parut fort étrange, & fort surprenant, c'est que M. Seguier, chancelier de France, qui étoit dans le parti de Paris, obligea son beau-fils le duc de Sully, à donner passage aux Espagnols par Mantes, dont il étoit gouverneur.

Si M. de Lorraine parut empressé à venir secourir Monsieur, de qui il avoit l'honneur d'être beau-frère, il

(a) Charles VIII, duc de Lorraine, mort en 1675.

ne le parut pas moins à s'en retourner, & le roi d'Angleterre (a) négocia avec lui, en lui offrant de la part de la cour de l'argent, qu'il accepta, sans paroître se mettre beaucoup en peine du parti qu'il avoit pris & qu'il abandonnoit. Madame (b) en pensa mourir de chagrin, & cela n'en inquiéta pas davantage le duc son frere.

M. de Nemours & M. de Beaufort, qui étoient en froideur il y avoit long-temps, se raccommoderent au combat de S. Antoine; mais leur intelligence ne dura guere. Monsieur forma un conseil dans Paris dont ils furent tous deux, & la dispute de rang ayant rappelé leur ancienne jalousie, M. de Nemours fit appeller M. de Beaufort, qui le tua de deux balles dans le cœur (c). Le combat fut cinq contre cinq, dont il y en eut encore deux qui furent tués.

Peu de temps après cela, le peuple s'avisa d'une espece de manie qui parut tout d'un coup, sans qu'on ait sçu

(a) Charles II, roi d'Angleterre, alors réfugié en France, mort en 1685.

(b) Marguerite de Lorraine, fille puînée de François, comte de Vaudemont, duchesse d'Orléans, morte à Paris en 1672.

(c) Année 1652.

qui la commença. C'étoit que pour marquer qu'on étoit bon frondeur & zélé pour le parti, il falloit avoir de la paille sur soi. Cette manie alla si loin, que ceux qui n'en avoient pas, étoient réputés Mazarins & fort en péril de leur vie ; en sorte que tout le monde sans exception, étoit obligé de porter cette marque du parti qu'il y tenoit : jusques-là même que l'on vit des religieux avoir de grands bouquets de paille sur leur froc.

M. le duc d'Orléans & M. le prince vouloient que la ville demandât l'union avec le parlement & les princes ; & qu'elle confirmât la lieutenance générale de Monsieur, laquelle avoit déjà passé au parlement.

Pour cet effet on tint une grande assemblée dans la maison de ville, où non-seulement se trouverent les échevins & les conseillers de la ville, mais encore beaucoup d'officiers des cours souveraines, qui y étoient comme colonels de leurs quartiers, & le maréchal de l'Hôpital (a) comme gouverneur de la ville.

(a) François de l'Hôpital, comte de Rosni, maréchal de France, gouverneur de Paris, mort en 1668.

Aussi-tôt qu'ils furent assemblés on vit toute la Greve remplie de gens, qui ne paroissoient être que du peuple; mais par ce qu'ils firent, ils prouverent bien qu'ils n'étoient rien moins que ce qu'ils paroissoient.

Ils commencerent donc par menacer tous ceux de cette assemblée de les tuer & de les brûler, s'ils ne consentoient à tout ce qu'on desiroit d'eux; & sans sçavoir ce qui s'y passoit, ils se mirent à tirer & à vouloir monter aux fenêtres de l'hôtel-de-ville; d'où pour repousser l'injure, on voulut tirer aussi: & ce qui fit bien connoître que ceux qui attaquoient étoient des gens de guerre, c'est que bien loin de s'effrayer des coups qu'on leur tiroit, ils continuerent à s'approcher. On dit même qu'on avoit entendu qu'ils se disoient, à moi *Bourgogne*, à moi *Condé*, qui étoient les noms des régiments de M. le prince.

Le désordre alla encore plus loin; & ceux qui le faisoient poussèrent leur insolence jusqu'à faire approcher auprès de la porte, des fagots où ils mirent le feu. Ceux qui étoient dans la maison de ville, qui voyoient qu'on les alloit brûler, que la porte étoit déjà enflammée, & que la fumée les étouf-

foit, se hafardèrent de sortir; mais ils n'en rendirent pas leur condition meilleure. Il y en eut un très-grand nombre de tués; & l'on remarqua que le malheur tomba principalement sur les plus grands frondeurs, parmi lesquels périrent Miron & Janvri.

Le maréchal de l'Hôpital, gouverneur de la ville, à qui on en vouloit particulièrement, se trouva fort embarrassé. Il cacha son cordon bleu, & il se déguisa si bien & si heureusement, qu'il échappa de leurs mains comme par miracle, & qu'il sortit de Paris.

On ne sçait point au vrai qui fut la cause d'un si grand désordre. Tout le monde le défavoua. Mais ce qui a passé pour être le plus constant, c'est que M. le prince ne voulant seulement que faire peur à l'assemblée de l'hôtel-de-ville, pour empêcher qu'on n'y délibérât rien que ce qu'il vouloit, les soldats allerent plus loin que leurs ordres. On dit qu'un homme de grande distinction, qui paroissoit cependant fort attaché à la cour, avoit mandé à M. le prince, qu'il falloit faire quelque action d'autorité, qui marquât avec éclat son pouvoir, pour rendre son accommodement plus avantageux.

Il y a eu même des politiques qui
ont

ont pensé que des gens dévoués à la cour, pouffèrent ces troupes à de grandes violences, exprès pour dégoûter les peuples des princes.

Enfin, je ne sçais ni quelle en fut l'intention, ni qui en furent les auteurs: mais ils demeurèrent entièrement décrédités parmi le peuple, qui commençoit à s'ennuyer beaucoup de la guerre, & qui perdit tout le goût qu'il avoit eu pour la fronde.

M. le duc d'Orléans qu'on connoissoit incapable de ces violences, n'en fut point accusé: aussi vint-on en grande hâte l'en avertir. Mademoiselle & M. de Beaufort étant chez lui, il les y envoya pour appaiser le peuple, & pour faire sortir avec sûreté ceux qui étoient investis dans la maison de ville.

Cette princesse & ce prince furent donc envoyés par Monsieur à l'hôtel-de-ville pour en appaiser le désordre. Mais au lieu de se hâter, ils s'amuserent à disputer en chemin qui d'eux avoit plus de crédit parmi le peuple. Mademoiselle soutenoit au duc de Beaufort qu'il ne seroit pas en sûreté sans elle; & lui qui se piquoit de l'amitié du peuple plus que de toutes choses, l'assuroit au contraire, que c'étoit lui

qui lui procuroit cette sûreté. Mais enfin on leur fit appercevoir que leur contestation étoit fort inutile, & même dangereuse, parce que le mal presoit beaucoup : ce qui les obligea à ne penser plus qu'à s'avancer dans la plus grande diligence qu'il leur fût possible pour faire cesser le désordre; lequel finit cependant encore plus par les ordres secrets de M. le prince que par leurs présences.

Madame de Rhodes qui étoit allée faire quelques négociations avec M. le cardinal, lui parloit chez la princesse Palatine, lorsque les nouvelles lui vinrent, du feu & du carnage de l'hôtel-de-ville : & comme le maréchal étoit son beau-père, & qu'elle l'aimoit fort, elle s'évanouit d'effroi pour lui.

Le cardinal jugeant bien de l'avantage qui lui reviendrait de cette violence, dont on lui apprenoit la nouvelle, & présumant qu'il n'avoit plus besoin de personne, se soucia peu de ce que madame de Rhodes lui vouloit dire, & la quitta brusquement pendant qu'elle étoit évanouie. Quand elle revint de son évanouissement, elle fut si outrée du peu de cas qu'il avoit fait, & d'elle & de ses négociations, qu'elle mourut en moins de quatre

LA D. DE NEMOURS, *Part. III.* 459
jours après : & ce qui y contribua encore, fut le grand chemin qu'elle fut obligée de faire à pied, pour rentrer dans la ville, sans être connue.

Tout le monde, au lieu de la plaindre, se moqua d'elle d'être morte : comme si elle avoit fait une action fort ridicule ; & afin qu'elle le parût encore un peu davantage, on ajouta qu'elle avoit été déguisée en cordelier dans la conférence qu'elle eut avec M. le cardinal, & que l'on avoit trouvé dans sa garde-robe, des habits de carmes, de minimes, d'augustins ; enfin de toutes sortes d'ordres de religieux.

On fit M. de Beaufort gouverneur de Paris en la place du maréchal de l'Hôpital, & Broussel prévôt des marchands. Il ne faut pas oublier de faire remarquer ici que M. le prince avoit tellement perdu la tramontane, & étoit si fort dérouté en tout ce qui regardoit sa conduite, qu'il n'envoya des troupes pour secourir S. Maur, que lorsqu'il fut pris.

Cependant, malgré tout ce dérangement dans la conduite de ce prince, M. d'Orléans & lui députèrent vers l'archiduc, pour en avoir du secours. Il envoya pour la seconde fois M. le duc de Lorraine en France, mais avec

un ordre si précis d'y demeurer tant qu'ils auroient besoin de lui, qu'il en devint aussi attaché à leur parti, qu'il l'avoit peu été la première fois.

M. de Chavigni qui avoit tant fait de choses pour rendre celui de la fronde considérable, n'en fit pas moins pour le détruire, dans la vue de s'en faire un mérite auprès de la cour. Il commença donc premièrement à vouloir faire l'accommodement de Monsieur & de M. le prince tout à la fois. Après cela il travailla à celui de M. le prince de Condé séparément de celui de M. le duc d'Orléans : & voyant qu'il n'y pouvoit réussir, il voulut changer de batterie, & faire celui de M. le duc d'Orléans séparément de celui de M. le prince.

Il alloit la nuit à la cour pour ses négociations, sans la participation ni de l'un ni de l'autre. De sorte qu'on auroit pu ignorer ses démarches encore quelque-temps, si des coureurs de M. le prince n'avoient pris un homme chargé de lettres, par lesquelles on découvrit toute cette intrigue. Et comme ensuite de cela M. de Chavigni, qui ignoroit qu'on eût fait cette découverte, alla voir le prince de Condé qui étoit malade, ce prince en lui

LA D. DE NEMOURS, *Part. III.* 461
montrant ses lettres le traita si outrageusement, que la fièvre l'en prit & qu'il en mourut : tant il fut pénétré de douleur & de chagrin.

Ensuite de cela, le roi ordonna au parlement de Paris (a) de se transférer à Pontoise, à quoi cette compagnie ne voulut point obéir : & à l'exception du président de Novion (b) & de sept ou huit conseillers, le reste demeura à Paris.

Tout le monde étoit si rebuté des chefs de parti qui étoient sur la scène, que s'il fût venu quelque homme, dont on n'eût jamais entendu parler, il eût été celui que l'on eût choisi pour l'être, & dont le parti eût été le plus considérable.

Il est cependant vrai, que si l'on étoit dégoûté de la cour, on l'étoit beaucoup plus encore à Paris les uns des autres. Les parlementaires s'accommodoient mal entr'eux ; & ils s'accommodoient encore plus mal avec les princes. Les princes eux mêmes n'étoient pas trop bien ensemble, & ils ne comptoient plus sur le parlement.

(a) Année 1652.

(b) Nicolas Potier, sieur de Novion, président au mortier, & depuis premier président.

Le peuple de son côté n'aimoit plus, ni les frondeurs d'épée, ni ceux de robe.

La cour informée de tous ces mouvements & de tous ces désordres, résolut de revenir à Paris, sans traiter avec personne, mais seulement d'envoyer des gens parmi le peuple sonder leurs dispositions, & ménager les colonels & capitaines des quartiers.

L'abbé Fouquet y vint en cachette avec le duc de Bournonville, qui étoit un Flamand, dont on n'avoit guere entendu parler avant cela. Ils se firent beaucoup de fête d'avoir réussi à cet emploi, quoique la chose fût faite, ou du moins fort préparée par la disposition où la violence de l'hôtel-de-ville avoit mis les esprits.

On commença à faire quelques assemblées au Palais royal, dans lesquelles, pour marquer la différence des frondeurs d'avec les royalistes, ceux-ci mettoient du papier à leurs chapeaux, pour opposer à la paille, qui étoit la marque de la fronde.

Les Parisiens souffrirent ces assemblées & ces distinctions sans en paroître émus. Et pour le jour de la naissance du roi on fit de grands feux devant le Palais royal, & même encore au-delà. Les bourgeois à cette imita-

LA D. DE NEMOURS. *Part. III.* 463
tion en firent de leur côté. Ceux des
environs du Palais royal commence-
rent, & leur exemple fut suivi pres-
que dans tous les quartiers de Paris, où
les bourgeois burent tous solennelle-
ment à la santé du roi.

Le cardinal de Retz étant informé
des brigues qui se faisoient foudrement
à Paris pour la cour, offrit de s'en
mêler, & promit de les faire réussir.
La cour l'en remercia comme lui en
sachant gré. Mais on défendit en mê-
me temps à ceux qui conduisoient ces
intrigues, de souffrir qu'il y entrât,
& de s'en fier à lui d'aucune. Cepen-
dant il ne laissa pas d'en vouloir être.

M. le prince voyant bien qu'il n'y
avoit plus rien à faire pour lui, &
qu'on ne pouvoit empêcher la ville de
faire son accommodement, s'en alla
en Flandres avec le duc de Lorraine,
qui par la même raison s'y en retourna
aussi.

Depuis cela on commença à dire à
la cour ouvertement, que le roi & la
reine venoient dans peu à Paris; ce
qui donna aux Mazarins un nouveau
courage, & ce qui acheva d'abattre
celui de la fronde. Le prévôt des mar-
chands alla de la part de la ville &
de tous ses habitants supplier le roi

de leur faire l'honneur d'y revenir.

Ensuite de quoi, & avant que d'y rentrer, le roi envoya ordre à M. le duc d'Orléans de s'en aller à Blois, & à mademoiselle sa fille, à Bois-le-Vicomte. Mais elle ne s'en tint pas-là, & elle voulut aller jusqu'à S. Fargeau. On chassa même, & le duc de Beaufort & Broussel, sans que le peuple s'en émût, non plus que s'il n'avoit jamais entendu parler d'eux.

Il y eût encore quelques particuliers parlement de chassés, sans compter madame de Montbazou, madame de Châtillon, & même quelques-uns des plus mutins de la Halle, sans qu'il parût que personne y songeât.

On fit dans une galerie du Louvre, des bancs & un lit de justice, comme au palais : & le roi envoya querir les officiers pour tenir le parlement. Mais comme le roi ne prétendoit pas que ce parlement fût en corps, parce qu'il l'avoit transféré ailleurs, au lieu d'envoyer dans la grand'chambre le maître des cérémonies pour les y convier selon la coutume ordinaire, on leur envoya des lettres de cachet à chacun en leur particulier; & ils vinrent tenir le parlement au Louvre, où se joignirent ceux qui composoient le parle-

LA D. DE NEMOURS. *Part. III.* 465
ment de Pontoise. Et le roi déclara
ensuite valables tous les arrêts qu'on
avoit donnés à Paris pour les parti-
culiers.

Cette hauteur avec laquelle la cour
étoit revenue, faisoit juger que de
meilleures têtes que celles du temps
de la régence se méloient des affaires,
ce qui a souvent fait soupçonner que
c'étoient les conseils de M. le Tel-
lier (a) qui faisoient agir.

Dès le lendemain que le roi fut à
Paris, tout y parut aussi paisible que
si jamais il n'y avoit eu de fronde, &
l'autorité royale aussi bien établie qu'a-
vant les troubles.

Cependant le cardinal Mazarin ne
revenant point, on voyoit bien qu'il
y avoit quelque raison secrète qui l'en
empêchoit, n'y ayant plus rien à la
cour ni parmi le peuple, qui résistât
à sa puissance; mais on ne jugeoit point
quelle pouvoit être cette raison.

D'un autre côté le cardinal de Retz
étoit fort inquiet (b). Quoique l'on
eût reçu ses offres & ses services, quoi-
qu'on l'eût même employé, quoiqu'il

(a) Michel le Tellier, mort chancelier de
France en 1685.

(b) Année 1652.

se fût trouvé au Louvre à l'arrivée du roi, & enfin quoiqu'il eût prêché devant L. M., il sentoît bien néanmoins ce qu'il méritoit, & il parut être dans une grande défiance. Il ne vouloit plus même aller au Louvre. Mais on lui fit si bien comprendre, qu'il étoit impossible qu'il pût demeurer dans cet état avec la cour, qu'il se trouva forcé d'y retourner, après avoir pourtant bien balancé & bien retardé. Il y fut convaincu que ses alarmes n'étoient que trop bien fondées; car il y fut arrêté prisonnier, ce qui mit la dernière fin aux troubles, dont il n'y eut plus que les suites, qui furent des accommodements.

Peu de temps après que le cardinal de Retz eut perdu la liberté, le cardinal Mazarin revint à Paris, où le peuple parut ne se soucier pas davantage de la haine qu'il avoit eue pour lui, que de l'amitié qu'il avoit eue pour les frondeurs.

On jugea que le Mazarin n'avoit ainsi remis son retour après la prison du cardinal de Retz, que pour être en pouvoir de mander & persuader à Rome, que les ministres l'avoient résolue & arrêtée sans sa participation, afin que la captivité d'un de ses confreres ne lui fût point imputée.

M. le prince de Conti & madame de Longueville étoient si occupés du soin de reprendre du crédit dans Bourdeaux & dans la province, qu'ils ne songerent en façon du monde, qu'ils avoient affaire contre la cour, & ils croyoient n'avoir d'ennemis que ces deux hommes de confiance que M. le prince avoit laissés : ce qui n'avançoit pas leurs affaires, ni celle de son parti.

Il y eut auprès de Bourdeaux une assemblée des plus mutins, qui n'étoient que du menu peuple, lesquels s'assemblerent la première fois dans une maison qu'on nommoit l'Ormée : ce qui fit que l'assemblée se nomma de ce nom.

Le prince de Conti & madame de Longueville y prirent du crédit : ils y mirent des gens fort à eux ; & comme cette mutinerie s'augmentoient insensiblement & naturellement, sans le secours même des soins qu'ils y prenoient ; ce prince & cette princesse voyant que le parlement, très-bien informé des intentions de M. le prince, ne considéroit que Marfin & Léné, ils mirent dans la tête des plus mutins de l'Ormée, que le parlement devenoit Mazarin ; & qu'il n'étoit plus dans les intérêts de M. le prince : ce qui les obligea à

le pousser si violemment, qu'il fut contraint de sortir de la ville, quoique M. le prince lui eût l'obligation d'avoir été reçu dans la province. Aussi les affaires allerent-elles toujours en empirant, depuis que M. le prince de Conti & Madame de Longueville eurent préféré une assemblée de mutins au parlement, cette assemblée de canailles n'étant pas un appui pour M. le prince, aussi solide qu'un corps de cette considération.

Ce même secrétaire du prince de Conti qui, pour gouverner madame de Longueville, avoit voulu brouiller M. de la Rochefoucault avec elle; ce même secrétaire, dis-je, trouva que le ministère de cette princesse lui étoit peu utile; & conclut qu'il lui étoit plus avantageux d'avoir du crédit auprès de son maître par son maître même, que par madame de Longueville. De sorte qu'il trouva encore moyen de la brouiller avec lui, ce qui causa un nouveau désordre dans Bourdeaux, & ce qui y fit aller les affaires de M. le prince absolument de travers.

Un nommé Guyonnet, conseiller au parlement de Bourdeaux, qui étoit un des hommes du monde qui avoit le plus d'esprit, fit son accommodement avec

la cour, & celui de toute sa compagnie.

M. le prince informé de tout cela par Marfin & par Léné, en eut un chagrin mortel ; & cela augmentoit bien encore le mépris qu'il avoit déjà pour son frere & pour sa sœur. Enfin tous ces mécontentements vinrent à un point à Bourdeaux, qu'ils ne penserent plus qu'à leurs brouilleries particulieres, & point du tout aux affaires de M. le prince.

Dès que le roi y envoya, qui fut presque aussi-tôt après son retour à Paris ; M. le prince de Conti & madame de Longueville s'accommoderent sur la premiere proposition qu'on leur en fit. Ils obligerent la ville à s'accommoder aussi : & ce que ce prince & cette princesse en trouverent, de plus satisfaisant, c'est qu'ils se tromperent l'un l'autre.

M. le prince de Conti traita donc sans la participation de sa sœur avec M. de Candale, où son mariage fut conclu & résolu avec mademoiselle Martinozzi, niece du cardinal Mazarin.

Madame de Longueville tout de même traita de son côté, sans lui en parler, avec M. de Vendôme (a) qui

(a) César, duc de Vendôme, mort en 1665.

470 MÉMOIRES DE MADAME , &c.
étoit venu à Bourdeaux avec les va
seaux comme amiral.

Une des conditions du traité de N
le prince de Conti , fut que son fre
& sa sœur ne reviendroient jamais
Paris ; & une de celui de madame c
Longueville , fut qu'on travailleroit
la raccommoder avec son mari.

Après ces accommodements , il r
parut presque plus de restes de trou
bles dans le royaume ; & le peu qu'
en restoit fut bien-tôt entièrement di
sipé. Mais depuis cela il n'a paru dan
le regne du roi qu'une suite perpé
tuelle & miraculeuse d'actions extrao
dinaires , dignes d'une mémoire &
d'une admiration éternelle ; & dor
la cause se doit moins attribuer à l
grande fortune de ce prince , qu'à se
grandes qualités , qui lui ont fait en
treprendre & exécuter tant de chose
si incroyables qu'elles feront croire un
jour notre Histoire fabuleuse , par l
peu de vraisemblance qu'elles porte
ront dans les siècles à venir , sur tou
ce qu'elles leur en apprendront , &
sur tout ce que nous en admirons dan
le nôtre.

F I N.



T A B L E

GÉNÉRALE

DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CES MÉMOIRES.

t. I, indique le premier Volume : t. II, indique le second.

A.

ACCÉSSIT. Différence de l'accessit & du scrutin, *tom. I, page 499 & suiv.*

Aides. La cour des aides s'unit au parlement, *t. I, 9.*

Aiguillon, (Madame d') propose l'enlèvement de M. le Prince, *t. II, 329.*

Ainé, (M. l') conseiller au parlement, blâme la conduite du prince de Condé, *t. I, 218.*

Albret, (le Maréchal d') personnage qu'il fait auprès de mademoiselle du Vigean, *t. II, 271, & suiv.*

Alexandre VII, Lettre qui contient le détail de ce qui se passa au conclave où ce pape fut élu, *t. I, 488 & suiv.* Commencement de son pontificat, *t. I, 513.* Il donne le pallium au cardinal de Retz, *521.* Il élude

la proposition de nommer des juges à cardinal, 531. Effroi que lui donne un arrêt de la chambre des vacations, *t. II*, Il déclare au cardinal de Retz qu'il a nommé un suffragant pour gouverner le diocèse de Paris, 12. Cet établissement ne peut avoir lieu, 14 & *suiv.* Réception qu'il fait à la reine Christine à Rome, 16 & *suiv.* Il tâche de faire agréer au cardinal de Retz le sieur du Saussai pour grand-vicaire, 18. Son bref au sujet de la paix générale, 20. Il s'indispose tout-à-fait contre le cardinal de Retz, 27 & *suiv.* Il ordonne au cardinal de Retz de rétablir le sieur du Saussai, 31. Sa garde fait insulte à l'ambassadeur de France, 112.

Amelot (l'abbé) est lié avec les Frondeurs, *t. I*, 46, 120.

Amelot, (M.) premier président de la cour des aides, *t. I*, 294.

Anne d'Autriche, reine de France, régente pendant la minorité de Louis XIV. Son caractère, & raisons de son attachement au cardinal Mazarin, *t. II*, 367 & *suiv.* Ce qui lui aliène les esprits des seigneurs & du peuple, *t. I*, 20 & *suiv.* Sa foiblesse dont on s'apperçoit, *t. II*, 254 & *suiv.* Insulte qu'elle reçoit à Notre-Dame, *t. I*, 11. Elle fait arrêter M. Broussel, 18. Audience qu'elle donne au parlement qui sollicitoit le retour des exilés, 30. Elle consent à sa demande, 32. Elle mène le roi à Rueil, & fait approcher des troupes de Paris, 43, & *t. II*, 131. Ce qu'elle fait représenter au duc d'Orléans pour l'attirer à la cour, *t. I*, 50 & *suiv.* Elle se détermine à faire assiéger Paris, 51 & *suiv.* Elle reçoit mal les députés du parlement, 57. Mépris que le peuple ave

DES MATIERES. 473

pour elle , 66. Moyen qu'elle met en usage pour porter le parlement à entrer en négociation , 71 & *suiv.* Elle gagne les principaux officiers de la Fronde , 79. Elle revient de Paris avec la cour , t. II , 307. Elle détermine le duc d'Orléans à consentir à l'enlèvement des princes , t. I , 123. Elle les fait transférer au Havre , 147 & *suiv.* Réponse qu'elle donne aux sollicitations pour la liberté des princes , 157. Elle défavoue le premier président , 173. Elle envoie plusieurs seigneurs inviter le duc d'Orléans de se rendre au palais royal ; 177 , t. II , 362 & *suiv.* Réponse qu'elle donne au parlement , 383. Ses démarches pour regagner le prince de Condé , t. I , 187 , t. II , 355 & *suiv.* Députation qu'elle envoie à ce prince retiré à S. Maur , t. I , 208. Sa réponse à la lettre de M. le prince , 211 & *suiv.* Elle fait retirer les sieurs Servien , le Tellier , & de Lyonne , 219. Ses démarches pour éloigner M. le prince , 224. Elle fait lire un écrit sur la conduite de ce prince , 226 & *suiv.* Ordres qu'elle donne pour soutenir le coadjuteur , 235. Déclaration qu'elle fait en faveur du prince de Condé , 244. Elle lui accorde une déclaration d'innocence , 248. Réception qu'elle fait au cardinal Mazarin , & sa réponse aux députés du parlement , 276 & *suiv.* Ce qui la détourne de faire assassiner le cardinal de Retz , t. I , 347.

Anolphini , (Dom Joseph Illescas) héraut envoyé au parlement par l'archiduc , t. I , 74.

Archiduc , (l') gouverneur des Pays-Bas , envoie un héraut au parlement , qui lui donne audience , t. I , 75. L'archiduc entre en France , 79.

Argenteuil , (le sieur d') un des confidents

- du coadjuteur, *t. I*, 25, 33. Lié avec Frondeurs, 105, 106. Service qu'il rend au coadjuteur, 239 & *suiv.*
- Argouge*, (le sieur d') est arrêté & conduit au mont Olympe, *t. I*, 9.
- Arnault*, (M.) chef des carabins, se joint au coadjuteur, *t. I*, 140. Se trouve à la conférence pour la liberté des princes, 181.
- Avaux*, (le comte d') est envoyé vers le chiduc, *t. I*, 139.
- Aubigni*, (M. d') retiré en Angleterre, *t. I*, 79, 80. Le roi d'Angleterre veut lui procurer le chapeau de cardinal, 81. Son projet en faveur du cardinal de Retz, 85 *suiv.* Il continue à solliciter le chapeau de cardinal, 109.
- Aubrai*, (M. d') lieutenant civil, *t. I*, 109.
- Aumont*, (le maréchal d') prend le bâton de capitaine des gardes, *t. II*, 375.
- Avocat*, (M. l') est grand-vicaire pendant l'absence du cardinal de Retz, *t. I*, 385, 23, *t. II*, 29. Il se cache, 30.
- Auverny*, (le marquis d') un des secrétaires de l'assemblée de la noblesse à Paris, *t. I*, 1

B.

- B**ACHAUMONT, (M. de) conseiller au parlement, donne occasion d'appeler *Frondeurs*, ceux qui étoient opposés au cardinal de Mazarin, *t. I*, 41 & *suiv.* Accusé de rébellion, 120.
- Bade*, (la) écuyer du duc de Brissac, fait évader le cardinal de Retz du château de Nantes, *t. I*, 425 & *suiv.*
- Bagni* (le nonce) va visiter le cardinal de Retz à Vincennes, *t. II*, 170. Il refuse de servir des saintes huiles faites par l'évêque de Coutance, *t. II*, 187, 203

DES MATIERES. 475

- Bar**, (M. de) est chargé de la garde des princes, *t. I*, 133, 181 & *suiv. t. II*, 149, 156.
- Barberin**. Faction des Barberins au conclave d'Alexandre VII, *t. I*, 499.
- Barillon**, (le président de) sa mort, *t. I*, 3.
- Barre**, (M. la) Frondeur, *t. I*, 46, 99. Offre sa bourse au coadjuteur, 281. Se sauve de la maison de ville, 311.
- Barricades**, (les) ce qui y donna occasion, *t. I*, 3. & *suiv.* Comment elles furent exécutées, 21, 26, 28, & *suiv.*
- Beauchefne**; ancien domestique de la maison de Retz, *t. I*, 424, 428. Nouvelles dont il fait part au cardinal de Retz, 457.
- Beaufort**, (le duc de) son caractère, *t. II*, 295. Est enfermé à Vincennes, *t. I*, 3. Comment il se sauve de cette prison, 13. & *suiv.* Il vient à Paris, 36. Raisons qui lui font embrasser le parti de la Fronde, *t. II*, 266 & *suiv.* Réception que lui fait le peuple, après la guerre déclarée, *t. I*, 62, & *suiv.* Il est fait lieutenant général, *t. II*, 143. Il facilite l'entrée d'un convoi à Paris, *t. I*, 69 & *suiv.* Il apaise l'émotion du peuple contre le cardinal, 77. Il défend de ses insultes le premier président, 78. Sa querelle avec le duc de Candale, 81 & *suiv.* Il refuse d'aller à la cour, 89. Il consent au retour de la cour à Paris, *t. II*, 283. Il protège les rentiers, *t. I*, 98, 99. Dessenin qu'on lui cache, 104, 105. Il apprend la blessure de Joli, & se tient sur ses gardes, 111. Se trouve à l'assemblée du parlement, au sujet de l'attentat commis contre M. le prince, 115 & *suiv.* Apaise le peuple, 129, *t. II*, 145. Consent à l'emprisonnement des princes, 336 & *suiv.* Ils tâchent de le regagner, 344, 373 & *suiv.* S'oppose à leur élargisse-

ment , t. I , 134. Quatrain sur sa difficulté de parler , 169. Il assiste à la conférence pour la liberté des princes , 181. S'oppose au mariage du prince de Conti avec mademoiselle de Chevreuse , 187 , t. II , 352. Il est dans le parti du prince de Condé , t. I , 212 35. Corps d'armée dont le duc d'Orléans donne le commandement , 272. Conduit secours à Angers , 278. Ne prend point part au tumulte arrivé à la ville , 312. Il est fait gouverneur de Paris par M. le prince , 311. Il se démet de cet emploi , 329. Il tue en duel le duc de Nemours , 331. Il est excepté de l'amnistie générale , 333.

Beautou , avocat au conseil ; affaire qui lui arrive au sujet d'un écrit qu'on lui imputoit , t. I , 85.

Beautru , raillerie qu'il fait du coadjuteur , t. I , 20.

Bellièvre , (le président de) plaisanterie qu'il répond à une question du duc de Beaufort , t. II , 301. Offres qu'il fait à M. le prince , 311. Réponse qu'il lui fait , 313 & *suiv.* Dotation dont il est chargé , t. I , 273. Il est favorable au cardinal de Retz , 382 38. Fait entre ses mains sa démission de l'archevêché de Paris , 397 & *suiv.* Conseil qu'il lui donne , 411. Il ménage le retour de M. de Caumartin , 481. Sa mort , t. II , 46.

Berthet , partisan du cardinal Mazarin , t. I , 222 , 233. Ses voyages à la cour en habit déguisé , 314.

Béthune , (le comte de) confident du duc d'Orléans t. I , 152.

Bignon , (M.) avocat général , t. I , 108.

Bitaut , (M.) conseiller au parlement , commission dont il est chargé , t. I , 275. Il est fait prisonnier , 276. Est élargi , *ibid.*

DES MATIERES. 477

Blancmenil, (le président de) est arrêté, *t. I*, 23. Il est mis en liberté, 33. Il arrive à Paris, 35. Il est complimenté par le parlement, 36.
Blasphémateurs. Edit contre les Blasphémateurs, *t. I*, 252.

Boisguérin, gentilhomme Breton attaché au cardinal de Retz, *t. I*, 424. Nouvelles dont il informe ce cardinal, 447, & *suiv.* Il part avec lui pour l'Espagne, 453. Commission dont il est chargé, 456.

Bouillon, (le duc de) motifs qui l'engagent dans les intérêts du parlement, *t. II*, 262 & *suiv.* Il est fait lieutenant général de l'armée de la Fronde, *t. I*, 61, *t. II*, 132. Conseil avantageux qu'il donne, & qui n'est pas suivi, *t. I*, 64. On lui promet de le satisfaire sur ses prétentions, 79. Il se retire à Bourdeaux, 130, *t. II*, 316. Est compris dans l'amnistie, *t. I*, 142. Refuse d'entrer dans le parti de M. le prince, 250.

Boulaye, (le marquis de la) vient offrir ses services au parlement, *t. I*, 60. Ses motifs, *t. II*, 285. Il commande la cavalerie : raillerie qu'on fait à ce sujet, *t. I*, 64. Il fait entrer des convois dans Paris, 68. Il est compris nommément dans l'amnistie accordée aux Frondeurs, 80. Dessein qu'ils lui cachent, 104. Eclat qu'il fait apprenant l'insulte faite à Joli, 111. Attentat qu'il commet contre M. le prince, 112 & *suiv.* Il en obtient l'amnistie, 132. Ne prend point de part au tumulte arrivé à la ville, 312. Est excepté de l'amnistie générale, 333.

Bourdeaux, (le parlement de) envoie des députés à celui de Paris, *t. I*, 99, 101. Amnistie accordée à cette ville, 143. Le parlement se déclare en faveur du prince de Condé, 253.

Boutteville, (M. de) se retire en Bourgogne
t. I, 130.

Boylesire, (M. de) un des conseillers du parlement de la dernière création, propose un moyen d'ôter la distinction qu'il y avoit entre eux & les anciens, t. I, 59.

Brachet, partisan du cardinal Mazarin, t. 223.

Bragelone, (l'abbé de) cause de sa mort, t. I, 377.

Bréteval, est arrêté à cause de ses liaisons avec M. le prince, t. I, 379.

Brézé, (le duc de) amiral de France, t. I, 310.

Brienne, (M. de) devient secrétaire d'état, t. I, 44. Invite le duc d'Orléans à se rendre au palais royal, 162. Ce qu'il est chargé d'écrire au cardinal Mazarin, 270. Ce qu'il fait savoir au chapitre de Reims, t. II, 23.

Brillet, écuyer du duc de Beaufort, t. I, 12.

Brissac, (le duc de) se déclare pour la Fronde, t. I, 62. Il est fait lieutenant général, t. II, 284. Il est député à la conférence de Rueil, t. I, 78. Il entre dans la confidence du cardinal de Retz, 342 & suiv. Prend avec froideur les intérêts de ce cardinal, 364. Va le voir au château de Nantes, 40. Ses démarches pour lui procurer la liberté, 414 & suiv. Il l'accompagne dans son exil, 430 & suiv. Il le reçoit à Beaupréau, 440. Il le suit à Belle-Isle, 444.

Broussel, (M. de) est enlevé par ordre de la cour, t. I, 18. t. II, 139 & suiv. 256 & suiv. Il est mis en liberté, t. I, 33. Réception qu'il fait le peuple de Paris, 35. Il reprend place au parlement, 36. Il est fait gouverneur de la Bastille, 63. Ses plaintes contre le premier président, 116. Il est impliqué dans l'a

DES MATIERES. 479

faſſinat de M. le prince , *t. II* , 332. Il eſt fait prévôt des marchands par M. le prince , *t. I* , 318. Il ſe démet de cet emploi , 329. Sa mort , 333.

Buſſi-Lamet , (le vicomte de) eſt gouverneur de Charleville , *t. I* , 315.

C.

CADÉAU , négociant , manque à être enlevé , *t. I* , 4.

Candale , (le duc de) ſon démêlé avec M. de Beaufort , *t. I* , 83 & *ſuiv.*

Caraffe , (le cardinal) ſa mort , *t. I* , 508.

Carce , (le comte de) fait ſoulever la Provence , *t. II* , 29.

Cardinaux. Déclaration qui exclut les cardinaux des conſeils du roi , *t. I* , 184.

Carnavalet , (M.) accompagne M. de Guénégaud : en quelle occaſion , *t. I* , 10.

Caumartin , (M.) Frondeur , *t. I* , 46 , 99. Conſident du coadjuteur & de madame de Chevreuſe , 151. Aidoit le coadjuteur à compoſer ſes diſcours , 151 & 214. Lui donne conſeil , 315. Va à Poitiers ſe marier , 342. Tâche de détourner le cardinal de Retz d'aller au Louvre , 352. Fait prendre en ſon nom poſſeſſion de l'archevêché de Paris , 385. Il ſe rend auprès du cardinal , au château de Nantes , 404. Il revient à Paris pour entretenir les amis du cardinal , 407. Comment il échappe aux recherches qu'on fit de lui pour l'arrêter , 480.

Châlons , (l'évêque de) ce qu'il fait pour le cardinal de Retz , *t. II* , 37 & *ſuiv.* 41. Penſion qu'il lui aſſure pour ſa ſubſiſtance , 42. Il obtient la liberté d'Imbert , 60. Avis qu'il donne au cardinal , 83 , 84. Ses vues ſur l'archevêché de Paris , 92.

Champion, (M.) est nommé pour informer l'assassinat commis contre Joli, t. I, 111.

Champlâtreux, (M. de) menace qu'il fait Joli, t. I, 102 & *suiv.* Il fait son accord modement avec lui, 131. Commission dont il est chargé, 237, 240. Dégage le coadjuteur près d'être tué, 241.

Chantost, (le marquis de) un des secrétaires de l'assemblée de la noblesse, t. I. 189.

Chapitre de N. D. (le) ordonne des prières pour la liberté du cardinal de Retz, t. I, 359. Le reconnoît pour archevêque, 385. Comment ses députés sont reçus au Louvre, 385. Il fait chanter le *Te Deum* après l'évasion du cardinal de Retz, 448. Il prend l'administration de l'archevêché, 458 & *suiv.* t. II, 185, 202. Il reçoit une défense du cardinal, de se mêler du gouvernement du diocèse, t. I, 523. Il s'oppose au sieur du Saussai qui prenoit la qualité de vicaire de l'archevêché, t. II, 23.

Charles II, roi d'Angleterre, réfugié en France, t. I. 295. Envoie complimenter le cardinal de Retz, t. II, 68.

Charier, (l'abbé) négocie à Rome en faveur du coadjuteur, t. I, 281, 284 & *suiv.* Ses liaisons avec le grand prévôt, 314. Il a la confiance du cardinal de Retz, 348. Il va à Rome au sujet de l'emprisonnement de ce cardinal, 362. Ses démarches en sa faveur, 408 & *suivant.* Il tâche de le porter à donner sa démission de l'archevêché de Paris, 474 & *suiv.* Il se laisse amuser par le cardinal Chigi, 479. Second voyage qu'il fait à Rome, 70 & *suiv.* Il négocie de la part des Fouquet la démission du cardinal de Retz, 89 & *suiv.* Il prétend finir cette affaire

C

1

C

8

h

II

2

DES MATIERES. 481

affaire par sa seule entremise, 94. Sa lettre de créance lui est retirée, 99.

Charton, (le président) manque à être arrêté, t. I, 23. Est nommé syndic des rentiers, 97. Porte des plaintes au parlement : railleries qu'on fait de lui, 109.

Charton, (l'Abbé) est nommé grand-vicaire pendant l'absence du cardinal de Retz, t. I, 459.

Chartres, Différend entre l'évêque de Chartres & celui de Meaux pour la préséance, t. II, 232.

Chassebras, (M.) curé de la Magdeleine, est établi grand-vicaire par le cardinal de Retz, t. I, 523. Il est mandé à la cour, & se cache, 526, t. II, 195. Il fait afficher le mandement du cardinal, t. I, *ibid.* Sentence rendue contre lui, & sa réponse à cette sentence, 528 & *suiv.* t. II. Arrêt rendu contre lui, 1 & *suiv.* Mandement qu'il publie contre l'évêque de Coutance, 8 & *suiv.* Autre mandement, 215 & *suiv.* Comment ces mandements étoient affichés, 218. Il défend au clergé de s'assembler sans la permission de l'archevêque ou la sienne, 9, 219. Le cardinal de Retz l'établit de nouveau grand-vicaire, 29. Son mandement contre les évêques de Dol & de Coutance, 220 & *suiv.* Première monition qu'il adresse aux fideles du diocèse, 221 & *suiv.* Seconde monition, 226.

Châteauneuf, (M. de) garde des sceaux, est exilé, t. I, 44. En place, 137. Discours qu'il fait aux députés du parlement, 166. Est envoyé vers le duc d'Orléans, 173, 180. Les sceaux lui sont ôtés, 199. Cause de sa disgrâce, 245 & *suiv.* Il est rappelé & devient chef du conseil, 233. Cause de la haine que M. le prince lui portoit, *ibid.* Il se retire de affaires, 273.

Tome II.

X

Châtillon, (M. de) tâche de porter M. le prince à prendre le parti de la Fronde , *t. I*, 49, *t. II*. 260. Il est tué à l'attaque de Charenton , *t. I*, 69.

Châtillon, (madame de) inclination de M. le prince pour cette dame , *t. I*, 248. Ce prince lui fait donation de la terre de Merlou , 333.

Charagnac, (M. de) refuse de tuer le coadjuteur , *t. I*, 239. Il abandonne M. le prince , 291.

Charigni, (M. de) est arrêté , *t. I*, 44. A quel sujet , *ibid*. Négocie pour M. le prince , 123. L'avertit du dessein formé contre lui , 205. Est député au parlement par les princes , 295. Il est rappelé à la cour *t. II*, 404.

Chevalier, (M.) est grand - vicaire pendant l'absence du cardinal de Retz , *t. I*, 387 , 523 , *t. II*, 29. Il est mandé à la cour , & mis à la Bastille , *ibid*. Il est remis en liberté , 46.

Chevreuse, (le duc de) embrasse le parti de la Fronde , *t. I*, 62.

Chevreuse, (madame de) son retour en France , *t. II*, 305. Porte le cardinal Mazarin à s'unir aux Frondeurs , *t. I*, 120 & *suiv*. 327. Elle est chargée de les ménager , *t. I*, 137. Elle entre dans les intérêts des princes , *t. II*, 349. Ses démarches auprès de Monsieur , 363. Elle retient le coadjuteur dans le parti de la cour , *t. I*, 145 & *suiv*. Elle sollicite pour lui le chapeau de cardinal , *ibid*. 149. Elle consent au mariage de mademoiselle de Chevreuse avec le prince de Conti , 151 , *t. II*, 382. Bruit qui court qu'elle & sa fille doivent être exilées , *t. I*, 199. Elle continue ses sollicitations en faveur du coadjuteur , 255. Son intérêt à empêcher le duc de Noir-

DES MATIERES. 433

moutier de se déclarer pour le cardinal de Retz , 371.

Chigi , (le cardinal) empêche les effets de la bonne volonté du pape pour le cardinal de Retz , *t. I* , 477. 458 & *suiv.* 484. Voyez *Alexandre VII.*

Christine , reine de Suède , son abjuration & son séjour à Rome , *t. II* , 16 & *suiv.*

Chanleu , (le marquis de) est tué à la défense du poste de Charenton , *t. I* , 69.

Clementé , (le cardinal San-) est proposé pour être élu pape , *t. I* , 509.

Clergé. Assemblée du clergé , *t. II* , 9 & *suiv.* 22. Détail de la convocation , 227 & *suiv.* 332. & *suiv.* Elle justifie le cardinal Mazarin , 26. Sa décision contre les intentions du cardinal de Retz , 33.

Coadjuteur. (le) Motifs qui le portent à entrer dans le parti des Frondeurs , & son caractère , *t. II* , 279 & *suiv.* Insulte qu'il reçoit à la cour ; conduite qu'il tient à cette occasion , *t. I* , 20 & *suiv.* Il est mal reçu à la cour , 22 , *t. II* , 140. Sermon qu'il prêche en présence de la cour , 138. Il sollicite le peuple à la révolte , *t. I* , 25. Mesures qu'il prend avec M. le duc de Longueville , 33 & *suiv.* *t. II* , 278. Ses démarches auprès de M. le prince , 49. Il reçoit ordre de se rendre à Saint-Germain , & feint de se faire violence pour ne pas s'y rendre , 56. Il fait donner le commandement de l'armée au prince de Conti , 61. Le parlement lui accorde voix délibérative dans ses assemblées , 62 , *t. II* , 138. Il leve un régiment de cavalerie ; raillerie qu'on fait à ce sujet , *t. I* , 64 , *t. II* , 143. Il va en équipage de guerre secourir Charenton , *t. I* , 70. Il se rend à la cour , & confère

avec le ministre , 29 & *suiv.* Il s'oppose à la paix , t. II , 300. Il accorde sa protection aux rençiers , t. I , 98 , 99. Assemblée qui se tient chez lui pour prévenir les desseins de la cour , 104 & *suiv.* Il se rend au parlement , au sujet de l'affaire de M. le prince : ce qui s'y passa , 115 & *suiv.* Il confere avec le cardinal sur les moyens d'enlever M. le prince , 121 , t. II , 325 , 329. Il fait consentir M. de Beaufort à cet enlèvement , 336 & *suiv.* Fait rejeter la requête présentée par la douairiere de Condé , t. I , 135 & *suiv.* Devient le confident du duc d'Orléans , t. I , 137 , t. II , 347. Propose de faire transférer les princes à la Bastille , t. I , 139. Il se brouille avec le cardinal , t. I , *ibid.* Est attaqué dans le palais , réflexion sur ce fait , t. I , 142 & *suiv.* Il sollicite le chapeau de cardinal , 146 & *suiv.* Il négocie avec les partisans des princes , 153 & *suiv.* t. II , 350. Il se trouve à l'assemblée du parlement pour la liberté des princes , t. I , 164 , 171 , t. II , 362. Il assiste à la conférence pour en convenir , t. I , 181. Conseil qu'il donne au duc d'Orléans , 197 , t. II , 405. Moyen qu'il prend pour le ranimer en faveur de la Fronde , t. I , 200 & *suiv.* Il entre dans l'intrigue pour faire arrêter M. le prince , & revenir le cardinal , 203. Ce qu'il dit au sujet de la retraite de M. le prince à Saint-Maur , t. I , 206. Discours qu'il fait au parlement assemblé au sujet de la retraite de M. le prince , 214 & *suiv.* Plaintes de M. le prince contre lui , 228. Il se rend à l'assemblée du parlement bien accompagné , 234 & *suiv.* Danger qu'il y court , 238 , 239 & *suiv.* Ce qu'il y dit au duc de la Rochefoucault , 241 , Il fait

la procession de la grande confrairie , 242 & *suiv.* Est insulté en revenant , 243. Il est nommé au cardinalat , & soutient le parti de la cour à Paris , 255 & *suiv.* Il manque à être enlevé , 261 & *suiv.* Refroidissement de la cour à son égard , 265. Il conseille au cardinal de différer son retour , 269. Il s'oppose aux desseins de M. le prince , 280. Il est fait cardinal , détail de cette négociation , 281 & *suiv.* t. II , 160. Voyez *Retz.* (le cardinal de)

Cochon , ancien évêque de Dol. Pour quelle raison le parlement lui donne des gardes , t. I , 70.

Coignac , (le marquis de) comment il se sauva après que Charenton eut été forcé , t. I , 69.

Comminges , (M. de) est chargé d'enlever M. Broussel , & le conduit à Saint-Germain , t. I , 17 & *suiv.* Est chargé de l'enlèvement des princes , 126 & *suiv.*

Comminges , (M. de) député du Clergé , t. I , 189.

Comptes , (la chambre des) s'unit avec le parlement , t. I , 8.

Condé. (le prince de) Raisons qui le portèrent à embrasser successivement les différents partis , t. II , 261 & *suiv.* Causes de l'inimitié entre lui & madame de Longueville , 269 & *suiv.* Il refuse d'entrer dans le parti de la Fronde , t. I , 49 & *suiv.* Il offre ses services à la cour 50 , t. II , 292. Il se rend à l'assemblée du parlement , t. I , 52. Son projet pour le siège de Paris , 53. Il se rend maître de plusieurs postes aux environs de Paris , 63. Il force Charenton , 69 & *suiv.* Il l'abandonne , 70. Il vient à Paris , t. II , 304. Il se rend en Bourgogne , t. I , 85 & *suiv.* Ecrits contre lui , *ibid* & *suiv.* Il amène la cour à Paris , 91. Mécontentement qu'il

reçoit du cardinal , *t. I* , 91 & *suiv. t. II* , 309 & *suiv.* Il se raccommode avec lui , *t. I* , 94 , *t. II* , 313. Il s'attire la haine de tout le monde , 316 & *suiv.* Il manque à être assassiné , *t. I* , 112 & *suiv. t. II* , 319 & *suiv.* Suites de cette affaire , *t. I* , 114 , *t. II* , 319 & *suiv.* Il fait le mariage du duc de Richelieu avec mademoiselle de Vigean , *t. I* , 121. Détail de son enlèvement , 124 & *suiv. t. II* , 333 , & *suiv.* Comment les princes prisonniers entretenoient commerce au dehors . *t. I* , 133. *t. II* , 157 & *suiv.* Il est transféré à Marcouffi , avec les autres princes , *t. I* , 139. Ils sont transférés au Havre , 147 & *suiv. t. II* , 150 & *suiv.* Traités que les partisans des princes font avec les Frondeurs , *t. I* , 155 & *suiv.* Ils sont mis en liberté , 183 , *t. II* , 150 , 369. Le prince de Condé fait la demande de mademoiselle de Chevreuse pour le prince de Conti , 381 & *suiv.* Comment la cour le brouille avec le duc d'Orléans , 404 & *suiv.* Dispositions du prince de Condé à l'égard du cardinal , *t. I* , 187. Il s'emploie pour séparer l'assemblée de la noblesse , 190. Il se laisse gagner par les propositions de la reine , 194 & *suiv.* Il fait rompre le mariage du prince de Conti avec mademoiselle de Chevreuse , 198 & *suiv. t. II* , 407. Ses raisons de s'accommoder avec la cour , *t. I* , *ibid.* Ce qui le brouille avec la princesse Palatine , 203. Il est informé qu'on vouloit l'arrêter une seconde fois , & se retire à Saint-Maur , 205 & *suiv. t. II* , 411. Lettre qu'il écrit au parlement , *t. I* , 207 & *suiv.* Sa réponse à la députation de la reine , 208. Il écrit à tous les parlements du royaume , *ibid.* Ce qu'il exige pour revs-

nir à la cour , 213. Il vient prendre sa place au parlement , 220 & *suiv.* Il y expose ses soupçons , *ibid.* & *suiv.* Il va à la cour , 223. Il prend des mesures pour se former un parti , 225. Il présente au parlement deux écrits pour sa justification contre l'écrit du roi , 229. Il se rend à une autre assemblée du parlement , où ses gens insultent le coadjuteur , 237 & *suiv.* Témoignages de respect qu'il donne au coadjuteur , 243. Conditions que la reine exige de lui , 244. Après avoir obtenu tout ce qu'il demandoit , il se retire à Bourdeaux , 248 & *suiv.* 252 & *suiv.* Il leve des troupes , & envoie son manifeste au duc d'Orléans , 253. Déclaration rendue contre lui & ses partisans , 259. Il est obligé de lever le siege de Cognac , 260. Ses mauvais succès , 268. Requête qu'il présente à l'occasion du retour du cardinal , 276. Mouvement que ses partisans se donnent pour mettre le parlement dans ses intérêts , 278 & *suiv.* Il revient à Paris ; aventures de son voyage , 290. Il se rend au parlement ; ce qu'il y dit , 292 & *suiv.* Démarche de ses partisans , 294. Il s'empare de Saint-Denis . 301. Ses troupes sont battues à la bataille de Saint - Antoine , 307. Entreprise qu'il fait sur la maison de ville . 310 & *suiv.* Elle nuit beaucoup à ses affaires , 312. Le parlement lui donne le commandement des troupes , 320. Démarches qu'il fait pour la paix , 323 & *suiv.* Conditions qu'il exigeoit pour mettre bas les armes , 330 & *suiv.* Il se joint aux Espagnols , 332. Offres qu'il fait au duc de Retz , 367. Il est obligé de lever le siege d'Arras , 457 , t. II , 176. Il envoie une escorte au cardinal de Retz ,

53. Conférence qu'il a avec ce cardinal, 63 & *suiv.* 65.
- Condé*, (la princesse de) se retire à Bourdeaux avec le prince son fils, *t. I*, 136. On lui laisse la liberté de se retirer, *t. I*, 142.
- Condé*, (la princesse douairière de) est exilée, *t. II*, 341. Présente au parlement une requête pour l'élargissement des princes, *t. I*, 135 & *suiv.* & *t. II*, 146, 341. Temps de sa mort, *t. I*, 220, *t. II*, 153.
- Conseil*. MM. du grand-conseil s'unissent au parlement, *t. I*, 8.
- Conti*, (le prince de) est mécontent de M. le prince & de la cour *t. I*, 47. Il est déclaré généralissime de l'armée de la Fronde, 61, *t. II*, 142, 292. Il se laisse gagner par les promesses de la cour, *t. I*, 79. Ce qui lui est accordé par la paix de Ruel, *t. II*, 299. Il est arrêté avec M. le prince, *t. I*, 126, *t. II*, 144, 337. Son mariage projeté avec mademoiselle de Chevreuse, *t. I*, 149, *t. II*, 159, 353. Précautions pour le tenir secret, *t. I*, 155, *t. II*, 353 & *suiv.* 380. Il est mis en liberté, *t. I*, 183, *t. II*, 150, 369. Son mariage avec mademoiselle de Chevreuse est rompu, *t. I*, 198, *t. II*, 407 & *suiv.* Il vient au parlement pour justifier la retraite de M. le prince, *t. I*, 206 & *suiv.* *t. II*, 412. Duretés qu'il dit au premier président, *t. I*, 212. Il fuit M. le prince à Bourdeaux, 253. Offres qu'il fait faire au duc de Retz, 367. Son accommodement, 368.
- Coulon*, (M.) tient chez lui des assemblées, *t. I*, 46. Il est tourné en ridicule par M. le prince, *t. II*, 261. S'oppose à ce qui avoit été ordonné contre le coadjuteur & le duc de Beaufort, *t. I*, 115. Il est excepté de l'amnistie générale, 333.

DES MATIERES. 489

- Coutance*, (Claude Auvry, évêque de) donne les ordres dans l'église de N. D. *t. I*, 485, *t. II*, 186 & *suiv.* Mandement que le grand-vicaire publie contre lui à ce sujet, *t. II*. 8 & *suiv.* Il confère les ordres à Paris, accident qui lui arrive, 23 & *suiv.* 202.
- Coutures*, (des) secrétaire du roi, un des syndics des rentiers, *t. I*, 97. Se tient caché, 125.
- Crenan*, (le marquis de) appaise la rumeur qui s'étoit élevée au palais entre les partisans de M. le prince, & ceux du coadjuteur, *t. I*, 238.
- Crequi*, (le Duc de) est insulté à Rome: à quelle occasion, *t. II*, 112
- Croiset*, procureur au châtelet, manque à être enlevé, *t. I*, 4.
- Croissi*, (M. de) conseiller au parlement, Frondeur, *t. I*, 46. Signe la requête présentée par les rentiers 99. Il est excepté de l'amnistie générale, 333.
- Croissi-Fouquet*, (M. de) sujet de son voyage à Rome, *t. I*, 516 & *suiv.* Soupçons que le bailli de Gondi donne de lui. *t. II*, 32. Il se rend de Francfort à Cologne, 51. Sujet du soupçon que le cardinal avoit sur lui, 54.
- Custode*, (la) livre contre la reine Anne, *t. I*, 88.

D.

- D**ALANÇÉ, (M.) chirurgien, facilite l'évasion de M. de Marigni, *t. I*, 380.
- Dallui*, (M.) se joint aux Frondeurs, *t. II*, 287.
- Daurat*, (M.) conseiller au parlement, Frondeur, *t. I*, 46, 99. En quelle occasion il se distingue, 119. Ami du coadjuteur, 281.
- Dauvilliers*. Voyez *Noblet Dauvilliers*.
- Decontes*, (M.) est un des grands-vicaires, pen-

- dant l'absence du cardinal de Retz , *t. I* , 459.
Delaune , (M.) conseiller au Châtelet , attaché
 au parti du cardinal Mazarin , *t. I* , 70.
Delote. Un des syndics des rentiers , *t. I* , 97.
Denis , (M.) trésorier de France , est excepté de
 l'amnistie générale accordée aux Frondeurs ,
t. I , 333.
Des-Landes-Payen , engage le duc d'Elbeuf dans
 le parti du parlement , *t. II* , 287.
Dol , (Antoine Cochon, évêque de) exerce avec
 l'évêque de Coutance la fonction de vicaire
 général du chapitre , *t. II* , 186 , 202.
Doujat , (M.) nommé pour informer de l'assassinat
 commis en la personne de Joli , *t. I* , 110
 & *suiv.*
Du-Croizat. Propositions qu'on lui fait pour con-
 sentir à l'évasion du cardinal de Retz , *t. I* ,
 374.
Duels. Edit contre les duels , *t. I* , 252.
Duflos Davanton , (M.) est chargé de la garde
 du cardinal de Retz , *t. I* , 382. Ménage sa dé-
 mission de l'archevêché de Paris , 390 & *suiv.*
 Conduit ce cardinal à Nantes , 401 & *suiv.*
t. II , 172. Il s'attache à sa fortune , *t. II* , 108.
Dunes. Bataille des Dunes , *t. II* , 67.

E.

ELBEUF, (le duc d') ses raisons d'embrasser
 le parti de la Fronde , *t. II* , 266. Comment il
 y entre , 287 Est déclaré général de l'armée de
 la Fronde , *t. I* , 60 , *t. II* , 142. Il offre ses ser-
 vices à la reine , *t. I* , 60. Il cede à M. le prince
 de Conti , & est fait lieutenant général , *ibid.*
 Mépris où il tombé , *t. II* , 288. Promesses que
 la cour lui fait , pour le détacher du parti des
 Frondeurs , *t. I* , 79. Reproches que lui fait le
 duc d'Orléans , 178.

DES MATIERES. 491

Emery, (d') surintendant des Finances, haï du peuple, t. I, 5.

Enquêtes, (la chambre des) soutient fortement les rentiers, t. I, 99.

Epernon, (le duc d') son éloignement demandé par le parlement de Bourdeaux, t. I, 99. Il est révoqué, 142.

Escadron volant. Nom d'une faction dans le conclave où Alexandre VII fut élu pape, t. I, 501 & *suiv.*

Escadron, (petit) nom d'une autre faction dans le meme conclave, t. I, 503 & *suiv.*

Espions à brevet, t. I, 100, 114.

Estainville, gentilhomme chargé de tirer un coup de feu à Joli, t. I, 106 & *suiv.*

F.

F *AI*, (du) tâche de corrompre l'argentier du cardinal de Retz, t. I, 349.

Faur, (le P.) évêque de Glandeve, attaché au cardinal Mazarin, t. I, 70.

Fernand de Corillo, (don) chef d'escadre, conduit le cardinal de Retz en Italie, t. I, 465 & *suiv.*

Ferrand, (M.) est tué dans une sédition, t. I, 310.

Feron, (le) prévôt des marchands, est obligé de se cacher, t. II, 296.

Ferté, (le maréchal de la) dévoué au cardinal Mazarin, t. I, 273. Est chargé de la garde de Pontoise, 321.

Fevre, (M. le) t. I, 46, 281. Il est tué dans une émeute, 310.

Fiesque (le comte de) est dans le parti des Frondeurs, t. I, 80.

Flechier, (M.) met en latin la réponse à la lettre circulaire des cardinaux, t. II, 116.

Illeix, (la comtesse de) la reine lui donne le tabouret, mouvement que cela occasionne, *t. II*, 315.

Fleuri, (M.) est excepté de l'amnistie générale accordée aux Frondeurs, *t. I*, 333.

Fontrailles, (M. de) est lié avec le coadjuteur, *t. I*, 22. Il est excepté de l'amnistie générale, 333.

Forêt, (la) lieutenant du prévôt de l'Isle, *t. I*, 264.

Fosseuse, (le marquis de) lié avec les Frondeurs, *t. I*, 104, *t. II*, 287. Ce qu'il répond au marquis de Crenan, *t. I*, 238. Il est arrêté, *t. II*, 45.

Fouquet, (M.) conseiller au parlement, Frondeur, *t. I*, 46, 99. Devenu surintendant, il propose au cardinal de Retz sa démission, *t. II*, 29 & *suiv.* Sa disgrâce, 92 & *suiv.*

Fouquet, (l'abbé) ses relations avec madame de Chevreuse, *t. I*, 314. Fausse démarche qu'il fait en faveur de la cour, 320 & *suiv.* Ses intrigues pour perdre le cardinal de Retz, 344, 347 & *suiv.* 520 & *suiv.* *t. II*, 49.

Fromantin, contribue à l'évasion du cardinal de Retz, *t. I*, 424.

Frondeurs, (les) parti qui se forma pendant la minorité de Louis XIV. Origine de ce nom, *t. I*, 40 & *suiv.* *t. II*, 291. Ils se joignent à M. le prince, 311. Ils en sont abandonnés, *t. I*, 95, *t. II*, 313 & *suiv.* Ils se joignent aux rentiers, *t. I*, 98 & *suiv.* Mesures qu'ils prennent pour prévenir le dessein qu'avoit le cardinal, de faire enlever les principaux d'entr'eux, 104 & *suiv.* Leurs démarches auprès de M. le prince, *t. II*, 321 & *suiv.* Ils s'unissent avec le cardinal pour faire enlever M. le prince, *t. I*,

DES MATIERES. 493

120 & *suiv. t. II*, 334 & *suiv.* Négociation qu'ils entretiennent avec celui-ci, *t. I*, 123. Ils pressent le cardinal d'exécuter l'enlèvement, 124. Ils empêchent le parlement de rien ordonner contre le cardinal, 142. Ils s'unissent avec les partisans des princes, 154 & *suiv. t. II*, 351 & *suiv.* Ils demandent l'éloignement du cardinal, *t. I*, 158. Ils se rejoignent à la cour pour faire arrêter de nouveau M. le prince, 203 & *suiv. t. II*, 409 & *suiv.*

G.

GABELLES. Arrêts rendus contre les fermiers des gabelles, *t. I*, 96.

Gaucourt, (M. de) attaché à M. le prince, *t. I*, 243.

Gaumont, (M. de) est chargé de faire agréer au pape la démission du cardinal de Retz, *t. I*, 408 & *suiv.*

Genevieve, (Sainte) procession générale où on porte la chasse de cette Sainte, *t. I*, 302.

Genoux, (M.) est excepté de l'amnistie générale accordée aux Frondeurs, *t. I*, 333.

Giviers, (M. du Coudrai de) conseiller au parlement, est chargé de faire rompre les ponts sur la route du cardinal Mazarin, *t. I*, 275.

Goiset, avocat, prédit l'évasion du duc de Beaufort, *t. I*, 14; & celle du cardinal de Retz, 402.

Gondy, (le P. de) sollicite en faveur du cardinal de Retz, *t. I*, 358. Son zèle pour la liberté du cardinal, 373. Ses sentiments, apprenant qu'il s'étoit démis de l'archevêché, 398. Il est exilé, 480. Sa mort, *t. II*, 117.

Gondy, (le bailli de) informe le cardinal de Retz de ses soupçons contre le fleur Croissi, *t. II*, 32 & *suiv.*

Gondy, (Jean-François de) archevêque de Paris. Sa mort, *t. II*, 136.

Goulas, (M. de) est envoyé au parlement par les princes, *t. I*, 295.

Gourville, (M. de) ses voyages auprès du cardinal Mazarin, *s. I*, 260. Il conduit l'entreprise pour enlever le coadjuteur, 261 & *suiv.* Il est arrêté, puis relâché, 264 & *suiv.* De qui il avoit des pouvoirs pour ses négociations, 266.

Grammont, (le maréchal de) détourne M. le prince d'entrer dans le parti de la Fronde, *t. I*, 49. Est dépêché pour traiter de la liberté des princes, 159, *t. II*, 369. Il informe Chavigni du dessein médité contre M. le prince, *t. I*, 205. Il lui porte des paroles de la part de la reine, 209. Il l'informe de la déclaration d'innocence rendue en sa faveur, 252.

Grani, (M. le) lieutenant criminel, est blessé dans une émeute, *t. I*, 88.

Gras, (M. le) est massacré dans une émeute, *t. I*, 310.

Guenaud, médecin, *t. I*, 111.

Guénégaud, (M.) secrétaire d'état. Commission dont la cour le charge, *t. I*, 10, 246.

Guérin, (M.) conseiller de la cour des aides, est exilé à Nanci, *t. I*, 10.

Guitaut, (M.) est chargé avec Comminges d'arrêter les princes, *t. I*, 126 & *suiv. t. II*, 144, 338.

II.

HARCOURT, (le comte d') fort de Normandie, *t. II*, 279. Il transfère les princes au Havre, *t. I*, 148, *t. II*, 151 & *suiv.* Chançon à ce sujet, *t. I*, 148. Il oblige

DES MATIERES 495

- M. le prince à lever le siege de Coignac , 260. Ses avantages sur ce prince , 267.
- Harlai-Cely* , (l'abbé de) est demandé pour député de la province de Sens à l'assemblée du clergé , t. II , 234.
- Haro* , (don Louis de) ministre d'Espagne , offres qu'il fait au cardinal de Retz , t. I , 459 & *suiv.* Présent qu'il lui fait , 466. Son empressement à finir la paix , t. II , 73.
- Henriette-Marie* de France , reine d'Angleterre , va trouver le duc d'Orléans de la part de la reine , t. II , 363.
- Herlac* , (M. d') commission dont il est chargé auprès de l'armée en Allemagne , t. I , 65.
- Hôpital* , (le maréchal de l') gouverneur de Paris ; sa fermeté , t. I , 280. Il se rend à l'assemblée de l'hôtel-de-ville , 309. Comment il parvient à échapper au danger qu'il y couroit , 311 & *suiv.* Il se retire , 315.
- Hocquincourt* , (le maréchal d') favorable aux Frondeurs , t. I , 114. Ramene le cardinal Mazarin en France , 270 , 273. Passe chez les Espagnols , t. II , 66. Est tué à la bataille des Dunes , 67.
- Houx* , (M. le) contrefait la signature du cardinal de Retz , t. I , 387 , 527.
- Hubert* , (Isaac) évêque de Vabres , fait l'oraison funebre de la douairiere de Condé , t. II , 155.

I.

- J**ANSÉNISTE. Nom odieux à Rome , t. I , 282 , 501. Proposition que les Jansénistes font faire au cardinal de Retz , t. II , 69. Lettre qu'ils écrivent en sa faveur , 82.
- Jarzai* , (le marquis de) pourquoi il est banni de la cour , t. I , 93. t. II , 331.
- Jesuites* , (les) leur autorité dans les conclaves ,

- t. I*, 504, 509. Ils indisposent le pape contre le cardinal de Retz, *t. II*, 6.
- Imbert*, valet-de-chambre du cardinal de Retz, contribue à son évasion du château de Nantes, *t. I*, 424 & *suiv.* Comment il se sauve de Nantes, 431 & *suiv.* Commission dont on le charge, *t. II*, 13. Il encoure la disgrâce du cardinal, 51 & *suiv.* Il est mis en prison, 58. Son interrogatoire, *ibid.* & *suiv.* Il est mis en liberté, 60.
- Innocent X*, pape, ses dispositions favorables envers le coadjuteur, *t. I*, 281 & *suiv.* *t. II*, 160. Il envoie un nonce pour solliciter la liberté du cardinal de Retz, *t. I*, 378. Il refuse d'agréer la démission de ce cardinal, 408, *t. II*, 173. Il le fait inviter à se rendre à Rome, *t. I*, 410. Il l'y reçoit avec amitié, & lui donne sa protection, 477, 482. Sa mort, 486. Il n'est point regretté, *ibid.*
- Intrigues de la paix*. (les) ouvrage publié à l'occasion du tumulte arrivé à l'hôtel-de-ville, *t. I*, 314.
- Joli*, pere de l'auteur de ces Mémoires, *t. I*, 23. 246.
- Joli*, (Guy) conseiller au Châtelet, auteur de ces Mémoires, rend service à Beautot, *t. I*, 87. Se brouille avec le lieutenant civil, 98. Fait établir des syndics des rentiers, & est nommé lui-même syndic 96. Il s'attire leur confiance, 98. Il demande la confirmation du syndicat, 102. Menaces qui lui sont faites, *ibid.* & *suiv.* Démarche qu'il fait pour prévenir les desseins de la cour contre les Frondeurs, 105 & *suiv.* *t. II*, 318. Requête qu'il présente au parlement, *t. I*, 115, *t. II*, 318. Il confirme les autres dans le dessein de récuser le

premier président, t. I, 118. Il se défiste de son procès, 132. Il dresse les projets des discours que le coadjuteur devoit prononcer, 151, 214. Accompagne le coadjuteur chez Montresor, 204 & *suiv.* Expédie qu'il fournit au coadjuteur pour se dispenser d'aller au parlement, 242. Conseil qu'il lui donne pour se défendre de M. le prince, 315. Il est envoyé secrettement à la cour, pour prendre des mesures pour le retour du roi; dangers auxquels il échappe en revenant, 328. Il va conférer avec la princesse Palatine, 335, 337. Divers avis qu'il donne au cardinal de Retz, 341, 346, 349 & *suiv.* Comment il se sauve après que le cardinal eut été arrêté, 356. Il confere avec Caumartin pour procurer la liberté au cardinal, 362. Il se rend dans le pays de Retz, pour porter les ducs de Retz, à faire quelque chose en faveur du cardinal, 365 & *suiv.* Ce qui retarde son retour de Machecoul, 404. Il se rend à Nantes auprès du cardinal, qui lui rend sa confiance, 405. Mesures qu'il prend pour procurer la liberté au cardinal, 406, 415 & *suiv.* Il fait avec lui le voyage d'Espagne, 453 & *suiv.* Ses représentations pour le détourner d'aller à Rome 460 & *suiv.* Différents avis qu'il lui donne, 519 & *suiv.* t. II, 7, 12 & *suiv.* 19, 20, 33, 36, 41, 44, 58. Écrit qu'il compose au sujet de la remise de Mardick aux Anglois, 63. Il découvre une entreprise formée contre le cardinal, 67 & *suiv.* Autres avis qu'il lui donne, 75, 84, 96, 99. Il se rend à Paris: ce qu'il obtient de M. le Tellier pour le cardinal, 101. Il revient auprès de lui, 103.

Jubilé publié à l'avénement du pontificat d'Alexandre VII, *t. I*, 522. Il est différé en France, 524, *t. II*, 23.

L.

LABORY, un des syndics des rentiers, *t. I*, 97.

Labour, (M. de) prend possession de l'archevêché de Paris pour le coadjuteur, *t. I*, 385.

I aigues, (le marquis de) se brouille avec M. le prince, *t. I*, 25. Il se joint au coadjuteur, 47, *t. II*, 285. Fourberie qu'il concerta pour rendre le cardinal odieux, *t. I*, 73. Il est envoyé vers l'archiduc, 78, *t. II*, 297. Il est nommé dans l'amnistie accordée aux Frondeurs, *t. I*, 80. Il rentre dans leurs intrigues, 104. Il est présent à l'enlèvement des princes, 129. Est consulté par le duc d'Orléans, 139. Paroles qu'il est chargé de porter au coadjuteur, 147. S'oppose au mariage de mademoiselle de Chevreuse avec le prince de Conti, 150. Y consent, 151. Est chargé de commander les gens destinés à escorter le coadjuteur, 235. Il détourne le duc de Noirmoutier de rien faire pour le cardinal de Retz, 371.

Lens. Epoque de la bataille de Lens, *t. I*, 16.

Lefdiguières, (la duchesse de) s'insinue dans les affaires du cardinal de Retz, *t. I*, 344 & *suiv.* Elle lui envoie deux boîtes de contrepoison, 361. Ses démarches pour porter le cardinal de Retz à se démettre de l'archevêché de Paris, 376. Son mécontentement de cette démission, 399.

Lévy, (le marquis de) ramène M. le prince à Paris, *t. I*, 291.

Loisel, (M.) conseiller au parlement, *t. I*, 99.

Longueil, (M. de) conseiller de grand'cham-

bre , tient chez lui des assemblées de Fron-
deurs , *t. I, 46* , 117. Est du conseil du
duc d'Orléans , 321. Ce qui le porte à s'unir
aux Frondeurs , *t. II, 258*.

Longueville , (M. le duc) son retour des con-
férences de Munster , *t. I, 15*. Mécontent
de la cour , il a une conférence avec le coad-
juteur , *33 & suiv.* Sujet de son méconten-
tement , *47* , *t. II, 275 & suiv.* Il va dans
son gouvernement de Normandie , *t. I, 62* ,
t. II, 278. Promesse que la cour lui fait ,
t. I, 72 , *t. II, 300*. Il l'obtient à la solli-
citation de M. le prince , *t. I, 94*. Il est ar-
rêté , *126. t. II, 144, 338*. Il est mis en
liberté , *t. II, 150, 369*. Son méconten-
tement de sa femme & de M. le prince , *t. I,*
250. Causes de son ressentiment contr'elle ,
t. II, 273. Caractère de M. de Longueville ,
279. Il fait son traité avec la cour , *399*.

Longueville , (madame de) mécontentement
qu'elle reçoit de M. le prince , *t. I, 48*.
Ce qui lui fait embrasser le parti des Fron-
deurs , *273 & suiv.* Son caractère , *271*. Dé-
fiance que les Frondeurs avoient d'elle ,
293, 298. Comment elle est reçue à la cour
après la paix conclue , *303*. Sa fierté à l'é-
gard de la reine , *389 & suiv.* Elle se rac-
commode avec M. le prince , *t. I, 79, t. II,*
304. Se retire en Normandie , *t. I, 130*.
Chassée de Rouen , elle se retire à Stenai ,
t. I, 134, t. II, 340. Son traité avec les
Espagnols , *345, 356*. Elle s'oppose au ma-
riage de mademoiselle de Chevreuse avec
le prince de Conti , *t. I, 127, 193. t. II,*
385. Ce qu'elle représente à M. le prince ,
t. I, 190 & suiv. Portrait de cette princef-
se , *193*. Elle suit M. le prince à Saint-
Maur , 206 , *t. II, 411*. Elle le détermine

à se retirer à Bourdeaux , *t. I.* [249.](#) Et à s'engager avec les Espagnols , [332.](#)

Longueville , (mademoiselle de) se retire en Normandie avec madame de Longueville , *t. II* , [339.](#) Elle se sépare d'elle , [340.](#) Froideur de madame de Longueville à son égard , [391.](#) Comment elle porte M. de Longueville à quitter le parti de M. le prince , & à se raccommoder avec la cour , [394.](#) & *suiv.* [396](#) & *suiv.*

Lorraine , (le duc de) fait entrer ses troupes en France , *t. I.* , [298.](#) Il se retire , [303.](#) *t. II* , [162.](#) Il rentre en France , *t. I.* , [322.](#)

Lotin , (le président) est arrêté , *t. I.* , [9.](#)

Louis XIV. Sa naissance , *t. II* , [246.](#) Rend une déclaration aux sollicitations du parlement , *t. I.* , [45.](#) Il sort de Paris avec toute sa cour , [53.](#) Lettre qu'il adresse à ce sujet aux prévôt des marchands & échevins , [55.](#) Amnistie générale qu'il accorde aux Frondeurs , [80.](#) Il envoie ordre au parlement d'informer de l'attentat commis contre M. le prince , [114.](#) Déclaration par laquelle les étrangers & les cardinaux sont exclus des conseils , [184.](#) Il se rend au parlement pour se faire déclarer majeur , [250](#) & *suiv.* *t. II* , [150.](#) Lettre qu'il écrit au duc d'Orléans , *t. I.* , [258.](#) Déclaration qu'il rend contre les princes , [259.](#) Il va au-devant du cardinal Mazarin , [276.](#) Il assiege & prend Angers , [278.](#) Audience qu'il donne aux députés des différentes cours , [296.](#) A une nouvelle députation du parlement , [298.](#) Il consent à l'éloignement du cardinal Mazarin , pour satisfaire les princes , [304](#) , [318](#) , [321.](#) Il transfère le parlement à Pontoise , & va à Compiègne , *ibid.* Il vient à Saint-Germain , où il donne audience aux députés

DES MATIERES. 501

- de divers corps , [329](#) & *suiv.* Il revient à Paris , [332](#). Il accorde une amnistie générale : personnes qu'il en excepte [333](#). Différents ordres qu'il donne à l'occasion de l'évasion du cardinal de Retz , t. II , [183](#) & *suiv.* Ordonnance publiée contre le même , [205](#) & *suiv.* Ce qu'il fait sçavoir au clergé au sujet de ce cardinal , [38](#).
- Louviers* , (M. de) fils de M. Broussel , est fait lieutenant de son pere , gouverneur de la Bastille , t. I , [63](#). Il est dans les intérêts de M. le prince , [266](#).
- Luines* , (le duc de) se déclare pour la Fronde , t. I , [62](#) , t. II , [284](#).
- Lusignan* , (M. de) fait déclarer le parlement de Guyenne pour la Fronde , t. II , [297](#).
- Lyonne* , (M. de) écrit l'ordre pour arrêter les princes , t. I , [124](#). Commission dont on le charge auprès de M. le prince , t. II , [334](#). Négocie pour l'emprisonnement de ce prince , t. I , [204](#). Trahit le secret , [205](#). Confere avec le coadjuteur , [214](#). Il est éloigné des affaires , [219](#). Il reçoit ordre de traverser le cardinal de Retz à Rome , [481](#). Offres qu'il fait à ce cardinal , [516](#). Il est chargé de demander au pape des juges pour faire le procès au cardinal de Retz , [525](#) , [531](#). Nouvelle proposition qu'il fait au pape de la part du roi , t. II , [17](#). Il est rappelé de Rome , [26](#). Qualité qu'il se faisoit donner en Italie , [204](#).

M.

- M**ACHAULX , (M. de) est excepté de l'amnistie accordée aux Frondeurs , t. I , [333](#).
- Mademoiselle* , empêche l'armée de M. le prince d'être défaite , t. I [307](#). Elle fait cesser le tu-

- multe de l'hôtel-de-ville, 312. Elle s'oppose à la marque de distinction que le prince de Condé vouloit mettre sur son carrosse, *t. II*, 163.
- Mahon*. Description du port Mahon, *t. I*, 468.
- Majorque* Description de cette île, *t. I*, 467
- Maisons*, (M. de) conseiller au parlement, a la garde de la porte Saint-Honoré, *t. I*, 71.
- Malclerc*, écuyer du cardinal de Retz, *t. I*, 413, *t. II*, 32. Il a beaucoup de part à sa confiance, 33. 35. Il se rend maître de son esprit, 43. Mépris qu'il avoit pour lui, 62. Contestation qu'il a avec lui, 76. Sa jalousie contre Joli, 77.
- Marca*, (M. de) projet qu'il propose au sujet des affaires du cardinal de Retz, *t. II*, 39. Il est ennemi de ce cardinal, 40. Il est nommé à l'archevêché de Paris, 103. Sa mort : vers à cette occasion, 111.
- Maréchal*, avocat au conseil, un des syndics des rentiers, *t. I*, 97.
- Marigni*, (M. de) fait des chansons contre le cardinal Mazarin, *t. I*, 66 & *suiv.* Petit ouvrage qu'il publie contre le même, 274 & *suiv.* Comment il échappe au lieutenant civil, 380.
- Marlot*, condamné à être pendu, est sauvé par la populace, *t. I*, 88.
- Marsillac*, (le prince de) ses raisons de ménager madame de Longueville, *t. I*, 47. Avis qu'il lui donne, *t. II*, 271, 275. Il est dangereusement blessé dans un combat, *t. I*, 68. La cour lui promet des lettres de duc & pair, 79. Ce qui lui est accordé par la paix de Ruel, *t. II*, 299. Il négocie pour le prince de Condé, *t. I*, 123. Voyez *la Rochefoucault*.
- Martineau*, conseiller des requêtes. Sa femme commence les barricades dans son quartier,

DES MATIERES. 503

t. I, 21. Il demande la liberté de M. de Broussel, 24. Il est excepté de l'amnistie générale, 333.

Mata, (M.) se range dans le parti du parlement, *t. II*, 287.

Matharel, un des syndics des rentiers, *t. I*, 97.

Maure, (le comte de) se joint aux Frondeurs, *t. II*, 286. Il est député aux conférences de Ruel, *t. I*, 78. Commission dont il se charge, *t. II*, 302.

Mazarin. Nom d'un parti qui se forma sous la minorité de Louis XIV, *t. I*, 40.

Mazarin, (le cardinal) est chargé du ministère par la régente, *t. I*, 2. On lui impute le retardement de la paix, 15 ; *t. II*, 248. Railleries que le parlement fait de lui, 253. Réflexions sur la conduite qu'il tint à l'occasion des barricades, *t. I*, 37. & *suiv.* Sa foiblesse dont on s'apperçoit, *t. II*, 254 & *suiv.* A quel point il étoit haï du peuple de Paris, *t. I*, 40 & *suiv.* Ce qui le détermine à consentir au siège de Paris, 52 & *suiv.* Ses mesures pour retenir plusieurs officiers étrangers au service du roi en Allemagne, 65. Libelles qui se répandent contre lui, 66. Intelligences qu'il entretient dans Paris, 70. Tour imaginé pour le rendre plus odieux, 73 & *suiv.* Le peuple rejette sa signature, 77. Sa jalousie contre M. le prince, 81. Il veut différer le retour du roi à Paris, 84. Précautions qu'il prend, 89 & *suiv.* Il fait assiéger Cambrai, 90. Il vient à Paris avec la cour, 91. Sa mésintelligence avec M. le prince, *ibid.* & *suiv.* *t. II*, 308 & *suiv.* Il se raccommode avec lui, *t. I*, 94, *t. II*, 311. Ses mesures pour être informé de ce qui se passoit dans la ville, *t. I*, 100 &

suiv. Son dessein de faire arrêter les principaux Frondeurs , 103 & *suiv.* Ce qu'il fait pour animer M. le prince contre leur parti , 113 & *suiv.* Il se joint avec les Frondeurs contre M. le prince , 120 & *suiv.* Mesures qu'il prend pour le faire enlever 124 & *suiv.* Il soumet la Normandie , & la Bourgogne , 134 & *suiv.* Il mène le roi à Bourdeaux , 136. Il propose de transférer les princes au Havre , 138. Il se plaint du coadjuteur , 139. Insulte que lui font les partisans des princes , 143, t. II , 358. Parole qu'il donne sur la demande du chapeau de cardinal pour le coadjuteur , t. I , 145 & *suiv.* Il s'en dédit , 149. Il soumet la frontière de Champagne , 153 & *suiv.* t. II , 357. Il dépêche le maréchal de Grammont pour traiter de la liberté des princes , t. I , 159. Conclusions prises contre lui par le parlement , 172 & *suiv.* Il est obligé de sortir de Paris , 176 , t. II , 364. Il va mettre les princes en liberté , t. I , 183 , t. II , 149 , 369. Il tâche de regagner l'amitié de M. le prince , t. I , 188. Il le porte à s'opposer au mariage du prince de Conti avec mademoiselle de Chevreuse , 192. Négociation qu'il entame avec les Frondeurs contre M. le prince , 203 & *suiv.* Ses raisons de précipiter son retour , 269 & *suiv.* Son retour , & mauvais effets qu'il produit , 270. Traverse sourdement la promotion du coadjuteur au cardinalat , 282. Inquiétudes que lui donnent les partisans de M. le prince , 297 & *suiv.* On le soupçonne d'être auteur du tumulte arrivé à la ville , 312. Note , *ibid.* & *suiv.* Il se retire une seconde fois , 321. Ses raisons de ne pas revenir , que le cardinal de Retz ne fût arrêté , 337. Il amuse

- amuse ce cardinal par des négociations. 339 & *suiv.* Il lui fait proposer de se démettre de son archevêché, 378. Ce qu'il dit sur le peu d'effet que produisit l'évasion du cardinal de Retz, 450. Il consent à l'élection du pape Alexandre VII, 511. Son dessein en mariant sa niece au duc de Modene, 521. Conduite qu'il tient à l'occasion d'un mandement du cardinal de Retz, 525 & *suiv.* A l'occasion du bref du pape pour exhorter le roi à la paix générale, t. II, 26 & *suiv.* Il poursuit le cardinal de Retz, 49. Son dessein de marier une de ses nieces au roi d'Angleterre, 79. Sa mort, 84.
- Meaux.* Differends entre les évêques de Meaux & de Chartres pour la préséance, t. II, 231.
- Meilleraie*, (le maréchal de la) s'oppose aux révoltes du peuple de Paris, t. I, 17 & *suiv.* t. II, 256, t. I, 24, 27. Son projet pour le siege de Paris, 53. Il se charge de la garde du cardinal de Retz, 394, 397, 400. Bons traitemens qu'il lui fait, 402 & *suiv.* Confiance qu'il fait au cardinal de Retz, 407. Il est informé de l'évasion de cardinal, & envoie des troupes après lui, 433 & *suiv.*
- Menardeau Champré.* (M.) Sa compagnie est insultée, t. I, 306.
- Mercoeur.* (madame de) Sa mort, t. I, 208.
- Mercoeur*, (le duc de) son mariage proposé avec mademoiselle de Mancini, t. II, 309. Il est rompu par M. le prince, 320. Il est contracté t. I. 208. Le duc est mandé au parlement à ce sujet, 224 & *suiv.*
- Mesmes*, (le président de) fait arrêter un espion, t. I, 10. Il est député en cour par le parlement, 76.
- Miossans*, (le comte de) arrête les princes, de la part de la cour, t. II, 144, 338.

Miron, maître des comptes, commence les barricades dans son quartier, t. I, 21. Il est tué dans une sédition, 310.

Modene, (le duc de) épouse une niece du cardinal Mazarin, t. I, 521.

Molé, (le premier président) traverse les desseins de sa compagnie, t. I, 16 & *suiv.* 26. Sa jalousie contre M. Broussel, 17. Il sollicite le retour des exilés, 30 & *suiv.* Sa réponse au sujet de l'ordre qui exiloit le parlement à Montargis, 57. Il est député à Saint-Germain, 76. Ce qui anime le peuple contre lui, 77 & *suiv.* Il conclut la paix avec la cour, 79. Il empêche l'assemblée des chambres, 100 & *suiv.* Il tient chez lui une assemblée au sujet des demandes des rentiers, 101 & *suiv.* Sa conduite dans l'assemblée du parlement au sujet de l'affaire de M. le prince, 115 & *suiv.* Il est récuse, 119 & *suiv.* Ce qu'il dit apprenant l'emprisonnement des princes, t. II, 145. Haine du peuple contre lui, t. I, 131. Il favorise M. le prince, 135, t. II, 369. Rapport qu'il fait au parlement de sa députation en cour, t. I, 160 & *suiv.* Il presse le duc d'Orléans de se rendre auprès de la reine, 153 & *suiv.* 160. Il devient ennemi de M. le prince, t. II, 403, 406. Murmure contre lui, t. I, 174. Altercation entre lui & le prince de Conti, 212. Reproches qu'il fait à M. le prince, 221. Les sceaux lui sont donnés, 246.

Montbazou. (M. de) traite avec le coadjuteur, t. I, 22.

Montbazou, (la duchesse de) son ascendant sur le duc de Beaufort, t. I, 89, 104. Sa jalousie contre mademoiselle de Chevreuse, 155, 193. Elle entre dans les intérêts des princes, t. II, 351. Comment elle est dupée par la princesse Palatine, 371.

DES MATIERES. 507

Montenglos , (M. de) se trouve aux assemblées chez M. de Longueil , t. I , 46.

Montet , (M.) attaché au cardinal de Retz , t. I , 424.

Montréal , (le comte de) lié avec le coadjuteur , t. I , 22. Et avec les Frondeurs , 104 , 114 , 204. Se rend au parlement pour se justifier , 236. Est attaché au cardinal de Retz , 346.

Montreuil , (M. de) fait tenir des lettres aux princes prisonniers , t. I , 133.

Mothe-Houdancourt , (le comte de la) est reconnu lieutenant général dans l'armée de la Fronde , t. I , 61 , t. II , 143.

Munster. Conférences dans cette ville pour la paix , t. I , 15. Siège de cette ville , t. II , 48.

N.

NAVAILLES , (M. de) commission dont il est chargé , t. II , 370.

Nemours , (le duc de) entre dans le parti de M. le prince , t. II , 353 & *suiv.* Se retire avec lui à Saint-Maur , t. I , 206. Lui demeure constamment attaché , 250 , 253. Il fait entrer des troupes Espagnoles en France , 271 , 277. Il est tué en duel , t. I , 331 , t. II , 380.

Nerlieu , (M. de) est tué dans un combat , t. I , 67.

Nesmond , (le président de) se rend au conseil du duc d'Orléans , t. I , 321.

Nevers , (l'évêque de) est demandé pour député de la province de Sens , t. II , 234.

Nicolaï , (M. de) premier président de la chambre des comptes , t. I , 294.

Noailles , (le comte de) négocie la démission du cardinal de Retz , t. I , 390 & *suiv.*

Il est gouverneur de Vincennes , t. II , 165.

Noblesse. Assemblée de la noblesse à Paris , t. I , 188 & *suiv.* Elle est séparée , 192.

Noblet d'Auvilliers. (M.) Service qu'il rend au coadjuteur , t. I , 240. Comment il aide le maréchal de l'Hôpital à se sauver , 311 & *suiv.*

Noël , encoure la disgrâce du cardinal de Retz. Voyez *Imbert*. Il se sauve de sa prison , t. II , 60.

Noirmoutiers , (le marquis de) mécontent de M. le prince , se joint au coadjuteur , t. I , 22 , 46 , t. II , 284. Il fait entrer différents convois à Paris , 67 & *suiv.* Il est député à l'archiduc 78 , t. II , 297. Il est nommé dans l'amnistie accordée aux Frondeurs , t. I , 80. Il se remet dans leurs intrigues , 104. Il se mêle dans l'affaire de l'enlèvement de M. le prince , 121 & *suiv.* Il est présent à cet enlèvement , 129. Il est fait gouverneur de Mont-Olympe , t. II , 346. Il accommode l'affaire entre Joli & Champlâtreux , t. I , 151. Avis qu'il donne aux Frondeurs , t. II , 386 & *suiv.* Ses raisons de ne pas consentir au mariage de mademoiselle de Chevreuse avec le prince de Conti , t. I , 150. Est gouverneur de Mezieres , 315. Ce qu'il fait écrire à Joli par sa femme , 364. Il s'excuse de rien entreprendre en faveur du cardinal de Retz , 368 , 371 & *suiv.*

O.

OGNON , (le comte d') entré dans le parti de M. le prince , t. I , 253.

Olympia. (la Sighora) Son avidité , t. I , 486.

Ondedei , attaché au cardinal Mazarin , t. I , 222. Depuis évêque , *ibid.* Note.

Opera. Etablissement de l'opera à Paris, *t. I*, 7.

Orléans, (le duc d') adoucit le parlement,

t. I, 41. S'oppose au siege de Paris, 45.

Il y consent 51. S'unit avec M. le prince

contre le cardinal, 94. Il consent à l'en-

levement de ce prince, 122. Moyens qu'on

emploie pour avoir son consentement à ce

sujet, *t. II*, 325 & *suiv.* Méfiance que les

Frondeurs avoient de lui, *t. I*, 125. Ce

qu'il dit apprenant l'enlevement des princes,

128. Il s'oppose à leur liberté, 135. Il est

déclaré lieutenant général de la couronne,

137. Il fait transférer les princes à Mar-

couffi, 139, *t. II*, 347. Négocie avec

l'archiduc, *t. I*, 139. Il consent à la tran-

slation des princes au Havre, 147 & *suiv.*

t. II, 350. Il rompt avec la cour; à

quelle occasion, 361 & *suiv.* Il consent

au mariage de mademoiselle de Chevreuse

avec le prince de Conti, *t. I*, 152. Il

se rend au parlement, 158 & *suiv.* *t. II*,

365. Discours qu'il y prononce, où il rend

compte de sa conduite, *t. I*, 164 & *suiv.*

Quatrain fait sur son éloquence, 169. Son

avis, 172 & *suiv.* Ses précautions pour em-

pêcher la cour de sortir de Paris, 182,

t. II, 265 & *suiv.* Réponse qu'il fait aux

députés de la reine. *t. I*, 178. On convient

chez lui des mesures pour mettre les prin-

ces en liberté, 181. Il envoie au parlement

de Normandie une requête contre le car-

dinal, *t. II*, 372. Elle n'est pas présentée,

374. Il va au-devant d'eux, *t. I*, 183, *t.*

II, 376. Il fait séparer la noblesse, *t. I*, 191.

Mécontentement qu'il reçoit de la cour,

197 & *suiv.* Moyen que la cour met en

usage pour le brouiller avec M. le prince,

t. II, 403 & *suiv.* Il justifie la reine sur la

retraite de M. le prince , t. I , 208. Conférence qu'il a avec M. le prince , 213 , Il le conduit à la cour , 223. Ce qu'il dit sur le mariage du duc de Mercœur , *ibid.* Il cesse de se trouver aux assemblées du parlement , 229. Contenu de l'écrit qu'il fait en faveur de M. le prince , *ibid* & *suiv.* Mesures qu'il prend avec le prince de Condé , 250 & *suiv.* Ses égards pour ce prince , 257 , 259. Il se déclare entièrement pour lui , 271 & *suiv.* Il va au-devant de lui , & le conduit au parlement , 292. Démarches qu'il fait en faveur des princes , 300 & *suiv.* Il se refroidit à leur égard , 305 , 307. Le parlement lui donne la qualité de lieutenant général du royaume , 319. Il établit un conseil au Luxembourg , 321. Il se retire à Blois , 332.

Ormond , (le duc d') vient complimenter le cardinal de Retz de la part du roi d'Angleterre , t. II , 68.

P.

PALATINE , (la princesse) conclut avec le coadjuteur les traités pour la liberté des princes , t. I , 154 & *suiv.* t. II , 352. Supercherie dont elle use à l'égard de madame de Montbazon , 371. Elle consent à l'enlèvement de M le prince , & conduit les affaires du cardinal , t. I , 203. Elle obtient pour le coadjuteur la nomination au cardinalat , 256. Liaison qu'elle entretient avec ce prélat , *ibid* & *suiv.* 269. Elle fait avoir le gouvernement de Paris au maréchal de l'Hôpital , 280. Commerce qu'elle entretient avec le cardinal de Retz , 325 , 328 , 335 , 837 & *suiv.* Elle lui devient suspecte , 343 , 346. Elle veut le détourner de se rendre au Louvre , 353.

DES MATIERES. 511

Paris, (l'abbé) est employé dans l'entreprise pour sauver le cardinal de Retz, *t. I*, 426, 428. Il est arrêté, comment il se procure la liberté, 435 & *suiv.*

Parisiens, (les) s'opposent à l'enlèvement de Cadeau & de Croiset, *t. I*, 4. S'ameutent à l'occasion de l'enlèvement de M. Broussel, 19 & *suiv.* Ils insultent le chancelier, 26. Leur haine contre le cardinal Mazarin, 38 & *suiv.* Ils s'emparent de la Bastille, 63. Nombre de leurs troupes, *ibid.* Leurs expéditions, 64 & *suiv.* Ils sont forcés à Charenton, 68. Leur attachement au duc de Beaufort, 84 & *suiv.* Ils pillent un bateau chargé de bombes & de grenades, *ibid.* Leur haine contre M. le prince, 85 & *suiv.* Rumeur arrivée à l'occasion de l'enlèvement des princes, 129 & *suiv.* Zele des Parisiens pour les princes, 298.

Parlement, (le) sujet de son premier mécontentement contre la cour, *t. II*, 249 & *suiv.* Il s'assemble au sujet de l'édit du tarif, *t. I*, 4. Ce qui le détermine à éclater contre la cour, 5, 9, & *suiv.* *t. II*, 137 & *suiv.* Il s'unit avec les autres cours, & rend l'arrêt d'union, *t. I*, 16, *t. II*, 253. Il se rend au palais royal, 23. Il y retourne pour solliciter le retour des exilés, 30 & *suiv.* Il rend un arrêt pour rompre les barricades, 36. Il recommence ses assemblées, au sujet des rentes sur la ville, & du tarif, 42. Il envoie des députés à Ruel, 43. Déclaration qu'il obtient 45. Il s'assemble au sujet du siege de Paris, 52, *t. II*, 142. Informé du départ de la cour, ordres qu'il donne pour la sûreté de Paris, *t. I*, 54. Il envoie en cour des députés qui sont mal reçus, 57. Arrêt qu'il rend contre le cardinal Mazarin; autre

qui ordonne de faire un fonds de deniers , 58. Les conseillers de la dernière création sont mieux reçus dans la compagnie , au moyen d'une somme que chacun d'eux fournit , 59. Arrêts que le parlement rend pour avoir de l'argent , 63. Ce qui le dégoûte de la guerre , *t. II* , 289 & *suiv.* Il défend les écrits injurieux à la reine , *t. I* , 66. Ce qu'il conclut au sujet d'un héraut que la cour lui avoit envoyé , 72. Audience qu'il donne à un prétendu héraut de l'archiduc , 74. Il envoie complimenter M. le prince , 85 , *t. II* , 305. Écrit sur cette démarche , *t. I* , 85 & *suiv.* Il ordonne d'informer de l'assassinat commis en la personne de Joli , 131. Ce qui se passa dans l'assemblée qui se tint au sujet de l'attentat de M. de la Boulaye contre M. le prince. Arrêt rendu sur cette affaire , 132. Il conclut par ses députés la paix de Bourdeaux , 143. Nouvelles affaires qu'il veut susciter au ministre , *t. II* , 355 & *suiv.* Il ordonne des remontrances pour la liberté des princes , *t. I* , 154. Assemblée sur la réponse donnée par la cour , 158 & *suiv.* Arrêt rendu , 172. Députation qu'il envoie à la reine , 177. Arrêt rendu contre le cardinal Mazarin , 180 , *t. II* , 365. Sa réponse au discours du prince de Conti , & à la lettre de M. le prince , *t. I* , 207 , *t. II* , 412. Arrêt qu'il rend sur les demandes de M. le prince , *t. I* , 218. Ce qui s'y passa lorsque M. le prince s'y rendit , 220. Arrêt rendu sur ses plaintes , 223. Il se trouve au Louvre , où la reine l'avoit mandé , 226. Assemblée où les partisans de M. le prince & ceux du coadjuteur sont près d'en venir aux mains , 234 & *suiv.* Le roi y est déclaré majeur , 250.

DES MATIERES. 513

Le parlement défend de lever des troupes sans lettres du roi , 257 & *suiv.* Il enregistre la déclaration qui déclare les princes criminels de leze-Majesté , 259. Autres arrêts qu'il rend contre le cardinal , 273 & *suiv.* Il met sa tête à prix , *ibid.* Différents arrêts à l'occasion du retour du cardinal , 277. Assemblée de toutes les chambres au sujet des rentes sur la ville , 279 & *suiv.* Députations que le parlement fait , à la sollicitation des princes , 292 , 296. Il refuse de recevoir le duc de Lorraine , 301. Il ordonne une procession générale , & y assiste , *ibid.* Arrêt qu'il rend , dont les partisans de M. le prince sont mécontents , 305. Autres arrêts contre le cardinal Mazarin , 318. Il est transféré à Pontoise , 321. Il invite le roi à se rendre à Paris , 324 & *suiv.* Il est mandé au Louvre où le roi tient un lit de justice , 333.

Pech , cherche le coadjuteur pour le tuer , *t. I* , 239.

Pennacors , (le baron de) parent du cardinal de Retz , *t. I* , 314. Il est chargé par M. le Tellier de négocier la démission de ce cardinal , *t. II* , 87 & *suiv.* 88 & *suiv.* 92 & *suiv.*

Perraut , (le président) est arrêté , *t. I* , 128. Il reçoit M. le prince à Augerville , 252.

Picard , lieutenant du grand prévôt , est tué en accompagnant le chancelier , *t. I* , 28.

Pinon du Martrai , offre sa bourse au coadjuteur , *t. I* , 281.

Plessis , (le maréchal du) défait l'armée du vicomte de Turenne , *t. I* , 154. *t. II* , 357.

Poise , (M. de la) reçoit chez lui le cardinal de Retz , *t. I* , 437. Il favorise son évasion , 439.

- Pommereuil*, (la présidente de) amie du coadjuteur, *t. I*, 263. Services qu'elle lui rend, 360, 377.
- Potail*, (du) avocat au parlement, auteur d'un écrit imputé à Beautru, *t. I*, 86, note. Il est élu syndic des rentiers, 97. Il est excepté de l'amnistie générale, 333.
- Port-Royal*, (messieurs de) leurs écrits en faveur du cardinal de Retz, *t. I*, 478, 529. Conseil qu'ils lui donnent, *t. II*, 41 & *suiv.*
- Potier*, (Augustin) évêque de Beauvais, est disgracié, *t. I*, 2, *t. II*, 258.
- Pradel*, (M. de) sollicite le cardinal de Retz de se démettre de son archevêché, *t. I*, 376 & *suiv.* Son chagrin de ne pas consumer cette affaire, 397.
- Prevôt*, (M. le) conseiller de la grand'chambre, *t. I*, 327.
- Priolo*. Agent du cardinal Mazarin, *t. II*, 277.

Q

- Q**UATRE-SOUS, conseiller au parlement, Frondeur, *t. I*, 46, 99, *t. II*, 262.
- Quinze-vingts*. (les) Sobriquet donné aux nouveaux conseillers, *t. I*, 59.

R

- R**AGUENET, marchand de fer, insulte qu'il fait au premier président, *t. I*, 31.
- Ramée*, (M. de la) gouverneur du château de Vincennes, *t. I*, 13.
- Rapaccioli*, (le cardinal) ce qui empêcha qu'il ne fût élu pape, *t. I*, 508.
- Ratiere*, (de la) partisan, *t. I*, 90.
- Renard*. Son histoire, *t. I*, 82.
- Rentiers*, (les) élisent douze syndics pour

soutenir leurs droits , *t. I* , 97. Députation qu'ils font au coadjuteur & au duc de Beaufort , 98 Requête qu'ils présentent au parlement , 99 & *suiv.* Conseillers au parlement qui la signent , *ibid.* Demandent justice de l'assassinat prétendu commis contre Joli , 109. Les rentes sont arrêtées pour subvenir aux frais de la guerre ; brouilleries que cela pense occasionner , 279.

Retz , (le duc de) ses liaisons pour la Fronde avec M. le prince , *t. I* , 123. Il suit M. de Longueville en Normandie , *t. II* , 278. Il s'emploie foiblement pour procurer la liberté au cardinal , *t. I* , 364 & *suiv.* Il va le visiter à Nantes , 404. Il le reçoit chez lui après son évasion , 441. Il veut le détourner de révoquer sa démission , 442. Il l'accompagne à Belle-Isle , 446.

Retz , (le cardinal de) auparavant appelé *coadjuteur* , est dans les intérêts de la cour. *t. I* , 299 , 314 & *suiv.* *t. II* , 261. Précautions qu'il prend pour se mettre à couvert des violences de M. le prince , *t. I* . 314 & *suiv.* Il se met à la tête de la députation du clergé , pour inviter le roi à se rendre à Paris , 325 & *suiv.* *t. II* , 163. Il ménage la députation de la bourgeoisie pour le même sujet , *t. I* , 326. Il se rend au Louvre ; caresses qu'il reçoit de la reine , 335 & *suiv.* Avis qu'il reçoit de la princesse Palatine , & mesures qu'il prend , 337 & *suiv.* Ses négociations avec le cardinal Mazarin . 339 & *suiv.* Ses liaisons avec mademoiselle de la Loupe , 341. Il se rend à la cour où il est arrêté , 354 & *suiv.* *t. II* , 164. Démarches du clergé de Paris pour obtenir sa liberté , *t. I* , 357 & *suiv.* Différents projets proposés , 361 & *suiv.* Il manque une occasion

de se sauver de Vincennes , 375. Proposition qu'on lui fait de se démettre de son archevêché , 376 & *suiv.* Ses dispositions sur cela , 377. Discours qu'il tient en présence du nonce du pape , 381. Ce qu'il dit à Duflos-Davanton , 382. Comment il est informé de la mort de son oncle , *t. II* , 167. Il fait prendre possession de l'archevêché de Paris en son nom , *t. I* , 384 , *t. II* , 167 & *suiv.* Il donne sa démission , *t. I* , 398 , *t. II* , 170. Il est transféré au château de Nantes , *t. I* , 400 & *suiv.* *t. II* , 172. Sa situation dans cette prison , *t. I* , 403 & *suiv.* Ses défiances , 413 & *suiv.* Détail des mesures prises pour le mettre en liberté , 414 & *suiv.* Comment il se sauve du château de Nantes , 427 & *suiv.* *t. II* , 174 & *suiv.* Son voyage jusqu'à Beauprean , 176 & *suiv.* Lettre qu'il écrit au chapitre de l'église de Paris , 177 & *suiv.* Aux curés de Paris , 178. Au roi , 179. Il arrive à Machechoul , *t. I* , 441. Révoque sa démission , 442. Il s'embarque pour Belle-Isle , 453. Détail de son voyage pour l'Espagne , 453 & *suiv.* Son départ de Saint-Sébastien , 463 & *suiv.* Il s'embarque pour l'Italie , 466 & *suiv.* Réception que lui fait le grand-duc , 472 & *suiv.* 475 , & *suiv.* Son arrivée à Rome , 476 & *suiv.* Lettre qu'il adresse aux évêques de France , *t. II* , 187. Auteurs de cette lettre , *t. I* , 478. Sa magnificence , 482 & *suiv.* Il reçoit du pape le chapeau de cardinal , 484. Il assiste à un conclave , 487 , 502. Il s'oppose aux prétentions de l'Espagne , 510 & *suiv.* Ordonnance publiée contre lui , *t. II* , 234. Liaisons qu'il contracte à Rome , *t. I* , 514 & *suiv.* Son mandement à l'occasion du jubilé , 522 & *suiv.* Lettre qu'il écrit à son

DES MATIERES. 517

- chapitre , t. II , 206 & *suiv.* Sa démarche contre le cardinal Mazarin , t. I , 531. Va à Saint-Cassien , 532. S'oppose à la nomination que le pape avoit faite d'un suffragant , t. II , 12. Nomme un grand-vicaire , 21. Se retire aux eaux de Saint-Cassien , 28. Il révoque le sieur du Saussai , *ibid.* Son départ de Rome , 32 & *suiv.* Il a une conférence avec le comte de Fuensaldagne , 33 & *suiv.* Son séjour en Franche-Comté , 34 & *suiv.* Il est obligé d'en sortir , 43 & *suiv.* Ses différents voyages , 46 , 49 , 57. Ses méfiances contre deux de ses domestiques qu'il persécute , 55 , 58. Remontrances qu'il adresse au roi , 63. Ses conférences avec le prince de Condé , 64 & *suiv.* 65 & *suiv.* 72 & *suiv.* Il va à Utrecht , 68. Ses différents voyages , 75 , 78 & *suiv.* Il sollicite pour M. d'Aubigni , 81 & *suiv.* 109. Lettre qu'il publie , 83. Négociation pour obtenir sa démission de l'archevêché de Paris , 94 , 96 , 102. Ses occupations à Commercy , 106 & *suiv.* Il est consulté au sujet de l'insulte faite à Rome à M. de Crequi , 114. Réponse qu'il fait à la lettre circulaire des cardinaux , 115 & *suiv.* Aveu qu'il faisoit à Joli , 120.
- Rhodes.** (le marquis de) Commission dont la cour le charge , t. I , 159.
- Rhodes** , (madame de) ses raisons de s'intéresser aux affaires des princes , t. II , 349 & *suiv.* Ses liaisons avec le garde des sceaux , t. I , 137 , t. II , 349. Avec le coadjuteur , t. I , 256. Avec le maréchal de l'Hôpital , 280. Sa mort , 314.
- Richelieu** , (le duc de) épouse mademoiselle de Vigeant , t. I , 121. Il est gouverneur du Havre , t. II , 150. Il devient amoureux de madame de Pons , 327. Il abandonne le Havre , t. I , 135 , t. II , 342.

Riviere. (l'abbé de la) Commission dont la Reine le charge auprès du duc d'Orléans, t. I, 50 & *suiv.* Epitaphes faites pour cet abbé, *ibid.* notes. Il perd la faveur du duc d'Orléans, 123, 137, t. II, 325, 329.

Rochechouart. Commission dont il se charge, t. I, 261 & *suiv.* Il est arrêté & mis à la Bastille, 264. Il se sauve, 266.

Rochechouart, (le duc de la) conduit madame de Longueville en Normandie, t. I, 130. Il est reçu à Bourdeaux, 136, t. II, 341. Il assiste à la conférence pour la liberté des princes, t. I, 181. Conseil qu'il donne à madame de Longueville, t. II, 389. Il ménage mademoiselle de Longueville, 391. Il porte M. le prince à rompre l'assemblée de la noblesse, t. I, 190 & *suiv.* Il l'engage à s'opposer au mariage du prince de Conti avec mademoiselle de Chevreuse, 193. Il se retire avec lui à Saint-Maur, 286. Il presse Chavagnac de poignarder le coadjuteur, 239. Il est insulté par ce prélat, 241. Il détermine M. le prince à se retirer à Bourdeaux, 249. Il va l'y joindre, 253. Il revient avec lui à Paris, 290. Il est excepté de l'amnistie générale, 333.

Roëan, (le comte de) est blessé dans un combat, t. I, 68.

Rohan-Chabot, (le duc de) se saisit d'Angers, & le remet au roi, t. I, 277. Il obtient la vérification de ses lettres de duc & pair, 278. Députation dont il est chargé, 295.

Rosen, (le colonel) est retenu au service du roi en Allemagne, t. I, 65.

Rossane, (la princesse de) reçoit des présents du coadjuteur, t. I, 281. Ce qui la porte à favoriser le cardinal Chigi, 503.

Rouffau, (M.) intendant du cardinal de Retz, est arrêté, t. II, 45.

DES MATIERES 519

Rouffeau, (l'abbé) attaché au cardinal de Retz, *t. I*, 417. Le fait sauver du château de Nantes, 423. & *suiv. t. II*, 174. Comment lui-même se sauve de Nantes, 431.

Ruel. Conférences à Ruel, pour la paix entre la cour & la Fronde, *t. I*, 77, *t. II*, 143, 298. Réflexions sur la conduite que le parlement tint pour parvenir à cette paix, 302.

S.

SACHETTI. (le cardinal) Son caractère, *t. I*, 494. La France se déclare en sa faveur, au conclave d'Alexandre VII, 496. L'Espagne lui est opposée, 497 & *suiv.* 505. Il engage le Cardinal Mazarin à consentir que le cardinal Chigi soit élu pape, 511.

Saint-Eglan, est assassiné, *t. I*, 143, *t. II*, 359.

Saint-Hypolite, (M. de) sert de guide à M. le prince, *t. I*, 290.

Saint-Ibal, (M. de) est lié avec le coadjuteur, *t. I*, 22. Nommé dans l'amnistie accordée aux Frondeurs, 80.

Sale, (M. de la) est dépêché au parlement par M. le prince, *t. I*, 277.

Salmonet, (l'abbé) veut détourner le cardinal de Retz de se sauver du château de Nantes, *t. I*, 424. Il est arrêté, 435.

Savari, (M. de) est tué dans une émeute, *t. I*, 310.

Saussai, (M. du) curé de S. Leu, est proposé grand-vicaire de Paris pendant l'absence du cardinal de Retz, *t. II*, 17. Il prend possession du grand-vicariat, 21. Démarches qu'il fait contre les intérêts du cardinal, 23. & *suiv.* Il est révoqué, 28. Il est ordonné évêque de Toul, 30.

Sauvebeuf, (M.) fait déclarer le parlement de Guyenne pour la Fronde, *t. II*, 297.

Sauvetat, (M. de) attaché au parti de la Fronde; *t. I*, 80.

Scarron, (M.) fait une Mazarinade, *t. I*, 66.

Scrutin. Différence du scrutin & de l'accessit, *t. I*, 489 & *suiv.*

Séguier, (Pierre) chancelier, est député pour empêcher les délibérations du parlement, *t. I*, 26 Il est insulté par la populace & obligé de se sauver, 28, *t. II*, 256. Il assiste au conseil du duc d'Orléans, *t. I*, 321. Ce qu'il dit au chapitre de Notre-Dame, 385. Ce qu'il fait apprenant l'évasion du cardinal de Retz, *t. II*, 181 & *suiv.* Ordres qu'il signifie au curé de S. Severin, 217.

Séguier, (l'abbé) est un des grands-vicaires établis pendant l'absence du cardinal de Retz, *t. I*, 459. Devenu évêque de Meaux, il refuse de se charger du gouvernement du diocèse de Paris, *t. II*, 15.

N. Senora Delpilar. Image de la Vierge renommée par les miracles, *t. I*, 464.

r rigni, (le chevalier de) fait une sortie à la tête de son régiment, & est battu, *t. I*, 63.

Servien. (M.) Différentes négociations dont la cour le charge, *t. II*, 306, 384. 394, 499, 403. Est éloigné des affaires, *t. I*, 219. Il est rappelé, 343. Ses démarches pour engager le cardinal de Retz à se rendre au Louvre, 344 & *suiv.* Conseil qu'il donne pour empoisonner le cardinal de Retz, 361. Comment il est informé des démarches qu'on faisoit au pays de Retz en faveur du cardinal, 370 & *suiv.*

Seve, (M. de) ses liaisons avec le cardinal de Retz, *t. I*, 326.

DES MATIERES. 521

- Seyrin*, (le curé de S.) est nommé grand-vicaire par le cardinal de Retz, t. I, 523. Il se rend à la cour, ordres qu'il y reçoit, 526. t. II, 217. On s'adresse à lui pour faire l'ouverture de l'assemblée du clergé, 10. Il fait seul les fonctions de grand-vicaire, 29.
- Sevigni*, (le chevalier de) service qu'il rend au cardinal de Retz, t. I, 430, 437 & suiv. Il étoit lié avec les Frondeurs, t. II, 287.
- Silhon*, (Jean) partisan du cardinal Mazarin, t. I, 222.
- Silléri*, (le marquis de) se jette dans le parti de la Fronde, t. I, 62. Il est fait prisonnier, 68.
- Silléri*, (l'abbé de) est arrêté à Lyon, t. I, 265.
- Saurches*, (l'abbé de) frere du grand-prévôt, t. I, 314.
- Spedaletta*. Situation de ce lieu, t. I, 473.

T.

- T**ALON, (M.) ce qu'il représente au roi au sujet des cardinaux, t. I, 184.
- Talon*, (M.) intendant des places frontieres, informe le coadjuteur du dessein formé contre lui, t. I, 262.
- Tancrede*, entre dans le parti de la Fronde, t. II, 286. Vers faits après sa mort, 287.
- Tarente*, (le prince de) entre dans le parti de la Fronde, t. II, 286.
- Tellier*, (M. le) conseille le siege de Paris, t. I, 53. Il est laissé par le cardinal auprès du duc d'Orléans, 137. S'oppose à la translation des princes à la Bastille, 139. Refuse de solliciter le chapeau de cardinal pour le coadjuteur, 145. Il expédie l'ordre pour

la translation des princes , 147. La reine l'envoie pour traiter de la liberté des princes , 180. Il est éloigné des affaires , 219. Il reparoit au conseil , 361. Commission dont on le charge auprès du chapitre de Notre-Dame , 386. Il fait négocier la démission du cardinal de Retz , 86 & *suiv.* 100 & *suiv.*

Thou , (M. de) est excepté de l'amnistie générale , *t.* I , 333.

Turenne , (M. de) dessein qu'on prétend qu'il avoit , *t.* II , 264. Ce qui l'oblige à quitter l'armée d'Allemagne , *t.* I , 65. Il se retire à Stenai , *t.* I , 130 , *t.* II , 341. Son armée est défaite à Saumepuis , *t.* I , 154. Il refuse d'entrer dans le parti de M. le prince , *t.* I , 250 , 253. Il s'empare de Saint-Cloud pour le roi , *t.* I , 301. Il oblige le duc de Lorraine à se retirer , 303. Il défait les troupes de M. le prince à la bataille de Saint-Antoine , 307. Il se retire habilement du poste de Villeneuve-Saint-George , 322. Il gagne la bataille des Dunes , *t.* II , 67.

Turgot , (M.) conseiller au grand-conseil , est arrêté , & conduit au Mont-Olympe , *t.* I , 9.

V

VACHEROT , attaché au cardinal de Retz , contribue à le faire évader du château de Nantes , *t.* I , 424 & *suiv.* Il est arrêté , 435.

Valencey , (le bailli de) traverse la promotion du coadjuteur au cardinalat , *t.* I , 282.

Valette , (le chevalier de la) est arrêté soulevant le peuple contre le parlement , *t.* I , 71 & *suiv.*

Valois , (M. de) fils du duc d'Orléans , *t.* I , 272.

DES MATIERES 523

Varicarville, (M. de) se joint au coadjuteur, t. I, 22.

Vatteville, (le baron de) donne retraite au cardinal de Retz, t. II, 35.

Vatteville, (l'abbé) procure au cardinal de Retz une retraite en Franche Comté, t. II, 35.

Vaugrimaut, fait échapper le duc de Beaufort du Château de Vincennes, t. I, 13 & suiv.

Verderonne, (le marquis de) est envoyé vers l'archiduc, t. I, 139.

Verjus, (M. de) remet plusieurs dépêches au cardinal de Retz, t. I, 428. Il est son secrétaire, 519. Il est envoyé à Paris; nouvelles qu'il en rapporte, t. II, 36. Autre voyage qu'il fait à Paris, 42. Ce qu'il va faire à Juliers; 59.

Vieuville, (le marquis de la) surintendant des finances, est exilé, t. I, 44. Il est rappelé, 233.

Vigeant, (mademoiselle de) épouse le duc de Richelieu, t. I, 121. Amour que M. le prince avoit eu pour elle, t. II, 270 & suiv.

Ville, (le corps de) plaintes qu'il porte au parlement, t. I, 294. Il est insulté par le peuple, 298. Désavoue l'entreprise de M. le prince sur Saint-Denis, 301. Il propose au parlement d'ordonner une procession avec la chasse de Sainte Genevieve, 302. Il établit des compagnies bourgeoises, 306. Assemblée générale qu'il convoque à l'hôtel-de-ville, 308.

Villequier, (M. de) arrête le cardinal de Retz, t. I, 354. Il le fait sortir de Vincennes, 400.

Villeroi, (le maréchal de) est député de la reine pour conférer, avec le duc d'Orléans sur la liberté des princes, t. I, 180.

Vialard, (M.) conseiller au parlement, Fron-
deur, t. I, 46, 99.

Viol, (le président) traite avec M. le prince,
t. II, 260. Il est interrompu dans son dis-
cours par ce prince, t. I, 52. Il se trouve
à l'assemblée chez le duc d'Orléans, 181.
Est chargé de retirer la parole du prince de
Conti au sujet du mariage de mademoiselle
de Chevreuse, 198 & suiv. t. II, 408. Il
est excepté de l'amnistie générale, t. I, 333.

Viole-Douzanseau, conseiller-clerc. Raillerie
qu'il fait du président Charton, t. I, 109.

Vitri, (le marquis de) se déclare pour la
Fronde, t. I, 62, t. II, 285.

Vrilliere, (M. de la) est chargé de porter
l'ordre pour la délivrance des princes, t. I,
181.

Fin de la Table des Matieres.

553833

